


HAUDEO

Dom michel p.

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,

Par Mr. ROBERTSON, *Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME SECOND.



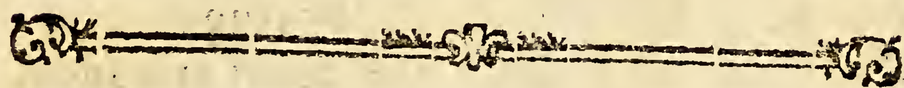
A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVII.



HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.



LIVRE QUATRIEME.



INGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde; & pendant cet intervalle les Espagnols avoient été fort occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient visité toutes les isles dispersées en groupes à travers cette partie de l'Océan, qui coule entre le continent septentrional & le méridional de l'Amérique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la riviere de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, &

Quelles étoient les parties de l'Amérique déjà connues.

avoient reconnu qu'elle s'étendoit ſans interruption à travers cette vaſte portion du globe. Ils avoient découvert la grande mer du ſud qui ouvrit une nouvelle perſpective de ce côté. Ils avoient acquis quelque connoiſſance des côtes de la Floride, ce qui les conduiſit à obſerver & ſuivre le continent dans une direction oppoſée ; & quoiqu'ils n'euſſent pas pouſſé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avoient viſité les parties que les Eſpagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le ſuccès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador juſqu'aux confins de la Floride ; & les Portugais, en cherchant un paſſage plus court aux Indes orientales, s'étoient jetés dans la mer du nord & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainſi à cette époque où je me ſuis propoſé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoiſſoit preſqu'entiérement l'étendue, depuis ſon extrêmité ſeptentrionale juſqu'au trente-cinquieme degré au ſud de l'équateur ; mais les pays qui s'étendent delà juſqu'à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou & les vaſtes domaines ſoumis au ſouverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, c 10.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la premiere circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui, par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avoit pu échapper aux recherches des siecles précédens. On lui doit la connoissance d'un nouvel hémisphère, plus vaste que l'Europe, l'Asie & l'Afrique, les trois divisions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue est presqu'égale au tiers du globe habitable. Vaste étendue du nouveau monde.

L'Amérique est remarquable, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très-haute vers le sud, plus de quinze cents milles au-delà de l'extrêmité la plus avancée de l'ancien continent vers le pole antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme & à fournir les différentes productions, particulieres aux régions tempérées, ainsi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du nouveau monde rien n'est plus fait pour frapper les regards d'un observateur, que la grandeur des objets qu'il présente à la vue. La nature semble y avoir tracé ses opérations d'une main plus hardie & avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence

Montagnes. particuliere. Les montagnes d'Amérique ſont beaucoup plus hautes que celles des autres diviſions du globe : la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la baſe des Andes, eſt plus élevée au-deſſus du niveau de la mer que le ſommet des Pyrenées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par ſon étendue que par ſa hauteur, s'éleve en différens endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-deſſus du pic de Ténérif, la plus haute montagne de l'ancien hémiſphère. C'eſt des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues : on entend ſouvent les tempêtes éclater & le tonnerre rouler au deſſous de leurs ſommets ; qui tout expoſés qu'ils ſont aux rayons du ſoleil dans le centre de la zone torride ſont couverts de neige éternelle (1).

Rivieres. De ces hautes montagnes on voit deſcendre des rivieres d'une largeur proportionnée & avec leſquelles les rivieres de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la longueur de leurs cours ni pour la maſſe énorme d'eau qu'elles roulent vers l'Océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux du Miſſiſipi & de Saint-Laurent dans l'Amérique ſeptentrionale, coulent dans des lits ſi ſpacieux que même long-tems avant d'éprou-

(1) Voyez la NOTE XXVII.

ver l'influence de la marée, ils reſſemblent plus à des bras de mer qu'à des rivieres d'eau douce (1).

Lacs.

Les lacs du nouveau monde ne ſont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivieres : il n'y a rien dans les autres parties du globe qui reſſemble à cette chaîne prodigieuſe des lacs de l'Amérique ſeptentrionale. On pourroit les appeller proprement des mers méditerranées d'eau douce : ceux mêmes qui ne ſont que de la ſeconde & de la troiſieme claſſes pour la grandeur, ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent.

Forme de l'Amérique favorable au commerce.

La forme du nouveau monde eſt extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorſqu'un continent comme l'Afrique eſt compoſé d'une maſſe vaſte & ſolide, qui n'eſt point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivieres placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent ſemble condamné par la nature à n'être jamais civiliſé, & à reſter privé de toute communication active avec le reſte des hommes. Lorſque, comme l'Europe, un continent eſt ouvert par de vaſtes branches de l'Océan, telles que la Méditerranée & la mer Baltique, ou lorſque, comme l'Aſie, ſes côtes ſont ouvertes par des baies

(1) Voyez la NOTE XXVIII.

profondes, pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer Noire & les golfes d'Arabie, de Perse, de Bengale, de Siam & de Leotang; lorsque les mers environnantes sont remplies d'isles grandes & fertiles, & que le continent même est arrosé d'un nombre de rivieres navigables, on peut dire que de telles régions possédent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitans dans la civilisation & dans le commerce. A tous ces égards l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui coule entre la partie méridionale & la septentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer Méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les isles qui y sont répandues ne sont inférieures en nombre, en grandeur & en fertilité qu'à celles de l'archipel indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphère américain, la baie de Chesapeak présente un canal spacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures des provinces non moins fertiles qu'étendues; & si jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux

communications de commerce dans cette partie du globe, que la Baltique l'eſt en Europe. L'autre grande portion du nouveau monde eſt environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un iſthme étroit qui ſépare la mer Atlantique de la mer Pacifique; & quoiqu'elle ne ſoit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en ſont acceſſibles par pluſieurs grandes rivieres qui reçoivent un ſi grand nombre de courans auxiliaires, & coulent dans des directions ſi variées, que, ſans aucun ſecours de l'art ni de l'induſtrie, il eſt aiſé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la riviere de la Plata juſqu'au golfe de Paria. Cette bienfaiſance de la nature n'eſt pas bornée à la diviſion méridionale de l'Amérique. Le continent ſeptentrionale n'eſt pas moins abondant en rivieres qui ſont navigables preſque juſqu'à leur ſource; & l'immenſe chaîne de ſes lacs eſt un moyen de communication intérieure, plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe Darien d'un côté, juſqu'à celui de Californie de l'autre, & qui forment la chaîne qui unit enſemble les deux parties du continent américain, ont auſſi leurs avantages particuliers. Les côtes en ſont baignées d'un côté par la

mer Atlantique, de l'autre, par la mer Pacifique : les rivieres qui coulent, se jettant, les unes, vers la premiere de ces mers, & les autres, vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes facilités de commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Température du climat.

Mais ce qui distingue sur-tout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particuliere du climat & les différentes loix qui y reglent la distribution de la chaleur & du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au-dessus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du sol, par la hauteur des montagnes voisines, & par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est, par différentes raisons, moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la position d'un pays étant déterminée, on peut prononcer, avec assez de certitude, quelle doit y être la chaleur de son climat & la nature des productions.

Prédominance du froid.

Les maximes fondées sur la connoissance de notre hémisphere, ne peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci le

froid prédomine, & la rigueur de la zone glacée s'étend ſur la moitié de celle qui, par ſa poſition, devoit être tempérée. Des pays, où la figue & le raiſin devroient mûrir, ſont enſevelis ſous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres ſituées dans le même parallele que les provinces les plus fertiles & les mieux cultivées ſont deſſéchées par des gelées perpétuelles qui y détruiſent preſqu'entiérement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique, placées ſous le même parallelle que des provinces & d'Aſie d'Afrique qui jouiſſent conſtamment de cette chaleur féconde, favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire ſentir, & l'hiver y regne ſouvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court eſpace de tems. Si nous traverſons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde s'étend auſſi à cette région, & y modere l'excès de la chaleur. Tandis que le Negre, ſur la côte d'Afrique, eſt dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou reſpire un air également doux & tempéré, ombragé, pour ainſi dire, ſous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlans du ſoleil ſans affoiblir ſon influence bienfai-

(1) Voyez la NOTE XXIX.

ſante (1). Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, eſt cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Aſie & d'Afrique ſituées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche juſqu'à l'extrêmité du continent américain, nous rencontrons, beaucoup plutôt que dans le nord, des mers glacées & des pays horribles, ſtériles & preſqu'inhabitables par la rigueur du froid (2).

Différentes cauſes concourent à rendre le climat de l'Amérique ſi différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connoiſſe pas encore juſqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous ſavons qu'elle s'avance plus près vers le pole que l'Aſie ou l'Europe. Il y a au nord de l'Aſie de vaſtes mers qui ſont couvertes pendant une partie de l'année, &, lors même qu'elles ſont couvertes de glace, le vent qui y ſouffle a une intenſité de froid moindre que celui qui regne à terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre ſe prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pole, & s'étend

(1) Voyage de Ulloa, *tom. 1, p. 453*. Anſon's, *voyages, page 184*.

(2) Anſon's *voyages p. 74* Voyages de Quitos, *dans l'hiſt. gén. des voyages tome XIV, page 83*. Richard, *hiſt. nat. de l'air*.

considérablement à l'ouest. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverse toute cette triste région. Le vent, en passant sur une si grande étendue de terre élevée & glacée, s'impregne tellement de froid, qu'il acquiert une activité perçante, qui se conserve même dans sa route à travers des climats plus doux, & ne se corrige entiérement que lorsqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique septentrionale un vent de nord-ouest & un froid excessif sont des termes synonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, son activité pénétrante se fait sentir par un passage aussi violent que subit du chaud au froid. C'est à cette cause puissante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid, & ses incursions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe (1).

D'autres causes moins remarquables servent à diminuer la puissance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique situées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent souffle invariablement dans une direction de l'est à l'ouest. Ce vent, en suivant sa route à travers l'ancien continent, arrive

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *tome III*, *page 165. Hist. gén. des voyages*, *tome 15, page 214.*

à des pays qui s'étendent le long de la côte orientale de l'Afrique, embrâſé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Aſie & des ſables brûlans des déſerts de l'Afrique. La côte d'Afrique eſt donc la région de la terre qui, étant expoſée à toute l'ardeur de la zone torride, ſans aucune circonſtance qui la tempere, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays ſitués entre la riviere de Sénégal & la Cafrerie, traverſe l'océan Atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il ſe refroidit en paſſant ſur ce vaſte amas d'eau, & ne ſe fait plus ſentir que comme une briſe rafraîchiſſante le long des côtes du Bréſil (1) & de la Guyane; de ſorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaiſon de ceux qui ſont dans les latitudes correſpondantes en Afrique (2). En avançant dans ſon cours à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenſes couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivieres par des marais & des eaux ſtagnantes qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traverſent tout le continent dans

[1] Voyez la NOTE XXX.
[2] Voyez la NOTE XXXI.

une direction du nord au ſud. En paſſant ſur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid que la plus grande partie des pays qui ſe trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroiſſent ſuſceptibles par leur poſition (1). Dans les autres provinces de l'Amérique, depuis la terre-ferme à l'oueſt juſqu'à l'empire du Mexique, la chaleur du climat eſt tempérée en quelques-endroits par l'élévation du ſol au-deſſus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrein, & dans tous par les énormes montagnes qui y ſont répandues. Les iſles de l'Amérique ſous la zone torride ſont ou très-petites ou montagneuſes, & ſont rafraîchies alternativement par les briſes de terre & de mer.

On ne peut pas expliquer, d'une maniere également ſatisfaiſante, les cauſes du froid exceſſif qui ſe fait ſentir vers l'extrêmité méridionale de l'Amérique, & dans les mers qui ſont au-delà. On a ſuppoſé long-tems qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pole antarctique un vaſte continent auquel on a donné le nom de *terre auſtrale inconnue*. Les mêmes principes, qui ont ſervi à expliquer l'intenſité extrême du froid

(1) Acoſta, *hiſt. novi orbis*, *lib. II*, *c.* 2 M. de Buffon, *hiſt. nat.* &c. *tome III*, *page* 512 &c. *IX*, *p.* 107, &c. Osborn's *collect. of voyages*, *tome II*, *p.* 868.

dans les régions méridionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui se fait sentir au cap Horn & dans les pays voisins. L'immense étendue du continent méridional & les grandes rivieres qu'il verse dans l'Océan ont été regardées par les philosophes comme des causes suffisantes pour occasionner la sensation extraodinaire de froid, & le phénomene plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuoit cette influence, & l'espace qu'il étoit censé occuper s'étant trouvé une mer entiérement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypothese pour expliquer une température de climat si différente de celle qu'on trouve dans les pays situés à une égale distance du pole opposé (1).

Après avoir examiné ces qualités caractéristiques & permanentes du contineent américain qui naissent des circonstances particulieres de sa situation & de la disposition de ses parties, le principal objet qui doit fixer ensuite notre attention, c'est l'état où étoit ce continent lorsqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'industrie & du travail sont plus étendus & plus considérables que notre vanité même ne nous

(1) Voyez la NOTE XXXII.

porte à le croire. En jettant les yeux ſur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature eſt l'ouvrage de l'homme.

Ces efforts, lorſqu'ils ſe continuent pendant une ſuite de ſiecles, parviennent à perfectionner les qualités de la terre, & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été long-tems occupée par des nations fort avancés dans les arts, notre œil s'eſt accoutumé à voir la terre ſous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuſe d'hommes & à leur fournir des ſubſiſtances.

Mais dans le nouveau monde l'eſpece humaine n'étoit pas ſi avancée & la nature y preſentoit un aſpect bien différent. Dans toutes les vaſtes régions qui le compoſent, il ne ſe trouvoit que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire & diſtinguées par quelques progrès dans la civiliſation. Le reſte du continent étoit peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'art & d'induſtrie; qui n'avoient ni les moyens de corriger les défauts ni le deſir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainſi occupés étoient preſque dans le même état que s'ils fuſſent reſtés ſans habitans. D'immenſes forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte; & comme la

main de l'induſtrie n'avoit pas encore forcé les rivieres à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable & n'avoit pas ouvert des écoulemens aux eaux ſtagnantes, pluſieurs des plaines les plus fertiles étoient inondées par les débordemens, ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du ſoleil, l'humidité du climat & la fertilité du ſol concourent à donner de l'activité à toutes les puiſſances de la végétation, les bois ſont tellement embarraſſés par l'exubérance même de la végétation, qu'il eſt preſque impoſſible d'y pénétrer & que la ſurface du terrein y eſt cachée ſous des couches épaiſſes d'arbriſſeaux, d'herbes & de plantes ſauvages. C'eſt dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que reſtent encore pluſieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale qui s'étend du pied des Andes juſques à la mer. Les colonies européennes ont cultivé quelques cantons le long de la côte; mais les Naturels, toujours groſſiers & indolens, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui poſſéde tous les avantages de ſituation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces ſeptentrionales de l'Amérique, la nature continue de préſenter un aſpect ſauvage & abandonné; & à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus horrible & plus déſerte.

Là les forêts quoique moins embarrassées par l'excès de la végétation, sont également vastes, d'immenses marais couvrent les plaines, & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'industrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'est pas surprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la premiere vue du nouveau monde : il leur parut désert, triste & solitaire. Lorsque les Anglois commencerent à s'établir en Amérique, ils appellerent les pays dont ils prirent possession *le désert*. Il n'y avoit que l'espérance flatteuse de découvrir des mines d'or qui pût engager les Espagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils observoient à chaque pas l'extrême différence de l'aspect que présente la nature inculte & sauvage, d'avec celui qu'elle prend sous la main industrieuse de l'art (1).

Non-seulement les travaux de l'homme améliorent & embellissent la terre, mais ils la rendent encore plus salubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & destituée de culture, l'air est stagnant dans les bois ; des vapeurs corrompues s'élevent des eaux ; la surface de la terre surchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du soleil ; la malignité des maladies naturelles au cli-

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

mat s'augmentent & il s'en engendre de nouvelles non moins funeftes. Auffi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal-faines lorfqu'on en fit la découverte. C'eft ce que les Efpagnols éprouverent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le nouveau monde, foit pour tenter des conquêtes, foit pour former des établiffemens. Quoique la vigueur naturelle de leur conftitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur conftance les rendiffent auffi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funeftes & nuifibles de ces régions incultes qu'ils traverfoient & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échapperent à la fureur meurtriere de cette contagion ne purent fe dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit fuivant la defcription des anciens hiftoriens Efpagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languiffans & un tein jaunâtre, fignes non équivoques de la température malfaine des pays où ils avoient réfidé (1).

Animaux. L'état inculte du nouveau monde affectoit non-feulement la température de l'air,

(1) Gomera, *hift. c.* 20-22. Oviedo *hift. lib. II*, *c.* 13, *lib. V*, *c.* 10. P. Martyr, *Epift.* 545, *dec. p.* 176.

mais les qualités mêmes de ses productions. Le principe de la vie sembloit y avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique & la variété de ses climats, les différentes especes d'animaux qui lui sont propres y sont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphere. On ne trouva dans les isles que quatre especes de quadrupes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la grosseur d'un lapin. Il avoit une plus grande variété sur le continent. Les individus de chaque espece ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes qui n'étoient encore ni assez nombreux ni assez unis en société pour s'être rendus redoutables aux animaux ; cependant le nombre des especes distinctes ne peut être encore regardé que comme très petit. De deux cents especes différentes de quadrupes répandues sur la surface de la terre, on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorsqu'elle fut découverte (1). La nature étoit non-seulement moins féconde dans le nouveau monde, mais elle semble encore avoir été moins vigoureuse dans ses productions. Les quadrupedes qui appartiennent originairement à cette partie du globe paroissent être d'une race inférieure ; ils

Quadrupedes.

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tome IX*, *p. 86*.

ne ſont ni auſſi robuſtes ni auſſi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puiſſe comparer à l'éléphant & au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (1). Le *tapir* du Bréſil, le plus grand des quadrupedes du nouveau monde, eſt de la groſſeur d'un veau de ſix mois. Le *pumas* & le *juguars*, les plus farouches des animaux carnaciers & auxquels les Européens ont donné mal à propos la dénomination de lions & de tigres, n'ont ni le courage intrépide des premiers ni la voracité cruelle des derniers (2). Ils ſont indolens & timides, peu redoutables pour l'homme, & ils s'enfuient ſouvent a la moindre apparence de réſiſtance (3). Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigenes plus petits, plus foibles & plus timides, ont exercé leur influence pernicieuſe ſur ceux qui y ont paſſé ſpontanément de l'autre continent ou qui y ont été tranſportés par les Européens (4). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

(2) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX*, *p.* 87. Margravii, *hiſt. nat. Braſil*, *p.* 229.

(3) M. de Buffon, *hiſt. nat. p.* 13-203. Acoſta, *hiſt. lib. IV*, *c.* 34 Piſonis *hiſt. p.* 6. Herrera, *dec.* 4, *lib. IV*, *c. 1 lib.* X, *c.* 13.

(4) Churchil, *tom. V*, *p.* 691. Ovalle, *relat. of Chili*, *Church. tom. III*, *p.* 10 Sommario de Oviedo, *c.* 14-22. Voy. des Marchais, *tom. III*, *p.* 299.

ſont pas égaux en voulume à ceux de l'ancien monde (1). La plupart des animaux domeſtiques, dont les Européens ont pourvû les provinces où ils ſe ſont établis, ont dégénéré & pour la groſſeur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le ſol ſemblent être moins favorables à la force & à la perfection du genre animal (2).

Mais les mêmes cauſes qui concouroient à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favoriſoient la propagation & l'accroiſſement des reptiles & des inſectes. Quoique cela ne ſoit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuſes familles, nées de la chaleur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes les parties de la zone torride, elles ſe multiplient peut-être encore plus rapidement en Amérique, & les individus y parviennent à une groſſeur plus extraordinaire. Comme cette contrée eſt en général moins cultivée & moins peuplée que les autres parties de la terre, le principe de la vie y conſume ſon activité & ſa force dans les productions de cette claſſe inférieure. L'air y eſt ſouvent obſcurci par des nuées d'inſectes, & la terre couverte de reptiles déſagréables & malfaiſans. Les

Inſectes & reptiles.

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, pag.* 103 Kalm *travels*, *tom. I*, 102. Biette, *voy de la France équin. p.* 339.

(2) Voyez la NOTE XXXV.

environs de Porto-Bello produisent une si grande multitude de crapauds, que la surface de la terre en est entiérement cachée. Les serpens & les viperes ne sont guere moins nombreux à Guayaquil. Carthagene est infectée de troupes nombreuses de chauve-souris, qui tourmentent non-seulement les troupeaux, mais les hommes même (1). Dans les isles on voit de tems en tems des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales (2), & laisser la terre aussi parfaitement dépouillée que si elle avoit été dévorée par le feu. Les forêts humides & le sol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de presque tous les êtres malfaisans & vermineux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie (3).

Oiseaux. Les oiseaux du nouveau monde ne sont pas distingués par des qualités aussi marquées & aussi caractéristiques que celles qui ont été observées dans les quadrupedes. Les oiseaux sont plus indépendans de l'homme, & moins affectés par les changemens que son industrie & son travail operent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propension

(1) Voyage de Ulloa, *tom. I, p.* 89. *Idem, p.* 147. Herrera, *decad. 2 lib. III, c. 3-19.*
(2) Voyez la NOTE XXXVI.
(3) Voyage de la Condamine *p.* 167. Gumilla, *tom. III, p.* 120, *&c. hist. gén. des voyages tom. XIX, p.* 317. Dumont, *Mémoires sur la Louisiane, tom. I p.* 108. Sommario de Oviedo, *c.* 52-62.

à paſſer d'un pays à un autre, & ils peuvent aiſément & ſans danger ſatisfaire cet inſtinct de leur nature. Auſſi le nombre des oiſeaux communs aux deux continens eſt-il beaucoup plus grand que celui des quadrupedes, & les eſpeces mêmes particulieres à l'Amérique reſſemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correſpondantes de l'ancien hémiſphere. Les oiſeaux américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Aſie & en Afrique, ſont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ſes couleurs; mais la nature, qui ſemble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refuſé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flatte & amuſe l'oreille. Les oiſeaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant; mais ils ont auſſi en dédommagement une voix douce & mélodieuſe. En quelques diſtricts de l'Amérique, la température mal-ſaine de l'air ſemble avoir été nuiſible même à cette partie de la nature animée; on y voit moins d'oiſeaux que dans les autres contrées, & le voyageur eſt étonné de la ſolitude & du ſilence qui regnent dans les forêts (1). Il eſt cependant remarquable que l'Amérique,

(1) Bouguer, *voy. au Perou*, 17. Chanvalon, *voyage à la Martinique*, *p. 96.* warren, *deſcript. de Surinam*, Osborn's *collect. tom. II*, *p. 92* 4.

où les quadrupedes sont si poltrons, ait porduit le *condor* à qui l'on ne peut refuser la prééminence sur toute la race ailée pour le volume, la force & le courage (1).

Sol. Dans un continent aussi étendu que l'Amérique, il doit nécessairement y avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve, dans chaque province, quelques particularités distinctives; mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent l'histoire détaillée. En général, nous observons que l'humidité & le froid qui dominent d'une maniere si frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence sur la nature du sol. Des pays situés sous le même parallele que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hyver ne se fait jamais sentir, sont entiérement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre resserrée par ce froid excessif n'y acquiert jamais une chaleur suffisante pour meurir les fruits qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'autre hémisphére. Si l'on vouloit faire croître en Amérique les productions qui

Lettres édifiantes, *tom.* *XXIV*, *p.* 339. Charlevoix, *hist.* *de la Nouvelle-France*, *tom.* *III*, *p.* 155.

(1) Voyage de Ulloa, *tom. I*, *p.* 363. Voyage de la Condamine, 175 M. de Buffon, *hist. nat*, *tom.* *XVI*, 184. Voy. des Marchais, *tom.* *III*, *p.* 320.

abondent

abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réussir que dans les parties de ce continent qui se trouvent de plusieurs degrés plus près de la ligne que le sol naturel de ces productions, parce qu'on auroit besoin d'une augmentation de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Plusieurs des plantes & des fruits, particuliers aux pays situés sous les tropiques, ont été cultivés avec succès au cap de Bonne-Espérance; tandis qu'à Saint-Augustin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui sont beaucoup plus près de la ligne que le Cap, les mêmes productions n'ont pu y réussir également. (2) Mais, en tenant compte de cette température, le sol de l'Amérique est naturellement aussi riche & aussi fertile qu'aucun autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitans peu industrieux, & privés du secours des animaux domestiques, dont les nations civilisées élevent de si grandes multitudes, la terre n'étoit pas épuisée par leur consommation. Les végétaux, produits par sa fertilité, restoient souvent entiers, &, en se pourrissant sur sa surface, rentroient dans son sein, en y portant un surcroît de ma-

(1) Voyez la NOTE XXXVII.
(2) Voyez la Note XXXVIII.

tiere végétale (1) Comme les arbres & les plantes tirent de l'air & de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étoient pas détruits par l'homme & par les autres animaux, ils rendroient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent, & l'enrichiroient plutôt que de l'appauvrir; ainsi les terres inhabitées de l'Amérique pouvoient continuer de s'engraisser pendant plusieurs siecles. Le nombre prodigieux & l'énorme grosseur des arbres de ce continent attestent la vigueur extraordinaire du sol dans son état naturel. Lorsque les Européens commencerent à cultiver le nouveau monde, ils furent étonnés de l'exubérance & de l'activité de la végétation dans son moule primitif, & en plusieurs endroits l'industrie du planteur s'exerce encore à diminuer & à épuiser une fécondité superflue, afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile (2).

Comment l'Amérique a été peuplée.

Aprés avoir ainsi observé l'état du nouveau monde à l'époque de sa découverte, & considéré les traits particuliers qui le distinguent & le caractérisent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. I, p.* 242. Kalm, *tom. 1, p.* 151.

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouvelle-France, tom. I, p.* 405 Voyage de des Marchais, *tom. III, p.* 229. Lery, *ap.* Cebry, *p.* 3, *p.* 174 Voyez la Note XXXIX.

paſſé d'un continent à l'autre, & dans quelle partie du globe il eſt le plus probable que s'eſt établie une communication entre les deux hémiſphères.

Les Américains n'ont conſervé aucune tradition ſur cet objet.

Nous ſavons avec une certitude infaillible que toute la race humaine eſt ſortie de la même ſource, & que les deſcendans d'un ſeul homme, ſous la protection divine, & obéiſſant aux ordres du ciel, ſe ſont multipliés, & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent juſqu'à ces tems éloignés où ils ont pris poſſeſſion de diverſes contrées où ils ſont à préſent établis. Nous ne pouvons ni ſuivre les branches de ces premieres familles ni indiquer avec certitude l'époque de leurs ſéparations, & la maniere dont elles ſe ſont repandues ſur la ſurface du globe. Chez les nations mêmes les plus éclairées, le période de l'hiſtoire authentique eſt extrêmement court, & tout ce qui remonte au-delà eſt fabuleux ou obſcur. Il n'eſt donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude ſur l'avenir, ni curioſité ſur le paſſé, n'aient aucune connoiſſance de leur propre origine. Les Californiens & les Eskimaux en particulier qui occupent les parties de l'Amérique les plus voiſines de l'ancien continent, ſont ſi groſſiers, qu'il ſeroit obſolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où

ils ſont venus, ou les ancêtres dont ils ſont deſcendus (1). Nous devons le peu de lumiere que nous ayons ſur cet objet, non aux Naturels de l'Amérique, mais à l'eſprit de recherche de leurs conquérans.

Différentes hypotheſes.

Lorſque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande diſtance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, & rempli d'habitans dont l'extérieur & les mœurs différoient ſenſiblement du reſte de l'eſpece humaine, la curioſité & l'attention des hommes inſtruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On rempliroit pluſieurs volumes des théories & des ſpéculations qu'on a imaginée ſur ce ſujet; mais ce ſont pour la plupart des idées ſi bizarres & ſi chimériques, que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes lecteurs, ſi j'entreprenois de les expoſer en détail, ou de les refuter. Quelques-uns ont eu la préſomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne deſcendoient pas du pere commun de tous les hommes, mais qu'ils formoient une race ſéparée, diſtinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps & dans les qualités caractériſtiques de leur eſprit. D'autres prétendent qu'ils ſont deſcendus de quelques reſtes des anciens habitants de la terre échappés au déluge

(1) Venegas, *hiſt. of california*, *tom. I*, *p. 60*.

qui, du tems de Noé, a détruit la plus grande partie de l'espece humaine, & ils regardent contre toute raison des tribus grossieres & sauvages, dispersées sur un continent inculte comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre. Il n'y a guere de nation depuis le pole du nord jusqu'à celui du sud, à laquelle quelque antiquaire livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Schytes avoient dans les tems anciens formé des établissemens sur cet hémisphere occidental. On a dit que dans des tems postérieurs les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Espagnols y avoient envoyé des colonies en différentes circonstances & à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé des zélés partisans, & quoique les raisons les plus plausibles dont ils appuyassent leurs hypotheses ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes, ou une ressemblance équivoque de quelques mots dans les langues respectives; on a employé de part & d'autre beaucoup d'érudition & encore plus de chaleur à défendre sans beaucoup d'utilité les hypotheses contraires. Ces objets de conjecture & de controverse n'appartiennent pas à l'historien, renfermé dans

des limites plus étroites, il ſe borne à recueillir ce qui paroît fondé ſur des témoignages certains ou très probables. Je ne crois pas franchir ces limites en préſentant ici quelques obſervations qui peuvent contribuer à répandre de la lumiere ſur ces queſtions curieuſes & ſi ſouvent agitées.

1°. Il y a des auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont ſuppoſé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent & qu'elle en avoit été ſéparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaiſſeau, détourné de ſa route par la violence d'un vent d'oueſt, avoit pu être pouſſé par accident ſur la côte d'Amérique & avoit commencé à peupler ce continent déſert (1). Il ſeroit inutile d'examiner & de diſcuter ces hypothèſes, parce qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun réſultat certain. Les événemens qu'on y ſuppoſe ſont ſimplement poſſibles ; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils ſoient arrivés ; ni par le témoignage poſitif de l'hiſtoire, ni même par les ſuppoſitions vagues de la tradition.

2°. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à décou·

(1) Parſon's, *Remains of Japhet*, *p.* 240. *Ancient univerſ. hiſt. vol. XX*, *p.* 164. P. Freyjoo, *teatro critico*, *tom. V*, *p.* 304, *&c.* Acoſta, *hiſt. mor. novi orbis*, *lib. I*, *c.* 16-19.

vrir l'origine des Américains, en obſervant ſimplement les reſſemblances qui peuvent ſe trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particuliere de l'ancien continent. Si l'on ſuppoſe deux peuples placés au deux extrêmités de la terre, mais dans un état de ſociété également avancée pour la civiliſation & l'induſtrie, ils éprouveront les mêmes beſoins & feront les mêmes efforts pour les ſatisfaire: attirés par les mêmes objets animés des mêmes paſſions, & les mêmes idées & les mêmes ſentimens s'éleveront dans leur ame. Le caractere & les occupations du chaſſeur d'Amérique feront peu différens de ceux d'un Aſiatique qui tire également ſa ſubſiſtance de la chaſſe. Une tribu de ſauvages ſur les bords du Danube reſſemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arroſe le Miſſiſipi. Au lieu donc de préſumer d'après de pareils rapports qu'il y aît quelqu'affinité entre ces peuples divers nous devons ſeulement en conclure que les diſpoſitions & les mœurs des hommes ſont formés par leur ſituation, & naiſſent de l'état de ſociabilité où ils ſe trouvent. Du moment où ces circonſtances commencent à s'altérer, le caractere d'un peuple doit changer, & à proportion qu'il fait des progrès dans la civiliſation, ſes mœurs ſe rafinent, ſes facultés & ſes talens ſe développent. Les progrès de l'homme ont été à-peu-près les mêmes dans

toutes les parties du globe, & nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossiere d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts & à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains & les nations barbares de notre continent. Si Lafiteau, Garcia, & plusieurs autres auteurs avoient fait ces réflexions, ils n'auroient pas embrouillé le sujet qu'ils vouloient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien & du nouveau continent, sans en avoir d'autre preuve que cette ressemblance dans les mœurs qui est le produit nécessaire d'un état semblable de sociabilité. Il est vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes qui n'ayant leur source dans aucun besoin naturel, ni dans aucun desir particulier à leur situation, peuvent être regardées comme des usages d'une institution arbitraire. Si l'on découvroit entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre, une parfaite conformité dans quelques-uns de ces usages, il seroit naturel de soupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelqu'affinité. Si l'on trouvoit en Amérique une nation qui consacrât tous les septiemes jours à un repos religieux; si chez un autre la premiere apparition de la

nouvelle lune étoit célébrée avec appareil, on pourroit ſuppoſer avec raiſon que la premiere a reçu des Juifs cet uſage d'inſtitution arbitraire ; mais la fête obſervée par la ſeconde, ne devroit être regardée que comme une expreſſion de joie naturelle à l'homme en voyant reparoître la planete qui le guide & l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires & communes aux habitans des deux hémiſphéres, ſont à la vérité ſi équivoques & en ſi petit nombre, qu'on ne peut en déduire aucune théorie ſur la maniere dont le nouveau monde a été peuplé.

3°. Les hypotheſes que l'on a faites ſur l'origine des Américains, d'après l'obſervation de leurs rites & de leurs pratiques religieuſes, ne ſont pas moins imaginaires & deſtituées de fondemens ſolides. Lorſque les opinions religieuſes d'un peuple ne ſont ni le réſultat d'une combinaiſon raiſonnée ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que bizarres & extravagantes ; mais les nations barbares ſont incapables de ſuivre la premiere méthode & n'ont pas été favoriſées des avantages de la révélation. Cependant l'eſprit humain a des procédés ſi réguliers ; lors même que ſes opérations ſemblent n'annoncer que de la bizarrerie & du caprice que dans tous les âges & dans tous pays la prédominance de certaines paſſions ſera conſtamment ſuivie des mêmes effets. Le ſauvages, ſoit d'Eu-

rope, soit d'Amérique, qu'agite la crainte superstitieuse des êtres invisibles ou le desir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également le mouvement de la terreur ou de l'impatience, il a recours à des prodiges & à des moyens de même espece, soit pour détourner le malheur dont il se croit menacé, soit pour deviner le secret qui excite sa curiosité. Ainsi le rituel de la supestition, sur un continent semble à plusieurs égard n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémisphére ; l'un & l'autre autorisent des institutions semblables, quelquefois si frivoles qu'elle n'excitent que la pitié, quelquefois si barbares & si sanguinaires qu'elles inspirent l'horreur. Mais sans avoir besoin de supposer aucune affinité entre ces nations éloignées, & sans examiner que leurs cérémonies réligieuses eussent été transmises par la tradition de l'une à l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui en plusieurs exemples semble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la superstition & de l'anthousiasme sur la foiblesse de l'esprit humain.

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très-civilisée.

4°. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitans du nouveau monde étoient dans un état de société si peu avan-

cé, qu'ils ignoroient les arts qui ſont les premiers eſſais de l'induſtrie humaine. Les nations même les plus cultivées de l'Amérique n'avoient aucune connoiſſance de pluſieurs inventions ſimples, preſqu'auſſi anciennes que la ſociété dans les autres parties du monde, & qu'on retrouve dans les premieres époques de la vie civile. Il eſt manifeſte par-là que les tribus qui originairement ont paſſé en Amérique ſortoient des nations qui doivent avoir été auſſi barbares que leurs deſcendans l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens ; car les arts de goût & de luxe peuvent bien décliner ou périr par les ſecouſſes violentes, les révolutions & les déſaſtres auxquels les nations ſont expoſées, mais les arts néceſſaires à la vie ne peuvent plus ſe perdre chez un peuple qui les a une fois connus ; ils ne ſont ſujets à aucune des viciſſitudes des choſes humaines, & la pratique en ſubſiſte auſſi long-tems que la race même des hommes. Si l'uſage du fer avoit jamais été connu aux ſauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres ; s'ils avoient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les auroit conſervées, & il eſt impoſſible qu'elles euſſent put être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains ſont deſcendus de quelque peuple qui ſe trouvoit dans un état de ſociété

trop peu avancé pour connoître les arts nécessaires, puisque ces mêmes arts étoient inconnus à leurs descendans.

Ni par des peuples du midi de notre continent.

5°. Il ne paroît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas supposer qu'aucune des tribus sauvages établies dans cette partie de notre hémisphere ait été chercher un pays si éloigné. Elles n'avoient ni l'audace, ni l'industrie, ni la force qui pouvoient leur inspirer le desir & leur fournir les moyens d'exécuter un si long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être descendus des nations plus civilisées d'Asie & d'Afrique ; & cela est prouvé non-seulement par les observations que j'ai déjà faites sur l'ignorance où ils étoient des arts les plus simples & les plus nécessaires, mais encore par une circonstance qui mérite d'être remarquée. Lorsqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en société les animaux domestiques, il ne peut plus ni subsister sans la nourriture qu'il en tire ni continuer ses travaux sans leur secours. Aussi le premier soin des Espagnols, lorsqu'ils s'établirent en Amérique fut d'y porter tous les animaux domestiques d'Europe ; & si avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelqu'autre peuple policé avoit pris possession de ce continent, nous y au-

rions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amérique il n'y a pas un seul quadrupede, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étoient aussi inconnus en Amérique que le lion & l'élephant. Il est évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage auroient naturellement regardé leur secours non-seulement comme utile, mais encore comme nécessaire pour l'amélioration & même pour la conservation de la société civile.

Les deux continens paroissent être plus voisins l'un de l'autre vers le nord.

6°. En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien & du nouveau continent se trouve vers l'extrêmité septentrionale de l'un & de l'autre, & que c'est par-là que la communication s'est ouverte, & qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique, qui sont situées sous les tropiques ou qui en approchent, sont remplies d'animaux indigenes de différentes especes, entiérement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent. Mais les

provinces ſeptentrionales du nouveau monde, ſont peuplées d'animaux ſauvages, communs aux parties de notre hémiſphere ſituées ſous les mémes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lievre, le daim, le chevreuil, l'élan, & pluſieurs autres eſpeces abondent dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale, ainſi que dans celles du nord de l'Europe & de l'Aſie (1). Il paroit donc évident que les deux continents s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & ſont unis ou ſi voiſins que ces animaux ont put paſſer de l'un à l'autre.

Cela eſt prouvé par les découvertes

7°. Le voiſinage actuel des deux continents eſt clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté ſur la maniere dont s'eſt peuplée l'Amérique. Tant que les vaſtes régions qui s'étendent vers l'eſt, depuis la riviere d'Oby juſqu'à la mer de Kamchatka ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrêmité nord-eſt de notre hémiſphere, étoit ſuppoſée à une ſi grande diſtance du nouveau monde, qu'il n'étoit pas aiſé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continents. Mais les Ruſſes ayant ſoumis à leur domination la partie occidentale de la Sybérie acquirent par degrés la connoiſſance de cette vaſte contrée en pénétrant vers l'eſt dans des pro-

(1) M. de Buffon, *hiſtoire nat. tome IX page 97, &c.*

vinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivoient le gibier, ou par des soldats employés à lever les impots; mais la cour de Moscou n'évaluoit l'importance de ces nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en résultoit. Enfin Pierre le Grand monta sur le trône de Russie. Son génie vaste & éclairé, occupé à saisir toutes les circonstances qui pouvoient agrandir son empire ou illustrer son regne, apperçut dans ces découvertes des conséquences qui avoient échappé aux régards de ses ignorans prédecesseurs. Il sentit que les régions d'Asie en s'étendant vers l'est, s'approchoient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continents qu'on cherchoit depuis si long-tems en vain, & qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourroit faire couler dans ses domaines, par un nouveau canal, une partie du commerce & des richesses du monde occidental. Un tel projet étoit digne d'un génie qui aimoit les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan & donna des ordres pour le mettre en exécution. (1).

Ses successeurs ont adopté ses idées & suivi son projet; mais les officiers que la

(1) Muller, *Voyages & découvertes des Russes*, *tome I*, *page* 4, 5, 141.

cour de Ruſſie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obſcures conſervées chez les peuples de Sybérie, ſur un voyage qui ſe fit heureuſement en 1648 au tour du promontoire nord-eſt de l'Aſie, encouragerent les Ruſſes à ſuivre la même route. Dans cette vue on équipa en différens tems des vaiſſeaux ſur les rivieres de Lena & de Kolyma; mais dans un océan glacé, que la nature ne ſemble pas avoir deſtiné à la navigation, ces vaiſſeaux éprouverent des déſaſtres multipliés & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit propoſé. Aucun vaiſſeau armé par la cour de Ruſſie n'a jamais doublé ce cap formidable; (1) tout ce qu'on connoit de ces extrêmités de l'Aſie eſt dû aux découvertes qui ont été faites dans des excurſions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vaſtes & fertiles à une diſtance peu conſidérable de leurs côtes; les Ruſſes imaginerent que ces contrées faiſoient partie de l'Amérique; & pluſieurs circonſtances concouroient non-ſeulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur perſuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes eſpeces,

(1) Voyez la NOTE XL.

inconnues dans ces régions ſtériles de l'Aſie, ſont chaſſés ſur la côte par un vent d'eſt ; le même vent y amene en peu de jours des glaces flottantes, de grandes troupes d'oiſeaux arrivent tous les ans du même côté ; enfin il s'eſt conſervé parmi les habitans la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays ſitués à l'eſt.

Après avoir peſé toutes ces circonſtances, & avoir comparé la poſition des contrées d'Aſie qu'ils avoient découvertes, avec celles des parties du nord-oueſt de l'Amérique qui étoient déjà connues, la cour de Ruſſie forma un plan qu'auroit difficilement oſé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entrepriſes difficiles, & à luter contre de grands obſtacles. On donna ordre de conſtruire deux vaiſſeaux à Ochotz dans la mer de Kamchatka d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & ſtérile ne produisît rien qui pût ſervir à la conſtruction de ces vaiſſeaux à l'exception de quelque bois de meleſe ; quoique non-ſeulement le fer, les cordages, les voiles & tous les nombreux attiraux néceſſaires pour les équiper, mais encore les proviſions & les vivres duſſent être tranſportés à travers les immenſes déſerts de la Sybérie, ſur des rivieres d'une navigation difficile & par des routes preſ-

1741. qu'impraticables, la volonté du ſouverain & la patience du peuple Ruſſe ſurmonterent à la fin tous les obſtacles. On vint à bout de conſtruire les deux vaiſſeaux, qui appareillerent de Kamtchatka ſous le commandement des capitaines Berring & Tſchirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigerent leur route vers l'eſt; une tempête ſépara bientôt les deux vaiſſeaux qui ne purent plus ſe réjoindre; mais malgré cet accident & pluſieurs autres déſaſtres qu'ils éprouverent, les eſpérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas abſolument fruſtrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, & qui ſuivant leurs obſervations ſemble être ſituée à quelques degrés au nord-oueſt de la côte de Californie. Les deux commandans firent auſſi deſcendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquemens les habitans s'enfuirent à l'opproche des Ruſſes; à l'autre ils enleverent ceux des Ruſſes qui étoient deſcendus & détruiſirent leur chaloupe. La violence du tems & l'état déplorable où ſe trouvoit l'équipage obligerent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhoſpitalieres. En revenant ils toucherent à différentes iſles qui forment une chaîne de l'eſt à l'oueſt entre le pays qu'ils

avoient découvert & la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les Naturels de ces isles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présenterent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les habitans du nord de l'Amérique, & qui paroît être une institution particuliere à ces peuples.

Les isles de ce nouvel Archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs Russes; mais la cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut répris tout-à-coup en 1768, & le capitaine Krenitzin eu le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à-peu-près la même route que les premiers navigateurs; il toucha aux mêmes isles, dont il observa avec plus de soin la situation & les productions, & il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour reconnoître le pays que Berring & Tschirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés, & son expédition servira du moins à faciliter les progrès des

navigateurs qui voudront le ſuivre dans ces mers (1).

La poſſibilité d'une communication entre les deux continents par cette partie du globe, n'eſt plus fondée ſur de ſimples conjectures ; mais ſur des preuves inconteſtables (2). Il ſe peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidée par ce beſoin d'activité particulier à ce peuple, aient paſſé dans les iſles les plus voiſines ; & quelque groſſiere que fût leur maniere de naviguer, elles ont pu en allant d'une iſle à une autre, arriver enfin à la côte d'Amérique & commencer à peupler ce continent. La diſtance des iſles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Aſie la plus voiſine eſt encore plus conſidérable que celle qui ſe trouve entre la partie d'Amérique que les Ruſſes ont découverte & la côte de Kamchatka. Cependant les habitants des iſles Mariannes ſont évidemment d'origine aſiatique. Si malgré l'éloignement nous reconnoiſſons que ces iſles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la diſtance ſeule n'eſt pas une raiſon pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il eſt probable que les navigateurs qui viſiteront dans la ſuite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent

(1) Voyez la NOTE XLI.
(2) *Voyage & déc.* de Muller, *tome I.*

de l'Amérique est encore plus près de l'Asie. Les habitants encore barbares du pays situé autour du cap nord-ouest de l'Asie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite isle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que de-là on découvre un grand continent qui selon leur récit est couvert de forêts & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils recoivent de ce peuple des peaux de marte, animal inconnu dans les parties septentrionales de la Sybérie, & qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit ; & alors toutes les difficultés sur leur communication s'évanouiroient. Peut-être que le mérite de décider cette question est réservé à la princesse qui est assise sur le trône de Russie & qui en perfectionnant le plan de Pierre le Grand, ajoutera un jour ce brillant succès à ceux qui illustrent déjà son regne.

Communication par le nord-est. A. D. 830.

Il est évident aussi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrêmité nord-ouest de l'Europe. Dès le neuvieme siécle, les Norvégiens découvrirent le Groenland & y planterent des

(1) *Voyage & déc.* de Muller, *tome I.*

colonies ; cette communication, après avoir été long-tems interrompue s'est renouvellée dans le siecle dernier. Quelques missionnaires luthériens & moraves, animés par un zèle ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'est à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux sur la nature du pays & sur les habitants. Ils ont appris que la côte nord-ouest du Groenland est séparée de l'Amérique par un détroit très-resserré ; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il est très-probable que les deux continents sont unis (2) ; que les habitans de l'un & de l'autre ont des relations entr'eux ; que les Eskimaux d'Amérique ressemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure, le vêtement & la maniere de vivre ; que des matelots qui avoient appris quelques mots Groenlandois avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Eskimaux ; enfin qu'un missionnaire morave ; très-versé dans la langue du Groenland, ayant visité le pays des Eskimaux, découvrit à son grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois, que c'étoit à tous égards le même peuple, & qu'en conséquence

(1) Crantz, *histoire du Groenland*, *tome I*. *Histoire gén. des voyages*, *tome I*, *p.* 152. NOTE 96.
(2) Eggede, *histoire du Groenland*, *page* 2, 3.

il en fut reçu & traité comme un ami & un frere (1). 1764.

Ces faits décisifs établissent non seulement la consanguinité des Eskimaux & des Groenlandois ; ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un siecle barbare où la science n'avoit pas encore commencé à éclairer de ses rayons le nord de notre hémisphère, ont été cependant assez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne seroit pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers, que les Tartares le sont à errer par terre, eussent, à une époque plus reculée, exécuté le même voyage, & laissé au Groenland une colonie dont les descendans ont pu, dans la suite des tems, passer en Amérique. Mais si, au-lieu de se hasarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous supposons que les Norvégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avançant de Shetland aux isles Feroë & de-là en Islande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes isles, leurs progrès peuvent avoir tellement gradués, que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus périlleuse, que tant de voyages exécutés dans tous les

(1) Crantz, *histoire du Groenland*, p. 261, 262.

tems par ce peuple robuſte & entreprenant.

L'Amérique a été probablement peuplée par le nord-eſt.

8°. Quoiqu'il ſoit poſſible que l'Amérique ait reçu de notre hémiſphère ſes premiers habitans, ſoit par le nord-oueſt de l'Europe, ſoit par le nord-eſt de l'Aſie, il y a de bonnes raiſons pour ſuppoſer que les ancêtres de toutes les nations américaines, depuis le cap Horn juſqu'aux extrêmités méridionales de Labrador, ſont venus d'Aſie plutôt que d'Europe. Les Eskimaux ſont les ſeuls peuples d'Amérique qui, par la figure & par le caractere aient quelque reſſemblance avec les Européens. C'eſt évidemment une eſpece d'hommes particuliere, diſtinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs & les habitudes. On peut donc être autoriſé à faire remonter leur origine à la ſource que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une reſſemblance ſi frappante & dans leur conſtitution phyſique & dans leurs qualités morales, que, malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civiliſation, nous devons les regarder comme deſcendus d'une même ſouche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve par-tout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractere particulier qui la diſtingue; mais dans toutes

toutes on reconnoît certains traits communs à la race entiére. C'est une chose remarquable que, dans toutes les particularités, soit physiques, soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve de la ressemblance avec les tribus barbares dispersées au nord-est de l'Asie, mais presqu'aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur premiere origine, & conclure que leurs ancêtres asiatiques, s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Russes ont découvert le voisinage des deux continents, se sont ensuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique, s'accorde avec les traditions que les Mexicains avoient sur leur propre origine, & qui toutes imparfaites qu'elles étoient, avoient été conservées avec plus de soin & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné situé au nord-est de leur empire. Ils indiquoient différens endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant successivement dans les provinces intérieures, & c'est précisément la même route qu'ils ont dû suivre en supposant qu'ils vinssent d'Asie. La description que les Mexicains faisoient de la figure, des mœurs, de la maniere

de vivre de leurs ancêtres à cette époque, eſt une peinture fidelle des tribus ſauvages de Tartares, dont je ſuppoſe qu'ils ſont deſcendus.

Je terminerai ici cette diſcuſſion ſur un point auquel on a attaché tant d'importance qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'hiſtoire de l'Amérique. J'ai oſé examiner la queſtion, mais ſans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux établir aucun ſyſtême. Lorſqu'une recherche eſt par ſa nature trop obſcure & trop compliquée pour qu'il ſoit poſſible d'arriver à des conſéquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui ſont probables (1).

Etat & caractere des Américains.

Il eſt plus intéreſſant d'examiner l'état & le caractere des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens, qu'à celle de leur origine. A celle-ci un pareil examen n'eſt qu'un objet de curioſité ; mais à l'autre époque il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus inſtructives qui ſoient dignes d'occuper le philoſophe ou l'hiſtorien. Si l'on veut completter l'hiſtoire de l'eſprit humain &

[1] Acoſta *hiſt. nat. & mor. lib. VII*, *c.* 2, *&c.* Garcia, *Origen de los Indios*, *lib. V*, *c.* 3 Torquemada, *Monor. Ind. lib.* 1, *c.* 2, *&c.* Boturini Benaduci, *idea de una*, *hiſtoire de l'Amérique ſept.* §. *XVIII page* 127.

parvenir à une parfaite connoiſſance de ſa nature & de ſes procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les ſituations diverſes où la nature la placé ; il faut ſuivre ſes progrès dans les différens états de ſociabilité par où il paſſe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité & le déclin de l'état ſocial. Il faut examiner, à chaque période comment les puiſſances de ſon entendement ſe développent, obſerver les efforts de ſes facultés actives, épier les mouvemens de ſes affections à meſure qu'elles naiſſent dans ſon ame, voir le but où elles tendent & la force avec leſquelles elles s'exercent. Les anciens philoſophes & hiſtoriens de la Grece & de Rome, qui ſont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées ſur ce ſujet, parce qu'ils n'avoient eu preſqu'aucun moyen d'obſerver l'homme dans l'état de vie ſauvage. La ſociété civile avoit déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoiſſoient, & les nations qui exiſtoient avoient déjà achevé une grande partie de leur carriere avant qu'ils euſſent commencé à les obſerver. Les Scytes & les Germains ſont le peuples les moins avancés dans la civiliſation, ſur leſquels les anciens auteurs nous aient tranſmis quelque détail authentique ; mais ces mêmes peuples poſſédoient déjà des

troupeaux & des beſtiaux ; ils connoiſſoient des propiétés de différentes eſpeces, & lorſqu'on les compare avec les hommes qui ſont encore dans l'état ſauvage, on peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civiliſation.

La découverte du nouveau monde à aggrandi la ſphere des ſpéculations & a offert à notre vue des nations dans un état de ſociété beaucoup moins avancé que celui ou l'on a pu obſerver les différens peuples de notre continent. C'eſt en Amérique que l'homme ſe montre ſous la forme la plus ſimple où nous concevons qu'il puiſſe ſubſiſter. Nous y voyons des ſociétés qui commencent ſeulement à ſe former, & nous pouvons obſerver les ſentimens & les actions des hommes dans l'enfance de la vie ſociale, au moment où ils ne ſentent encore qu'imparfaitement la force de ſes liens, & où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de ſimplicité primitive, qui n'étoit connu dans notre continent que par les deſcriptions fantaſtiques de poëtes, exiſtoit réellement dans cet autre hémiſphère. La plus grande partie de ſes habitans, étrangers à l'induſtrie & au travail, ignoroient les arts, avoient à peine quelqu'idée de propriété, & jouiſſoient en commun des biens que produiſoit la fécondité ſpontanée de la nature.

Il n'y avoit sur ce vaste continent que deux nations qui fussent sorties de cet état grossier, & qui eussent commencé d'une maniere sensible à acquérir les idées & à adopter les institutions qui appartiennent aux sociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos observations, lorsque nous rapporterons la découverte & la conquête des empires du Mexique & du Pérou : cette époque nous offrira une occasion de considérer les Américains dans le plus haut degré de civilisation où ils soient jamais parvenus.

Cette recherche est bornée aux tribus les plus sauvages.

Nous bornerons, pour le moment, notre attention & nos recherches à l'examen des petites tributs indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on observât quelques diversités dans le caractere, les mœurs & les institutions de ces différentes tribus, elles se trouvoient à-peu-près dans un même état de société, tellement simple & grossier, qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *Sauvages*. Dans une histoire générale de l'Amérique, il seroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, & de rechercher toutes les circonstances qui contribuent à former le caractere des individus qui la composent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails fastidieux & interminables. Les qualités qui

diſtinguent ces différens peuples ont entr'elles une ſi grande reſſemblance, qu'elles peuvent être préſentées ſous les mêmes traits. Si quelques circonſtances paroiſſent établir dans le caractere & les mœurs de quelques-uns des particularités dignes d'être remarquées, il ſuffira de les indiquer, & d'en rechercher les cauſes, à meſure que l'occaſion de les obſerver ſe préſentera.

Difficultés de ſe procurer des informations exactes.

Il eſt extrêmement difficile de ſe procurer des informations ſatisfaiſantes & authentiques ſur les mœurs des peuples lorſqu'ils ne ſont pas encore civiliſés : pour découvrir, ſous cette forme groſſiere, leur caractere, & pour recueillir les traits qui les diſtinguent, il faut dans l'obſervateur autant d'impartialité que de ſagacité ; car, dans les différens degrés de ſociabilité, les facultés, les ſentimens & les deſirs de l'homme ſont tellement appropriés à ſa ſituation, qu'ils deviennent pour lui la regle de tous ſes jugemens. Il attache l'idée de perfection & de bonheur aux qualités ſemblables à celles qu'il poſſede, & par-tout où il ne trouve pas les objets de plaiſir & de jouiſſance auxquels il eſt accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en eſt privé, doit être barbare & miſérable. De-là le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites ſociétés où la civiliſation n'a pas

fait encore les mêmes progrès. Les nations polies, qui sentent tous les avantages que leur donnent les lumieres & les arts, sont portées à regarder avec dédain les peuples sauvages; & dans l'orgueil de leur supériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées & les plaisirs de ces peuples soient dignes de l'homme. Ces nations grossieres & sauvages ont rarement été observées par des personnes douées de cette sorte d'esprit supérieure aux préjugés vulgaires, & capables de juger l'homme, sous quelqu'aspect qu'il se présente, avec candeur & avec discernement.

Les Espagnols qui entrerent les premiers en Amérique, & eurent occasion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fussent subjuguées, dispersées ou détruites, étoient bien loin de posséder les qualités nécessaires pour bien observer le spectacle intéressant qui s'offroit à leurs yeux. Incapacité des premiers observateurs.

Ni le siecle où ils vivoient, ni la nation à laquelle ils appartenoient, n'avoient fait encore assez de progrès dans les connoissances solides, pour qu'ils eussent des idées grandes & étendues. Les conquérans du nouveau monde étoient pour la plûpart des aventuriers ignorans ou dépourvus de toutes les idées qui auroient pu les conduire à bien observer des objets si différens de ceux auxquels ils étoient

accoutumés. Continuellement environnés de périls, & luttant contre les difficultés, ils avoient peu de loisir, & moins encore de capacité pour se livrer à des recherches de spéculation. Impatiens de s'emparer d'un pays si opulent & si vaste, & trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre, ils se hâterent de les traiter comme une misérable espece d'hommes, propres uniquement à la servitude, & s'occuperent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains, qu'à observer le caractere de leur esprit, ou à chercher les causes de leurs institutions & de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrerent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérans n'avoient pu encore ni connoître ni dévaster, y porterent en général le même esprit & le même caractere; audacieux & braves au plus haut degré, ils étoient trop peu instruits pour être en état d'observer & de décrire ce qu'ils voyoient.

Leur préjugés.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions qu'ils nous ont laissées sur l'état des Naturels de l'Amérique. Peu de tems après qu'ils eurent établi de colonies dans leur nouvelle conquête il s'éleva parmi eux des disputes sur la maniere dont on devoit

traiter les Indiens. Un des partis intéreſſés à rendre perpétuelle la ſervitude de ce peuple, le préſentoit comme une race ſtupide & obſtinée, incapable d'acquérir des idées religieuſes & d'être formée aux occupations de la vie ſociale. L'autre parti, plein d'un zèle pieux pour la converſion des Indiens, affirmoit que, malgré leur ignorance & leur ſimplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des inſtructions & des réglemens convenables, il ſeroit aiſé d'en faire de bons chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverſe fut ſoutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorſque des vues d'intérêt d'un côté, & le zèle religieux de l'autre, animent les diſputans. La plûpart des laïques embraſſerent la premiere opinion; tous les eccléſiaſtiques furent les défenſeurs de l'autre; & nous voyons conſtamment que ſelon qu'un auteur tenoit à l'un de ces deux partis, il étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits oppoſés augmentent la difficulté de parvenir à une connoiſſance parfaite du caractere de ce peuple, & mettent dans la néceſſité de lire avec défiance toutes les rélations qu'en ont données les écrivains eſpagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Syſtêmes des philoſophes.

Il s'étoit écoulé près de deux ſiecles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ſes habitants euſſent attiré ſérieuſement l'attention des philoſophes. Ils s'apperçurent enfin que la connoiſſance de l'état & du caractere de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide conſidérable dans l'hiſtoire de l'eſpece humaine, & les conduire à des ſpéculations non moins curieuſes qu'importantes. Ils entrerent avec ardeur dans cette nouvelle carriere d'obſervation; mais au lieu de répandre la lumiere ſur ce ſujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obſcurité. Trop impatiens dans leurs ſpéculations, ils ſe ſont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des ſyſtêmes, lorſqu'ils auroient dû chercher des faits ſur leſquels ils puſſent en poſer les fondemens. Frappés d'une apparence de dégradation de l'eſpece humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaſte continent occupé par une race d'hommes nuds, foibles & ignorans, quelques auteurs célebres ont ſoutenu que cette partie du globe étoit reſtée plus long-tems couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme, que tout y portoit les marques d'une origine récente; que ſes habitans, nouvellement appellés à l'exiſ-

tence & encore au commencement de leur carriere, ne pouvoient être comparés aux habitans d'une terre plus ancienne & déjà perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, & qu'il y étoit resté un animal d'une classe inférieure, dépourvu de force dans sa constitution physique, ainsi que de sensibilité & de vigueur dans ses facultés morales (2). D'autres philosophes, opposés à ceux-là, ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence dont il soit susceptible, long-tems avant que de parvenir à un état de civilisation, & que dans la simplicité grossiere de la vie sauvage, il déployoit une élévation d'ame, un sentiment d'indépendance & une chaleur d'affection, qu'on chercheroit vainement parmi les membres des sociétés policées (3). Ils paroissent croire que l'état de l'homme est d'autant plus parfait, qu'il est moins civilisé. Ils décrivent les mœurs des sauvages de l'Amérique avec l'enthousias-

(1) M. de Buffon, *hist. naturelle tome III*, p. 494. IX, 103, 114.

[2] M. de Paw, *recherches philosophiq. sur les Améric. passim*.

[3] M. Rousseau, *passim*.

me de l'admiration, comme s'ils vouloient les propoſer pour modeles au reſte de l'eſpece humaine. Ces théories contradictoires on été avancées avec une égale confiance, & l'on a vu le génie & l'éloquence déployer toutes leurs reſſources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonſtances concourent à embrouiller & obſcurcir toutes les recherches ſur l'état des nations ſauvages de l'Amérique, il eſt néceſſaire d'y procéder avec beaucoup de circonſpection.

Lorſque nous ſommes guidés dans ce travail par les obſervations éclairées du petit nombre de philoſophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons haſarder de porter un jugement; mais lorſque nous n'avons pour garants que les remarques ſuperficielles des voyageurs vulgaires, de marins, de commerçans, de boucaniers & de miſſionnaires, il faut ſouvent héſiter, & en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la ſagacité d'obſerver. Sans ſe livrer aux conjectures, ſans montrer de penchant pour aucun ſyſtême, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

Méthode obſervée dans cette recherche.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude il faudroit

la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existoit comme individu avant de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résulent du second. Ce procédé est particulierement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite ; leurs institutions & leurs réglemens civils sont en si petit nombre, si simples, revêtus d'une autorité si foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendans que comme des membres d'une société réguliere. Le caractere d'un sauvage résulte presqu'entiérement de ses idées & de ses sentimens comme individu ; il n'est que foiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Je considérerai, I. la constitution physique des Américains dans les pays dont il est question ; II. leurs facultés intellectuelles ; III. leur état domestique ; IV. leurs institutions & leur état politique ; V. leur systême de guerre & de sûreté politique ; VI. les arts qu'ils pratiquoient ; VII. leurs idées & leurs institutions religieuses ; VIII. les coutumes par-

ticulieres & isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

I. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espece animale. Quelques animaux sont bornés à une région particuliere du globe, & ne peuvent exister au-delà : d'autres peuvent bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger ; mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globe que la nature leur avoit assignée pour demeure. Ceux même qui peuvent se naturaliser dans des climats différens, éprouvent les effets de toute transplantation hors de leur pays natal, & dégénerent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur espece est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste & assez flexible pour lui permettre de se répandre sur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de propager & de multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat, & lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur & du froid, il diminue de grandeur & de force.

La premiere vue des habitants du nouveau monde inſpira à ceux qui les découvrirent une telle ſurpriſe, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuploit l'ancien hémiſphère. Leur teint eſt d'un brun rougeâtre reſſemblant à-peu-près à la couleur du cuivre (1). Leurs cheveux ſont noirs, longs, groſſiers & foibles. Ils n'ont point de barbe & toutes les parties de leurs corps ſont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite & bien proportionnée (2). Leurs traits ſont réguliers, quoique ſouvent déformés par les efforts abſurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aſpect redoutable à leurs ennemis. Dans les iſles où les quadrupedes étoient petits & peu nombreux, & où la terre produiſoit preſque d'elle-même, la conſtitution phyſique des Naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chaſſe, ni par le travail de la culture, étoit extrêmement foible & délicate; ſur le continent où les forêts abondent en gibier de toute eſpece, & où la principale occupation de pluſieurs peuplades étoit de le pourſuivre à la chaſſe, le corps des Naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient

Leur teint, leur figure, &c.

[1] Oviedo, *Sommario page* 46. D. Vie. de *Colomb*, c. 24.

(2) Voyez la NOTE XLII.

toujours plus diſtingués par l'agilité que par la force : ils reſſembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux deſtinés au travail (1). Non-ſeulement ils avoient de l'averſion pour la fatigue, ils étoient même incapables de la ſupporter, & lorſqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle & qu'on les força de travailler, ils ſuccomberent à la fatigue de travaux que les habitans de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (2). Cette foibleſſe de conſtitution, qui étoit univerſelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractériſtique de cette eſpece d'hommes (3).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain ſemblent indiquer un genre de foibleſſe ; occaſionné par quelques vices dans ſa conſtitution. Il eſt dépourvu d'un ſigne de virilité & de force. cette particularité qui diſtingue les habitans du nouveau monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur maniere

[1] Voyez la NOTE XLIII.

[2] Oviedo. *ſom page* 51, *c. voyage de* Corréal II, 138 Wafor's *deſcription*, *page* 131.

[3] B. Las Caſas, *brev. relac. page 4.* Torquem. *Monar.* I, 580 Oviedo ſomario, *page 41*, *hiſtor. Lib. III*, *c.* 6. Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *c.* 5, Simon, *p.* 41.

de se nourrir (1). Quoique les alimens de la plupart des Americains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connoissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'alimens également simples, sans avoir cette marque de dégradation, ni aucun simptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de foiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citéespar plusieurs auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'alimens que les peuples consomment, varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent & la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de la zone torride, où les hommes passent leurs joursdans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignerent leur étonnement en observant cette particularité non-seulement dans les isles, mais

[1] Charlevoix, *hist. de la nouvelle Franc. III*, 310.

même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des hermites les plus austeres (1) ; tandis que d'un autre côté l'appétit des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable : ceux-ci disoient qu'un Espagnol dévoroit en un jour plus d'aliment qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (2). Une preuve encore plus frappante de la foiblesse naturelle des Américains, est le peu de sensibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté, & pour les plaisirs de l'amour. Cette passion destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale & une source de tendresse & de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état sauvage, quoiqu'en quelques occasions l'excessive fatigue & dans tous les tems la difficulté de se procurer la subsistance, puissent paroître contraires à cette passion & concourir à en diminuer l'énergie ? cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une maniere plus puissante que les habitans du nouveau monde. Le Negre brûle de toute l'ardeur des desirs qui est naturelle au climat où

[1] Ramusio III, 304, F. 306. A Simon, *conquista*, &c. p. 39. Hakluyt III, 468, 508.
[2] Herrera, *decad.* I, *lib.* II, *c.* 16.

il vit, & les peuples les plus groſſiers de l'Aſie montrent également un degré de ſenſibilité proportionnée à leur poſition ſur le globe. Mais les Américains ſont à un degré étonnant inſenſibles à la puiſſance de ce premier inſtinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau monde les femmes ſont traitées par les Naturels avec froideur & indifférence : elles ne ſont pas l'objet de cette affection tendre qui ſe forme dans les ſociétés civiliſées, & n'inſpirent point ces deſirs ardens, naturels aux nations encore groſſieres. Même dans les climats où cette paſſion acquiert d'ordinaire ſa plus grande énergie, le ſauvage de l'Amérique regarde ſa compagne avec dédain comme un animal d'une eſpece inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner ſon affection par des ſoins aſſidus, & s'embarraſſe encore moins de la conſerver par la complaiſance& la douceur (1). Les miſſionaires eux-mêmes, malgré l'auſtérité des idées monaſtiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur com-

[1] Hennepin, *mœurs des Sauvages*, 32, &c. Rochefort, *hiſt. des iſles Antilles*, p. 461. *Voyage de* Corréal, II, 141. Ramuſio, III, 309. F. I, ozano. *deſcription del Grand Chaco*, 71. Falkene'rs *deſcription of Patagon.* p. 125. *Lettre di* P. Cataneo, *ap.* Muratori II, *Chriſtian. Felice* I, 305.

merce avec l'autre ſexe (1). ; & il ne faut attribuer cette réſerve à aucune opinion particuliere ; qui leur faſſe attacher quelque mérite à la chaſteté des femmes ; c'eſt une idée trop rafinée pour un ſauvage, & qui tient à une délicateſſe de ſentiment & d'affection qui lui eſt étrangere.

Reflexions ſur ces objets.

Dans les recherches qu'on fait ſur les facultés phyſiques ou intellectuelles des races particulieres d'hommes il n'y a point d'erreur plus commune & plus ſéduiſante que celle d'attribuer à un ſeul principe de ſingularités caractériſtiques qui ſont l'effet de l'action combinée de pluſieurs cauſes. Le climat & le ſol d'Amérique différent à tant d'égards de ceux de l'autre hémiſphere, & cette différence eſt ſi ſenſible & ſi frappante, que des philoſophes diſtingués ont trouvé cette circonſtance ſuffiſante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la conſtitution des Américains. Ils attribuent tout aux cauſes phyſiques ; & regardent la foibleſſe des corps & la froideur d'ame des Américains comme des conſéquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des cauſes morales & politiques méritoit quelqu'attention ; car elles operent avec autant de force que celles par leſquelles on a cru pouvoir ex-

[1] Chanvalon, *p.* 51, *lettr. edif. com.* 24, 318. Du Tertre, II, 337. Venegas, I, 81. Ribas, *hiſt. de los triumf,* pag. 2.

pliquer entiérement les phénomenes singuliers dont on a parlé. Par-tout où l'état de société est tel qu'il en résulte des besoins & des desirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, ou les desirs des hommes sont si modérés & en si petit nombre qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitans des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chili & l'Amérique septentrionale, vivent de la chasse & peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux si on les compare aux habitans des isles ou des parties du continent où un léger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulieres, ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre, ou aux différens arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité; mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le nouveau monde, & que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il pourroit acquérir un degré de force qu'il ne possede

point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Par-tout où les Americains se sont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps & capable d'exécuter des choses qui paroissent non-seulement surpasser les forces d'une constitution aussi foible que celle qu'on supposoit particuliere à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourroit attendre des Naturels de l'Afrique ou de l'Europe (1).

Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déja été observé sur le peu de nourriture dont ils ont besoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence & souvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonstance relative à la constitution physique de leur corps, on a remarqué que, dans les cantons où les Naturels d'Amérique sont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de se procurer leur subsistance, & par-tout ou ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes, & en quelques endroits ils ont même paru à quelques observateurs d'une voracité remarquable (2).

L'action des causes politiques & morales s'exerce d'une maniere encore plus frap-

(1) Voyez la NOTE XLIV.

[2] Gumilla II, 12-70-237. Lafitau I, 515. Ovalle Church. III, 81. Muratori I, 295.

pante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux fexes. Dans un état de civilifation très-avancé, cette paffion, enflammée par la contrainte, rafinée par la délicateffe des fentimens, encouragée par la mode, occupe & embrafe le cœur tout entier. Ce n'eft plus un fimple inftinct de nature ; le fentiment ajoute à l'ardeur des defirs & l'ame fe fent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle foit fufceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui par leur fituation font exempts des foins & des travaux de la vie. Parmi ceux des claffes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette paffion a moins de violence : occupé fans relâche à fe procurer leur fubfiftance & à pourvoir au premier befoin de la nature, ils ont peu de loifir pour fe livrer aux impreffions d'un befoin fecondaire. Mais fi la nature des rapports établis entre les deux fexes varient fi fort dans les rangs différens des fociétés policées, l'état de de l'homme, lorfqu'il n'eft pas encore civilifé, doit produire des variations encore plus fenfibles. Au milieu des fatigues, des dangers & de la fimplicité de la vie fauvage, où la fubfiftance eft toujours précaire & fuffifante, où les hommes font prefque continellement occupés à pourfuivre leurs ennemis où à fe garantir contre leurs attaques, où enfin les femmes ne

connoiſſent encore ni l'art de la parure ; ni les ſéductions de la réſerve même, il eſt aiſé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre ſexe, ſans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation phyſique dans leur organiſation.

On obſerve en conſéquence que, dans les parties de l'Amérique où la fertilité du ſol, la douceur du climat, les progrès que les naturels ont fait dans la civiliſation, ont rendu les moyens de ſubſiſtance plus abondans & ont adouci les peines attachées à la vie ſauvage, l'inſtinct animal des deux ſexes eſt devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappans dans quelques tribus établies ſur les bords des grandes rivieres, où abondent les ſubſiſtances & parmi d'autres peuplades qui poſſedent des terrains où l'abondance du gibier leur fournit ſans beaucoup de peine un moyen conſtant & aſſuré de ſe nourrir. Ce ſurcroit de ſécurité & d'abondance produit ſon effet naturel. Par-là les ſentimens que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquierent une nouvelle force, il ſe forme de nouveaux goûts & de nouveaux deſirs ; les femmes, plus aimées & plus recherchées, apportent plus d'attention à leur maintien & à leur parure, & les hommes commençans à ſentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur,

heur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossieres ; & comme ni la religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs doit être excessive (1).

Quoique la constitution physique des Américains soit très-foible on n'en voit aucun parmi eux qui soit difforme, mutilé ou privé de quelques sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité, & ont vanté la régularité & la perfection de leurs figures & de leurs traits. Quelques auteurs ont cherché la cause de ce phénomene dans l'état physique de ces peuples. Ils supposent que les enfants naissent sains & vigoureux, parce que les peres ne sont ni épuisés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état sauvage, le corps humain, toujours nud & sans entraves depuis la premiere enfance en conserve mieux sa forme naturelle : que tous les membres acquierent une proportion plus juste que lorsqu'ils sont garrotés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développemens & en corrompent les formes (2) On ne peut pas

(1) Biet. 389. Charlevoix III, 423. Dumont, *mém. sur la Louisiane I*, 155.
(2) Piso, *p. 6. lib. IX*, *c.* 4.

ſans doute refuſer de reconnoître à quelques égards l'influence de ces cauſes ; mais l'avantage apparent dont nous parlons, & qui eſt commun à toutes les nations ſauvages, tient à un principe plus profond, plus intimément lié avec la nature & le génie de cet état de ſociété. L'enfance de l'homme eſt ſi longue, elle a beſoin de tant de ſecours qu'il eſt très-difficile d'élever les enfants chez les nations ſauvages. Les moyens de ſubſiſtance y ſont non-ſeulement peu abondans, mais incertains & précaires. Ceux qui vivent de la chaſſe ſont obligés de parcourir de vaſtes étendues de terrain, & de changer ſouvent d'habitation. L'éducation des enfans, comme tous les autres travaux pénibles, eſt abandonnée aux femmes. Les peines, les privations & les fatigues inſéparables de l'état ſauvage, & telles qu'il eſt ſouvent difficile de les ſoutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'enfance. Les femmes craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche ſi laborieuſe, étouffent elles-mêmes les premieres étincelles de cette vie qu'elles ſe trouvent incapables d'entretenir ; & par l'uſage de certaines herbes ſe procurent de fréquens avortemens (1). D'autres nations perſuadées qu'il n'y a que les enfans forts & bien conformés qui

(1) Ellis, *voyage à la baye d'Hudſon*, 198. Herrera, *decad.* 7.

foient en état de fupporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paroiffent foibles & mal conftitués, comme peu dignes d'être confervés (2). Chez ceux-mêmes qui entreprennent d'élever indiftinctement tous leurs enfans, il en périt un fi grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils font condamnés dans la vie fauvage, que très-peu de ceux qui naiffent avec quelque imperfection phyfique parviennent à l'âge de maturité (2). Ainfi dans les fociétés policées, où les moyens de fubfiftance font conftans, affurés, obtenus avec facilité, & où les talens de l'efprit font fouvent plus utiles que les facultés du corps, les enfans peuvent fe conferver malgré la difformité & les vices phyfiques, & deviennent des citoyens utiles; au lieu que chez les peuples fauvages, ces mêmes enfans, périffant au moment de leur naiffance ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes, ne peuvent traîner longtems leur miférable vie. Mais dans ces provinces du nouveau monde, où l'établiffement des Européens a procurés des moyens plus affurés de pourvoir à la fubfiftance des habitans, & où il ne leur eft pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans, les Américains font fi loin d'être diftin-

[1] Gumilla 2-234. Techo's *hift. of. Paraguay*, *&c.* Churchill's *collect.* 6-106.
(2) Creuxii *hift. Canad. p.* 57.

gués par la régularité & la beauté de leur forme qu'on soupçonneroit plutôt quelqu'imperfection dans leurs races, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds, ou d'une petitesse monstrueuse (1).

Quelle que soit la foiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb & les autres Espagnols qui découvrirent le nouveau monde, visiterent pour la premiere fois les différentes contrées situées sous la zone-torride, ils durent s'attendre à y trouver des peuples ressemblans pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans les regions correspondantes de l'autre hémisphere. Ils trouverent, à leur grand étonnement, qu'il n'y avoit point de Negres en Amérique (2), & la cause de ce phénomene extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher & à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps où réside cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du Negre. L'action puissante de la chaleur paroît être évidemment la cause qui produit cette variété singuliere dans l'espece humaine. Toute l'europe, pres-

(1) *Voyage d'Ulloa I*, 233.
(2) P. Martyr, *dec. p.* 71.

que toute l'Aſie, & les parties tempérées de l'Afrique ſont habitées par des hommes blancs. Toute la zone-torride, en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Aſie ſont habités par des peuples de couleur noire. Si nous ſuivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions expoſées à l'Action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obſcurcit par degrés, à meſure que nous avançons, & qu'après avoir paſſé par toutes les nuances ſucceſſives, elle ſe termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique où l'action de la chaleur eſt balancée & affoiblie par différentes cauſes que j'ai déja expliquées, le climat ſemble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans ſur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent ſous la zone-torride eſt à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des obſervateurs attentifs qui ont eu occaſion de voir les Américains dans les différens climats & dans des contrées fort diſtantes les unes des autres, ont été frappés de la reſſemblance éton-

nante qu'ils ont trouvées dans leur air & leur forme extérieure (1).

Mais fi la main de la nature femble n'avoir fuivi qu'un modele en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des fantômes auffi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étoient répandues dans l'ancien continent, ont été reffufcitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée auffi d'êtres humains d'une forme monftrueufe & fantaftique. On a conté que certaines provinces étoient habitées par des pygmées de trois pieds de haut, & que telle autre contrée produifoit des géans d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des defcriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes fans tête, dont les yeux & la bouche fe trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature, dans fes productions, eft fi grande qu'il y auroit de la préfomption à vouloir fixer des bornes à fa fécondité, & à rejetter indiftinctement toute relation qui ne feroit pas entiérement conforme à notre expérience & à nos obfervations limitées. Mais fe hâter d'adopter, fur les preuves les plus légeres, tout ce qui porte un caractere de merveilleux, c'eft une autre extrêmité encore moins digne d'un ef-

(1) Voyez la NOTE XLV.

prit philofophe ; d'autant que les hommes ont toujours été plus facilement entraînés dans l'erreur par la foibleffe à croire trop que par l'orgueil de ne pas croire affez. A mefure que les connoiffances s'étendent & que la nature eft obfervée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amufoient les fiecles d'ignorance ; on a oublié les contes que des voyageurs crédules ont répandus fur l'Amérique ; on a cherché en vain les monftres qu'ils ont décrits, & l'ont fait aujourd'hui que ces provinces où ils prétendoient avoir trouvé des habitans d'une forme fi extraordinaire, font habités par des peuples qui ne différent en rien des autres Américains (1).

Qnoiqu'on puiffe fans entrer dans aucune difcuffion rejetter de pareilles relations, comme fabuleufes, il y a d'autres variétés de l'efpece humaine qu'on prétend avoir été obfervées dans quelques parties du nouveau monde, & qui paroiffant fondées fur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particuliérement obfervées en trois cantons différens ; la premiere fe trouve à l'ifthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curiofité & d'intelligence qu'on ne s'attendroit à en

(1) Voyez la NOTE XLVI.

trouver dans un aſſocié des boucaniers, découvrit à cet endroit une race d'hommes peu nombreuſe mais ſinguliere. Suivant ſa deſcription, ils ſont d'une petite taille, d'une conſtitution délicate & incapable de ſupporter la fatigue. Leur teint eſt d'un blanc de lait fade qui ne reſſemble point à celui des blonds parmi les Européens, & ſans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau eſt couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche; leurs cheveux, leurs ſourcils & leurs cils ſont de la même nuance. Leurs yeux ſont d'une forme ſinguliere & ſi foibles qu'ils ont de la peine à ſupporter la lumiere du ſoleil; mais ils voyent diſtinctement à la lumiere de la lune, & ils ſont gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a découvert aucune race ſemblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il eſt vrai, parmi les animaux rares & monſtrueux que Montézuma avoit raſſemblés, quelques créatures humaines reſſemblant aux hommes blancs du Darien (2); mais, comme l'empire du Mexique étendoit ſa domination juſqu'aux provinces qui bordent l'iſthme de Darien, il eſt probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque ſingularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on

(1) wafer, *deſcr. de l'iſthme de Darien dans les voyages de Dampierre*; tom. 3.

(2) Cortès, *ap. Ramus p.* 241, *E.*

ne peut cependant pas le regarder comme conſtituant une eſpèce particuliere. Parmi les Negres de l'Afrique, ainſi que dans quelques iſles de l'Inde, la nature produit quelque fois un petit nombre d'individus, qui ont tous les traits & toutes les qualités caractériſtiques des hommes blancs du Darien : les premiers ſont appellés *Albinos* par les Portugais, & les derniers *Kackerlakes* par les Hollandois. Au Darien les peres & meres de ces hommes blancs ſont de la même couleur que ceux des habitans du pays : cette obſervation s'applique également à la progéniture anomale des Negres & des Indiens. La même mere qui met au monde quelques enfans d'une couleur qui n'eſt pas celle de la race, en produit d'autres de la couleur qui eſt propre à ſon pays (1). On peut donc tirer une concluſion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* & aux *Kackerlakes*; c'eſt qu'ils forment une race dégénérée & non une claſſe particuliere d'hommes, & que la couleur & la foibleſſe particuliere qui marque leur dégradation, leur a été tranſmiſe par quelque maladie ou vice phyſique de leurs parens. On a obſervé, comme une preuve déciſive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les Albinos d'Afrique ne propagent leur race : leurs enfans naiſſent avec la couleur & le tem-

[1] Margrav. *hiſt. rer. nat. braſ. lib. VIII*, c. 4.

pérament propres aux autres habitans du même sol (1).

Le second district occupé par des habitans qui different à l'extérieur des autres Américains, est situé sous une latitude fort avancée vers le nord s'étendant de la côte de Labrador vers le pole, tant que le pays est habitable. Les malheureux habitans de ces tristes régions connus en Europe sous le nom d'Esquimaux, se sont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce sentiment d'orgueil national qui console les peuples les plus grossiers & les plus misérables. Ils sont robustes & d'une taille médiocre, ils ont la tête d'une grosseur démésurée & les pieds d'une petitesse également disproportionnée. Leur teint, quoique basané, parce qu'ils sont continuellement exposés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains & les hommes ont de barbes qui sont quelquefois longues & touffues (2). Ces particularités distinctives, jointe à une autre encore moins équivoque, qui est l'affinité de leur langue avec celles des Groënlandois, affinité dont j'ai déja parlé,

(1) wafer, *p.* 348. Demanet, *hist. de l'Afrique II*, 234 *Recherches philos. sur les Améric. II, 1, &c.*

(2) Ellis, *voyage à la baïe d'Hudson*. *p.* 131-130. De la Potherie, *tom. 1*, *p.* 79. wale's *journ. of voy. to Churchil rixer phil. transf. vol.* LX, 109.

peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont une race différente des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitans du troisieme district, qui est situé à l'extrêmité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux patagons qui pendant deux siecles & demi ont été un sujet de dispute pour les savans & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste, mais peu connue de l'Amérique, qui s'étend depuis la riviere de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui bordent le fleuve Négron; mais dans la saison des chasses ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la terre-de-feu du continent. Les premeres relations qu'on ait eues de ce peuple furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1), & on les décrivoit comme une race gigantesque d'une taille au-dessus de sept pieds & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe, parmi différentes classes d'animaux, des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes races de chevaux & de chiens surpas-

[1] Falkner's, *descrip. of patagonia*, p. 102.

ſent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons ſont ſuppoſés s'élever au deſſus du modele commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur eſpece eſt ſuſceptible, que dans les climats doux & où ils trouvent en abondance les alimens les plus nourriſſans. Ce n'eſt donc pas dans les déſerts incultes des terres magellaniques, & parmi une tribu de Sauvages, dépourvus d'induſtrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de ſa nature, & diſtingué par une ſupériorité de grandeur & de force, fort au-deſſus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a beſoin des preuves les plus poſitives & les plus inconteſtables pour établir un fait ſi contraire aux loix & aux maximes générales qui ſemblent affecter à tout autre égard la forme humaine, & en déterminer les qualités eſſentielles; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique pluſieurs voyageurs, dont le témoignage eſt d'un grand poids, aient depuis Magellan viſité cette même partie de l'Amérique, & communiqué avec les Naturels (1); quoique les uns aient affirmé que ces peuples étoient d'une taille giganteſque, & que d'autres aient tiré la même

[3] Voyez la NOTE XLVII.

conclusion en mesurant la trace de leurs pieds ou les squelettes des morts, cependant les relations des uns & des autres different dans des points si essentiels, & sont mêlés de tant de circonstances évidemment fausses & fabuleuses, qu'il est impossible d'y donnne une entiere confiance. D'un autre côté quelques navigateurs, & parmi ceux-ci les hommes les plus distingués par le discernement & l'exactitude, ont affirmé que les Patagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bienfaits, n'étoient point de cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race distincte des autres habitans de la terre. L'existence de cette prétendue race de géans semblent donc être encore un de ces problêmes d'histoire naturelle sur lesquels un esprit sage doit suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus complettes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raison ont découvert jusqu'ici concernant l'état & la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé.

Pour nous former une idée complette sur la constitution des habitans de l'un & l'autre hémisphere, il faudroit non-seulement considérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent, & quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage, où

l'homme n'eſt ni accablé par le travail ; ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude ; on eſt porté à croire que ſa vie doit couler doucement, ſans être preſque jamais troublée par la maladie ni la douleur, juſqu'à ce qu'elle ſe termine enfin dans une extrême vieilleſſe par la dégradation ſucceſſive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainſi que chez d'autres peuples ſauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépite ſemble indiquer une vieilleſſe extraordinaire. Mais comme la plûpart des Sauvages ignorent l'art de compter, & qu'ils oublient auſſi aiſément le paſſé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il eſt impoſſible de connoître leur âge avec un certain degré de préciſion (1). Il eſt évident que la durée commune de leur vie doit varier conſidérablement, ſelon la diverſité des climats & la maniere différente dont les hommes ſe nourriſſent. Cependant ils ſemblent être par-tout exempt de pluſieurs des infirmités qui affligent les nations civiliſées. Ils ne connoiſſent aucune des maladies qui ſont le produit immédiat du luxe ou de la pareſſe, & ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortege de maux accidentels auxquels nous ſommes ſujets.

(1) Ulloa, *notic. Americ.* 323. Beaucroft, *nat. hiſtoire of Guiana*, 334.

Mais quelle que ſoit la ſituation où l'homme ſe trouve placé, il eſt né pour ſouffrir. Ses maladies dans l'état ſauvage ſont à la vérité en plus petit nombre ; mais comme celles des animaux à qui l'homme reſſemble beaucoup dans ce genre de vie, elles ſont plus violentes & plus funeſtes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie ſauvage en produiſent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance & que leurs moyens de ſubſiſtance ſont précaires, ils paſſent ſouvent d'une diſette extrême à une extrême abondance, ſelon les viciſſitudes de la fortune dans leurs chaſſes ou celles des ſaiſons dans les productions de la nature. Leur exceſſive voracité dans l'une de ces ſituations & leur abſtinence rigoureuſe dans l'autre ſont également nuiſibles ; car quoique l'homme puiſſe s'accoutumer par l'habitude, ainſi que les animaux de proie, à ſupporter une longue abſtinence, & à manger enſuite avec voracité, ſa conſtitution ne peut manquer d'être fortement affectée par ces contraſtes violens & ſubits. Ainſi la force & la ſanté des Sauvages eſt dans certains tems altérée par ce que leur fait ſouffrir la diſette d'alimens, & en d'autres tems ils ſont ſujets aux maladies qui naiſſent des indigeſtions & de l'excès de nourriture. Ces mala-

dies ſont ſi communes ; qu'on peut les regarder comme une ſuite inévitable de leur maniere de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printems de leur vie. Ils ſont très-ſujets auſſi à la conſomption, aux pleureſies, à l'aſthme & à la paralyſie (1), maladies produites par la fatigue & les peines exceſſives qu'ils ont à ſupporter dans la chaſſe & dans la guerre, ou par les intempéries des ſaiſons auxquelles ils ſont continuellement expoſés. Dans la vie ſauvage l'excès de fatigue attaque violemment la conſtitution ; dans les ſociétés policées, l'intempérance la mine. Il n'eſt pas aiſé de déterminer laquelle de ces deux cauſes produit les plus funeſtes effets, & contribue davantage à abréger la vie de l'homme. L'influence de la premiere eſt certainement plus étendue : les effets pernicieux du luxe ne ſe font ſentir dans toutes les ſociétés qu'à un petit nombre d'individus, les peines de la vie ſauvage ſe font également ſentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine eſt plus courte parmi les Sauvages que chez les peuples induſtrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des de-

(1) Charlevoix, *nouvelle France* 3 Lafitau II, 460 ; De la Potherie 2, 37.

ſirs criminels, ſemble avoir été particuliere aux Américains. En la communiquant à leurs conquérans ils ont amplement vengé leurs injures, & cette nouvelle calamité, ajoutée à celles qui empoiſonnoient déjà la vie humaine, a peut-être plus que compenſé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant ſon nom du pays où elle a d'abord exercé ſes ravages, ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appellée quelquefois le mal de Naples, & quelquefois le mal françois. Elle ſe montra d'abord ſi terrible, avec des ſymptômes ſi violens & des progrès ſi rapides & ſi funeſtes, qu'elle ſe jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau inconnu dans ſa marche, & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entiere de la race humaine. L'expérience & l'habileté des médecins découvrirent par degrés des remedes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux ſiecles & demi la violence de cette cruelle maladie s'eſt calmée d'une maniere ſenſible; enfin, ſemblable à la lèpre qui a déſolé l'Europe pendant pluſieurs ſiecles, peut-être s'épuiſera-t-elle d'elle-même; & dans un âge plus heureux cette peſte

occidentale ainsi que celle de l'Orient ne sera plus connue que par les descriptions (1).

Qualités morales des Américains.

II. Après avoir considéré ce qu'il paroît y avoir eu de particulier dans la constitution physique des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance & de la foiblesse de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les progrès de l'espece ; car il y a aussi pour elle une période d'enfance, pendant laquelle plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées, & toutes sont encore foibles & imparfaites dans leur action. Dans les premiers âges de la société, où l'état de l'homme est encore simple & grossier, sa raison est très-peu exercée, & ses desirs se meuvent dans une sphère très-étroite. De-là naissent deux caracteres remarquables qui distinguent l'esprit humain dans cet état : ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées : ses efforts & ses émotions sont foibles & en petit nombre. Ces deux caracteres se remarquent clairement chez les plus sauvages des tribus americaines, & forment une partie essentielle de leur description.

(1) Voyez la Note XLVIII.

Facultés intellectuelles très limitées.

Ce que les nations polies appellent raisonnemens ou recherches de spéculation, est entiérement inconnu dans ce premier état de société, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante & assurée, & pour jouir du loisir & du repos. Les pensées & l'attention d'un Sauvage sont renfermés dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent : semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse & l'affecte ; ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression (1). Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs soins ne s'étendent pas jusques-là. Ils suivent aveuglement l'impulsion du sentiment qu'ils éprouvent, ne s'embarrassent point des conséquences qui peuvent en résulter dans la suite, ni même de celles qui ne se présentent pas immédiatement à leur esprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur présente quelqu'utilité ou quelque jouissance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'est pas l'ob-

(1) Ulloa, *noticias Améric.* 222.

jet d'un beſoin ou d'un deſir du moment (1). Lorſqu'à l'approche de la nuit un Caraïbe ſe ſent diſpoſé à ſe livrer au ſommeil il n'y a aucune conſidération qui puiſſe le tenter de vendre ſon hamac ; mais le matin, lorſqu'il ſe leve pour ſe livrer aux travaux ou aux plaiſirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper ſon imagination (2). A la fin de l'hiver, quand l'impreſſion de ce que la rigueur du froid lui a fait ſouffrir eſt encore récente dans l'eſprit du ſauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour ſe bâtir une hutte commode qui puiſſe le garantir contre l'inclémence de la ſaiſon ſuivante ; mais à meſure que le tems devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ſes travaux & n'y penſe plus, juſqu'à ce que le retour du froid le force ; mais trop tard à le reprendre (3).

Si pour les intérêts les plus preſſans, & à ce qu'il ſemble les plus ſimples, la raiſon de l'homme ſauvage & dénué de culture, differe ſi peu de la légéreté des en-

(1) Venegas, *hiſtoire de la Californie I*, 66. Churchill *collect. V*, 693. Borde, *deſcrip. des Caraïbes*, *page* 16. Ellis, *voyage* 194.

(2) Labat, *voyage* 2, 114-115. Dutertre, *II*, 385.

(3) Adair *hiſtoire of Amérique ind.* 417.

fans & du pur inftinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence fur les autres actions de fa vie. Les objets fur lefquels la raifon s'exerce & les recherches auxquelles elle fe livre dépendent de la fituation où l'homme eft placé, & lui font indiquées par fes affections & fes befoins. Les réflexions qui paroiffent les plus néceffaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de fociété ne fe préfentent jamais à eux dans un autre ordre de chofes. Chez les nations civilifées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres eft regardée comme une fcience effentielle & élémentaire, dont l'invention & l'ufage dans notre continent remontent à des tems antérieurs aux monumens de l'hiftoire. Mais parmi des Sauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richeffes accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique eft un art inutile & fuperflu; auffi eft-elle entiérement inconnue à plufieurs peuplades américaines. Il y a des Sauvages qui ne peuvent compter que jufqu'à trois, & n'ont aucun terme pour diftinguer un nombre fupérieur (1). Quelques-uns comptent jufqu'à dix, d'autres jufqu'à vingt. Lorfqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au-

(1) La Condamine, *page* 67. Stadius, *ap. de Boy*, *IX*, 128. Lery *ibid.* 251. Bier. 362 *Lettres edif.* 23-314.

delà, ils montrent leur tête pour faire entendre que ce nombre eſt à celui de leurs cheveux, ou diſent avec étonnement qu'il eſt ſi grand, qu'il eſt impoſſible de l'exprimer (1). Non-ſeulement les Américains, mais encore tous les peuples qui ſont dans cet état ſauvage, ſemblent ignorer l'art du calcul (2). Cependant auſſitôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets, & qu'ils ont des occaſions fréquentes de les conſidérer unis ou diviſés, ils ſe perfectionnent dans la connoiſſance des nombres; de ſorte que l'état de cet art chez tous les peuples, peut être regardé comme une regle d'après laquelle on peut eſtimer les degrés de leurs progrès dans la civiliſation. Les Iroquois dans l'Amérique ſeptentrionale, étant beaucoup plus civiliſés que les habitans groſſiers du Bréſil, du Paraguai & de la Guyane, ſont auſſi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille; mais ils n'ont point d'affaires aſſez compliquées pour avoir beſoin de ſupputer de plus grands nombres (3) Les Cherakis, qui forment une nation moins conſidéra-

(1) Dumont, *Louis I*, 187. Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *c.* 3 Biet, 396. Borde, 6.

[2] C'eſt le cas des Groenlandois, *voyez* Crantz, I, 225, & des Kamtchadales, *voy.* de l'abbé Chape, *tome III*, 17.

[3] Charlevoix, *nouvelle France* III, 402.

ble du même continent, ne peuvent compter que jufqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différens nombres jufqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voifinage, ne vont pas au-delà de dix (1).

L'exercice de l'entendement chez les peuples fauvages eft, à d'autres égards, encore plus limité. Les premieres idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les fens; mais il ne peut guère en entrer d'autres dans l'efprit de l'homme tant qu'il eft dans l'état fauvage. Son œil eft frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui peuvent fervir à fon ufage ou fatisfaire quelqu'un de fes defirs, attirent fon attention; mais il voit les autres fans intérêt & fans curiofité. Il fe contente de les confidérer fous le rapport fimple où ils s'offrent à lui c'eft-à-dire, ifolés & diftincts les uns des autres; mais ne fonge point à les combiner pour en former des claffes génerales; ils ne confidere point leurs qualités particulieres & ne fe rend point compte des impreffions qu'ils font fur fon propre efprit. Ainfi, il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *univerfelles*, *abftraites* ou *réfléchies*. L'activité de fon intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & fon raifonnement ne

[1] Adair, *hiftoire of Amérique ind.* 77. Voyez la NOTE XLIX.

peut s'excercer que sur les choses sensibles. Cela est si évident chez les nations les plus grossieres de l'Amérique, qu'il n'y a pas dans leur langue ; comme on le verra plus bas, un seul mot pour exprimer ce qui n'est pas matériel. Les mots de *tems*, *d'espace*, de *substance*, & mille autres termes qui expriment des idées abstraites & universelles n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un sauvage nu, accroupi près du feu qu'il a allumé dans sa misérable cabane, ou couché sous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le tems ni le pouvoir de se livrer à de vaines spéculations. Ses pensées ne se portent pas au-delà de ce qui intéresse la vie animale, & lorsqu'elles ne sont pas dirigées vers quelqu'objet d'utilité présente, son esprit reste dans une entiere inaction. Dans les situations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'industrie pour satisfaire aux besoins simples de la nature, l'esprit est si rarement mis en activité, que les facultés du raisonnement n'ont presqu'aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitants de quelques-unes des isles & de plusieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette classe. Leur phisionomie inanimée, leur

[1] La Condamine, *page 54.*

regard fixe & sans expression, leur froide inattention & l'ignorance entiere où ils étoient sur les premiers objets qui sembleroient devoir occuper les pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur les Espagnols qui les observerent pour la premiere fois, qu'ils les regarderent comme des animaux d'une classe inférieure, & ne purent croire qu'ils appartinssent à l'espece humaine (1). Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion & pour convaincre les Espagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes, & devoient jouir des tous les droits de l'humanité (2). Depuis ce tems, des personnes plus éclairées & plus impartiales que les auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique, ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples, ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien, en cet état, l'homme est peu différent des animaux. Mais dans les climats plus rigoureux où l'on ne peut se procurer sa subsistance avec la même facilité, où les hommes sont obligés de s'unir plus étroitement & d'agir avec plus de concert, la nécessité développe leurs talens & aiguise leur invention, de sorte que les facultés intellectuelles y sont plus excercées

[1] Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *c.* 15.
[2] Torquemada, *mond. ind. III*, 198.

& plus perfectionnées. Les Naturels du Chili & du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands districts de ce continent, sont des peuples d'un esprit cultivé & étendu en comparaison de ceux qui habitent les isles ou les bords du Maragnon & de l'Orénoque. Leurs occupations sont plus variées, leur systême de police & de guerre plus combiné, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles sont extrêmement bornées dans leurs opérations, & il n'en font point de cas, à moins qu'elles ne soient dirigées vers les objets qui intéressent immédiatement l'homme sauvage. Les Américains septentrionaux, ainsi que ceux du Chili, lorsqu'ils ne sont point engagés dans quelques unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chasse, consument leur tems dans une indolence stupide, & ne connoissent aucun objet digne d'attirer leur attention, ou d'occuper leur esprit (1). Si chez ces mêmes peuples la raison humaine se meut dans une sphère si étroite d'activité, & n'arrive jamais, dans ses plus grands efforts, à la connoissance des principes & des maximes générales qui servent de fondement à la science, nous pouvons conclure que les facultés intellectuelles de l'homme

[1] Lasitau, II, 2.

dans l'état ſauvage, ne ſe portant point ſur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Par un effet des mêmes cauſes, les puiſſances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & preſque toujours foiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civiliſée mettent les hommes en mouvement, & les portent à ſoutenir long-tems des efforts pénibles de vigueur ou d'induſtrie, nous trouverons que ces motifs tiennent particuliérement à des beſoins acquis. Ces beſoins multipliés & importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle, & pour les ſatisfaire, l'invention doit être continuellement tendue & l'eſprit ſans ceſſe occupé. Mais les deſirs de la ſimple nature ſont en petit nombre; dans les lieux où un climat favorable produit preſque ſans effort tout ce qui peut les ſatisfaire, à peine agiſſent-ils ſur l'ame, & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainſi les habitans de pluſieurs parties de l'Amérique paſſent leur vie dans une indolence & une inaction totale: tout le bonheur auquel ils aſpirent, c'eſt d'être diſpenſés de travail. Ils reſtent des jours entiers couchés dans leur hamac, ou aſſis à terre, dans une oiſiveté parfaite, ſans changer de poſture, ſans lever les

yeux de deſſus la terre, ſans prononcer une ſeule parole (1).

Leur averſion pour le travail eſt telle que ni l'eſpérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain, ne peuvent la ſurmonter. Ils paroiſſent également indifférens à l'un & à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal, & ne prenant aucune précaution pour s'aſſurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement ; mais comme ils dévorent preſque ſans diſtinction tout ce qui peut appaiſer ces beſoins de l'inſtinct, les efforts qui en ſont l'effet n'ont que peu de durée. Comme leurs deſirs ne ſont ni ardens ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces reſſorts puiſſans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame, & excitent la main patiente de l'induſtrie à perſévérer dans ſes efforts. L'homme en quelque partie de l'Amérique, ſe montre ſous une forme ſi groſſiere que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de ſon induſtrie, & que le principe de raiſon qui doit la diriger ſemble à peine développé. Semblable aux autres animaux, il n'a point de réſidence fixe ; il ne s'eſt point fait d'habitation pour ſe mettre à l'abri de l'inclémence des ſaiſons ; il n'a pris aucune precaution pour s'aſſurer une ſubſiſtance conſtante ; il ne ſait ni ſemer ni recueillir ; mais

[1] Bouguer, *voyage au Pérou*, 102. Borde, 15.

il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit successivement d'elle-même ; il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts, où il pêche le poisson dans les rivieres.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains peuples. L'homme ne peut rester long-tems dans cet état d'enfance & de foiblesse. Né pour agir & pour penser, les facultés qu'il tient de la nature, & la nécessité de sa condition le pressent de remplir son destin. Aussi voit-on que parmi la plûpart des nations américaines, particuliérement celles qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts & prend des précautions pour se procurer une subsistance assurée ; c'est alors que les travaux réguliers commencent, & que l'industrie laborieuse fait les premiers essais de son pouvoir. Cependant on y voit encore prédominer l'esprit paresseux & insouciant de l'état sauvage. Même parmi ces tribus moins grossieres le travail est regardé comme honteux & avilissant, & ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Ainsi une moitié de la communauté reste dans l'inaction tandis que l'autre est accablée de la multitude & de la continuité de ses occupations. Leur industrie se borne à quelques

objets, & leur prévoyance n'eſt pas moins limitée. On voit une exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils ſuivent relativement à leur maniere de vivre. Ils comptent ſur la pêche pour leur ſubſiſtance pendant une partie de l'année, ſur la chaſſe pour une autre partie, & ſur le produit de leur culture pour une troiſieme. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes ſaiſons, & à faire quelques proviſions pour les beſoins reſpectifs de ces tems divers, ils n'ont point la ſagacité de proportionner ces proviſions à leur conſommation, ou bien ils ſont tellement incapables de dompter leur appétit vorace, qu'ils éprouvent ſouvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus groſſieres. Ce quils ſouffrent une année ne ſert ni à augmenter leur induſtrie, ni à leur inſpirer plus de prévoyance pour prévenir un ſemblable malheur (1). Cette indifférence ſi peu réfléchie ſur l'avenir qui eſt l'effet de l'ignorance & la cauſe de la pareſſe, caractériſe l'homme dans tous les degrés de la vie ſauvage ; & par une bizarre ſingularité de ſa conduite, il devient d'autant moins inquiet ſur ſes beſoins, que les moyens d'y pourvoir ſont

[1] Charlevoix. *Nouvelle Fr. III*, 338 *Lettr. edif.* 23, 98. *Deſcript. de la Nouvelle Fr.* Osborn's *collect.* 2, 880. De la Potherie, II, 63.

plus incertains & plus difficiles à obtenir (1).

III. Après avoir examiné quelle étoit la conſtitution phyſique des Américains, & quelles étoient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les conſidérer comme raſſemblés en corps de ſociété. Juſqu'à préſent nos recherches ſe ſont bornées aux effets de leur induſtrie pour eux-mêmes comme individus, nous allons examiner maintenant quelles ſont les affections & quel eſt le degré de ſenſibilité qu'ils montrent pour leurs ſemblables.

L'état domeſtique eſt la premiere & la plus ſimple forme des aſſociations humaines. L'union des deux ſexes entre les différens animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne ſe forme aucune union permanente parmi les eſpeces où la durée de l'enfance eſt très-courte, & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y confie à la mere ſeule le ſoin d'élever les petits, & ſa tendreſſe ſuffit à ce devoir ſans aucune autre aſſiſtance. Mais dans les eſpeces où l'enfance eſt très-longue & très-foible, où les ſecours réunis du pere & de la mere ſont néceſſaires pour le ſoutien des petits, il ſe forme des unions plus intimes, qui continuent juſ-

(1) Voyez la NOTE L.

qu'à ce que l'objet de la nature ſoit accompli, & que la nouvelle race ſoit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme eſt beaucoup plus foible & a plus beſoin de ſecours que celle de tous les autres animaux, comme il dépend beaucoup plus auſſi des ſoins & de la prévoyance de ſes parens, l'union de l'homme & de la femme doit être conſidérée comme le contrat non-ſeulement le plus ſolemnel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes, & tous les hommes à toutes les femmes, n'a jamais exiſté que dans l'imagination des poëtes. Dans l'origine des ſociétés, quand l'homme ſans arts & ſans induſtrie mene une vie dure & précaire, l'éducation des enfans exige les ſoins & les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit ſe conſerver ſi leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit ſoumiſe à des regles, & les droits du mariage étoient reconnus & fixés. Dans les contrées où les moyens de ſubſiſter étoient peu nombreux, & où les difficultés d'élever une famille étoient par conſéquent très-grandes, l'homme ſe bornoit à une ſeule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de ſe procurer

des subsistances, jointe aux influences de l'ardeur du climat, portoit les habitans à augmenter le nombre de leurs femmes (1). Dans quelques pays le mariage duroit pendant toute la vie ; dans d'autres, le caprice & la légereté qui forment le caractere naturel des Américains, & leur aversion pour toute espece de contrainte, leur faisoient rompre le nœud du mariage sur le plus léger prétexte, & même souvent sans en assigner aucune cause (2).

Mais soit qu'ils considérassent le mariage comme une union passagere, soit qu'ils le regardassent comme un contrat perpétuel, l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé si la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des arts & de la civilisation, & c'est là encore une de ces vaines questions, qui nourrissent les disputes des philosophes. Mais il n'est point douteux que les femmes ne soient redévables à la politesse des mœurs d'un changement très-heureux dans leur sort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractérise par-

(1) *Lettres édif.* 23-318. Lafitau, *Mœurs des Sauv. I*, 554. Lery, *ap. de Bry III*, 234. *Journ. de Guillet & Bechamel*, 88.

(2) Lafitau I, 580. Joutel, *Journ. hist.* 345. Lozano, *descr. del gran. Chaco*, 70 Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, *page* 30-33.

ticuliérement l'état ſauvage, c'eſt le mépris & l'oppreſſion auxquels y eſt condamné le ſexe le plus foible. L'homme, énorgueilli de ſa force & de ſon courage, qui ſont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain, & comme un être d'une eſpece inférieure. Peut-être que les Sauvages américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté, par une ſuite de cette inſenſibilité, de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur conſtitution phyſique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappé de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'eſt point, comme je l'ai déjà obſervé, par ces ſoins complaiſans qu'inſpire la tendreſſe, que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils déſirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au-lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux, eſt plutôt une chaîne qui lie une eſclave à ſon maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a obſervé que partout où l'on achete les femmes, leur condition eſt infiniment malheureuſe (1). Elles deviennent les eſclaves & la propriété de celui qui les achete. Cette obſervation ſe vérifie dans tous les pays du monde où la coutûme s'eſt établie. Chez

[1] *Sketches of hiſt. of Man. I*, 184.

les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, renfermées dans des appartemens séparés, elles gémissent sous la garde vigilante & sévére de leur maître. Chez les peuples grossiers elles sont condamnées aux plus viles occupations. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente ; l'homme y achete une femme de ses parens. Qu'on n'y connoisse l'usage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y sait cependant se procurer les objets qu'on desire en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain tems aux parens de la femme qu'il recherche : chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion & les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait présent des choses les plus estimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (1) : il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes, jointes au peu de cas que tous les Sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa femme comme une servante qu'il a ac-

[1] Lafitau, *Mœurs des Sauvages* I, 560 Charlevoix, *Nouvelle France III*, 285 Herrera, *decad. 4, Lib. VI, c.* 7. Dumont II, 156.

quiſe, & à ſe croire en droit de la traiter comme un être inférieur (1). Chez toutes nations non civiliſées, il eſt vrai, les fonctions de l'économie domeſtique, naturellement réſervées aux femmes, ſont ſi nombreuſes qu'elles les aſſujettiſſent aux travaux les plus pénibles, & leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devroit être le partage commun des deux ſexes. Mais en Amérique particuliérement leur condition eſt ſi miſérable, & la tyrannie qu'on exerce ſur elles ſi cruelle, que le mot de ſervitude eſt encore trop doux pour donner une juſte idée des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus la femme eſt conſidérée comme une bête de ſomme deſtinée à tous les travaux & à toutes les fatigues, & tandis que l'homme perd ſa journée entiere dans la diſſipation ou dans la pareſſe, elle eſt condamnée à un travail continuel. On lui impoſe les ouvrages les plus pénibles ſans en avoir de reconnoiſſance. Il n'eſt point de circonſtance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur eſt permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond reſpect ; les hommes ſont pour elles des êtres ſi ſupérieurs qu'elles ne peuvent pas même manger en leur pré-

[1] Dutertre, II, 382. Borde, *Relat. des mœurs des Caraïbes*, page 21. Biet, 357, La Condamine, *page* 110. Fermin, I, 79.

sence (1). Enfin dans quelques contrées de l'Amérique, leur destinée est si affreuse qu'on a vu des femmes, devenues barbares par les mouvemens même de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles alloient être condamnées. C'est ainsi que la premiere institution de la vie sociale est pervertie en Amerique : c'est ainsi qu'en mettant tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique, que la nature avoit destinée à inspirer aux deux sexes des sentimens doux & humains, on la fait servir à rendre l'homme dur & farouche, & à dégrader la femme par l'abaissement de la servitude.

C'est peut-être à cette oppression dans laquelle elles gémissent, qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages (2). La vigueur de leur constitution physique est épuisée par l'excès du travail : les moyens de subsistance dans la vie sauvage sont si peu nombreux & si incertains (3), qu'elles sont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide parmi les tribus errantes dont la subsistance dépend principale-

(1) Gumilla, I, 153. Bassere, 164. Labat, *voy. II*, 78. Chanvalon, 51. Dutertre, II. 300.

[2] Gumilla, II, 233-238. Herrera, *decad. 7. Lib. IX, c. 4.*

[3] Lafitau, I, 590. Charlevoix, III, 304.

ment de la chasse, la mere ne peut guere donner ses soins à un second enfant avant que le premier ait atteint assez de force pour être en quelque sorte, indépendant des soins de la tendresse maternelle. C'est là sans doute la source de cet usage universel parmi les femmes américaines de nourrir leurs enfans pendant plusieurs années (1), & comme elles se marient presque toujours fort tard, le tems de leur fécondité est passé avant qu'elles aient pu achever d'élever sucessivement deux ou trois enfans (2). Parmi les tribus grossieres qui n'ont, ni assez de prévoyance, ni assez d'industrie pour faire des provisions de vivres, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger d'élever plus de deux enfans (3); aussi ne trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées (4). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné, parce que la mere ne pourroit suffire à les élever l'un & l'autre (5). Lorsqu'il arrive que la mere meurt dans le tems qu'elle nourrit son enfant,

(1) Herrera, *decad. 6, Lib. I, c. 4.*

[2] Charlevoix, III, 303. Dumont, *mém. sur la Louisiane, II*, 270. Denis *hist. nat. de l'Amérique, II*, 365. Charlevoix, *hist. du Parag. II*, 422.

[3] Techo's *account of Paraguay, &c.* Churchill. *collect.* 6, 108. *Lettr. édif.* 24-200. Lozano, *descr.* 92.

(4) Maccleur's *Journal* 63.

[5] *Let. édif. X*, 200. Voyez la NOTE LI.

on ne peut plus espérer de conserver sa vie, & on l'enterre à coté de sa mere (1). Enfin, dans ces disettes fréquentes auxquelles les Américains sont exposés par leur stupide indolence la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois si grande qu'il n'est point rare de les voir abandonnés & même tués par leurs parens (2). C'est ainsi que le sentiment des peines qu'il faut se donner dans la vie sauvage pour conduire les enfans jusqu'à l'âge mûr, étouffe souvent la voix de la nature parmi les Américains, & les rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais quoique la nécessité oblige les habitans de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfans exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle (3). Mais chez les nations barbares, la dépendance des enfans & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante

[1] Charlevoix III, 368. *Lettr. édif. X.* 200. P. Melch. Hernandès, *memor. de cheriqui.* Colbert, *collect. orig. pap. I.*
[2] Venegas, *hist. of Californ. I*, 82.
[3] Gumilla, I, 211. Biet 390.

doit préparer les enfans aux fonctions variées de la vie civile, quand ils doivent acquérir la connoiſſance des ſciences les plus abſtraites, ou ſe former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carriere du monde, les ſoins attentifs des parens ne ſe bornent pas aux jours de l'enfance, ils s'étendent encore juſqu'à l'établiſſement de l'homme dans la ſociété. Et même alors les tendres inquiétudes des parens ne ſont pas finies: leur protection eſt encore ſouvent néceſſaire; leur ſageſſe & leur expérience ſont encore des guides utiles. C'eſt ce qui forme une union permanente entre les enfans & les peres. Mais dans la ſimplicité de la vie ſauvage, la tendreſſe paternelle, ſemblable à cette affection d'inſtinct que les animaux, ont pour leurs petits, ceſſe dès que les enfans ſont parvenusà l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues inſtructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils ſont deſtinés. Les parens auſſitôt qu'ils ont rempli leurs devoirs, auſſitôt qu'ils ont conduit leurs enfans juſqu'au-delà de cet âge de foibleſſe où ils ne peuvent point ſubvenir à leurs propres beſoins, leur laiſſent une entiere liberté. Ils ne leur donnent preſque jamais de conſeils, ils ne les grondent & ne les châtient point, ils les laiſſent enfin maîtres abſolus de leurs propres actions (1). Dans une cabane américaine,

[1] Charlevoix, III, 272. Biet, 390. Gumilla,

le pere, la mere & les enfans vivent ensemble comme des personnes que le hasard auroit rassemblées, sans avoir jamais les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleroient devoir naître des rapports qui les unissent (1). Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la premiere enfance est trop foible pour exciter ou nourrir la tendresse filiale lorsqu'elle n'est plus entretenue par les soins de l'amour paternel, plein du sentiment de sa liberté, & impatient de toute gêne, le jeune Americain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entiérement indépendant. Il n'a pas plus de reconnoissance pour ses parens que pour toutes les autres personnes qui vivent avec lui. il les traite même quelquefois avec tant de mépris, d'insolence & de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins, en ont été pénétrés d'horreur (2). Ces mœurs, qui semblent naturelles à l'homme dans l'état sauvage, parce qu'elles sont le produit des circonstances de cet état même, influent puissamment sur les deux plus grands rapports de la vie domestique. Dans l'u-

I, 212. Lafitau, 1602. Creuxii *Canad. p.* 71. Fernandès, *relat. hist. de los chequi.* 33.

(1) Charlevoix, *nouv. Franç. III*, 173.

[2] Gumilla, I, 212. Dutertre, II, 376. Charlevoix, *nouv. Franc. III*, 309 Charlevoix, *hist. du Paraguay*, I, 115 Lozano *descr. del gran. Chaco. p.* 68-108-181. Fernand, *relac, hist. de los chiquit.* 426.

nion des deux ſexes, elles introduiſent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée & affoibliſſent la force de l'union des peres & des enfans.

Inſtitutions politiques.

IV. Après avoir parlé de l'état domeſtique chez les Américains, nous ſommes conduits naturellement à conſidérer leur gouvernement civil & leurs inſtitutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme raſſemblé en ſociété, les moyens de ſubſiſtance ſont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les inſtitutions naiſſent des idées & des beſoins des tribus où elles s'établiſſent: celles des peuples pêcheurs & chaſſeurs qui peuvent à peine ſe former l'idée de quelqu'eſpece de propriété, doivent être beaucoup plus ſimples que celles des peuples qui ſe ſont fixés ſur une terre qu'ils cultivent réguliérement, & chez leſquels il exiſte des droits de propriété, non-ſeulement ſur les productions du ſol, mais ſur le ſol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons doivent être mis dans la premiere claſſe. Mais quoiqu'ils puiſſent être tous également compris ſous le nom de peuples ſauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des ſubſiſtances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'eſt montré & n'exiſtera peut-être dans un état plus

ſauvage qu'on ne le trouve dans les vaſtes pleines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne ſubſiſtent que des productions ſpontanées de la nature. Ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'emploient preſqu'aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune induſtrie pour s'aſſurer les choſes les plus néceſſaires à la vie. Les *topayers* du Bréſil, les *guaxeros* de Terre-ferme, les *caiguas*, les *moxos*, & quelques autres peuples du Paraguay ne connoiſſent abſolument aucune eſpece de culture. Ils ne ſavent même ni ſemer, ni planter. La culture du manioc avec lequel on fait le pain de caſſave eſt un art compliqué pour leur induſtrie, ou trop fatiguant pour leur pareſſe. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits & les grains qu'ils recueillent dans les bois avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terreins gras & arroſés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année (1). Ils vivent de la pêche le reſte du tems. La nature elle-même ſemble avoir favoriſé la pareſſe de ce peuple, par la profuſion avec laquelle elle lui donne tout ce qui ſuffit à ſes beſoins. Les vaſtes rivieres de l'Amérique méridionale

[1] Nieuhoff, *hiſt. of Braſil*. Churchill *collect.* II, 134. Simon, *conquiſta de tierra-ſirme*, p. 156. Techo, *accountof Paraguay*. Churchill, VI, 78. *Lettr. édif.* 23-384-10-190. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, p. 81. Ribas, *hiſt. de los Triunfos*, p. 7.

fourniſſent en abondance les poiſſons les plus délicats & les plus variés. Les lacs & les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, ſont remplis de différentes eſpeces de poiſſons qui y reſtent comme en des réſervoirs naturels pour les beſoins des habitans : il y a des lieux où le poiſſon eſt en ſi grande abondance, qu'il ne faut ni art ni adreſſe pour le pêcher (1). En quelquautres endroits, les Naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du ſuc de certaines plantes qui enivre le poiſſon de maniere qu'il vient flotter ſur la ſurface de l'eau, où l'on le prend avec la main (2). Quelques tribus ont l'art de le conſerver ſans le ſecours du ſel, en le faiſant ſécher ou fumer ſur des claies au moyen d'un feu très-lent (3). La fécondité des rivieres de l'Amérique méridionale a engagé pluſieurs peuples à ne vivre que ſur les côtes & à ſe confier entiérement pour leur nourriture à l'abondance des poiſſons que les eaux leur fourniſſent (4). Dans cette partie du globe, la chaſſe n'a point été la premiere occupation de l'homme ; il y a été pêcheur avant d'être chaſſeur ; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité

(1) Voyez la NOTE LII.
[2] Voyez la NOTE LIII.
[3] La Condamine, 159. Gumilla, II, 37. *Lettr. édif.* 14. 199. 23. 328. Acugna, *relat. de la riv. des Amazones*, 138.
(4) Barrere, *relat. de la Fr. equinox*, p. 155.

ni autant d'adreſſe que la chaſſe, les peuples qui ſont encore dans ce premier état, ne peuvent pas avoir le même degré d'intelligence & d'induſtrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque & du Maragnon, ſont évidemment les moins actives & les plus ſtupides de toutes les nations américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivieres qui puiſſent ſubſiſter ainſi. Preſque aucune des nations d'Amérique répandues dans les vaſtes forêts qui couvrent cette contrée, ne pouvoit ſe procurer des ſubſiſtances avec la même facilité, quoique ces forêts, particuliérement celles du midi de l'Amérique, fuſſent remplies de gibier (1). Il falloit toujours & beaucoup d'activité & beaucoup d'adreſſe pour le pourſuivre & pour l'atteindre. La néceſſité força les Américains à être actifs, & leur apprit à devenir induſtrieux. La chaſſe fut leur principale occupation ; & comme c'eſt un exercice qui exige beaucoup de courage, de force & d'adreſſe, elle fut conſidérée comme une occupation auſſi honorable que néceſſaire. Elle étoit réſervée particuliérement aux hommes, ils s'y exerçoient dès la plus tendre jeuneſſe. Un chaſſeur hardi & courageux étoit placé par l'opinion publique à coté du guerrier le plus

[1] P. Martir, *decad. pag.* 324. Gumilla, II, 4, *&c.* Acugna, I, 156.

diſtingué, & l'alliance du premier étoit ſouvent préférée à celle du ſecond (1). Preſque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour ſurprendre & détruire les animaux ſauvages, n'étoit inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chaſſe, ils ſortent de cette indolence qui leur eſt naturelle ; ils développent des facultés de leur eſprit qui demeuroient preſque toujours cachées, & deviennent actifs, conſtans & infatigables. Leur ſagacité à découvrir leur proie, égale leur adreſſe à les tuer. Toutes leurs facultés étant conſtamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention, & leurs ſens ont acquis un degré de fineſſe qu'on a peine à concevoir. Ils diſtinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux, & ils les pourſuivent avec intrepidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorſqu'ils attaquent le gibier directement, preſque jamais leurs fleches ne manquent (2). le but, & lorſqu'ils lui tendent des piéges, il leur eſt preſque impoſſible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades, il n'étoit permis aux jeunes gens de ſe marier que lorſqu'ils avoient fait preuve de leur habileté dans la chaſſe & lorſqu'ils avoient montré bien évidemment qu'ils

[1] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Franc. III*, 115.

[2] Biet, *voy. de la Fr. equinox.* 357. Davies, *diſcov. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, 1287.

étoient capables de ſubvenir à tous les beſoins d'une famille. Quoique l'eſprit des Américains ſoit naturellement très-peu actif, l'émulation qui les excite à chaque inſtant leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les ſuccès de leur chaſſe. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre, eſt celle d'un poiſon dans lequel ils trempent les fleches dont ils ſe ſervent. La plus légere bleſſure de ces fleches empoiſonnées eſt toujours mortelle. Si elles percent ſeulement la peau, le ſang ſe fige & ſe glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe ſans mouvement ſur la terre. Ce poiſon cependant, malgré ſa violence & ſa ſubtilité, ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr: on peut la manger en toute sûreté, & elle conſerve toutes les qualités qui lui ſont naturelles. Les peuples du Maragnon & de l'Orénoque compoſent principalement ce poiſon avec des ſucs extraits d'une racine qu'ils nomment *curare*, & qui eſt une eſpece de liane (1).

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le ſuc du *Mancanilier*; qui agit, pour le moins, avec autant d'activité. Pour les peuples qui poſſedent ce ſecret, l'arc eſt une arme plus meurtriere

[1] Gumilla, II, 1. La Condamine, 208. *Recherches philoſoph. II*, 239. Bancroft, *nat. hiſt. of Guyana*, 281.

qu'un fusil, & dans leurs mains habiles sert à faire un grand carnage des oiseaux & des quadrupedes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie de chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme à un état de société plus avancé. La chasse dans les pays même où le gibier est le plus abondant, & où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine, & qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dépendre entiérement sa subsistance de ses fleches, il se voit souvent réduit avec sa famille aux plus cruelles extremités (1). Il n'est guere de pays où la terre produise assez d'elle-même pour suffire à tous les besoins de l'homme. Dans les climats les plus doux & où les terres sont les plus fécondes ; l'industrie & la prévoyance sont nécessaires jusqu'à un certain point pour s'assurer un subsistance constante. L'expérience des disettes qu'éprouvent les peuples chasseurs leur fait surmonter enfin cette horreur presqu'invincible qu'ils ont pour le travail, & les oblige à avoir recours à la culture des terres comme à un supplément à la chasse. Il y a des situations particulieres où de petites tribus peuvent subsister de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre ; mais

[1] Voyez la NOTE LIV.

dans

dans toute l'étendue de l'Amérique, il ſeroit difficile de trouver quelque nation de chaſſeurs qui n'eût pas une eſpece de culture.

Fruits divers de leur culture.

Leur agriculture n'eſt cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier & le poiſſon ſont leur principale nourriture ; ils ne ſe propoſent, en cultivant la terre, que de ſuppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de ſubſiſtance. Dans le continent méridional de l'Amérique : les Naturels bornoient leur induſtrie à élever certains végétaux qui, dans un ſol riche & ſous un climat chaud, parviennent aiſément à la maturité. Le principal étoit le maïs, plus connu en Europe ſous le nom de bled d'Inde ou de Turquie, eſpece de grain très-prolifique, d'une culture ſimple, agréable au goût & qui donne une nourriture forte & ſavoureuſe. Le ſecond de ces végétaux eſt le manioc, qui acquiert le volume d'un gros arbriſſeau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui reſſemblent aſſez aux navets. Après en avoir exprimé avec ſoin le ſuc : on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces appellés pain de caſſave ; & qui, quoiqu'inſipides au goût, ne ſont pas une mauvaiſe nourriture (1).

[1] Sloane, *hiſt. of Jamaica, introd. p.* 18. Labat, I, 394. Acoſta, *hiſt. Ind. occid. natur. lib. IV, c.* 17. Ulloa I, 62. Aublet, *mémoire ſur le manioc. Hiſt. des plantes, v. 2. p.* 65, *&c.*

Comme le suc du manioc est un poison mortel, quelques auteurs ont vanté l'industrie des Américains qui ont su convertir en un aliment sain une plainte vénéneuse ; mais on devoit plutót n'y voir qu'un de ces expédiens auxquels la nécessité de trouver un moyen de subsistance force les nations sauvages ; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés graduels où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une espece de manioc entiérement dépouillée de qualité nuisible, & qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de le faire griller sur la cendre chaude. Il est probable que cette espece fut la premiere dont les Américains firent leur nourriture ; & la necessité leur ayant appris par degré l'art de séparer les sucs nuisibles de l'autre espece, ils ont ensuite trouvé, par les expériences, que celle-ci étoit la plus prolifique, ainsi que la plus nourrissante des deux (1). Le troisieme des végétaux dont nous avons parlé, est le plantain qui s'éleve à la hauteur d'un arbre : & qui cependant croît avec une telle rapidité, qu'en moins d'un an il récompense de ces fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain grillé tient lieu de pain & donne un aliment

(1) Martyr, *dec.* 301. Labat, I, 411. Gumilla, III, 192. *Machuca milic Indiana*, 1641. Voyez la NOTE LV.

agréable & nourriſſant (1). Le quatrieme eſt la patate, dont la culture & les qualités ſont trop connues pour avoir beſoin d'être décrites. Le ſixieme eſt le piment, arbuſte qui produit un épicérie aromatique & forte ; les Américains, qui, comme les autres habitans des climats chauds, aiment, les ſaveurs chaudes & piquantes, regardent cet aſſaiſonnement comme un beſoin de la vie, & le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils ſe nourriſſent. (2).

Telles ſont les diverſes productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chaſſeurs du continent de l'Amérique. Avec une induſtrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient ſuffi pour ſubvenir aux beſoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chaſſeurs, ſont incapables de toute aſſiduité réguliere au travail, & regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainſi, les proviſions de ſubſiſtance que les Américains tiroient de la culture, étoient ſi bornées & ſi peu aſſurées, que ſi quelqu'accident rendoit leurs chaſſes moins heureuſes qu'à l'ordinaire, ils étoient ſouvent réduits à la plus grande diſette.

Dans les iſles la maniere de vivre étoit

(1) Voyez la NOTE LVI.

[2] Gumilla, III, 117. Acoſta, *Lib. IV*, c. 20.

fort différente. On n'y connoissoit aucun des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre especes de quadrupedes, outre une race de petits chiens muets ; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la grosseur d'un lapin (1). Il ne falloit ni activité ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux ; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces isles étoit de tuer des oiseaux qui, sur le continent, étoient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la poursuite des jeunes garçons (2). Les habitants des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance (3) : leurs rivieres & la mer dont ils étoient environnés, leur fournissoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes & d'autres coquillages se trouvoient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité qui convenoit fort à leur indolence (4). En d'autres tems, ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtans (5). Ils joignoient

[1] Oviedo, *Lib. XII*, *in proœm.*

[2] Ribas, *hist. de los triumf*, *page 13*. De la Potherie, II, 33, III, 20.

[3] Oviedo, *L. XIII*, *c.* 1. Gomera, *hist.gen.c.*28.

[4] Gomera, *hist. gen. c.* 9. Labat, II, 221, *&c.*

[5] Oviedo, *Lib. XIII*, *c.* 3.

d'ailleurs à la pêche quelque forte de culture. Le maïs (1), le manioc & d'autres plantes étoient cultivés dans les isles de la même maniere que sur le continent; mais tout le produit de leur industrie; joint à ce que la terre produisoit d'elle-même, n'étoit pour eux qu'une foible ressource. Quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit nécessaire à leur consommation, & si quelques Espagnols venoient à s'établir dans un canton, il suffisoit de ce petit surcroît de bouches surnuméraires pour épuiser leurs provisions & amener la famine.

Agriculture bornée & imparfaite.

Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages de l'Amérique, concourent avec celles dont j'ai déjà parlé, non-seulement à rendre l'agriculture très-imparfaite, mais encore à restreindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avoient point d'animaux domestiques, & ils ne connoissoient point l'usage des métaux.

Raisons de cette imperfection.

En d'autres parties du globe, l'homme même dans l'état de société le plus sauvage, se montre encore comme le maître de la terre, donnant des loix aux différentes classes d'animaux qu'il a apprivoisées & réduites en servitude. Le Tartare

Manque d'animaux domestiques.

(1) Voyez la NOTE LVII.

pourſuit ſa proie ſur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fourniſſent ſa nourriture & le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile, & fait ſervir à ſon uſage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a ſoumis le renne à ſa volonté, & les habitants même du Kamskatka ont formé les chiens au travail. C'eſt une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de ſon intelligence & de ſon pouvoir, que cet empire qu'il exerce ſur les créatures d'une claſſe inférieure : ſans cet empire, ſa domination eſt imparfaite ; c'eſt un monarque ſans ſujets, un maître ſans ſerviteurs. Il eſt obligé d'exécuter tous ſes travaux par la force ſeule de ſes bras, & telle étoit les conditions des nations ſauvages en Amérique. Leur eſprit étoit ſi peu cultivé, leur union ſociale ſi imparfaite, qu'ils ne paroiſſoient pas ſentir la ſupériorité de leur nature, & qu'ils laiſſoient tous les animaux jouir de leur liberté ſans ſonger à exercer leur pouvoir ſur aucun. Il eſt vrai que la plûpart des animaux qui ont été rendus domeſtiques ſur notre continent, n'exiſtoient pas dans le nouveau monde ; mais ceux qui ſont particuliers à l'Amérique, ne ſont ni aſſez farouches ni aſſez redoutables pour n'avoir pu être domptés & aſſervis. Il y a quelques animaux dont les eſpeces ſont

communes aux deux continens ; mais le renne qui a été apprivoisé & soumis au joug dans un des deux hémisphères, est resté sauvage dans l'autre. Le bison d'Amérique est évidemment de la même espece que le bœuf d'Europe (1). Les nations même les plus grossieres de notre continent ont rendu cet animal domestique, & c'est par son secours que les hommes ont su exécuter des travaux nécessaires avec plus de facilité, & augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitants de plusieurs régions du nouveau monde où le bison est très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages ; il n'est pas d'une nature si indocile, qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes (2). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un sauvage est l'ennemi des autres animaux, non leur supérieur. Il les chasse & les détruit ; mais il ne sait ni les multiplier ni les gouverner (3).

Cette circonstance forme peut-être la distinction la plus importante qu'il y ait entre les habitants de l'ancien & du

(1) M. de Buffon *hist. nat. art.* Bison.

[2] Hennepin, *nouv. dec. p.* 192. Kalin, *voyage dans l'Am sept.* I. 207.

[1] M. de Buffon, *histoire naturelle IX*, 95. *Histoire philos. & politique des deux Indes*, *VI*. 2. 364.

nouveau monde, celle qui donne aux peuples civilisés plus de supériorité sur ceux qui restent sauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir la face de la nature, & ses efforts les plus puissans pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des secours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoisés & formés au travail. C'est par leur force qu'il parvient à dompter le sol rebelle & à convertir en champs fertiles les déserts & les marais. Mais l'homme, dans l'état de civilisation, est si familiarisé avec l'usage des animaux domestiques, qu'il ne réfléchit guère sur les avantages inestimables qu'il en tire. Supposons-le cependant, même dans l'état de société le plus parfait, privé de l'utile secours de ces animaux, nous verrons cesser, à quelques égards, son empire sur la nature, & il restera un animal foible, embarrassé de trouver les moyens de subsister, & incapable de tenter ces entreprises pénibles que leur assistance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Usage des métaux utiles inconnus.

Il est très-difficile de décider si l'empire que l'homme exerce sur les animaux, ou l'usage qu'il a su faire des métaux, a le plus contribué à étendre son pouvoir. L'époque de cette importante découverte est inconnue, & dans notre hémisphère elle ne peut être que très-reculée. Il n'y

a que la tradition & quelques inftrumens groffiers de nos ancêtres retrouvés par hafard, qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'ufage des métaux, & tâchoient d'y fuppléer en employant les cailloux, les coquilles, les os & d'autres fubftances dures, aux mêmes ufages auxquels les peuples policés font fervir les métaux.

La nature complette la formation de quelques métaux : l'or, l'argent & le cuivre fe trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers, dans le fein des montagnes, dans le lit des rivieres. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître & les premiers dont on fit ufage. Mais le fer, qui eft le plus utile de tous, & celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne fe trouve jamais dans fon état parfait : fon mineral groffier & rebelle doit être foumis deux fois à la puiffance du feu, & fubir deux opérations pénibles, avant de devenir propre à aucun fervice. L'homme a dû connoître pendant long-tems les autres métaux avant que d'acquérir l'art de fabriquer le fer, & avant que d'arriver à ce degré d'induftrie néceffaire pour perfectionner une invention qui fournit les inftruments au moyen defquels il fubjugue la terre & commande à tous fes habitants. Mais, à cet égard, ainfi qu'à plufieurs autres, l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les

tribus ſauvages diſperſées ſur le continent & dans les iſles, ne connoiſſoient point du tout les métaux que le ſol produit en abondance, ſi nous en exceptons un peu d'or qu'ils recueilloient dans les torrens qui tomboient des montagnes & dont ils faiſoient quelques ornemens. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour ſuppléer au défaut de ces métaux néceſſaires, étoient extrêmement groſſiers. L'ouvrage le plus ſimple étoit pour eux de la plus grande difficulté & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient, pour abattre les bois, que des haches de pierre, & ils y employoient des mois entiers. Creuſer un canot étoit pour eux l'ouvrage d'une année, & ſouvent le bois dont ils le faiſoient, étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts, il falloit les efforts réunis d'une peuplade entiere pour nettoyer le champ qu'on deſtinoit à la culture, & ce travail demandoit beaucoup de tems & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir aſſez fait quand ils avoient ainſi préparé groſſiérement la terre ; les femmes, chargées du reſte de la culture, la creuſoient, ou du moins la remuoient avec des hoyaux de bois, & ſemoient ou plantoient enſuite. Là ſe terminoient tous les travaux, & la fertilité naturelle du ſol

devoit faire le reste. L'agriculture, lors même que l'homme est secondé par les animaux qu'il a soumis à son joug, & par les instrumens divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, est toujours un travail très-pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces secours aient fait si peu de progrès dans l'agriculture, & qu'ils aient toujours dépendu pour leur subsistance de la pêche & de la chasse; beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient la terre.

Les institutions politiques naissent de cet état.

Après avoir fait connoître la maniere de subsister des peuplades grossieres de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'esprit de leurs institutions politiques, & marquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages & les nations civilisées.

1°. Ils sont partagés en petites communautés.

1°. Ils sont partagés en petites communautés indépendantes. Quand la chasse seule fournit à la subsistance de l'homme, il faut une grande étendue de terrein pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A mesure que les hommes se multiplient, les animaux qui leur servent de proie, diminuent ou fuient à de grandes distances des habitations de leur ennemi. Tant que la chasse est le principal moyen

de ſubſiſtance, la population eſt fort bornée, & les hommes ſont obligés de ſe diſperſer comme le gibier même qu'ils pourſuivent. Les animaux de proie, ſolitaires & inſociables de leur nature, ne vont point à la chaſſe en compagnie ; ils ſe plaiſent dans les profondeurs des forêts, où, ſans être troublés, ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chaſſeurs reſſemblent par leurs occupations & par leur génie à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps, parce qu'il leur ſeroit impoſſible de trouver leur ſubſiſtance, & ils ſont forcés de ſe ſéparer les uns des autres par de très-grandes diſtances. Tel étoit l'état des tribus américaines : leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles fuſſent répandues ſur de très-vaſtes contrées : elles étoient très-éloignées les unes des autres, & dans des guerres & des rivalités continuelles. En Amérique le mot de *nation* ne réveille pas d'auſſi grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à des petites ſociétés qui ne ſont compoſées que de deux ou de trois cents perſonnes, mais qui occupent ſouvent des pays plus conſidérables que certains royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France, & diviſée en un grand nombre de nations, ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitans. Dans les plaines des bords de l'O-

rénoque, on fait plus de cent milles en différentes directions, sans rencontrer une seule cabane, & sans trouver même des traces des créatures humaines. Dans le nord de l'Amérique, où le climat est plus rigoureux & la terre moins fertile, la misère & la dépopulation sont encore plus grandes. C'est-là qu'on fait des centaines de lieues à travers des forêts & des campagnes désertes. L'homme ne peut guère occuper toute la terre, tant que la chasse continue d'être sa principale ressource pour sa subsistance.

2°. Ils n'ont aucune idée de la propriété.

2°. Les peuples chasseurs ne connoissent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont point élevés par ses soins, il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant, qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine, on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays au contraire où il est si rare que les dangers & les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, il doit paroître appartenir également à tout le monde, parce que tout le monde a également contribué au succès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chasseurs sont considérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales, Mais

parmi ces tribus il n'eſt point d'individu qui puiſſe s'arroger quelque portion particuliere de propriété, excluſivement à tous les autres membres de la ſociété. Tout appartient également à tous, & chacun va prendre dans le magaſin commun où l'on a mis le butin de la chaſſe, tout ce qui lui eſt néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie s'étendent auſſi aux travaux acceſſoires qu'ils y joignent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complete de la propriété. Tandis que les hommes chaſſent, les femmes travaillent à la terre; & tous enſemble, après avoir fini leurs tâches, jouiſſent en commun des fruits de leurs travaux. Parmi quelques tribus toutes les productions de la terre ſont dépoſées dans des greniers publics pour être partagées enſuite entre tous les membres, ſuivant une juſte proportion des beſoins. Quoiqu'on les renferme dans des greniers ſéparés, parmi quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit aſſez excluſif de propriété pour qu'il ſoit permis à quelqu'un de jouir du ſuperflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du néceſſaire. Toutes les diſtinctions qui naiſſent de l'inégalité des richeſſes leur ſont inconnues. Les noms même de riche & de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils

ſont enfin abſolument étrangers à tous les rapports qui naiſſent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette baſe principale de tous les gouvernemens que le genre humain a établis ſur la terre.

Les hommes dans cet état conſervent toujours un ſentiment très-fort de leur indépendance & de leur égalité. Par-tout où la propriété n'eſt point établie, les diſtinctions qui naiſſent des qualités perſonnelles ſont les ſeules qu'on puiſſe connoître & ces diſtinctions mêmes ne ſe peuvent rendre ſenſibles que dans les occaſions où les hommes ſont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les tems de grand danger & dans les affaires difficiles, on conſulte la ſageſſe & l'expérience des vieillards, & l'on ſuit leurs conſeils. Lorſqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus diſtingué par ſon courage ſe met à la tête de la jeuneſſe & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chaſſe, le chaſſeur le plus adroit & le plus heureux dans ſes entrepriſes ſe met encore à la tête de la troupe & en regle tous les mouvemens. Mais dans les tems de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occaſion de développer ces talens naturels, on ne connoit plus

(1) Acoſta, *hiſt. VI*, *c* 19. Stadius, *hiſt. Braſil. lib. II*, *c.* 13. Debry III, *p.* 10 Biet, 361.

aucune eſpece de prééminence. Toutes les circonſtances de la vie rappellent toujours aux membres de la communauté qu'ils ſont égaux. Ils ſont tous vêtus, nourris & logés de la même maniere. Rien de ce qui conſtitue la ſupériorité d'une part & la dépendance de l'autre n'eſt connu chez eux. Tout homme libre défend, avec la plus grande fermeté, les droits attachés à ſa condition (1). Ce ſentiment d'indépendance eſt tellement gravé dans leurs ames, que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu ſoumettre leur fierté à la ſervitude. Accoutumés à être les maîtres abſolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un ſupérieur. N'ayant jamais eſſuyé aucune réprimande, ils ne peuvent ſouffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorſqu'ils virent que les Eſpagnols les traitoient en eſclaves, moururent de douleur ou ſe tuérent de déſeſpoir (3).

IV. Les idées de la ſubordination civile ſont toujours très-imparfaites, & le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foible chez des peuples qui ſont reſtés dans cet état. Quand la propriété eſt in-

(1) Labat VI, 124. Brickell, *hiſt. of Carol.* 310.

(2) Voyez la NOTE LXI.

(3) Oviedo, *lib. III*, *c.* 6, *p.* 97 Vega, *conquiſta de la Florida*, *I*, 30. II, 416 Labat, II, 138. Benzo, *hiſt. nov. orb. lib. IV*, *c.* 25.

connue dans une nation, ou qu'elle n'en a que des idées incomplettes; quand les productions de l'induſtrie & les fruits ſpontanés de la terre ſont conſidérés comme appartenans à la ſociété entiere, il eſt difficile qu'il naiſſe parmi les concitoyens aucune des diſcuſſions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique.

Quand les droits qui naiſſent d'une propriété excluſive ne ſont pas connus encore, les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exiſter. Lorſque les ſauvages vont aux combats ou pour leur propre défenſe ou pour envahir le territoire d'un ennemi, & lorſqu'ils ſont engagés dans quelqu'entrepriſe de chaſſe difficile & perilleuſe, alors on s'apperçoit que les membres d'une tribu ſont partie d'un corps politique; alors ils ſentent qu'ils ont une exiſtence commune avec les compagnons de leurs travaux, & ils ſuivent, avec ſoumiſſion, celui qui s'eſt diſtingué par ſa valeur & par ſa ſageſſe. Mais hors de ces cas où ils réuniſſent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'apperçoit parmi eux aucune trace d'union politique (1), on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magiſtrat* & de *ſujet* n'y ſont pas

(1) Lozano, *deſc. del gran Chaco*, 93. Melendez, *teſoras verdaderos*, *II*, 23 Voyez la NOTE LXII.

même en usage. Chacun semble jouir encore de toute son indépendance naturelle. Si l'on propose quelqu'entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est libre d'y concourir. Aucun réglement n'exige d'eux un service comme un devoir. Toutes leurs résolutions sont volontaires & partent toujours des mouvemens naturels de leur ame (1). Dans la plûpart de ces peuplades grossieres, on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établissement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est laissé dans les mains des particuliers (2). Lorsqu'il y a eu quelque violence commise ou du sang répandu, la communauté ne se charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'est aux parens ou aux amis à venger l'offensé ou la victime, & à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'est jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conseils qui ne sont presque jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laisser une offense impunie, le ressentiment est toujours implacable & éternel (3). On peut dire que parmi les Sauvages l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de

[1] Charlevoix, *histoire de la nouvelle France*, *III*, 266, 268.

[2] Herrera, *decad.* 8 *lib. IV*, *c.* 8.

[3] Charlevoix, *hist. de la nouv. France III*, 291. Lafitau I, 486. Cassani, *hist. de nuevo reyno de Granada*, 226.

l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une autorité permanente; & si des travaux communs maintiennent quelqu'union entre les membres d'une tribu, c'est sur-tout pour attaquer ou repousser l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage.

A quels peuples on doit appliquer cette description.

Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez presque toutes les nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvent toutes les peuplades répandues dans les vastes provinces qu'arrose le Missisipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, jusqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Brésil, les habitans du Chili, quelques tribus du Paraguay & de la Guyane, & celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la péninsule d'Yucatan, étoient aussi dans le même état. Dans ces sociétés si petites & si nombreuses, il devoit y avoir sans doute quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce seroit en vain que nous chercherions ces variétés, parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de démêler ces légeres différences qui distinguent les nations les unes des autres lors même qu'elles ont en général le même caractere. A quelque chose près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amé-

rique qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chasse & de la pêche.

Quelques imparfaites & grossieres que nous paroissent ces institutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chasse & de la pêche & qui n'avoient aucune espece d'agriculture, l'union & le sentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient si foibles, qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions quelqu'apparence d'ordre & de gouvernement. Il faut placer dans cette classe les Californiens, plusieurs des petites nations qui habitent la vaste contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque & de la riviere de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade (1).

Mais parmi ces nations même, où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, où l'autorité est resserrée dans des bornes si étroites, on trouve quelquefois des institutions qui donnent au chef un pouvoir qui semble opposé au caractere des peuples sauvages. En observant les institutions politiques établies par l'homme, soit dans l'état sauvage, soit dans la civilisation, on

[1] Venegas, I, 68. *Lettr. édif. II*, 176. Techo, *hist. of Parag.* Churchill, VI, 78, *hist. gén. des voyages* XIV, 74.

en découvre toujours quelques-unes d'irrégulieres qui contrarient l'ordre de toutes les autres, & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le ſyſtême général des loix & des principes qui gouvernent les ſociétés dans les mêmes circonſtances. On en rencontre quelques-unes de ſemblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus ſous le nom commun de Sauvages. Elles ſont ſi curieuſes & ſi importantes que je crois néceſſaire de les faire connoître & de remonter à leur origine.

Dans le nouveau monde comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tempérées ſont le ſiege favori de la liberté & de l'indépendance. Là les ames ſont fortes & vigoureuſes comme le corps. Plein du ſentiment de ſa dignité perſonnelle, & capable des plus grands efforts pour la faire reſpecter, l'homme y aſpire toujours à l'indépendance, & rien ne peut ſoumettre ſa fierté opiniâtre au joug de la ſervitude. Dans les climats chauds où les corps ſont toujours énervés, où une ſenſation agréable & préſente paroît la ſuprême félicité, l'homme conſent aiſément à paſſer ſous la puiſſance d'un maître. Auſſi en parcourant le continent de l'Amérique du nord au ſud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à meſure que

le ſoleil en acquiert davantage. Dans la Floride l'autorité des chefs & des caciques étoit non-ſeulement permanente, mais héréditaire. On les avoit diſtingués par des ornemens particuliers, par des prérogatives de différens genres, & leurs ſujets n'oſoient les approcher qu'avec ces démonſtrations de reſpect & de vénération que les ſujets d'un deſpote ſont accoutumés à employer en approchant du trône de leur maître (1). Chez les Natchez, nation qui habite ſur les bords du Miſſiſſipi, on connoît des différences de rang qui ſont abſolument ignorées des nations ſeptentrionales. Quelques familles ſont réputées nobles & jouiſſent de pluſieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple eſt conſidéré comme vil & formé ſeulement pour la ſujétion. Ces diſtinctions ſont fixées par des noms qui marquent l'élévation de la premiere claſſe & l'abaiſſement ignominieux de la ſeconde. On donne aux nobles le nom de *reſpectables*, & aux gens du peuple celui de *puans*. Le premier chef, celui dans lequel réſide l'autorité ſuprême, eſt conſidéré comme un être d'une nature ſupérieure, comme le fils du ſoleil, le ſeul objet de leurs adorations. On n'en approche qu'avec une vénération reli-

[1] Cardenas y cano *enſuyo Chrinol*, *à la hiſt. de Florida*, *p.* 46. Lemoine des Morgues, *Jones Floridæ*, *ap. de Bry* p. 1, 4. *&c.* Charlevoix, *hiſt. de la nouvelle Fr.* III, 467.

gieuse, & on lui rend les honneurs qui sont dus au représentant de la divinité. Ses volontés sont des loix auxquelles on doit une obéissance aveugle. La vie de ses sujets est tellement dans sa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir sa tête avec une profonde humilité. Sa puissance ne finit pas avec sa vie : il doit être accompagné dans l'autre monde par les personnes qui l'ont servi dans celui-ci : plusieurs de ses domestiques, ses principaux officiers & ses femmes les plus chéries, sont immolés sur la tombe ; & telle est la vénération qu'il a inspirée, que toutes ces victimes vont avec joie à la mort, & regardent comme la distinction la plus honorable & la récompense la plus belle de leur fidélité (1), d'être choisis pour accompagner leur maître au tombeau. Ainsi l'on avoit établi chez les Natchez un déspotisme parfait avec tout son cortege de superstition, d'arrogance & de cruauté ; & par une singuliere fatalité, ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civilisation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il est entouré.

A Hispaniola, à Cuba & dans les gran- Dans les isles.

(1) Dumont, *mémoire hist. sur la Louisiane*, I, 175. Charlevoix, *hist. de la nouvelle F. III*, 419. &c. *Lettre édif.* 20, 106, 111.

des isles, les caciques & les chefs jouissoient d'un pouvoir fort étendu, & leur dignité se transmettoit par droit héréditaire du pere au fils, avec les honneurs & les prérogatives distinguées qui y étoient attachées. Les sujets avoient un grand respect pour leur chef, & se soumettoient à ses ordres sans réserve & sans résistance (1). Les caciques étoient distingués par des ornemens particuliers; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples, ils avoient eu l'art d'appeller la superstition au secours de leur autorité. Ils présentoient leurs commandemens comme les oracles du ciel, & prétendoient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil & la pluie, selon que leurs sujets en avoient besoin.

A Bogota. Dans quelques parties du continent, l'autorité des caciques semble avoir été aussi étendue que dans les isles. Dans Bogota, qui est aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avoit une nation plus nombreuse & plus avancée dans les différens arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle subsistoit principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie, & les droits en étoient mainte-

(2) Herrera, *dec. I lib. I, c. 16, lib. III, c. 44, page 88. Vie de Colomb, chap. 32.*

nus

nus par des loix, tranſmiſes par tradition, & obſervées avec un grand ſoin (1). Ce peuple vivoit dans de grandes villes; il étoit vêtu d'une maniere convénable, & il avoit des maiſons qu'on pouvoit regarder comme commodes, en comparaiſon de celles des nations qui l'environnoient. Cette civiliſation extraordinaire avoit produit des effets ſenſibles. Il y avoit une forme réguliere de gouvernement, & un tribunal établi pour connoître des différens crimes, & les punir avec ſévérité. On y connoiſſoit la diſtinction des rangs. Le chef, à qui les Eſpagnols donnoient le titre de monarque, & qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de ſon autorité, gouvernoit avec un pouvoir abſolu. Il avoit des officiers de différens grades, & il ne paroiſſoit jamais en public ſans une ſuite nombreuſe : il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une eſpece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en avant pour faire nettoyer la route de ſon paſſage & la joncher de fleurs. La dépenſe de cette pompe extraordinaire ſe prenoit ſur les taxes & ſur les préſens qu'il recevoit du peuple, pour qui ce prince étoit un objet de vénération ſi impoſant, que perſonne n'oſoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant

(1) Piedrahita, *hiſt. de las conquiſtas del nuev. reyno de Gran. page* 46.

le visage (1). Il y avoit sur le même continent d'autres tribus, moins avancées dans la civilisation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'esprit de liberté & d'indépendance, si naturel à l'homme sauvage, étoit déjà soumis à une sorte de police, & qui avoient des caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Causes de ces variétés.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances, ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire & à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui des tribus qui les environnent, & si opposé au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif, y avoient apporté plus d'attention & de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumieres suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si, d'un autre côté, l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture est inconnu, n'étoit pas enveloppée de ténebres impénétrables, nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissemens. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant ni des relations des Espagnols, ni des traditions même des habitans ; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons.

(1) Herrera, *dec.* 6, *lib.* 1, *c. lib. V*, *c.* 56. Piedrahita, *c.* 5, *p.* 25, *&c.* Gomara, *hist. c.* 72.

Comme toutes ces tribus qui avoient deja perdu leur liberté & leur indépendance naturelle, étoient situées sous la zone torride ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude, qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant pas suffire pour donner la solution du problême. Les actions des hommes sont si compliquées, qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer à un seul principe la forme particuliere qu'on leur voit prendre. Quoique le despotisme ne se trouve en Amérique que sous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoisinent, j'ai déjà observé que ces pays sont habités par différentes tribus, dont les unes jouissent d'une grande liberté, & les autres ne sont soumises à aucune espece de police. L'indolence & la timidité particuliere aux habitans des isles, les rendoient tellement incapables des sentimens & des efforts nécessaires pour rester dans l'indépendance, qu'il feroit inutile de chercher quelqu'autre cause de leur lâche soumission à la volonté d'un chef. La servitude des Natchez & des habitans de Bogota semble avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état

& celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, résidant constamment dans le même lieu. La chasse n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroissent pas avoir compté sur cette ressource pour en faire un moyen de subsistance. Les uns & les autres avoient fait assez de progrès dans l'agriculture & dans les arts, pour avoir pu introduire dans leur police une idée plus ou moins précise de la propriété. Dans cet état de société, l'avarice & l'ambition ont déjà des objets sur lesquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes personnels ; le desir de la prééminence excite les entreprenans : les uns & les autres aspirent à la domination, & des passions inconnues à l'homme sauvage les portent à empiéter sur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui sont également étrangers à toutes les nations sauvages, obligent le peuple à se soumettre sans résistance à l'autorité usurpée de leurs supérieurs ; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, sans le secours de la superstition, rendre l'esprit des peuples si docile & le pouvoir des chefs si étendu. C'est la fatale influence de la superstition, qui dans tous les degrés de la société abaisse & dégrade l'esprit humain, brise sa vigueur & son indépendance naturelle. Quiconque sait manier cet instrument redoutable, est sûr de dominer sur son es-

pece. Malheureuſement pour les peuples dont les inſtitutions ſont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Le caciques des iſles pouvoient faire parler, comme il leur plaiſoit, leurs *Cémis* ou divinités, & c'étoit par leurs interpoſitions & en leurs noms qu'ils impoſoient des tributs & des charges ſur le peuple (1). Le grand chef des Natchez étoit le principal miniſtre, ainſi que le repréſentant du ſoleil qu'ils adoroient. Le reſpect que le peuple de Bogota avoit pour ſes monarques, étoit dicté par la religion; l'hériter apparent du royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal, ſous une diſcipline auſtere, & avec des cérémonies particulieres, propres à inſpirer à ſes ſujets la plus haute opinion de la ſainteté de ſon caractere & de la dignité de ſa place (2). Ainſi la ſuperſtition, qui dans les premiers périodes de la ſociété eſt entiérement inconnue, ou qui épuiſe toute ſa force en pratiques vaines & puériles, avoit déjà pris un empire marqué ſur les peuples américains qui avoient fait quelques progrès vers la civiliſation; ainſi c'étoit déjà le principal inſtrument qui avoit ſervi à plier leur ame à une ſervitude prématurée; & dès le commencement de leur carriere politique, elle les avoit ſoumis à un deſpotiſme preſqu'auſſi rigoureux que

(1) Herrera, *dec. 1, lib. III, c. 3.*
(2) Piedrahita, *p. 27.*

celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

Art de la guerre.

V. Après avoir examiné les inſtitutions politiques des peuples ſauvages en Amérique, notre attention ſe porte naturellement ſur leur art de faire la guerre, c'eſt-à-dire, ſur les moyens qu'ils ont imaginés pour la ſûreté & la défenſe nationale. Les petites tribus diſperſées ſur ce continent, ſont non ſeulement indépendantes & iſolées, mais ſe trouvent engagées dans des hoſtilités perpétuelles les unes avec les autres (1). Quoique l'idée d'une propriété particuliere appartenant à un ſeul individu leur ſoit étrangere, les Américains les plus groſſiers connoiſſent le droit que chaque communauté a ſur ſes propres domaines; ils regardent ce droit comme entier & excluſif, autoriſant le poſſeſſeur à repouſſer par la force toute uſurpation des tribus voiſines. Comme il eſt de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrein de chaſſe, ils défendent, avec une attention jalouſe, cette propriété nationale; mais comme en même temps leurs territoires ſont fort étendus & que les limites n'en ſont pas exactement fixées, il s'éleve des ſujets innombrables de querelles, qui rarement ſe teminent ſans effuſion de ſang. Même dans cet état ſimple & primi-

(1) Ribas, *hiſt. de los triumf. p. 9.*

tif de la ſociété, l'intérêt eſt une ſource de diſcorde, qui ſouvent oblige les tribus ſauvages à prendre les armes, pour repouſſer ou punir ceux qui ſont des incurſions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur ſubſiſtance.

Mais l'intérêt n'eſt pas le motif le plus fréquent ni le plus puiſſant des hoſtilités continuelles qui ſubſiſtent parmi les nations ſauvages. Il faut en chercher la principale cauſe dans cette paſſion de vengeance qui brûle dans le cœur des Sauvages avec tant de violence, que le beſoin de la ſatisfaire peut être regardé comme le caractere diſtinctif des hommes dans l'état qui précede la civiliſation. Des circonſtances très-puiſſantes, ſoit dans la police intérieure des tribus ſauvages, ſoit dans leurs opérations au-dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & fortifier une paſſion ſi funeſte à la tranquillité générale. Lorſqu'on laiſſe à chaque individu le droit de venger ſes injures de ſes propres mains, toute offenſe eſt reſſentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animoſité implacable. Le tems ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il eſt rare qu'elle ne ſoit pas à la fin expiée par le ſang de l'agreſſeur. Les nations ſauvages ſont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées, & animées du même eſprit que dans la pourſuite de leurs vengeances particulieres,

Leurs motifs pour faire la guerre.

Eſprit de vengeance.

Dans les petites communautés chaque individu eſt affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il eſt le membre, comme ſi c'étoit une atteinte directe à ſon propre honneur ou à ſa sûreté perſonnelle. Le deſir de la vengeance ſe communique de l'un à l'autre, & devient bientôt une eſpece de fureur. Comme les ſociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le ſentiment de ſa propre importance, & ſait qu'une partie conſidérable de la vengeance publique dépend de ſes propres efforts. Ainſi la guerre qui entre de grands états ſe fait avec peu d'animoſité, ſe pourſuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particuliere. Le reſſentiment de ces nations eſt auſſi implacable que celui des individus. Il peut diſſimuler ou ſuſpendre ſes effets, mais il ne s'éteint jamais, & ſouvent lorſqu'on s'y attend le moins, il éclate avec un ſurcroît de fureur (1). Lorſque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieuſement une guerre; mais les Sauvages ne ſont ſatisfaits qu'après avoir

De la férocité de leurs guerres.

[1] Boucher, *hiſtoire nat. de la Nouvelle Fr. p.* 93. Charlevoix. *hiſtoire de la nouv. Fr. III*, 21[?]-251. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 204. Creuxii, *hiſt. canad. p.* 72. Lozano, *deſc. del gran Chaco* 15. Hennepin, *mœurs des Sauv.*

exterminé la tribu qui eſt l'objet de leur rage. Ils combattent non pour conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hoſtilités, c'eſt avec la réſolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre & de pourſuivre la querelle avec une haine éternelle (1). Le deſir de la vengeance eſt le premier & preſque le ſeul principe qu'un Sauvage ſonge à inculquer dans l'ame de ſes enfans (2). Ce ſentiment croît avec eux à meſure qu'ils avancent en âge, & comme leur attention ne ſe porte que ſur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force inconnue parmi les hommes dont les paſſions ſont diſſipées & affoiblies par la variété de leurs goûts & de leurs occupations. Ce deſir de vengeance qui s'empare du cœur des Sauvages, reſſemble plutôt à la fureur d'inſtinct des animaux qu'à une paſſion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets inanimés. Si un Sauvage eſt bleſſé par haſard par une pierre, il la ſaiſit ſouvent par un tranſport de colere, & tâche d'appaiſer ſur elle ſon reſſentiment en la briſant (3). S'il eſt bleſſé d'une fleche en combattant, il l'arrache de ſa bleſſure,

[1] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Franc. III*, 251. Colden I, 108, II, 126. Barrere, *p.* 170--173.

[2] Charlevoix *hiſtoire de la nouv. Fr.* III, 326. Lery, *ap. de Bry*, III, 236. Lozano, *hiſt. du Parag. I*, 144.

[3] Lery, *ap. de Bry*, III, 190.

la rompt avec ſes dents, & la jette en pieces ſur la terre (1). A l'égard de ſes ennemis, la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette paſſion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne ſait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette paſſion eſt ſi bien connue des Américains eux-mêmes, que c'eſt elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; ſi un chef ſe propoſe d'engager une troupe de guerriers à le ſuivre dans une incurſion ſur le territoire ennemi, c'eſt de l'eſprit de vengeance qu'il tirent les motifs les plus puiſſans de leur éloquence martiale. » Les os de nos concitoyens, diſent-ils, » ſont encore expoſés ſur la terre. Leur » lit enſanglanté n'a pas encore été net- » toyé. Leurs eſprits crient contre nous; » il faut les appaiſer. Allons & devorons » ceux qui les ont maſſacrés. Ne reſ- » tez pas plus long-tems dans l'inaction » ſur vos nattes; levez la hache; conſo- » lez les eſprits des morts, & dites-leur » qu'ils vont être vengés (2).

Echauffés par ces exhortations, les jeu-

(1) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 208. Herrera, *dec.* 1, *lib. VI*, *c.* 8.

[2] Charlevojx *hiſt. de la nouv. Fr. III*, 216-217. Lery, *ap. de Bry*, *IIII*, 204.

nes Sauvages se saisissent de leurs armes avec un transport de fureur, entonnent la chanson de guerre & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers rassemblent souvent de petites troupes ; & vont attaquer une tribu ennemie sans consulter les chefs de la bourgade. Un seul guerrier, par un mouvement ou de caprice ou de vengeance, se met quelquefois seul en campagne, & fait plusieurs centaines de milles pour surprendre & tuer quelques ennemis (1). Les exploits d'un guerrier dans ces excursions solitaires, forment souvent la partie principale de l'histoire d'une campagne américaine(2), & les chefs se prêtent à ces saillies irrégulieres du courage, parce qu'elles tendent à entretenir l'esprit martial, & qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (3). Mais lorsqu'il s'éleve une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec regle & avec lenteur. Les anciens s'assemblent, ils exposent leurs opinions dans des discours solemnels ; ils pesent avec maturité la nature de l'entreprise, & en discutent les avantages ou les désavantages avec beaucoup de prudence & de

Perpétuité des guerres.

[1] Voyez la NOTE LXIII.
[2] Voyez la NOTE LXIV.
[3] Bossu, *voy.* I, 140. Leri, *ap. de Bry*, 215. Hennepin, *mœurs des Sauv.* 41. Lafitau, II, 169.

ſagacité politique. Les prêtres & les devins ſont conſultés ; quelquefois même on prend l'avis des femmes (1). Si la déciſion eſt pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il ſe préſente un chef pour diriger l'expédition, & il eſt accepté ; mais perſonne n'eſt obligé de le ſuivre : la réſolution qu'a priſe la communauté de commencer les hoſtilités, n'impoſe à aucun de ſes membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reſte le maître de ſa conduite, & il ne s'engage à ſervir que de ſa pure volonté (2).

Maniere de faire la guerre.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différens des principes qui reglent celles des nations civiliſées, ſont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils ſont la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la ſubſiſtance durant de longs voyages, à travers des lacs & des rivieres, & dans des marches de pluſieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit des plus grands efforts de prévoyance & d'induſtrie que ne peuvent en faire des Sauvages. Leurs armées ne ſont point embarraſſées de lourds bagages. Chaque guerrier porte avec ſes armes une

[1] Charlevoix, *hiſt. de la nouv Fr. III*, 215-268. Biet, 367-380.

[2] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* 217-228.

natte & un petit ſac de maïs, & c'eſt ce qui forme tout ſon équipage militaire. Quand ils ſont encore à une certaine diſtance des frontieres du pays ennemi, ils ſe diſperſent dans les bois, & vivent du gibier qu'ils tuent & des poiſſons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils raſſemblent toutes les troupes, & s'avancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le ſurprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de ſes guerriers. Comme la chaſſe & la guerre ſont leurs ſeules occupations, ils y portent le même eſprit & les mêmes ruſes. Ils ſuivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre ces moyens que prend le chaſſeur pour découvrir ſa proie, cette adreſſe à ſe tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant pluſieurs jours juſqu'à ce qu'elle ne puiſſe plus lui échapper, & qu'il ſoit plus sûr de la prendre. Lorſqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi, ils s'avancent juſques dans les villages, mais avec tant de précautions pour cacher leur approche, qu'ils ſe gliſſent ſouvent dans les forêts en marchant ſur les mains & ſur les pieds; & pour mieux ſe cacher, ils ſe peignent la peau couleur de feuilles mor-

res. (1). Lorsqu'ils sont heureux pour n'être pas découverts, ils brûlent les cabanes en silence & massacrent les habitans qui veulent fuir les flammes. S'ils esperent de n'être pas poursuivis dans leur retraite, ils amenent avec eux quelques prisonniers qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si, malgré toutes leurs précautions & toute leur adresse, leurs desseins & leurs mouvemens sont découverts, ils pensent alors que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein champ, lorsqu'il est sur ses gardes & avec des forces égales, leur paroît une extrême folie. Le succès le plus brillant paroît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte considérable de ses compagnons (2), & jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang (3). La mort même la plus honorable ne sauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité (4).

Cette maniere de faire la guerre étoit universelle en Amérique, les petites nations sauvages répandues dans des pays & des climats très-divers montroient toutes plus de ruses que d'audace dans leurs en-

[1] Charlevoix, *hist. nouv. Fr. III*, 237-238. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, p. 59.
[2] Voyez la NOTE LXV. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *II*, 248.
[3] Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III*, 238, 307, Biet.
[4] Charlevoix, III, Voyez la NOTE LXVI.

treprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il falloit en chercherla source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser sur-tout les Américains, & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse (1); mais si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non-seulement ils savent se défendre avec opiniâtreté, mais qu'ils attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, nous verrons bien que leurs principes doivent avoir quelqu'autre cause que cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (2). Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit, & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse & sa conservation le premier objet du gouvernement. Si le point d'honneur parmi les foibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puissantes de l'Europe, si elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en méprisant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entiérement par des maximes si peu

[1] *Recherches philos. sur les Améric.* I, 115, *voy. de March.* IV, p. 410.

[2] Lafitau, *Mœurs*, *des Sauv.* II, 248-249; Charlevoix, *nouv. Fr.* III, 207.

conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus assez nombreuses pour être en état d'agir avec des forces plus considérables, & de soutenir des pertes sans un affoiblissement sensible, les opérations militaires des Américains ressembloient beaucoup à des autres nations. Les Brésiliens & les peuples qui habitoient les bords de la riviere de la Plata, entroient en campagne avec des corps de troupes assez considérables pour mériter le nom d'armée. Ils défioient l'ennemi au combat, engageoient des batailles rangées, & disputoient la victoire avec cette férocité opiniâtre qui semble naturelle à des hommes qui ne font la guerre que pour exterminer leur ennemi sans demander ni faire de quartier. Dans les puissans empires du Mexique & du Pérou, on assembloit de très-grandes armées, & l'on donnoit de fréquentes batailles; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

Ils ne peuvent établir aucun ordre & aucune discipline dans les armées.

Mais quoique la vigilance & l'attention soient les qualités les plus nécessaires, par-tout où la guerre se fait par la ruse & par les surprises; quoique les Américains, dant toutes les actions particulieres, montrent toujours la plus grande adresse; c'est une chose très-remarquable que, lorsqu'ils entrent en campagne, ils prennent rarement les précautions les plus essentielles

pour leur sûreté. Telle eſt la difficulté de ſoumettre les Sauvages à la ſubordination & de les faire agir de concert; telle eſt leur préſomption & leur averſion pour toute eſpece de contrainte, que preſque jamais on ne peut les obliger à ſuivre les ordres & les conſeils de leurs chefs. Ils n'ont, pendant la nuit, aucune ſentinelle autour des lieux où ils ſont campés. Souvent après avoir fait pluſieurs centaines de mille pour ſurprendre l'ennemi, ils ſont ſurpris eux mêmes & égorgés dans le ſommeil profond où ils ſe plongent comme s'ils n'avoient à redouter aucun danger (1).

Mais ſi malgré cette négligence & cette ſécurité qui leur fait perdre ſouvent le fruit de toutes leurs ruſes, ils ſurprennent l'ennemi ſans défenſe, ils fondent ſur lui avec la plus grande férocité; ils enlevent la chevelure de tous ceux qui tombent ſous leur rage, & rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées. Ils les conſervent comme des monumens; non-ſeulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'il ſavent exercer ſur ceux qui deviennent les objets du reſſentiment public (2). Ils emploient plus de ſoins encore pour faire des priſonniers. Dans leur retraite, s'ils eſperent la faire ſans être inquiétés par l'ennemi ils ne font communément aucune inſulte à ces priſonniers,

[1] Charlevoix, III, 136.
[2] Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *t. 2*, p. 256.

& ils les traitent même avec quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuſe.

Mais après cette ſuſpenſion momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorſqu'ils approchent des frontieres de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entr'eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le ſuccès de leur expédition. C'eſt alors que les priſonniers commencent à preſſentir le ſort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne ſont pas encore en état de porter les armes, s'aſſemblent : ils ſe rangent en deux lignes, & tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons & des pierres (1), les priſonniers paſſent au milieu d'eux. Des lamentations ſur la perte des concitoyens qui ſont tombés dans le combat avec les expreſſions de la douleur la plus exceſſive, ſuccedent à ces premiers cris de joie & de vengeance ; mais dans un moment à un ſignal donné les larmes ceſſent ; on paſſe encore, avec une rapidité incroyable, de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les tranſports d'un triomphe barbare (2). Le ſort des priſonniers eſt cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'aſſem-

[1] Lahontan, II, 184.
[2] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 241. Lafitau, *Mœurs des Sauv.* II, 264.

blent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs; d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui sont réservés à ce sort plus doux sont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués. Les femmes les attendent à la porte, & si elles les reçoivent, leur souffrance sont finies. Ils sont adoptés dans la famille & placés, suivant leur maniere de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom, son rang & sont traités avec la tendresse que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à un ami. Mais si par un caprice ou par un reste de desir de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui lui est offert, son arrêt est prononcé, & il n'est aucun pouvoir qui puisse le sauver de la torture & de la mort.

Indifférence des prisonniers sur leur sort.

Les prisonniers, quand leur sort est encore incertain vivent comme s'ils étoient absolument étranger à tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent boivent & dorment comme s'ils jouissoient du sort le plus tranquille, & comme si aucun danger ne les menaçoit. Ils entendent sans changer de visage l'arrêt fatal qu'on leur prononce, se préparent à le subir en hommes, & entonnent la chanson de mort. Les vainqueurs s'assemblent comme à une

fête solemnelle, résolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. C'est alors que l'on voit une scene dont la description doit glacer d'horreur tous ceux que des institutions douces ont accoutumés à respecter l'homme & à s'attendrir à l'aspect de ses souffrances. Le prisonnier est lié à un poteau, mais de maniere qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui sont présens, hommes, femmes, enfans, tous fondent sur lui comme des furies. On emploie contre ce malheureux toutes les especes de torture que peuvent inventer la fureur de la vengeance. Quelques uns lui brulent le corps avec des fers rouges ; d'autres le coupent en morceaux, avec des couteaux ; d'autres séparent la chair des os ou lui enfoncent des clous qui tournent ensuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envie les uns des autres, d'imaginer des rafinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des souffrances ; & telle est leur ingénieuse barbarie, qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils seroient mortels, ils prolongent, pendant plusieurs jours, les tourmens de leur victime. Cet infortuné, au milieu de toutes ses souffrances ; chante d'une voix ferme la chanson de mort, célebre ses propres exploits, insulte à ceux

qui le tourmentent, en leur reprochant de ne favoir pas venger la mort de leurs parens & de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de fa mort, & excite enfin leur férocité par toutes fortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait éclater dans cette fituation terrible eft le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger fes tourmens par une mort volontaire, eft une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laiffe échapper quelque figne de foibleffe, eft mis à mort fur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces fentimens les Américains fouffrent, même fans pouffer un feul gémiffement, des tourmens que la nature humaine ne fembleroit pas être capable de fupporter.

« Laiffez-là, » difoit un vieux chef » des iroquois à un de fes bourreaux qui » l'avoit bleffé d'un coup de couteau » laiffez-là vos coups de couteau & fai- » tes-moi mourir par le feu, afin que » par mon exemple j'apprenne à ces chiens, » vos alliés d'au-delà des mers, à fouf- » frir comme des hommes (2) ». Cette magnanimité dont les exemples font trèsfréquens parmi les guerriers américains, au lieu d'exciter de l'admiration ou d'inf-

[1] De la Potherie, II, 237, III, 481.
[2] Colden, *hift. of five nations*, I, 200.

pirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance des ennemis & les porter à de nouveaux actes de cruauté (1). Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef, dans un mouvement de rage, finit par les tuer de son poignard ou de sa massue. (2)

A ces scenes barbares en succedent souvent de plus horribles encore. Il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un Sauvage, & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui se nourrissoient de chair humaine ; mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familiere. Elle étoit établie dans le continent méridional (3), dans plusieurs des isles (4) & dans différens cantons de l'Amérique septentrionale (5). Dans les pays de l'Amé-

(1) *Voy. de* Lahontan, I, 236.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 243, *&c.* 385. Lafitau, *Mœurs*, II, 365, Creuxii *hist. Canad.* p. 73. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, p. 64, *&c* Lahontan, I, 233, *&c.* Dutertre, II, 405. de la Potherie, II, 22, *&c.*

[3] Stadius, *ap. de Bry III*, 123. Lery, *ibid.* 210. Biet, 384. *Lettres édif.* 23, 341. Piso, 8. La Condamine, 84, 97. Ribas, *hist. de los triumfos*, 473.

[4] *Life of Columb*, 529. Martir, *decad. p.* 18. Dutertre, II, 405.

[5] Dumont, *mém.* I, 254. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* I, 259, II, 14, III, 21. De la Po-

rique ou des circonſtances qui nous ſont inconnues ont en grande partie aboli cet uſage, il paroît avoir été tellement connu, que l'idée en eſt incorporée dans les formules même du langage. Lorſque les Iroquois veulent exprimer la réſolution qu'ils ont priſe de faire la guerre à une nation ennnemie, ils diſent, *allons & mangeons cette nation.* S'ils ſollicitent le ſecours d'une tribu voiſine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis.* (1) Cette coutume n'étoit pas particuliere aux peuplades les plus groſſieres & les moins civiliſées ; le principe qui y a donné naiſſance eſt ſi profondement enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle ſubſiſtoit au Mexique, l'un des empires policés du nouveau monde, & qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux encore de l'empire du Pérou. Ce n'étoit point la diſette des alimens & les beſoins importuns de la faim qui forçoient les Américains à ſe nourrir ainſi de leurs ſemblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les mépriſes de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faiſoient un des moyens ordi-

therie, III, 50.

[1] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 208-209. *Lettr. édif.* 23, 277. De la Potherie II, 298. Voy. la NOTE LXIX.

naires de leur ſubſtance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (1) ; mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les priſonniers qu'ils avoient faits à la guerre, ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (2). Les femmes & les enfans n'étant point pour eux des objets de haine, n'avoient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorſqu'ils n'étoient pas maſſacrés dans la fureur d'une premiere incurſion en pays ennemi (3).

Les peuples de l'Amérique méridionale aſſouviſſent leur vengeance d'une maniere un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorſqu'il voient arriver leurs priſonniers, ils les traitent au premier abord auſſi cruellement que les habitans de l'Amérique ſeptentrionale traitent les leurs (4), après ce premier mouvement de fureur, non-ſeulement on ceſſe de les inſulter, mais on leur marque même la plus grande bonté. Ils ſont careſſés & bien nourris, & on leur envoie même de belles & jeunes femmes pour les ſoigner & les conſoler. Il n'eſt pas aiſé d'expliquer cette ſingularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un rafinement de

(1) Biet, 383. Blanco, *converſion de Piritu*, *p*. 28. Brancorft, *nat. hiſt. of Guiana*, *p*. 259.

[2] Voyez la NOTE LXX.

[3] Biet, 82. Bandini, *vita di Americo*, 84. Dutertre, 405. Fermin, *deſcrip. de Surina*, I, 54.

(4) Stadius, *op. de Bry*, III, 40, 123.

cruauté ;

cruauté; car, tandis qu'ils paroissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fournissant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort est irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuse s'assemble; le captif est amené en grande solemnité; il voit les préparatifs du sacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas lui-même la victime; il attend son sort avec une fermeté inébranlable, & un seul coup lui fait perdre la vie. Au moment, où il tombe, les femmes s'emparent de son corps & l'apprêtent pour le festin. Elles teignent leurs enfans de son sang pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, & toute la tribu se réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité & des transports de joie inexprimables (1). Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré comme le plaisir le plus doux & le plus complet de la vengeance. Par-tout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent point échapper à la mort; mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le sont chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins (2).

Comme il n'y a point de guerrier amé-

[1] Stadius, *ap. de Bry*, III, 128. *&c.* Lery, *ibid.* 210.

[2] Voyez la NOTE LXXI.

ricain dont la conſtance ne puiſſe être miſe à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la diſcipline dans le nouveau monde eſt d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez les nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ſes ennemis au combat, où la victoire eſt le fruit de la ſupériorité des talens ou du courage, les ſoldats ſont formés à être actifs, forts & audacieux. Mais en Amérique, où l'eſprit & les maximes de la guerre ſont très-différens, le courage paſſif eſt la vertu qu'on eſtime le plus. Auſſi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à ſe comporter en hommes, lorſque leur fermeté ſera miſe à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'activité, les jeunes Américains diſputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les ſouffrances. Ils endurciſſent les organes de la ſenſibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à ſouffrir ſans ſe plaindre les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nus & placer un charbon allumé entre les deux bras pour voir lequel montrera le premier aſſez d'impatience pour ſecouer le charbon (1).

[1] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.*, *III*, 307.

Lorſqu'un jeune homme eſt admis à la claſſe des guerriers, ou lorſqu'un guerrier eſt élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les ſoumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de fermeté. Ce ne ſont pas des actes de valeur mais de patience ; on ne leur demande pas de ſe montrer en état d'attaquer, mais capable de ſouffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, ſi un guerrier aſpire au rang de capitaine, il eſt obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui des plus dévots hermites. Les chefs s'aſſemblent enſuite ; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, ſi vigoureuſement appliqués, que tout ſon corps en eſt couvert de plaies ; & s'il donne le moindre ſigne d'impatience ou même de ſenſibilité, il eſt déshonoré & rejetté à jamais comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles la conſtance du candidat eſt ſoumiſe à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac les mains fortement attachées, & l'on jette ſur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuſes dont la morſure cauſe des douleurs très-vives & produit une violente inflammation. Les juges de ſon courage ſe tiennent de bout autour du hamac, & tandis que ces cruels inſectes s'attachent aux parties les plus ſenſibles de ſon corps, il ne faudroit qu'un ſoupir, un gémiſſe-

ment, un ſeul mouvement involontaire de ſenſibilité pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne ſuffit pas encore pour établir complétement le degré de mérite qu'on attend de lui ; il faut qu'il ſe ſoumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de ſubir. On le ſuſpend de nouveau dans ſon hamac & on le couvre de feuilles de palmier : on allume au-deſſous de lui un feu d'herbes puantes, de maniere qu'il en ſent la chaleur & qu'il eſt enveloppé de la fumee. Quoique brûlé tout à la fois & preſque étouffé, il eſt obligé de montrer la même patience & la même inſenſibilité. On en voit pluſieurs périr dans ce terrible eſſai de fermeté ; mais ceux qui le ſubiſſent avec applaudiſſement, reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité, & ſont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, & dont la conduite, dans les occaſions les plus critiques, ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique ſeptentrionale, le noviciat d'un guerrier n'eſt ni auſſi rigoureux ni ſoumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que ſa patience & ſon courage ont été éprouvés par le feu, par des coups & par des inſultes plus intolérables encore pour des ames fieres (2).

(1) Gumilla, II, 286, *&c.* Biet, 376, *&c.*
[2] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 219.

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourmens les plus cruels, a porté quelques auteurs à croire que, par une suite de la foiblesse particuliere de leur constitution, ils ont moins de sensibilité que les autres hommes, de même que les femmes & les personnes qui ont la fibre molle & lâche sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte & plus tendue ; mais les Américains ne different pas tellement du reste de l'espece humaine par leur constitution physique que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur, inculqué dès l'enfance & cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme même, dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civilisation & de lumieres. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable comme la principale distinction de l'homme, & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent sa conduite & les passions qui échauffent son cœur sont en petit nombre, elles agissent avec plus d'efficacité que lorsque l'ame est occupée d'une grande multitude d'objets, ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi, lorsque tous les motifs qui peuvent agir avec force sur

l'ame d'un ſauvage, ſe réuniſſent pour lui faire ſouffrir le malheur avec dignité, on le verra ſupporter des tourmens qui paroiſſent au-deſſus de toutes les forces humaines ; mais dans toutes les occaſions où le courage des Américains n'eſt pas excité par les idées qu'ils ſe ſont faites de l'honneur, ils ſe montrent auſſi ſenſibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ailleurs cette fermeté dans les ſouffrances pour laquelle les Américains ſont ſi juſtement célébrés, n'eſt pas une vertu générale parmi eux. On a vu la conſtance de pluſieurs victimes ſuccomber aux agonies de la torture ; leur foibleſſe & leurs plaintes completent alors le triomphe de leurs ennemis, & réfléchiſſent une idée de déshonneur ſur leurs concitoyens (2).

Les hoſtilités continuelles qui ſubſiſtent parmi les tribus américaines, produiſent des effets très-funeſtes. Comme ils n'ont pas aſſez d'induſtrie pour amaſſer, même dans le tems de paix, des proviſions de ſubſiſtance au-delà du néceſſaire, lorſque l'irruption d'un ennemi vient dévaſter leurs terres cultivées, ou les troubler dans leur chaſſe, c'eſt une calamité qui réduit preſque toujours à une extrême diſette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de reſſources ; tous les habi-

(1) Voyez la NOTE LXXII.

[3] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France III*, 248-385. De la Potherie, III, 48.

tans du distriĉt exposé à cette invasion sont forcés d'ordinaire à se réfugier dans les bois ou dans les montagnes, où ils ne trouvent que très-peu de moyens de subsister, & où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées, & le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons, comme ils jouissent rarement de quelqu'intervalle de paix, la perte des hommes est très-considérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine & la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont foibles, & plusieurs de celles qui étoient autrefois puissantes se sont épuisées par degrés, & ont à la fin disparu ; il n'en reste aujourd'hui que le nom (1).

Pour remédier à cet affoiblissement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre, & qui, par cet expédient préviennent leur extinĉtion totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les Sauvages que les considérations de politique. Presque tous leurs captifs étoient anciennement sacrifiés à la vengeance, & ce n'est que depuis que leur nombre a

[1] Charlevoix, *histoire de la nouvelle France*, *III*, 202-419. Gumilla, II, 227.

commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie, & prennent si absolument les mœurs ainsi que les passions du peuple qui les adopte (1), qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre leurs anciens concitoyens. Un changement si subit & si contraire à un des sentimens les plus puissans que donne la nature, paroîtroit étrange chez tous les peuples; mais il est encore plus inexplicable dans ces peuplades où les animosités sont si violentes & si profondement enracinées. Cela paroît cependant résulter naturellement des principes sur lesquels la guerre se fait en Amérique. Chez des nations dont l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'échange des prisonniers ne peut point avoir lieu. Du moment qu'un guerrier est pris à la guerre, sa tribu & ses parens le regardent comme mort (2). Il s'est couvert d'une honté ineffaçable en se laissant surprendre par un ennemi, & s'il revenoit avec cette tache à son honneur, ses plus proches parens ne le recevroient pas, & même ne voudroient pas avouer qu'ils le connoissent (3). Il y avoit même des tribus où

[1] Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III; 255. Lafitau, II, 308.

(2) Voyez la Note LXXIII.

[3] Lahoutan, II, 185.

l'on étoit encore plus rigoureux. Lorsqu'un prisonnier revenoit parmi les siens, ils croyoient devoir expier le déshonneur dont il avoit couvert son pays, en le mettant à mort sur le champ (1). Le malheureux prisonnier se voyant donc proscrit de sa patrie, & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement brisés, il n'éprouve aucune répugnance à contracter de nouveaux engagemens avec des étrangers qui, non-seulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite ressemblance des mœurs parmi les nations sauvages facilite & complette cette union, & rien n'empêche un prisonnier de transporter non-seulement ses services, mais même son affection à la communauté dans le sein de laquelle il vient d'être reçu.

Ils sont inférieurs dans la guerre aux nations policées.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hommes dans l'état sauvage, & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui fait prévenir les évenemens futurs & y pourvoir, ne connoissant ni l'union & la confiance mutuelle nécessaire pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordination non moins nécessaire pour en assurer l'exécution & le succès, les peuples sauvages

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* IV, *c.* 16. p. 173.

peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné ; mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite ; & toutes les fois que la guerre sera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supériorité de l'art (1). Les Péruviens & les Méxicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avoient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque les Européens allerent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une maniere encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des Naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés ; les querelles & les haines qui divisoient ces peuples sauvages, les empêchoient de se réunir pour former un plan de défense commune, & chaque tribu combattant à part, il fut aisé de les subjuguer toutes.

Arts des Améri-cains.

VI. Si les arts des peuples grossiers qui ne connoissent point l'usage des métaux, méritent qu'on y fasse quelqu'attention, ce n'est qu'autant qu'ils servent à faire connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Le premier sentiment de peine qu'un sauvage peut éprouver doit naître de

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

la maniere dont ſon corps eſt affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat ſous lequel il vit ; ſon premier ſoin ſera donc de chercher à ſe garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples ſauvages n'avoit des habillemens. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelqu'indécence à ſe montrer entiérement nu (1). Comme ſous un ciel doux on a peu beſoin de ſe défendre contre les injures de l'air, & que leur extrême indolence leur faiſoit éviter toute eſpece de travail qui n'étoit pas commandé par la néceſſité, tous les habitans des iſles & une grande partie de ceux du continent reſtoient dans cet état de nudité abſolue. D'autres ſe contentoient d'un léger vêtement pour ſatisfaire uniquement à la décence. Mais, quoique nus, ils n'étoient pas ſans quelque ſorte d'ornemens, & ils arrangeoient leurs cheveux de pluſieurs manieres différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nez & à leurs joues (2). Ils deſſinoient ſur leur peau une multitude de figures diverſes ; ils paſſoient beaucoup de tems & prenoient beaucoup de peine pour

Vêtemens & parure.

(1) Lery, *navigat. ap. de Bry*, III, *p.* 164 *Vie de Colomb*, *c.* 4 Venegas *hiſt. of Californ. p.* 70.

[2] Lery, *ap. de Bry*, III, 165. *Lettr. édif.* 20, 223.

parer leurs perſonnes d'une maniere bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occaſions ſans nombre d'exercer l'invention & l'induſtrie dans les pays où la parure eſt devenue un art très-compliqué, doit ſe trouver circonſcrite dans un cercle très-étroit, & bornée à un petit nombre d'objets chez des Sauvages nus ; auſſi ces peuples ne ſe contentent pas de ces ſimples ornemens dont nous avons parlé ; ils ont un ſingulier penchant à changer les formes naturelles de leur corps. Cette pratique étoit univerſelle chez les tribus les plus groſſieres de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'inſtant même où l'enfant eſt né. Quelques peuples, en lui comprimant les os du crâne encore mous & flexibles, lui applatiſſent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône ; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme carrée (1). Ils mettent ſouvent en danger la vie de leurs enfans par ſes efforts violens & abſurdes pour déranger le plan de la nature, ſous le vain pretexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenoient, ſoit pour orner leurs perſonnes ou pour changer leurs formes naturelles,

[1] Oviedo, *hiſt. Lib. III*, *c.* 5. Ulloa, I, 329. Labat, *voy.* II, 72. Charlevoix, III, Gumilla, I, 197. Acugna, *relat. de la riviere des Amazones.* II. 83 Lowſon's, *voy. to Carolina*, *pag.* 33.

ils semblent s'être moins proposé de plaire ou de s'embellir que de se donner un air plus imposant & plus redoutable. Leur goût de parure se rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux sexes une subordination si marquée qu'elle éteignoit jusqu'au desir de se paroître mutuellement aimables. L'homme auroit cru au-dessous de lui de se parer pour plaire à celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme son esclave. C'étoit lorsqu'un guerrier se proposoit d'être admis au conseil de sa nation, ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenoit ses plus beaux ornemens, & qu'il paroit sa personne avec le plus de recherche & de soin (1). Le vêtement parure des femmes étoit très-simple & peu varié ; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant étoit reservé aux hommes. Dans plusieurs tribus, les femmes étoient obligées de passer chaque jour une grande partie de leur tems à parer & à peindre leurs maris ; il ne leur restoit pas le loisir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes assez hautaine pour mépriser les femmes, ou assez insensible pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir paresseuses & négligentes, tandis que le goût de la parure qu'on

[1] Wafer's, *voy. p.* 142. Lery, *ap de Bry*, III, 167. Charlevoix. *hist. de la nouvelle France*, III, 216-222.

regarde comme leur paſſion favorite, eſt particuliérement réſervé à l'autre ſexe (1). C'étoit tout à la fois la diſtinction du guerrier & une de ſes plus ſérieuſes occupations (2). Un uſage des Américains qui, au premier coup-d'œil, paroît très-ſingulier & très-bizarre, n'eſt qu'un moyen ingénieux que leur ſagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvéniens de leur climat ſouvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'uſage des vêtemens, ſont dans l'uſage d'oindre leurs corps avec de la graiſſe d'animaux, des gommes viſqueuſes & des huiles de différentes eſpeces. Ils arrêtent par-là cette tranſpiration ſurabondante qui, ſous la zone torride, épuiſe la force de la conſtitution & abrege la durée de la vie humaine ; ils ſe garantiſſent en même tems contre l'exceſſive humidité qui regne pendant la ſaiſon des pluies (3). Ils mêlent auſſi en certain tems différentes couleurs avec ces ſubſtances onctueuſes, & couvrent leurs corps de cette compoſition. Sous cet impénétrable vernis, non-ſeulement leur peau ſe trouve défendue contre la chaleur pénétrante du ſoleil ; mais l'odeur où le goût de ce mê-

[1] Charlevoix, *hiſt. de la nouvelle Fr.*, III, 278-327. Laſitau, II, 53, Kalm, *voy. en Ameriq.* III, 273. Lery, *ap. de Bry*, III, 169. Purchas, *pilg.* IV, 1287. Ribas, *hiſt de los triumfos*, 472.

(2) Voyez la NOTE LXXV.

(3) Voyez la NOTE LXXVI.

lange écarte auſſi loin d'eux ces eſſaims innombrables d'inſectes qu'abondent dans les bois & dans les marécages, ſur-tout dans les climats chauds, & dont la perſécution feroit intolérable pour des hommes entiérement nus (1).

Après le ſoin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un Sauvage eſt de ſe former quelqu'habitation qui puiſſe lui procurer un abri pour le jour & une retraite pour la nuit. Le guerrier ſauvage regarde, comme un objet d'importance, tout ce qui eſt lié avec ſes idées de dignité perſonnelle, tout ce qui a quelque rapport à ſon caractere militaire ; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paiſible & inactive. Ainſi, quoiqu'il ſe montre fort recherché ſur ſa parure, il ne fait guère d'attention à l'élégance où à la commodité de ſon habitation. Les peuples ſauvages, trop éloignés encore de cet état de civiliſation où la maniere de vivre eſt regardée comme une marque de diſtinction, ne connoiſſant aucun de ſes beſoins qui ne peuvent ſe ſatisfaire que par différens genres d'induſtrie, reglent la conſtruction de leurs maiſons d'après leurs idées bornées du pur néceſſaire. Quelques-uns des peuples d'Amerique étoient encore ſi groſſiers & ſi peu éloignés de la ſimplicité pri-

[2] Labat. II, 73. Gumilla, I, 190-202. Bancroft, *nat. hiſtoire of Guyana.*, 81-280.

mitive de la nature, qu'ils n'avoient aucune eſpece de cabane. Dans cet état, ils ſe mettent à l'abri de l'ardeur du ſoleil ſous des arbres touffus, & la nuit ils ſe forment un couvert de branches & de feuilles (1). Dans les tems des pluies, ils ſe retirent ſous des abris formés par la nature ou creuſés de leurs propres mains (2). D'autres qui n'ont point de demeure fixe & qui errent dans les forêts à la recherche du gibier, ſe logent pour un tems dans des huttes qu'ils conſtruiſent avec facilité, & qu'ils abandonnent ſans peine. Les habitants de ces vaſtes plaines, inondées par le débordement des rivieres dans les groſſes pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, conſtruiſent des cabanes ſur des baſes élevées & fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des arbres, & ſe garantiſſent par-là de la grande inondation dont ils ſont environnés (3). Tels ont été les premiers eſſais des peuples les plus ſauvages de l'Amérique pour ſe former des habitations. Parmi ceux mêmes qui étoient plus induſtrieux, & dont la réſidence étoit fixe, la ſtructure des maiſons étoit extrê-

(1) Voyez la NOTE LXXVII.

(2) *Lettr édif.* II 176 V, 273. Venega *hiſt. of Californ. I.*, 176. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, *p.* 55. Gumilla, I, 313. Bancroft, *nat. hiſtoire of Guiana*, 277.

[3] Gumilla, I, 225. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IX*, *c.* 6. Oviedo, *ſommar. page* 53, C.

mement ſimple & groſſiere : c'étoient de miſérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, ſans s'embarraſſer de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient ſi baſſes qu'on ne pouvoit y entrer qu'en ſe courbant juſqu'à terre ou en rampant ſur ſes mains. Elles étoient ſans fenêtres, & le toît étoit percé d'un grand trou par où ſortoit la fumée.

Il ſeroit au-deſſous de la dignité de l'hiſtoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de ſuivre les voyageurs dans les autres détails circonſtanciés de leurs relations. Un ſeul trait mérite d'être obſervé, parce qu'il eſt ſingulier & qu'il jette du jour ſur le caractere du peuple. Il y avoit quelques maiſons aſſez grandes pour y loger quatre-vingt ou cent perſonnes. Elles étoient baties pour recevoir différentes familles qui habitoient enſemble ſous le même toît (1), ſouvent autour d'un feu commun, ſans aucune eſpece de cloiſon ou de ſéparation entre les eſpaces qu'elles occupoient reſpectivement. Lorſque les hommes ont acquis des idées diſtinctes de propriété, ou qu'ils ſont aſſez attachés à leurs femmes pour les obſerver avec inquiétude & avec jalouſie, les familles commencent à ſe ſéparer & à s'établir dans des maiſons particulieres, où cha-

[1] Voyez la NOTE LXXVIII.

cun puiſſe garder & défendre ce qu'il a intérêt de conſerver. Cette forme ſinguliere d'habitation chez les Américains, peut donc être conſidérée non-ſeulement comme l'effet de la communauté des biens qui ſubſiſtoit parmi les différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumé à une parfaite égalité, un tel arrangement n'auroit pas pu avoir lieu. S'ils avoient eu une ſenſibilité prompte à s'alarmer, ils n'auroient pas expoſé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naiſſent de ce mêlange des différens ſexes. On ne peut s'empêcher en même tems d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations, où des familles nombreuſes ſont ainſi entaſſées ; il n'y a que des hommes d'un caractere très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui dans une ſemblable ſituation puiſſent éviter le tumulte & les animoſités (1).

Après avoir pourvu à ſon vêtement & à ſon habitation, le Sauvage doit ſentir la néceſſité de ſe faire des armes convenables pour attaquer ou repouſſer un ennemi ; c'eſt un objet qui a exercé de bonne

(1) *Journal de Grillet & de Bechamel dans la Guyane*, *p.* 65 Lafitau I, *Mœurs*, *&c. II*, 4. Torquemada, *monarq.* I, 227. Joutel, *Journ. hiſt.* 217. Lery, *hiſtoire Braſil. ap. de Bry*, *III* 238. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 67.

heure l'induſtrie & l'invention des peuples les moins civiliſés. Les premieres armes offenſives furent ſans doute celles que le hafard préſenta, & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner dûrent être extrêmement ſimples & groſſiers. Des maſſues faites de quelque bois peſant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe eſt armée d'un caillou ou d'un os de quelqu'animal ſont des armes connues aux nations les plus groſſieres; mais qui ne pouvoient ſervir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché enſuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine diſtance: l'arc & les fleches ſont la premiere invention qu'ils aient imaginée pour cet objet; cette eſpece d'arme s'eſt trouvée chez des peuples qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété, & l'uſage en eſt familier aux habitans de toutes les parties du globe. Il eſt cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus aſſez dépourvues d'induſtrie pour n'avoir pas encore fait une découverte ſi ſimple (1), & qui paroiſſoient ne connoître l'uſage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la conſtruction n'eſt pas plus compliquée que celle de l'arc, & dont l'uſage n'eſt pas moins ancien chez pluſieurs nations étoit peu connue des habitants de l'Amérique.

[1] Piedrahita, *conq. del nuevo reyno*, 9-12.

ſeptentrionale (1) ou des iſles ; mais elle paroît avoir été connue de quelques tribus dans le continent méridional (2). Les Naturels de quelques provinces du Chili, & les Patagons qui habitent l'extrêmité méridionale de l'Amérique, ont une arme qui lui eſt propre. Ils attachent des pierres groſſes environ comme le poing, à chaque extrêmité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adreſſe, qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils viſent (3).

Uſtenſiles domeſtiques.

Chez des peuples qui ne connoiſſent guère d'autre occupation que la guerre & la chaſſe, les principaux efforts de l'eſprit & de l'induſtrie ont dû naturellement ſe diriger vers ces deux objets (4). A l'égard de tous les autres, leurs beſoins & leurs deſirs étoient ſi bornés, que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement ſimples, leurs uſtenſiles domeſtiques étoient très groſſiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaiſſeaux de terre, & de les

[1] *Naufr. de Alv. Nun. Cabeca de Vaca*, c. X. page 12.

[2] Piedrahita, p. 16. Voyez la NOTE LXXIX.

(3) Ovalle, *relat. of Chili.* Churchil, *collect.* III, 82. Falkner's *deſcr. of Patag. page* 130.

[4] Voyez la NOTE LXXX.

cuire au soleil, de maniere qu'ils pouvoient supporter le feu. Les habitants de l'Amérique septentrionale creusoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la remplissoient d'eau qu'ils faisoient bouillir en y jetant de pierres rougies au feu (1) : ils se servoient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs alimens. On peut regarder cette invention comme un pas vers le raffinement & le luxe ; car dans le premier état de société, les hommes ne connoissent d'autres moyens d'apprêter leurs alimens, que celui de les faire griller sur le feu ; & dans plusieurs peuplades américaines, c'est la seule espece de cuisine qui soit encore connue (2). Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les Sauvages du nouveau monde, c'est la construction de leurs canots. Un Esquimau, enfermé dan son bateau d'os de baleine, couvert de peau de veau marin, peut braver cet océan orageux où la stérilité de son pays le force à chercher la principale partie de sa subsistance (3). Les Naturels du Canada se hasardent sur leurs rivieres & sur leurs lacs dans des bâteaux faits d'écorces d'arbre, & si légers que deux hommes peuvent les porter lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la na-

Maniere de cuire les alimens.

Construction des canots.

[1] Charlevoix, *hist. de la Nouvelle France III*, 332.

(2) Voyez la NOTE LXXXI.

(3) Ellis, *voy. á la baie d'Udson*, 133.

vigation (1) C'eſt dans ces fragiles bâtimens qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (2). Les habitants des iſles & du continent méridional ſe font des canots en creuſant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre, & quoique ces bâtimens paroiſſent lourds & mal conſtruits, ils s'en ſervent avec tant de dextérité, que des Européens qui connoiſſent tous les progrés qu'a fait la ſcience de la navigation, ont été donnés de la rapidité de leurs mouvemens & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bâteaux de guerre ſont aſſez grands pour contenir quarante ou cinquante perſonnes : les canots dont ils ſe ſervent pour la pêche & les petits voyages, ont moins de capacité (3). La forme, ainſi que les matériaux de ces différens bâtimens, eſt très-bien adaptée au ſervice pour lequel ils ſont deſtinés ; & plus on les examine avec ſoin, plus on admire le mécaniſme & la convenance de leur conſtruction.

Indolence avec laquelle ils travaillent.

Dans tous les efforts d'induſtrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractere qui ſe marque d'une maniere ſenſible. Ils commencent un travail ſans ardeur, le continuent avec peu d'activité, &, comme les enfans, s'en laiſſent aiſément diſtraire. Même dans les

(1) Voyez la NOTE LXXXII.
[2] Lafitau, *mœurs des Sauv.* II, 213.
(3) Labat, *voy.* II, 91-131.

opérations qui paroissent les plus intéressantes, & où les plus puissans motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une mollesse & une langueur extrême. L'ouvrage avance sous leurs mains avec tant de lenteur, qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de végétation (1). Ils emploient quelquefois plusieurs années à faire un canot, de maniere qu'il commence à pourrir de vieillesse avant d'être achevé. Ils laisseront périr une partie de toît avant de finir l'autre (2). L'opération manuelle la plus facile consume un grand espace de tems; & ce qui chez les nations policées demanderoit à peine quelque effort d'industrie, est pour les Sauvages une longue & pénible entreprise. Cette lenteur, dans l'exécution des travaux de toute espece, peut êtreattribuée à différentes causes. Pour des Sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie réguliere, le temps est de si peu d'importance, qu'ils n'y attachent aucun prix; & pourvu qu'ils puissent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarrassent jamais du tems qu'il leur en a couté. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si peu commodes que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'ar-

[1] Gumilla II, 297.
(2) Bode, *relat. des Caraïbes*, p. 22.

tiſte le plus habile & le plus induſtrieux auroit bien de la peine à venir à bout du travail le plus ſimple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante, ou l'os de quelqu'animal : il n'y a que le tems qui puiſſe ſuppléer à ce défaut des moyens ; mais c'eſt le tempérament flegmatique & froid particulier aux Américains, qui rend ſur-tout leurs opérations ſi languiſſantes. Il eſt preſqu'impoſſible de les tirer de cette indolence habituelle ; & à moins qu'ils ne ſoient engagés dans une expédition de guerre ou de chaſſe, ils paroiſſent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'eſt pas aſſez forte pour donner l'eſſor à cet eſprit inventif qui ſuggere des expédiens pour abréger & faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche ; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever ſont faſtidieux & pénibles (1). Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connoiſſance, de leurs inſtrumens, & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractere propre des Américains ſe remarque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience & de l'aſſiduité au travail ; ils ſavent copier avec une exactitude ſervile & minutieuſe ; mais ils montrent peu d'invention & toujours une grande lenteur. Mal-

(2) Voyez la NOTE LXXXIII.

gré l'inſtruction & l'exemple, l'eſprit de ce peuple prédomine, leurs mouvemens ſont naturellement peſans & il eſt inutile de les preſſer d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* eſt une expreſſion familiere parmi les Eſpagnols de l'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de tems & de travail (1).

VII. Il n'y a aucune circonſtance dans la deſcription des peuples ſauvages qui ait excité une plus grande curioſité que leurs opinions & leurs pratiques religieuſes ; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou repréſentées avec moins de fidélité. Les prêtres & les miſſionnaires ſont les perſonnes qui ont eu le plus d'occaſion de ſuivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civiliſées ; mais leur eſprit, prévenu des dogmes de leur propre religion, & accoutumé à ſes inſtitutions, eſt toujours porté à découvrir, dans les opinions & les rits de tous les peuples, quelque choſe qui reſſemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altere la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les inſtitutions qu'ils obſervent, non à les expliquer conformément aux idées groſſieres du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des

[1] Ulloa, *voyage* I, 335. *Lettr. édif.* 15-348.

idées qu'il eſt capable d'avoir, & le ſuppoſent inſtruit de principes & de faits dont il eſt impoſſible qu'il ait la connoiſſance. De-là quelques miſſionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que ſurprenantes d'une connoiſſance diſtincte des myſteres ſublimes & des inſtitutions particulieres du chriſtianiſme. En interprétant arbitrairement certaines expreſſions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoiſſoient la doctrine de la trinité, de l'incarnation du fils de Dieu, de ſon ſacrifice expiatoire, de la vertu de la croix & de l'efficacité des ſacremens (1). On ſent que des guides ſi crédules & ſi peu éclairés ne méritent guère de confiance.

Mais lors même que nous choiſirons avec le plus grand ſoin nos autorités, il ne faut pas les ſuivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuſes des peuples ſauvages eſt enveloppée de difficultés particulieres, & il faut ſouvent s'arrêter pour ſéparer les faits qu'on rapporte d'avec les raiſonnemens dont ils ſont accompagnés, & les théories qu'on en veut déduire. Pluſieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du ſujet dont ils s'occupoient, qu'attentifs

[1] Venegas I, 88-92. Torquemada, II, 445; Garcia, *origen.* 122 Herrera, *decad.* 4 *lib. IX*, *c.* 7, *décad.* 5, *lib. IV*, *c.* 7.

à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les ſentimens, ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (1).

Il y a deux points fondamentaux ſur leſquels eſt établi le ſyſtême entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les ſeules lumieres de la nature. L'un regarde l'exiſtence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'eſt un objet non-ſeulement de curioſité, mais auſſi d'inſtruction, que d'examiner quelles étoient les idées des Naturels de l'Amérique ſur ces points importants. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laiſſant à d'autres l'examen des opinions ſubordonnées & le détail des ſuperſtitions locales. Bornée à deux articles.

Quiconque a eu occaſion d'obſerver les opinions religieuſes des hommes des dernieres claſſes de la ſociété même chez les nations les plus éclairées & les plus civiliſées, trouvera que leur ſyſtême de croyance leur été communiqué par l'inſtruction, & n'eſt point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuſe partie du genre humain condamnée au travail, dont l'occupation principale & preſqu'unique eſt de s'aſſurer une ſubſiſtance, conſidére, ſans beauconp de réflexions, le plan & les opérations de la nature, & n'a ni le loiſir, ni la capacité d'entrer dans ces ſpé- Exiſtence de Dieu.

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

culations subtiles & compliquées qui conduisent à la connoissance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie sauvage, de pareilles recherches sont absolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent seulement à se développer, & leurs premiers efforts se portent sur un petit nombre d'objets de premiere nécessité; quand l'esprit n'est pas encore assez étendu pour se former des idées générales & abstraites; quand le langage est tellement borné qu'il manque de mots pour distinguer tout ce qui n'affecte pas quelques-uns des sens, il seroit absurde de prétendre que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause & l'effet, ou qu'il put s'élever de la contemplation de l'un à la connoissance de l'autre, & se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de l'univers. Par-tout où l'esprit a été étendu par la philosophie & éclairé par la révélation, l'idée de création est devenue si familiere, que nous ne réfléchissons guère combien cette idée est abstraite & profonde, & combien d'observations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoissance de ce principe élémentaire de la religion. Aussi a-t-on découvert en Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un Etre suprême, ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce

ſpectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde préſente à leurs regards, ne ſongeant ni à réfléchir ſur ce qu'ils ſont eux-mêmes ni à rechercher quel eſt l'auteur de leur exiſtence, les hommes dans l'état ſauvage conſument leurs jours, ſemblables aux animaux qui vivent autour d'eux, ſans reconnoître ni adorer aucune puiſſance ſupérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour déſigner la Divinité, & les obſervateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune inſtitution, aucun uſage qui parût ſuppoſer qu'ils reconnuſſent l'autorité d'un Dieu, & qu'ils s'occupaſſent à mériter ſes faveurs (1). Ce n'eſt cependant que dans l'état de nature le plus ſimple, & lorſque les facultés intellectuelles de l'homme ſont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-deſſus des animaux, qu'on obſerve cette ignorance abſolue de toute puiſſance inviſible. Mais l'eſprit humain naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui lorſqu'el-

[1] Biet, 539. Lery; *ap de Bry*, III, 221. Nieuhoff, *Churchill. coll.* II, 132. *Lettr. édif.* 2, 177, *id.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *deſcr. del grand Chaco*, 59. Gumilla, II 156. Rochefort, *hiſt. des Antilles*, *p.* 468. Margrave, *hiſt. in append. de Chilienſibus*, 286. Ulloa, *notic. Améric.* 335, *&c.* Barrere, 218-219. Harcourt, *voy. to Guiana* Purchas, *Pilgr.* IV, *page* 1273, *Account of Braſil*, *by a Portugueſe*, *ibid. page* 1189, Jones's, *journal*, *page* 59. Voyez la NOTE LXXXV.

les ſont corrigées & épurées, ſont deſtinées à être une grande ſource de conſolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres inviſibles & puiſſans dans les uſages de pluſieurs tribus américaines qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété. Ces notions ſont dans l'origine vagues & obſcures, & paroiſſent plutôt provenir d'un ſentiment de crainte pour des maux dont l'homme eſt menacé, que d'un ſentiment de reconnoiſſance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature pourſuit ſon cours avec une régularité conſtante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure, ſans en rechercher la cauſe; mais tout écart de cette marche réguliere le frappe & l'étonne. Lorſqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'eſt point accoutumé, il en cherche les cauſes avec une curioſité active. Son entendement eſt incapable de les démêler; mais l'imagination, qui eſt une faculté de l'ame plus ardente & plus audacieuſe, décide ſans héſiter : elle attribue les événemens extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres inviſibles, & ſuppoſe que le tonnerre, les tremblemens de terre & les ouragans, ſont leur ouvrage. On a trouvé chez pluſieurs nations groſſieres quelques idées confuſes d'une puiſſance ſpirituelle ou inviſible, dirigeant les fleaux naturels qui déſolent la terre & épouvantent ſes

habitans (1). Mais indépendamment de ces calamités, les peines & les dangers de la vie sauvage sont si multipliés, l'homme dans cet état se trouve souvent dans des situations si critiques, que son esprit est forcé, par le sentiment de sa propre foiblesse, de recourir à l'action d'une puissance & d'une intelligence supérieure aux forces humaines. Abbatu par les calamités qui l'oppriment, exposé à des dangers qu'il ne peut repousser, le Sauvage ne compte plus sur lui-même ; il sent toute son impuissance & ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux, que par l'interposition de quelque bras invisible. Ainsi l'on trouve que chez toutes les nations ignorantes, les premières pratiques qui présentent quelques ressemblances avec des actes de religion, n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut souffrir ou rédouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des Naturels de l'Amérique septentrionale, étoient des especes d'amulets ou de charmes, auxquels ils attribuoient la vertu de préserver de tout événement fâcheux ceux qui y mettoient leur confiance ; ou bien on les regardoit comme des esprits tutélaires, dont on pouvoit implorer le secours dans des circonstances malheureuses (2). Les habitans des isles admettoient des êtres qu'ils

[1] Voyez la NOTE LXXXVI.

[2] Charlevoix *hist. de la nouv. Fr. III*, 843. Creuxii, *hist. Canad. page* 82.

appelloient *Cemis*, qu'ils regardoient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espece humaine ; ils représentoient ces terribles divinités sous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaiser leur courroux (1). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de religion plus étendues, & qui reconnoissoient des êtres bons qui se plaisoient à faire le bien, ainsi que des êtres méchans qui aimoient à faire le mal ; mais chez ces peuples mêmes la superstition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ses efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, sans avoir besoin de prieres ni de reconnoissance ; ainsi leur unique soin étoit de chercher à conjurer & à fléchir la colere des puissances malfaisantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (2).

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agens invisibles ;

(1) Oviedo, *lib. III, c.* 1. *page* 3 P. Martyr, *dec. page* 102.

(2) Dutertre II, 365. Borde, *page* 14 *Stato of Virginia, by a native,* *Boock*, *III*, *page* 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroft. *nat. hist. of Guiana*, 309.

& tel étoit presqu'universellement le vil & grossier objet de leurs superstitions. Si nous pouvions remonter à la source des idées des autres nations jusqu'à ce premier état de société où l'histoire commence de les offrir à nos regards, nous appercevrions une ressemblance frappante entre leurs opinions & leurs pratiques, & celles dont nous venons de parler ; nous nous convaincrions aisément que dans des circonstances semblables l'esprit humain suit par-tout à peu-près la même route dans ses progrès, & arrive presqu'aux mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une maniere sensible dans tous les systêmes de superstition formés dans cet état de société, & les notions les plus exaltées des hommes, se bornent à une idée obscure de certains êtres, dont la puissance, quoique surnaturelle, est limitée dans ses objets comme dans ses moyens.

Diversités remarquables dans les opinions religieuses.

Chez d'autres peuples qui sont unis en société depuis plus long-tems, ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on apperçoit quelqu'étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle, à laquelle tous les êtres doivent leur existence ; & si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paroissent reconnoître, une puissance

divine qui a fait le monde & qui dispose de tous les événemens. Ils l'appellent le *grand esprit* (1).

Mais ces idées sont vagues & confuses ; & lorsqu'ils essayent de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très-différent de celui que nous y attachons, & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de l'homme ; & ils débitent sur les qualités & les opérations de ces divinités, des fables trop absurdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'histoire. Ces mêmes peuples ne connoissent aucune forme établie de culte public ; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni ministres spécialement consacrés à leur service. Les différentes cérémonies & pratiques superstitieuses reçues parmi eux, leur ont été transmises par tradition, & ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorsque des circonstances particulieres, les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à reconnoître la puissance & à implorer la protection de quelques êtres supérieurs (3).

Systêmes des Natchez.

La tribu des Natchez & les naturels de

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 343. Segard, *voy. au pays des Hurons*, 226.

[2] Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 345. Colden, I, 17.

Bogota font beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion, ainſi que dans leurs inſtitutions politiques, que les autres nations ſauvages de l'Amérique ; & il n'eſt pas moins difficile de trouver la cauſe de cette diſtinction, que de celle dont nous avons déja parlé. Le ſoleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel ; comme l'emblême le plus pur de leur divinité ; ces temples étoient conſtruits avec une grande magnificence, & décorés de différens ornemens, autant que le comportoit leur groſſiere architecture. Ils avoient des miniſtres chargés de veiller à l'entretien du feu ſacré. La premiere fonction du chef de la nation, étoit un acte d'obéiſſance au ſoleil tous les matins ; & à certains tems de l'année ; il y avoit des fêtes établies, qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais ſans répandre du ſang (1). Ces fêtes ſont la pratique des ſuperſtitions la plus raffinée qu'on ait trouvée en Amérique, & peut-être une des plus naturelles & des plus ſéduiſantes. Le ſoleil eſt la ſource apparente de la joie, de la fécondité & de la vie répandues ſur toute la nature ; & tandis que l'eſprit humain, dans ſes premiers eſſais de ſpéculation, contemple & admire la puiſſance univer-

[1] Dumont, I, 158. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 41-429. Lafitau, I, 167.

ſelle & active de cet aſtre, il eſt naturel que ſon admiration s'arrête à ce qui eſt viſible, ſans pénétrer juſqu'à la cauſe qu'il ne voit pas, & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaiſant de l'Etre ſuprême un culte qui n'eſt dû qu'à ſon auteur. Comme le feu eſt le plus pur & le plus actif de tous les élémens, & qu'il reſſemble au ſoleil par quelques-unes de ſes qualités & de ſes effets, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a été choiſi pour emblême de l'action puiſſante de cet aſtre. Les anciens Perſes, peuple bien ſupérieur à tous égards aux nations ſauvages dont je rappelle les uſages; fonderent leur ſyſtême religieux ſur les mêmes principes, & établirent des formes de culte public moins groſſieres & moins abſurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du ſecours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de ſociété ſi différens, eſt une des circonſtances les plus ſingulieres & les plus inexplicables qui ſe rencontrent dans l'hiſtoire des révolutions humaines.

A Bogota, le ſoleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le ſyſtême de religion y étoit plus régulier & plus complet, quoique moins pur, que celui des Natchez. Il avoit des temples, des autels, des prêtres, des ſacrifices, & tout ce long cortege

de cérémonies que la ſuperſtition introduit par-tout où elle s'arroge un empire abſolu ſur l'eſprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rits cruels & ſanguinaires : il offroit à ſes dieux des victimes humaines, & pluſieurs de ſes uſages reſſembloient beaucoup aux inſtitutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie & les mœurs. (1).

Leurs idées ſur l'immortalité de l'ame.

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les ſentimens des Américains étoient plus uniformes. L'eſprit humain, lors même qu'il n'eſt encore ni éclairé ni fortifié par la culture, ſe révolte à la penſée d'une diſſolution totale, & ſe plaît à s'élancer par l'eſpérance dans un état d'exiſtence future. Ce ſentiment produit dans l'homme par la conſcience de ſa propre dignité, & par un inſtinct ſecret qui le porte vers l'immortalité, eſt univerſel, & peut être regardé comme naturel à l'eſpece humaine : il eſt la baſe des eſpérances les plus ſublimes de l'homme dans l'état de ſociété le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette douce conſolation, même dans l'état de ſociété le plus ſimple & le plus groſſier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions, plus vague

[1] Piedrahita, *conquiſtas dél nuev. reyno*, p. 17. Herrera, *déc. 6*, *lib. V*, *c. 6*.

& plus obscure, en d'autres, plus développée & plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les Sauvages les plus grossiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence: ils esperent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printems éternel; où les forêts abondent en gibier & les rivieres en poisson; où la famine ne se fait jamais sentir, & où ils jouiront sans travail & sans peine de tous les biens de la vie. Mais en se formant ces premieres idées si imparfaites d'un monde invisible, les hommes supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes desirs, & de suivre les mêmes occupations; en conséquence ils doivent naturellement réserver les distinctions & les avantages dans cet état futur, aux qualités & aux talens qui sont ici-bas l'objet de leur estime. Ainsi les Américains accordoient le premier rang dans la terre des esprits, au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux & le plus hardi, à ceux qui avoient surpris & tué le plus d'ennemis, qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs & dévoré leur chair (1). Ces idées

[1] Lery, *ap. de Bry*, III, 222. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 551. De la Potherie, II, 40, III, 5.

étoient si généralement répandues, qu'elles ont donné naissance à une coutume universelle, qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir, & l'explication la plus claire de ce qu'ils esperent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carriere dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense & sans provisions ; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leur fleches & les autres armes employées dans la chasse & dans la guerre ; on dépose dans leur tombeau des peaux ou des étoffes propres à faire des vêtemens, du bled d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques, & tout ce qu'on met au nombre des choses nécessaires de la vie (1). Dans quelques provinces, lorsqu'un cacique ou chef venoit à mourir, on mettoit à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris & de ses esclaves, qu'on enterroit avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité & être accompagné des mêmes personnes dans son autre vie (2). Cette per-

[1] Chronica, de Cieca de Leon, *c.28*. Sagard, 288. Creuxii, *hist. canad. p.* 91. Rochefort, *hist. des Antilles*, 68. Biet, 391. De la Potherie, II, 44, III, 8. Blanco, *convers. de piritu*, *p.* 35.

[2] Dumont, *mémoire sur la Louisiane*, I, 208. Oviedo, *lib. V*, *c.* 3. Gomera, *hist. gén. c.* 28. P. Martyr, *dec.* 304. Charlevoix, *hist. de la nouv. fr. III*, 421. Herrera, *dec. 1*, *lib. III*, *c.* 3. Melchior Hernandez, *mémor. de Chiriqui*, *coll.*

suasion est si profondément enracinée qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires, & solliciter comme une grande distinction le privilege d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection & de dévouement, & à réduire le cortege d'un chef chéri à un nombre modéré, & tel que la tribu n'en souffrit pas pas un dommage trop considérable (1).

Superstition liée avec la piété.

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rits & des pratiques qui ressemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, & sont l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus foibles & moins exercées, que l'esprit humain est plus porté à sentir & à montrer cette vaine curiosité. Etonné des événemens dont il est impossible de concevoir la cause, il y suppose naturellement quelque chose de merveilleux & de mistérieux : alarmé d'un autre côté par des circonstances dont il ne peut prévoir la suite & les effets, il est obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de sa propre intelligence. Par-tout où la superstition a fait assez de progrès pour former un systême régulier,

orig. papers, I, caron de Cieca Leon, c. 33.

(1) Voyez la NOTE LXXXVII.

ce desir de percer dans les secrets de l'avenir se trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux ; les prêtres, comme ministres du ciel, prétendent annoncer ses oracles. Ils sont les seuls devins, augures & magiciens qui possedent l'art important & sacré de découvrir ce qui est caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples sauvages qui ne reconnoissent point de puissance qui gouverne le monde ; qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuses, la curiosité de lire dans l'avenir & de découvrir ce qui est inconnu, tient à un principe différent, & tire sa force d'un autre association d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état sauvage sont, ainsi que celles des animaux, en petit nombre, mais extrêmement violentes l'impatience de la souffrance & le desir de retrouver la santé lui inspirent aisément un respect extraordinaire pour ceux qui se vantent de connoître la nature de ces maladies, ou d'en prévenir les funestes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient si ignorans sur la structure du corps humain, qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangemens qui pouvoient y survenir, ni de la maniere dont ils se terminoient. L'enthousiasme réuni souvent à la ruse suppléoit à la science. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence surnaturelle, & prescri-

voient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies mystérieuses auxquelles on supposoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du merveilleux, si naturels à des hommes ignorans, favorisoient l'imposture, & les disposoient à en être aisément dupes. les premiers médecins des Sauvages sont des especes de magiciens qui se vantent de connoître le passé & de prédire l'avenir. Les enchantemens, la sorcellerie, & diverses cérémonies aussi vaines que bizarres, sont les moyens qu'ils emploient pour chasser les causes imaginaires du mal (1); & pleins de confiance sur l'efficacité de ces moyens, il prédisent hardiment quel sera le destin de leurs malades. Ainsi la superstition dans sa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de se délivrer d'un mal présent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut orignairement entée sur la médecine, non sur la religion. Un des premiers & des plus sages historiens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination & celui de la médecine chez les habitans d'Hispaniola (2). Mais cela n'étoit pas particulier à ces peuples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs qui s'ap-

[1] P. Melch. Hernandez. *memor. de cheriqui*, *collect. orig. p.* 1.

(2) Oviedo, *lib. V*, *c.* 1.

pelloient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, &c. ſuivant les différens endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus reſpectives, comme les *Buhitos* l'étoient à *Hiſpaniola*. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'obſerver l'eſprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme eſt naturellement diſpoſé à s'allarmer de craintes chimériques, & à ſe bercer d'eſpérances imaginaires, ils inſpiroient aiſément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantemens & dans la certitude de leurs prédictions (1).

La ſuperſtition s'étend par degrés.

Lorſque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puiſſance ſurnaturelle qui agit dans certains cas, ils ſont aiſément portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne ſuppoſerent pas long-tems que l'efficacité des conjurations fut bornée à un ſeul objet : ils y eurent recours dans toutes les ſituations de danger ou de malheur. Lorſqu'ils éprouvoient des déſaſtres à la guerre lorſqu'ils étoient contrariés dans leur chaſſe par des contretems imprévus, lorſque les inondations ou la ſechereſſe menaçoient leurs moiſſons, ils appelloient leurs magiciens, & leur faiſoient commencer leurs enchantemens,

[1], Herrera, *dec. 1*, *lib. III*, *c.* 4. Osborne, *collect. II*, 860. Dumont, *169*. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr. III*, 361. Lawſon, *nouv. Carol.* 214. Ribas, *triumf. p. 17*. Biet, 186. De la Potherie, II, 35.

pour découvrir la cauſe de ces calamités, ou pour prédire qu'elle en ſeroit l'iſſue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés & ſe manifeſtoit dans toutes les circonſtances de la vie : chaque individu qui ſe trouvoit dans quelqu'embarras, ou qui vouloit s'engager dans quelqu'entrepriſe importante, ne manquoit pas de conſulter le ſorcier, & de diriger ſa conduite ſur les inſtructions qu'il recevoit. C'eſt ſous cette forme que la ſuperſtition ſe montre chez les peuples les plus ſauvages de l'Amérique ; & la divination y eſt un art tenu dans la plus haute eſtime. Long-tems avant que l'homme ait porté la connoiſſance d'une divinité juſqu'au point qui inſpirent le reſpect & conduit à un culte, nous le voyons lever une main préſomptueuſe pour écarter le voile ſalutaire ſous lequel la providence a voulu cacher ſes deſſeins aux regards des humains ; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les myſteres de l'adminiſtration divine. C'eſt une preuve des progrès & de la maturité de l'eſprit humain que de reconnoître & d'adorer une puiſſance modératrice de l'univers ; mais le vain deſir de pénétrer dans l'avenir n'eſt qu'une erreur de ſon enfance & une preuve de ſa foibleſſe.

(1) Charlevoix, *hiſt de la nouv Fr III*, 3. Dumont I, 137. Fernandez, *relat. de chiquit. p.* 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

C'est à cette même foiblesse qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les songes, leur soin d'observer les présages, leur attention au ramage des oiseaux & aux cris des animaux, ils regardent toutes ces circonstances comme des indications des événemens futurs, & si quelques-uns de ces pronostics leur paroît défavorable, ils renoncent aussi-tôt à l'entreprise qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

Si l'on veut se former une idée complete des nations sauvages de l'Amérique, il ne faut pas passer sous silence quelques coutumes singulieres, qui quoiqu'universelles & caractéristiques, n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs. Coutumes particulieres.

L'amour de la danse est une passion favorite des Sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur tems se consume dans un état de langueur & d'indolence sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser, ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrerent pour la premiere fois en Améri- Amour de la danse.

[1] Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* *III*, 262-353. Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 120. Creuxii, *hist. Canad.* 84. Techo, *hist. of Parag.* Churchil, *collect.* *VI*, 37. De la Potherie, III, 6.

que, ils furent étonnés de ce goût extrême des Naturels pour la danse ; ils voyoient avec étonnement un peuple, presque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portoit. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appellée un amusement. C'est une occupation sérieuse & importante qui se mêle à toutes les circonstances de la vie publique & privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades américaines, les embassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solemnelle & présentent le calumet ou emblême de paix : les Sachems de l'autre tribu le reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime le ressentiment dont ils sont animés & la vengeance qu'ils méditent (2). S'ils veulent appaiser la colere de leurs dieux ou célébrer leurs bienfaits ; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami (3), ils ont des danses convenables à chacune de ces situations & appropriées aux sentimens divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse

[1] De la Potherie, *hist.* *II*, 17. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 211, 297, Lahontan, I, 100-137. Hennepin, *découv.* 149.

[2] Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 298. Lafitau, I, 523.

[3] Joutel, 343. Gomara, *hist gén. c.* 196.

comme le moyen le plus efficace de lui rendre la ſanté ; & s'il ne peut pas ſupporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou ſorcier exécute la danſe lui-même, comme ſi la vertu de ſa propre activité pouvoit ſe tranſmettre à ſon malade (1).

Toutes leurs danſes ſont des imitations de quelqu'action, & quoique la muſique qui en regle les mouvemens ſoit d'une extrême ſimplicité & choque l'oreille par ſa plate monotonie, quelques-unes de leurs danſes paroiſſent très-expreſſives & très-animées. La danſe de guerre eſt peut-être la plus frappante de toutes ; c'eſt la répréſentation d'une campagne américaine complete. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec leſquelles ils campent, l'adreſſe avec laquelle ils placent des détachemens en embuſcade, la maniere de ſurprendre l'ennemi, le tumulte & la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts & de ſe ſaiſir des priſonniers, le retour triomphant des vainqueurs & les tourmens des victimes, ſont mis ſucceſſivement ſous les yeux des ſpectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur & d'enthouſiaſme, leurs geſtes, leurs phyſionomies, leurs voix ſont ſi bizarres & ſi conformes à

[1] Denys, *hiſt. nat.* 189 Brikell. 372. De la Potherie, II, 36.

leurs situations respectives, que les Européens ont peine à croire que ce soit une scene d'imitation, & ne peuvent la voir sans de vives impressions d'horreur & de crainte (1). Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses américaines, elles présentent une circonstance remarquable qui se lie avec le caractere de la race entiere. Les chansons, les danses & les amusemens des autres nations, emblêmes des sentimens qui échauffent leurs cœurs; sont souvent destinés à exprimer ou à exciter cette sensibilité qui attache les deux sexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette passion est telle que l'amour y est presque le seul objet des fêtes & des plaisirs; & comme les peuples grossiers ne connoissent point la delicatesse des sentimens & ne sont point accoutumés à déguiser les émotions de leur ame, leurs danses sont souvent licencieuses & indécentes. Telle est la *Calenda* dont les Naturels d'Afrique sont si passionnés (2): telles sont les danses des jeunes filles d'Asie qui semblent exciter tous les desirs de la volupté dans ceux qui en sont témoins. Mais chez les Américains qui, par des causes qu'on a déja expliquées, sont plus froids & plus indifférens pour les femmes,

[1] De la Potherie II, 116. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III*, 197 Lafitau I, 523.

(2) Adanson, *voy. au Sénégal*, *p. 3*. Labat, *voy. IV*. 463. Sloane, *nat. hist. of Jamaïca*, *introd. p.* 48. Fermin, *desc. de Surinam*, *I*, 139.

les

les idées d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes & leurs divertiſſemens. Leurs chanſons & leurs danſes ſont pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus ſérieuſes & les plus importantes de leur vie (1); & comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles ſont rarement communes aux deux ſexes, & s'exécutent par les hommes & les femmes à part (2). Si dans quelques occaſions il eſt permis aux femmes de ſe joindre à la fête, les caractere des danſes reſte le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geſte qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité (3).

Amour du jeu.

L'amour exceſſif du jeu, & particuliérement des jeux de haſard qui ſemble être naturel à tous les hommes qui ne ſont pas accoutumés aux occupations d'une induſtrie réguliere, eſt univerſel chez les Américains. Les mêmes cauſes qui dans la ſociété civiliſée portent les hommes qui ont de la fortune & du loiſir, à rechercher cet amuſement, en font les délices des Sauvages. Les premiers ſont diſpenſés du travail; ceux-ci n'en ſentent pas la né-

(1) *Dreſcrip. de la nouv. Fr.* Osborne, *collect. II*, 883. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr. III*, 84.

(2) Wafer's, *accunt of Iſthm.* 169. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 177. Lozano, *hiſt. de Parag. I*, 149. Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *c.* 8, *dec.* 4, *lib. X*, *c.* 4. Voyez la NOTE LXXXVIII.

(3) Barrere, *Fr. équin.* p. 191.

cessité, & comme ils sont également oisifs, ils se livrent avec transport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainsi les Américains, qui pour l'ordinaire sont si indifférens ; si flegmatiques, si taciturnes & si désintéressés, deviennent, dès qu'ils sont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans & d'une ardeur presque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtemens, leurs armes; & lorsque tout est perdu, on les voit souvent, dans l'égarement du désespoir ou de l'espérance, risquer d'un seul coup leur liberté personnelle, malgré leur passion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peuplades, ces parties de jeux se renouvellent souvent & deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les occasions de fêtes publiques. La superstition, toujours prête à tourner à son profit les passions qui ont plus d'influence & d'énergie, concourt souvent à confirmer & fortifier cette disposition des Sauvages. Leurs magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie du jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaiser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades (2).

Goût des liqueurs fortes.

Des causes semblables à celles qui ins-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III* 261-318. Lafitau, *II*, 338. Ribas, *triumf.* 13. Brikell, 335.

[2] Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III*, 262.

pirent aux Américains l'amour du jeu, les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des premiers efforts de l'industrie humaine ait été de découvrir quelque boisson énivrante; & l'on n'a guere trouvé de nation, quelque grossiere & dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'ait réussi dans cette fatale recherche. Les plus barbares des tribus américaines ont été assez malheureuses pour faire cette découverte; celles mêmes qui sont trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante, obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des isles, ceux de la Californie, & du Nord de l'Amérique emploient pour cet objet la fumée du tabac qu'ils font passer avec un certain instrument dans les narines, & dont les vapeurs en montant au cerveau, y excitent tous les mouvemens & les transports de l'ivresse (1). Dans presque toutes les autres parties du nouveau monde, les Naturels possédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine de manioc, les mêmes substances dont ils faisoient du pain. L'opération qu'ils avoient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des Brasseurs; mais avec cette différence qu'au lieu de levure, ils

(1) Oviedo, *hist. ap. Ramus III*, 113. Venegas, I, 68. *Naufrag. de Cabeca, de Vaca, cap.* 26. Voy. la NOTE LXXXIX.

y ſubſtituoient une dégoutante infuſion d'une certaine quantité de maïs ou du manioc mâché par leurs femmes. La ſalive excite une fermentation vigoureuſe, & en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'eſt pas déſagréable au goût, & lorſqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (1). C'eſt la boiſſon générale des Américains, qui la déſignent par différens noms, & la recherchent avec une fureur qu'il n'eſt pas plus aiſé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une ſucceſſion d'occupations & d'amuſumens divers tient l'eſprit dans une activité continuelle, le deſir des liqueurs fortes eſtmodifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue ſelon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organiſation ſenſible & délicate des habitans n'a pas beſoin du ſtimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la conſtitution des Naturels, plus robuſte & plus peſante, en a beſoin pour être excitée & miſe en mouvement. Mais parmi les Sauvages, le deſir de tout ce qui a la faculté d'enivrer eſt le même dans toutes les poſitions du globe. Tous les habitans de l'Amérique, ſoit qu'ils habitent la zone torride ou les regions temperées, ſoit qu'un ſort plus dur les ait fait naître dans les climats plus rigoureux des deux extrêmités nord & ſud

[1] Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 111.

de ce continent, paroiffent être également dominés par cette paffion (1). Cette reffemblance de goût chez des peuples placés dans des fituations fi différentes, ne peut être regardée comme l'effet d'un befoin phyfique & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une caufe morale. Lorfque le Sauvage eft engagé dans une expédition de guerre ou de chaffe, il fe trouve fouvent dans des fituations critiques où toutes les facultés de fa nature font obligées de s'exercer par les plus grands efforts; mais à ces fcenes intéreffantes fuccedent de longs intervalles de repos, pendant lefquels le guerrier ne voit rien d'affez important pour mériter fon attention. Il languit dans ce tems d'indolence. L'attitude de fon corps eft un emblême de l'état de fon ame: là accroupi près du feu dans fa cabane, ici étendu à l'ombre de quelques arbres, il confume fes journées dans un fommeil prefque continuel, ou dans une inaction infipide & ftupide qui n'en eft guere différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent un mouvement plus rapide à fes efprits & l'animent encore plus fortement que la danfe ou le jeu, il en eft exceffivement avide. Un Sauvage qui n'eft

(1) Gumilla, I, 257. Lozano, *defcr. del gran Chaco*, 56-10. Ribas 8. Ulloa, I, 249-337. Marchias, IV, 436. Fernandez, *miffion. de los Chiquit.* 35. Barrere, *p.* 203. Blanco, *converf de Piritu*, *p.* 31.

pas en action, eſt un animal triſte & penſif; mais dès qu'il boit ou qu'il a ſeulement l'eſpérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité & de la gaieté. (1) Quelque ſoit l'occaſion ou le prétexte qui raſſemble les Américains, la ſéance ſe termine toujours par une débauche. Pluſieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voient arriver l'époque avec des tranſports de joie. Comme ils ne ſont accoutumés à contraindre aucun de leurs ſentimens, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure ſouvent ſans interruption pendant pluſieurs jours, & quelque funeſtes que puiſſent être les ſuites de leurs excès, ils ne ceſſent de boire que lorſqu'il ne reſte plus une ſeule goutte de liqueur. Ceux d'entr'eux qui ſont les plus diſtingués, les guerriers les plus célebres, les chefs les plus renommés pour leur ſageſſe, n'ont pas plus d'empire ſur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irréſiſtible d'un plaiſir préſent les aveugle ſur les conſéquences, & ces hommes qui dans d'autres ſituations, ſemblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne ſont dans celle-ci que de vils eſclaves d'un appétit brutal; inférieurs aux enfans en prévoyance auſſi bien qu'en raiſon (2). Lorſque leurs paſſions, qui ſont naturelle-

(1) Melendes, *teſoros verdad. III*, 169.
(2) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.

ment fortes, ſont encore excitées & enflammées par l'ivreſſe, ils ſe portent aux plus terribles excès, & la fête ſe termine rarement ſans des actes de violence, & même ſans du ſang répandu (1).

Au milieu de cette débauche extravagante, il y a une circonſtance qui mérite d'être remarquée. Chez les nations américaines, il n'eſt pas permis aux femmes de prendre part à la fête (2). Leur occupation eſt de préparer la liqueur, de la ſervir aux convives, & d'avoir ſoin de leurs maris & de leurs parens lorſqu'ils commencent à perdre la raiſon. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes & les mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde que cet uſage de les exclure d'un plaiſir ſi recherché de tous les Sauvages. Lorſqu'on découvrit l'Amérique ſeptentrionale, les habitans ne connoiſſoient encore aucune boiſſon enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur fournir des liqueurs ſpiritueuſes, l'ivrognerie eſt devenue auſſi univerſelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes mêmes ont pris le même goût, & s'y livrent avec auſſi peu de décence & de modération que les hommes (3).

(1) *Lettr. édif. II*, 178. Torquemada, *mon. Ind. I*, 333.

(2) Voyez la NOTE CX.

[3] Hutchinſon, *hiſt. of Maſſachuſet Bay*. 469.

Usages de faire mourir les vieillards & les malades incurables.

Il seroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulieres qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en passer sous silence une qui paroît aussi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorsqu'un Américain devient vieux ou qu'il souffre d'une maladie que leur médecine grossiere ne peut guérir, ses enfans ou ses parens lui ôtent la vie eux-mêmes pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le soigner. Cette coutume s'est trouvé établie chez les tribus les plus sauvages dans toute l'étendue du continent, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la riviere de la plata ; & quelqu'opposée qu'elle paroisse à ces sentimens de tendresse & d'affection que les hommes civilisés regardent comme naturels à l'espece humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour se procurer des subsistances qui, en quelques cas, empêchent les Sauvages d'élever leurs enfans, les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La foiblesse de ceux-ci auroit besoin des mêmes secours que l'enfance. Les uns & les autres sont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chasseurs ; & de supporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les sauvages sont si souvent exposés par leur défaut de pré-

Lafitau, II 115. Sagard, 146.

voyance & d'induſtrie. Incapables de ſubvenir aux beſoins ou de ſecourir la foibleſſe des autres, ce ſurcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il ſeroit trop difficile de conſerver. Cela n'eſt point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un américain, accablé d'années ou d'infirmités, ſentant qu'il ne peut plus compter ſur les ſecours de ceux qui l'environnent, ſe place lui-même d'un air content dans ſon tombeau, & c'eſt des mains de ſes enfans ou de ſes plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des miſeres de la vie (1).

Idée générale de leur caractere.

IX. Après avoir conſidéré les peuples ſauvages d'Amérique dans ces différens points de vue, & après avoir examiné leurs mœurs & leurs uſages dans tant de ſituations diverſes, il ne reſte qu'à nous former une idée générale de leur caractere, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme dans ſon état primitif, ſortant pour ainſi dire des mains de la nature, eſt par-tout le même dans les premiers inſtans de l'enfance, ſoit parmi les Sauvages les plus bruts, ſoit dans la ſociété la plus civiliſée, on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque diſtinction ou quelque ſupériorité. Il paroît par-tout ſuſceptible de la même perfecti-

[1] Caſſani, *hiſt. de N. reyno de Gran. p.* 300. Piſo, *p.* 6, Ellis, *voy.* 161. Gumilla I, 333.

bilité, & les talens qu'il peut acquérir par la suite; ainsi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entiérement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état, & en reçoit ses lumieres & ses idées. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité, en proportion des besoins habituels que sa situation lui fait éprouver & des occupations qu'elle lui impose. Les affections de son cœur se développent selon les rapports qui se trouvent établis entre lui & les êtres de son espece. Ce n'est qu'en suivant ce grand principe, que nous pourrons découvrir quel est le caractere de l'homme dans les différens périodes de ses progrès.

Si nous l'appliquons à la vie sauvage & que nous mesurions à cette regle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons, comme je l'ai déjà observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphère de ce qu'il regarde comme nécessaire pour subvenir à ses besoins: tout ce qui ne s'y rapporte pas, n'attire point son attention, & n'est point l'objet de ses recherches. Mais quelques bornées que puissent être les connoissances d'un Sauvage, il possede parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises; elles ne lui ont point

été communiquées par une inſtruction méthodique ; elles ne ſont point pour lui un objet de curioſité & de ſpéculation ; c'eſt le réſultat de ſes propres obſervations & le fruit de ſon expérience ; elles ſont analogues à ſa condition & à ſes beſoins. Tandis qu'il eſt engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chaſſe, il ſe trouve ſouvent dans des ſituations difficiles & périlleuſes, dont il ne peut ſe tirer que par des efforts de ſagacité ; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de ſa pénétration à diſcerner le danger auquel il eſt expoſé, & de ſon habileté à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talens des individus ſont mis en activité & perfectionnés par cet exercice répété de l'eſprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de ſageſſe politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conſeil de vieillards délibérant ſur les intérêts d'une bourgade américaine, & décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé au ſénat des républiques policées, & les procédés du premier ne ſont pas conduits avec moins d'ordre & de ſagacité que ceux des derniers. De grandes combinaiſons politiques ſont miſes en œuvre pour peſer les différentes meſures qu'on propoſe, & pour en balancer les avantages probables avec les inconvéniens qui peuvent en réſulter. Les

chefs qui aſpirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens emploient beaucoup d'adreſſe & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces aſſemblées (1). Mais chez ces nations groſſieres, les talens politiques ne peuvent ſe déployer que dans un cercle fort étroit. Par-tout où l'idée de propriété particuliere n'eſt pas encore connue, & qu'il n'y a point de juriſdiction criminelle établie, il n'y a preſque point d'occaſion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Par-tout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de communication entre les différentes tribus, où les haines nationales ſont implacables, & les hoſtilités preſque continuelles, il ne peut y avoir que peu d'objets d'intérêt public à diſcuter avec ſes voiſins, & ces département qu'on pourroit appeller des affaires étrangeres, n'eſt pas aſſez compliqué pour demander une politique bien profonde. Par-tout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion, au point de ne ſavoir prendre que rarement des précautions éfficaces pour leur propre conſervation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les meſures publiques réglées par la conſidération de l'avenir. Le génie des Sauvages eſt de ſe conduire par les impreſſions du moment. Ils ſont incapables de former des

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouvelle Fr. III*, 269.

arrangemens compliqués relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes, & leurs négociations si longues & si multipliées (1), que cela donne à leurs procédés une apparence extraordinaire d'habileté ; mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause, que dans la froideur de leur caractere qui les rend très-lents à prendre une résolution (2). Si nous en exceptons la ligue célebre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative dont on parlera en son lieu, nous ne découvrirons parmi les nations sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui suppose un certain degré de prévoyance ou de la supériorité d'esprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus souvent dirigées par la férocité impétueuse de leurs jeunes gens, que par l'expérience & la sagesse de leurs vieillards.

En même tems que la conduite de l'homme dans l'état sauvage est peu favorable aux progrès de l'esprit, elle tend aussi à quelques égards à resserrer le cœur & à réprimer l'exercice de la sensibilité. Le sentiment le plus fort qui soit dans l'ame d'un sauvage, est celui de son indépendance. Il a sacrifié une si petite portion

[1] Voyez la NOTE XCI.
[2] Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III*, 271.

de sa liberté naturelle en devenant membre d'une société, qu'il reste presque entiérement maître de ses actions (1). Il prend souvent ses résolutions seul sans consulter personne, sans considérer aucune rélation avec ceux qui l'environnent. Dans plusieurs de ses démarches, il reste aussi séparé du reste des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il sent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de son ame contribue à augmenter cette insouciance : ne songeant qu'à lui-même en délibérant sur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarrasse guère des conséquences que relatiment à son intérêt. Il poursuit sa carriere & se livre à ses idées, sans rechercher si ce qu'il fait est agréable ou désagréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelqu'avantage ou en recevoir du dommage. Delà ces caprices indomtables des Sauvages, cette impatience de toute espece de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs desirs, cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conseils; enfin, cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit presque les mêmes effets que la personnalité dans un état de société plus

[1] Fernandez, *Mission de los Chiquit*, 33.

avancé. Par ces deux ſentimens, l'individu rapporte tout à lui-même, & uniquement occupé de ſatisfaire ſes deſirs, fait de ce ſeul objet la regle de ſa conduite.

C'eſt à la même cauſe qu'on peut imputer la dureté de cœur & l'inſenſibilité qu'on reproche à tous les peuples ſauvages. Leurs ames, peu ſuſceptibles d'affections douces, délicates & tendres, ne peuvent être remuées que par des impreſſions fortes (1). Leur union ſociale eſt ſi incomplette, que chaque individu agit comme s'il avoit conſervé ſes droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, ſi on lui rend un ſervice, il les reçoit avec beaucoup de ſatisfaction, parce qu'il en réſulte un plaiſir ou un avantage pour lui; mais ce ſentiment ne va pas plus loin & n'excite en lui aucune idée d'obligation, il ne ſent point de reconnoiſſance, & ne ſonge point à rien rendre pour ce qu'il a reçu (2). Parmi les perſonnes même qui ſont le plus étroitement unies, il y a peu de correſpondance ni d'échange de ces ſervices qui fortifient l'attachement, attendriſſent le cœur & adouciſſent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractere une réſerve ſombre qui les ſépare les uns des autres. Les

[1] Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr. III*, 309.
[2] Oviedo, *hiſtoire Lib. XVI*. Voyez la NOTE CXII.

plus proches parens craignent mutuellement de ſe faire quelque demande, de ſolliciter quelques ſervices (1), de crainte d'avoir l'air de vouloir impoſer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

J'ai déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractere ſur la vie domeſtique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des peres avec les enfans. Les effets n'en ſont pas moins ſenſibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent ſouvent la foibleſſe & les accidens attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus lorſqu'un Américain eſt attaqué d'une maladie, il ſe voit généralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui, ſans s'embarraſſer de ſa guériſon, fuient dans la plus grande conſternation pour éviter le danger ſuppoſé de la contagion (2). Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainſi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils ſont ſoignés ; ne leur procure que de foibles conſolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de pitié, ni ces douces expreſſions, ni ces ſervices officieux qui pourroient adoucir ou leur faire ou-

[1] De la Potherie III, 28.

[2) *Lettres du P. Cataneo*, *ap. Muratori Chriſtian I*, 309. Dutertre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, *dec.* 4, *lib. VIII*, *c.* 5, *dec.* 5 *lib. IV*, *c.* 2. Falkener's *deſcrip. of. Patagonia*, 98.

blier leurs souffrances (1). Leurs parens les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité, ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager ou leur être utiles (2). L'ame d'un Sauvage est si peu susceptible des sentimens qu'inspirent aux hommes ces attentions tendres qui adoucissent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier, par des loix positives, les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfans, sous des peines très-graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies (3). La même dureté de caractere est encore plus frappante dans la maniere dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les Naturels de l'Amérique septentrionale avoient quelques chiens apprivoisés qui les accompagnoient dans leurs chasses, & les servoient avec toute l'ardeur & la fidélité particuliere à cette espece. Mais au lieu de cet attachement que nos chasseurs sentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaisirs, le chasseur américain recevoit avec dédain les services de son chien, le nourrissoit rarement, & ne le caressoit ja-

[1] Gumilla, I, 329. Lozano, 100.
[2] Garcia, *origen.* 40. Herrera, *dec.* 4 *lib. VIII*, *c.* 5.
[3] Cogulludo, *hist. de Yucatan*, *page* 300.

mais (1). En d'autres provinces où les animaux domeſtiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire ſervir à leurs travaux ; mais on a généralement obſervé qu'ils les traitent très-durement (2), & n'emploient jamais que la violence & la cruauté pour les domter ou les gouverner. Ainſi dans toute la conduite de l'homme ſauvage, ſoit à l'égard des humains ſes égaux, ou des animaux qui lui ſont ſubordonnés, nous retrouvons le même caractere ; nous reconnoiſſons les opérations d'une ame qui n'eſt occupée qu'à ſe ſatisfaire, & réglée que par ſon caprice, ſans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la vie ſauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la ſenſibilité du cœur, je n'aurois pas cru néceſſaire de m'arrêter ſur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, ſi le caractere des nations, comme celui des individus, ne ſe marquoit ſouvent plus clairement par des circonſtances qui paroiſſent frivoles, que par celles qui ſont plus importantes. Le Sauvage, accoutumé à ſe trouver dans des ſituations périlleuſes & embarraſſantes, ne comptant que ſur ſes propres forces, enveloppé dans ſes

[1] Charlevoix, *hiſt. de la nouv Fr. III*, 119, 337.

[2] Ulloa, *notic. Américain*, 312.

propres pensées, ne peut être qu'un animal sérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ses pensées parcourent un cercle fort étroit. Delà cette taciturnité si désagréable pour les hommes accoutumés à la libre communication de la vie sociale. Un Américain, lorsqu'il n'est pas obligé d'agir, est souvent assis des jours entiers dans la même posture sans ouvrir les levres (1). Lorsqu'ils se réunissent pour aller à la guerre ou à la chasse, ils marchent d'ordinaire sur une ligne, à quelque distance l'un de l'autre, & sans se dire une parole. Ils observent le même silence en ramant ensemble dans un canot (2). Ce n'est que lorsqu'ils sont échauffés par les liqueurs énivrantes, ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danse, qu'on les voit s'égayer & converser entr'eux.

On peut expliquer par les mêmes causes la finesse avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentimens & leurs pensées, sont naturellement défians, ne se livrent à personne, & emploient une ruse insidieuse pour venir à bout de leurs desseins. Dans la société civilisée, les hommes qui par leur situation n'ont que très-

[1] *Voyage de Bouguer*, 102.
[2] Charlevoix, *hist. de la nouv. Franç.* *III*, 340.

peu d'objets où leurs desirs se portent ; mais dont leur esprit est sans cesse occupé, sont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice & de la ruse dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les Sauvages, dont les vues sont également bornées, & qui suivent leur objet avec la même attention & la même persévérance ; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter, dans toutes leurs actions, une subtilité dont il faut se défier ; & cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un sistême de ruse, où ils préferent le stratagême à la force ouverte, & où leur imagination est continuellement, occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leurs constants objets est de tendre des pièges au gibier qu'ils veulent détruire. Aussi l'artifice & la finesse ont été généralement regardés comme formant le caractere distinctif de tous les Sauvages. Ceux des tribus les plus grossieres de l'Amérique sont distingués par leur adresse & leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs plans ; ils les suivent avec une patience & une constance à toute épreuve, & il n'y a aucun raffinement de dissimulation qu'ils ne puissent employer

pour en aſſurer le ſuccés. Les Naturels du Pérou étoient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur ſoulévement ſous la vice royauté du marquis de Villa-Garcia ; mais quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avoit pas tranſpiré la moindre indication pendant ce long eſpace de tems ; perſonne n'avoit trahi ſon ſecret ; aucun regard indiſcret, aucune parole imprudente n'avoit fait naître le moindre ſoupçon ſur le plan qui ſe tramoit (1). Cet eſprit de diſſimulation & de fineſſe n'eſt pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper, ils ſe déguiſent avec tant d'artifice, qu'il eſt impoſſible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs deſſeins (2).

S'il y a des défauts & des vices particuliers à la vie ſauvage ; il y a auſſi des vertus qu'elle fait naître, & de bonnes qualités dont elle favoriſe l'exercice & le développement. Les liens de la ſociété ſont ſi peu gênans pour les membres des tribus les plus ſauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. Delà cet eſprit d'independance qui fait l'orgueil d'un Sauvage, & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de ſe ſoumettre à aucun frein,

(1) *Voyage d'Ulloa*, *II*, 309.
[2] Gumilla, I, 162. Charlevoix, *III*, 109.

& craignant de reconnoître un ſupérieur ; ſon ame, quoique bornée dans l'exercice de ſes facultés & égarée par l'erreur ſur pluſieurs points, acquiert, par le ſentiment de ſa propre liberté, une élévation qui donne à l'homme, en beaucoup d'occaſions, une force, une perſévérance & une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet eſprit de fierté chez les Sauvages, les guerres perpétuelles dans leſquelles ils ſont engagés le mettent en activité. Ils ne connoiſſent point ces longs intervalles de tranquillité, fréquens dans les états civiliſées. Leurs haines, comme je l'ai déjà obſervé, ſont implacables & éternelles. Ils ne laiſſent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, & ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour ſe défendre. Même dans leurs expéditions de chaſſe ils ſont obligés de ſe tenir en garde contre les ſurpriſes des nations ennemies dont ils ſont environnés. Accoutumés à des alarmes continuelles, ils ſe familiariſent avec le danger, & le courage devient parmi eux une vertu habituelle, réſultant naturellement de leur ſituation, & fortifiée par un exercice conſtant. La maniere de déployer le courage, peut n'être pas chez des peuples bruts & peu nombreux la même que dans les états puiſſans & civiliſés. Le ſyſtême de guerre & les idées de valeur peuvent ſe former

ſur différens principes ; mais l'homme ne ſe montre dans aucune ſituation plus ſupérieur au ſentiment du danger & à la crainte de la mort, que dans l'état de ſociété le plus ſimple & le moins cultivé.

Une autre vertu qui diſtingue les Sauvages, c'eſt leur attachement à la communauté dont ils ſont membres. La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible ; mais il y a des circonſtances qui rendent très-puiſſante l'influence de cette forme d'aſſociation, toute imparfaite qu'elle eſt. Les tribus américaines ne ſont pas très-peuplées : armées les unes contre les autres, ou pour ſatisfaire d'anciènnes inimitiés, ou pour venger des injures récentes, leurs intérêts & leurs opérations ne ſont ni nombreux ni compliqués. Ce ſont-là des objets que l'eſprit brut d'un Sauvage peut comprendre aiſément, & ſon cœur eſt capable de former des attachements ſi peu étendus. Il adhére avec chaleur à des meſures publiques, dictées par des paſſions ſemblables à celles qui réglent ſa conduite. Delà cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entrepriſes les plus périlleuſes, lorſque la communauté les juge néceſſaires. Delà cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics ; delà ce zèle pour l'honneur de leurs tributs, cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le

danger pour la faire triompher, & à supporter, sans la moindre plainte, les tourmens les plus cruels pour ne pas la déshonorer.

Ainsi dans toutes les situations, même les plus défavorables où des êtres humains puissent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particuliérement à chaque état, des affections qu'il développe, & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaisante fait plier l'esprit de l'homme à sa condition; & ses idées & ses desirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de société à laquelle il est accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouissance que sa situation lui présente, remplissent & satisfont son ame, & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare accoutumé à errer sur de vastes plaines & à subsister du produit de ses troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions sur la tête de son ennemi, en lui souhaitant d'être condamné à résider constamment dans le même lieu, & à se nourrir de l'extrêmité d'une plante. Les Sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéressent, & satisfaits de leur sort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les sociétés policées sont devenues essentielles aux douceurs de la vie. Loin de se plaindre de leur condition,

ou

ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civilisés, ils se regardent comme les modeles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rang & la subordination établie dans la vie policée, & considerent la sujétion volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la premiere prérogative de l'humanité. Destitués de prévoyance, exempts de soins, & contens de cet état d'indolente sécurité, ils ne peuvent point concevoir ces précautions inquietes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou subvenir à des besoins futurs, & se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines & les travaux de la vie (1). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms même par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées, ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mê-

[2] Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* 308. Lahontan, II, 97.

mes, eſt celle de *premiers des hommes* (1). Le mot de *Caraïbe*, qui eſt le nom primitif des féroces habitans des iſles du vent, ſignifie peuple guerrier (2). Les Cherakis, pleins du ſentiment de leur ſupériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & ſe donnent le nom de *peuple chéri* (3). Le même principe a formé les idées que les autres Américains ſe faiſoient des Européens ; car quoiqu'ils paruſſent d'abord fort étonnés des arts & fort effrayés de la puiſſance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'eſtime qu'ils avoient conçue pour des hommes dont ils virent enſuite que la maniere de vivre étoit ſi différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *ſans pere ni ſans mere*. Ils ſuppoſerent qu'ils n'avoient point de pays à eux, puiſqu'ils venoient envahir celui des autres (4), ou que, ne trouvant pas de quoi ſubſiſter chez eux, ils étoient obligés d'errer ſur l'océan pour aller dépouiller ceux qui poſſédoient les biens qui leur manquoient.

Des hommes ſi contens de leur état ſont bien loin d'être diſpoſés à quitter leurs habitudes & à adopter celles de la vie civiliſée. Le paſſage eſt trop violent pour être franchi bruſquement. On a tenté de ſevrer

(1) Colden, *I*, 3.
(2) Rochefort, *hiſtoire des Antilles*, 455.
[3] Adair, *hiſt. of Amer. Indians*, *page* 32.
[3] Banzon, *hiſt. novi orbis*, *lib. III*, *c*. 21.

pour ainsi dire un Sauvage de son genre de vie, & de le familiariser avec les commodités & les agrémens de la vie sociale; on l'a mis à portée de jouir des plaisirs & des distinctions qui sont les principaux objets de nos desirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir sous la contrainte des loix & des formes, saisir la premiere occasion de s'en débarrasser, & retourner avec transport, dans la forêt ou le désert où il pouvoit jouir d'une entiere indépendance (1).

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractere & des mœurs des peuples grossiers dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler, ni pour la hardiesse du dessein ni pour l'éclat & la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont composé & embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, & à recueillir, d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés & souvent très-déliés qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie de mon ouvrage, il est important de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées, ou à préve-

[1] Charlevoix, *histoire de la nouv. Fr.* III, 322.

nir les méprises où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les habitans d'une contrée aussi vaste que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diversité des climats sous lesquels ils sont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cause, relativement à plusieurs circonstances importantes qui ont été l'objet de mes recherches ; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures si différentes, que cette variété seule suffit pour établir une distinction sensible entre leurs habitans. Dans quelque partie du globe que l'homme existe, le climat exerce une influence irrésistible sur son état & son caractere. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence est si sensible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous considérions l'homme simplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir & à méditer, nous trouverons que c'est dans les régions tempérées de la terre qu'il a constamment acquis la plus grande perfection dont sa nature soit susceptible ; c'est-là que sa constitution est plus vigoureuse, sa forme plus belle, ses organes plus délicats. C'est là aussi qu'il

poſſede une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant, & une ſenſibilité d'ame qui donne naiſſance à des paſſions non-ſeulement ardentes, mais durables. C'eſt dans cette ſituation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de ſon génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embelliſſent & perfectionnent la vie (1).

Cette puiſſance du climat ſe fait ſentir plus fortement chez les nations ſauvages, & produit de plus grands effets que dans les ſociétés policées. Les talens des hommes civiliſés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce; par leurs inventions & leur induſtrie, ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvéniens de toutes les températures. Mais le Sauvage, dénué de prévoyance, eſt affecté par toutes les circonſtances propres aux lieux où il vit; il ne prend aucune précaution pour améliorer ſa ſituation : ſemblable à une plante ou à un animal, il eſt modifié par le climat ſous lequel il eſt né, & en éprouve l'influence dans toute ſa force.

En parcourant les nations ſauvages de l'Amérique, la diſtinction naturelle entre

[1] Ferguſon's *eſſai on the hiſt. of civil ſociety*; *Part. III. c.* 1.

les habitants des régions tempérées & ceux de la zone-torride est très-remarquable. On peut en conséquence les diviser en deux grandes classes. L'une comprend tous les habitants de l'Amérique septentrionale depuis la riviere Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, avec les habitants du Chili & quelques petites tribus placées à l'extrêmité du continent méridional. On rangera dans l'autre classe tous les habitants des isles & ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'Isthme de Darien jusques vers les limites méridionales du Brésil, le long du côté oriental des Andes. Dans la premiere classe l'espece humaine se montre manifestement plus parfaite. Les naturels y sont plus robustes, plus actifs, plus intelligens & plus courageux. Ils possédent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage & de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les Naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitants de l'Amérique septentrionale, quoiqu'environnés depuis long-tems par trois puissances fordimables de l'Europe, conservent en-

core une partie de leurs anciennes possessions, & continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoique le Chili ait été envahi de bonne heure par les Espagnols, les habitants sont toujours en guerre avec leurs vainqueurs, & ont su, par une résistance vigoureuse, arrêter les progrès de leurs usurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une constitution plus foible, ont aussi moins de vigueur dans l'esprit ; leur caractere est doux, mais timide, & ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence & du plaisir. C'est en conséquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complétement leur empire sur l'Amérique: les plus belles & les plus fertiles provinces y sont soumises à leur joug ; & si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance, c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi rassasié de conquêtes & déjà en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pouvoit occuper, ou bien, que, placées dans des cantons éloignés & inaccessibles, leur situation les a préservées de la servitude.

Quelque frappante que puisse paroître cette distinction entre les habitants des diverses régions d'Amérique, elle n'est cependant pas universelle. La disposition & le caractere des individus, ainsi que des nations, sont, comme je l'ai observé, plus puissamment affectés par les causes mora-

les & politiques, que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe, il y a, en différentes parties de la zone-torride, quelques tribus qui, pour le courage, la fierté & l'amour de l'indépendance, n'étoient guère inférieures aux Naturels des climats plus tempérés. Nous connoissons trop peu l'histoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonstances particulieres auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en est pas moins certain. Colomb fut informé à son premier voyage que plusieurs des isles étoient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différens de leurs foibles & timides voisins. Dans la seconde expédition au nouveau monde, il eut occasion de vérifier la justesse de cet avis, & fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont conservé invariablement le même caractere dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens (2); & même de notre tems nous leur avons vu faire une vigoureuse résistance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppresseurs eût laissé en leur possession (3). Il s'est trouvé au Brésil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'a-

[1] *Vie de Colomb*, c. 47-48. Voyez la NOTE XCIII.

(2) Rochefort, *histoire des Antilles*, 531.

[3] Voyez la NOTE XCIV.

me & de bravoure à la guerre (1). Les habitans de l'Isthme de Darien n'ont pas craint de mesurer leurs armes avec les Espagnols, & ont plus d'une fois repoussé ces formidables conquérans (2). On pourroit citer d'autres faits. Quelque puissante & quelqu'étendue que puisse paroître l'influence d'un principe particulier, ce n'est pas par une seule cause qu'il sera possible d'expliquer le caractere & les actions des peuples. La loi même du climat, plus universelle peut-être dans son action qu'aucune de celles qui affectent l'espece humaine, ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme, qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

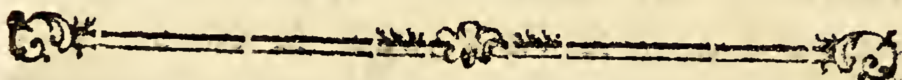
[1] Lery, *ap. de Bry*, III, 207.
[2] Herrera, *dec. 1*, *lib. X*, *c. 15. dec. 2*, *passim*.

Fin du quatrieme Livre.





HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE CINQUIEME.

1518. Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la nouvelle Espagne.



GRIJALVA étant retourné à Cuba, trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter ; & l'espérance de satisfaire ces deux passions, l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit servi en même tems du crédit que lui donnoit sa place pour engagager les Colons les plus considérables à embrasser le service militaire (1). Comme

(1) Voyez la NOTE XCV.

la nation Espagnole, à cette époque, étoit passionnée pour les entreprises de courage, on trouva bientôt un grand nombre de soldats brûlans de se signaler ; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance ; & le caractere du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquès eût une ambition excessive, & qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avoit ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Arrêté par cet obstacle, il forma le projet chimérique non-seulement de faire cette grande conquête pour ainsi-dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépide & d'un grand talent, parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer ; en même tems, par la jalousie naturelle aux petits esprits, il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement, un homme qui réunît ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impossible de

1518.

les trouver dans un même caractere. Tous
1518. ceux qui se distinguoient par le courage & les talens, avoient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instrumens passifs ; & ceux qui paroissoient plus doux & plus dociles, manquoient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise. Ces considérations augmentoient ses inquiétudes & ses craintes. Il délibéroit encore, & n'osoit fixer son choix, lorsqu'Amador de Lares, trésorier du Roi à Cuba, & André Duero son secrétaire, les deux personnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par son irrésolution même à lui proposer un sujet auquel on n'avoit pas encore pensé ; ils appuyerent leur recommandation avec tant d'adresse & de suite, que malheureusement pour Velasqués, & fort heureusement pour leur patrie, ils parvinrent à le déterminer (1).

Il choisit Cortès pour la commander.

L'homme qu'ils lui proposerent, étoit Fernand Cortès. Il étoit né en 1485, à Medellin, petite ville d'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avoit été destiné d'abord à l'étude des loix, carriere qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune ; & il fut envoyé à Salamanque, où il prit quelque teinture de savoir. Mais il se dégoûta bientôt de la

[1] B. Diaz, *chap.* 19. Gomera, *Chron. chap.* 7. Herrera, *decad.* 2. *lib. III*, *cap.* 2.

vie académique, qui ne convenoit pas à son génie ardent & inquiet, & se retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chasse & aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si emporté, que, pour satisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, son pere consentit de l'envoyer hors de sa patrie, en qualité de volontaire, dans quelqu'une des armées espagnoles. Cette nation avoit alors deux théatres sur lesquels les jeunes gens qui cherchoient à se distinguer, pouvoient déployer leur valeur : l'un étoit l'Italie, où commandoit Gonsalve de Cordoue ; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choisit le premier ; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contre-tems lui fit tourner ses vues du côté de l'Amérique, où il étoit d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando, gouverneur d'Hispaniola & son parent (1). A son arrivée à Saint-Domingue, en 1504, il fut accueilli comme il s'y étoit attendu, & le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables & lucratives ; mais c'étoit peu pour son ambition. En 1511, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquès, dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement, que malgré quelques disputes violentes avec Velasquès, occasionnées par

1518.

(1) Voyez la NOTE XCVI.

des cauſes trop peu importantes pour que
1518. nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ſes bonnes graces & une ample conceſſion de terres & d'Indiens, ſorte de récompenſe qu'on accordoit alors ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (1).

Quoique Cortès n'eût pas juſque-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit montrées en différentes occaſions difficiles, donnoient les plus grandes eſpérances, & tournoient vers lui tous les yeux de ſes compatriotes, comme ſur un homme capable des plus grandes choſes. L'ardeur de la jeuneſſe, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés, & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuoſité de ſon caractere, contenue par la diſcipline, & adoucie par le commerce de ſes égaux, n'étoit plus que la mâle franchiſe d'un ſoldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans ſes plans, d'une vigueur ſoutenue dans l'exécution, &, ce qui eſt le caractere des génies ſupérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'eſprit des hommes. Il joignoit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire & attirent le reſpect, une figure agréable, une adreſſe extraordinaire dans les exercices militaires, & une conſtitution ro-

[1] Gomera, *Chron. chap.* 1, 2, 3.

buſte capable de ſoutenir les plus grandes fatigues. 1518.

Auſſitôt que les deux confidens de Velaſquès lui eurent propoſé Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit en vain depuis ſi long-tems, un homme doué du talent de commander, & qui ne fût pas pour lui un objet de jalouſie. Il imaginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aſpirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ſes anciens différends avec Cortès & les graces récentes qu'il venoit de lui accorder, lui avoient gagné ſa bienveillance; il ſe flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance auſſi honorable, & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours.

Il en devient bientôt jaloux.

Cortès reçut ſa commiſſion avec les plus vives expreſſions de reſpect & de reconnoiſſance pour le gouverneur. Il arbora ſur le champ ſon drapeau à la porte de ſa maiſon, ſe montra dans un appareil militaire, & prit toutes les marques de ſa nouvelle dignité. Il employa ſur le champ toute ſon activité & tout ſon crédit à déterminer pluſieurs de ſes amis à le ſuivre, & à preſſer les préparatifs de ſon voyage. Tous ſes fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ſes terres & ſes Indiens, furent employés à acheter des

1518. munitions de guerre & des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvoient pas s'équiper d'une maniere convenable à leur rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels il avoit été préféré parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représenterent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes, & cherchant à s'assurer leur respect & leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappellerent à Velasquès ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venoit imprudemment de montrer une si grande confiance, & lui prèdirent que Cortès se serviroit de son nouveau pouvoir, bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avoit essuyées, que pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de recevoir. Ces insinuations firent des impressions si profondes sur l'esprit soupçonneux du gouverneur, que Cortès reconnut bientôt dans sa conduite les marques de la défiance & du refroidissement; & d'après les conseils de ses amis Lares & Duero, il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevassent de se confirmer & d'éclater avec violence. Connoissant tout le danger d'un retardement, il pressa ses préparatifs avec tant de promptitude, qu'il

(1) Voyez la NOTE XCVII.

mit à la voile de Sant-Iago de Cuba le 18 novembre, Velasquès l'accompagnant au rivage & prenant congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur commandant (1). 1518.

Il veut lui ôter sa commission.

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Iago. Là il fut joint par plusieurs aventuriers, & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit assez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Iago, que la jalousie qui s'étoit emparée de l'ame de Velasquès, s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux & à ses ordres, il sentoit que son pouvoir avoit cessé & que celui de Cortès devenoit plus absolu. Son imagination grossissoit toutes les circonstances qui avoient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès ramenoient avec adresse Velasquès sur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ses craintes ; ils appellerent même la superstition à leur secours ; & avec autant d'adresse que de méchanceté, ils surent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendoit. Velasquès se repentit amérement de

[1] Gomera, *Chron. chap.* 7. Diaz, *chap.* 20.

1518. la confiance imprudente qu'il avoit mise en un homme dont la fidélité lui paroissoit si suspecte, & dépêcha en hâte des instructions, à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès sa commission: mais celui-ci avoit déja si bien gagné l'estime & la confiance de ses troupes, & se trouva si assuré de leur zele, qu'en employant tantôt la séduction & tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité sans que les ordres de Velasquès fussent exécutés.

Et le faire arrêter. De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havane pour lever encore des soldats & achever d'approvisioner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminerent à le suivre & s'engagerent à fournir le reste des approvisionnemens qui lui manquoient. Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagemens, Velasquès, convaincu qu'il ne devoit plus compter sur un homme à qui il avoit fait connoître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement pour tenter encore de dépouiller Cortès de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une foiblesse puérile ou d'une trahison manifeste, pour avoir permis à Cortès de sortir de la Trinité. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya un homme de

confiance à la Hanave, chargé de remettre à Pédro Barba son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur le champ Cortès, de l'envoyer prisonnier à Sant-Iago sous une bonne escorte, & de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même tems aux principaux officiers pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de son messager, un moine de Saint-François avoit fait passer la nouvelle de ce qui se tramoit à Barthelemy d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte de Cortès. 1518

Cortès déconcerte les desseins de Velasquès, & continue ses préparatifs.

Cortès, averti du danger, eut le tems de prendre ses précautions. La premiere fut d'éloigner de la Havane, sous quelque prétexte, Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquès devoit lui rendre suspect. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & sut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ, Cortès ne cacha plus à ses troupes le dessein de Velasquès. Comme les officiers, ainsi que les soldats avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardoient toute leur fortune, ils su-

1518. rent étonnés & indignés de cette basse jalousie à laquelle le gouverneur vouloit sacrifier, non-seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire & de richesses qu'eux-mêmes avoient conçues. Ils supplierent, tout d'une voix, Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin, ils lui offrirent de verser tout leur sang pour le défendre contre Velasquès. Cortès céda aisément à des instances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il desiroit lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des soldats qui lui avoient donné des preuves si éclatantes de leur attachement, & leur promit de les conduire incessamment à cette riche contrée qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs pensées & de leurs desirs.

Etat de ses forces. Tous les préparatifs étoient faits pour son départ ; mais quoique les Espagnols de Cuba eussent rassemblé toutes leurs ressources pour cette expédition ; quoique chaque établissement y eût fourni des hommes & des provisions ; quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables, & que chaque aventurier eût employé tous ses fonds & tout son crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la foiblesse de l'armement, bien peu pro-

portionné en effet à un auſſi grand objet que la conquête d'un vaſte empire. La flotte conſiſtoit en onze vaiſſeaux, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'étoît que de cent tonneaux ; trois de ſoixante-dix ou quatre-vingts tonneaux, & ſept petites barques ſans ponts. Elle portoit ſix cents dix-ſept hommes, dont cinq cents huit ſoldats & cent neuf matelots & ouvriers. Les ſoldats étoient partagés en onze compagnies, ſelon le nombre des vaiſſeaux, chacune commandée par un capitaine qui avoit en même tems le commandement du vaiſſeau & celui des troupes quand elles ſeroient à terre (1). Comme l'uſage des armes à feu parmi les nations de l'Europe étoit encore récent, & qu'on n'en donnoit dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien diſciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize ſoldats armés de mouſquets, trente-deux d'arquebuſes, & & le reſte d'épées & de piques ; au lieu des armes défenſives ordinaires qui euſſent été embarraſſantes dans un pays chaud, les Eſpagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on avoit reconnu être ſuffiſantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que ſeize chevaux, dix petites pieces de campagne, & quatre fauconneaux (1).

1518.

(1) Voyez la NOTE XCVIII.
(2) B. Diaz, c. 19.

1519. 10 Février. Son départ de Cuba.

C'eſt avec ces foibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Eſpagne. Comme l'enthouſiaſme religieux ſe trouvoit mêlé avec l'eſprit de découverte & de conquête, &, par une combinaiſon plus étrange, avec l'avidité même, dans toutes les entrepriſes des Eſpagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe, *ſuivons la croix, car ſous ce ſigne nous vaincrons.* Les compagnons de Cortès, auſſi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher, que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux paſſions, qu'ils ſe mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition ſi périlleuſe, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du ſuccès & de l'aſſurance d'être protégés par le ciel.

Il touche à Cozumel.

Cortès, déterminé à viſiter tous les endroits où Grijalva avoit été, porta directement à l'iſle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter, des Indiens, Jérome d'Aguilar, Eſpagnol qui avoit été huit ans priſonnier parmi eux. Cet homme, qui avoit appris parfaitement une dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adreſſe, fut extrêmement

utile à Cortès en qualité d'interprete. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabafco dans l'efpérance d'y être auffi bien reçu que Grijalva l'avoit été, & d'en retirer une auffi grande quantité d'or. Mais la difpofition des habitans étoit entiérement changée pour des raifons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fuffent nombreux, & qu'ils attaquaffent avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur infpirerent les effets deftructeurs des armes à feu; enfin, l'afpect effrayant des chevaux dans le combat, déconcerterent leur courage & les forcerent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Caftille pour leur fouverain, & donnerent à Cortès des provifions, des habits de coton, un peu d'or, & vingt femmes efclaves (1). 1519.

Cortès continua fa courfe à l'oueft fans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'obferver le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement jufqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (2). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'In-

(2) Voyéz la NOTE XCIX.

(1) B. Diaz, *chap.* 31, 36. Gomera, *Chron. c.* 18, 23. Herrera, *decad.* 1, *lib.* IV, *c.* 11, &c.

diens, parmi lesquels deux sembloient
1519. être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte & sans défiance, & lui adresserent, d'un air très-respectueux, un discours qu'Aguilard n'entendit point. Cortès se trouva très-embarrassé d'un incident dont il prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude qui causeroient nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes & des gestes; mais il ne demeura pas long-tems dans cette inquiétude. Un heureux hasard suppléa à ce que toute sa sagacité n'auroit pu faire. Une des femmes esclaves qu'il avoit eues du Cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortès & de ses nouveaux hôtes, apperçut son embarras & la confusion d'Aguilar; & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata, qu'Aguilar entendoit, ce que disoient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de Dona Marina, & qui fait une si grande figure dans l'histoire du nouveau monde, où les plus grands événemens sont presque toujours l'effet de très-petites causes, étoit née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans

dans une guerre & avoir éprouvé diverſes aventures, elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabaſco, & avoit vécu aſſez long-tems parmi eux pour apprendre leur langue ſans oublier la ſienne. Quoique cette maniere de converſer par l'entremiſe de deux interpretes fut très-fatigante & très-ennuyeuſe, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitants d'un pays où il vouloit pénétrer, & dans les tranſports de ſa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante des ſecours de la providence en ſa faveur (1).

1519.

Il apprit alors que les deux perſonnes qu'il avoit reçues à ſon bord, étoient députées de Pilpatoé & de Teutilé; l'un, gouverneur de la province à laquelle il abordoit, & qui étoit ſoumiſe à un grand monarque appellé Montézuma; l'autre, commandant de ſes troupes: ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en viſitant leur côte, & pour lui offrir les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin pour continuer ſa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans leur meſſage frapperent Cortès. Il les aſſura, dans les termes les plus reſpectueux, qu'il abordoit chez eux avec des ſentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propoſitions d'une grande importance

[1] B. Diaz, *c.* 37, 38, 39. Gomera, *Chron. c.* 25 26. Herrera, *decad.* 2, *lib.* V, *c.* 4.

1519. au bien du prince & de ſon royaume, & qu'il les expoſeroit en perſonne au gouverneur & au général. Le lendemain au matin, ſans attendre de réponſe, il débarqua ſes troupes, ſes chevaux & ſon artillerie, & ayant choiſi un terrain convenable, il commença à y élever des baraques & à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au lieu de s'oppoſer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les deſtructeurs de leur pays, les aiderent dans toutes les opérations de leur débarquement; avec un empreſſement dont ils ont eu depuis tant de raiſon de ſe repentir.

Sa premiere entrevue avec les Mexicains.

Le jour ſuivant Pilpatoé & Teutilé vinrent au camp avec une nombreuſe ſuite, & Cortès les regardant comme les miniſtres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Eſpagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits caciques avec leſquels ils traitoient. Il leur apprit qu'il venoit en qualité d'ambaſſadeur de Don Charles d'Autriche, roi de Caſtille & le plus puiſſant monarque de l'eſt; qu'il étoit chargé de propoſitions d'une telle importance qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en ſa préſence ſans perdre de tems. Les officiers mexicains ne purent cacher la peine que leur faiſoit une demande qu'ils prévoyoient devoir être fort mal reçue de leur ſouverain, dont l'eſprit étoit déja rempli d'in-

quiétudes & de craintes depuis les premieres nouvelles qu'il avoit apprises de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire. Mais avant d'entreprendre de dissuader Cortès de son projet, ils s'efforcerent de gagner sa bienveillance en le pressant d'accepter des présens qu'ils vouloient mettre à ses pieds en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur considérable & d'un travail curieux. La vue de ces présens produisit un effet bien différent de celui que se proposoient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Espagnols loin de la satisfaire, & leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisoit ces richesses, que Cortès se donnant à peine le tems d'écouter les raisons par lesquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques peintres, à la suite des chefs des Mexicains, avoient été occupé à dessiner sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats Espagnols & tout ce qu'ils trouvoient de plus singulier. Cortès qui s'en apperçut & qui apprit que ces 1519.

desseins devoient être envoyé à Montézuma,
1519. voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus imposante des objets étonnans qui se présentoient pour la premiere fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre ; pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connoitre la bravoure de ses soldats & la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie executa plusieurs mouvemens dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force & son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le silence & l'étonnement qui sont naturels lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paroissent redoutables ; mais au bruit du canon plusieurs s'enfuirent, d'autres tomberent de frayeur, & tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener & à les rassurer. Leurs peintres employerent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caracteres qui pussent rendre les choses extraor-

dinaires dont ils venoient d'être les témoins.

On dépêcha fur le champ des courriers à Montézuma chargés de lui remettre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit paffé depuis l'arrivée des Efpagnols. Cortès envoyoit en même tems au monarque quelques curiofités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être inftruit promptement de tout ce qui fe paffoit dans les parties les plus éloignées de leur vafte empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe même ne connoiffoit pas encore. Ils avoient en différens endroits, fur les principales routes, des courriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité, & fe relevant les uns les autres à de médiocres diftances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faifoit fa réfidence fût diftante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean d'Ullua, les préfens de Cortès furent portés à l'empereur & fa réponfe rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avoient jufques-là traité avec les Efpagnols, furent chargés de la réponfe du monarque; mais comme ils favoient combien les projets & les defirs du général étoient oppofés aux réfolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès fans avoir auparavant fait de nouveaux

1519.

Négociation avec Montézuma.

1519. efforts pour l'adoucir. Afin de rénouer la négociation, ils offrirent donc les présens qu'envoyoit Montézuma & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque, & passoit de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays; des étoffes de coton si belles & d'un tissu si fin qu'elles égaloient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de différentes couleurs, employées avec assez d'adresse & d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira sur-tout leurs regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire l'un d'or massif représentant le soleil, l'autre d'argent, emblême de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des colliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or; & afin que les Espagnols pussent prendre une idée complette de toutes les richesses que fournissoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés & tels qu'on les trou-

Les présens.

(1) Voyez la NOTE C.

voit dans les mines & les rivieres. Cortès reçut ces préſens avec les démonſtrations 1519.
d'un reſpect profond pour le prince qui les lui envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant déſormais leur négociation plus facile, lui firent ſavoir que quoique l'empereur lui eût envoyé ces préſens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès repréſentoit, il ne conſentoit point à ce que des troupes étrangeres approchaſſent d'avantage de ſa capitale, ou même demeuraſſent plus longtems dans ſes domaines, le général Eſpagnol déclara plus poſitivement encore qu'auparavant qu'il ne ſe relâcheroit point de ſa premiere demande, & qu'il ne pourroit ſans honte retourner auprès de ſon ſouverain, s'il n'avoit été admis en la préſence du prince qu'il étoit venu viſiter de ſa part. Les Mexicains étonnés de voir un homme qui oſoit s'oppoſer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irréſiſtible, effrayés en même tems du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de ſi terribles ennemis, demanderent & obtinrent de Cortès la promeſſe qu'il reſteroit dans ſon camp jusqu'au retour d'un meſſager qu'ils envoyoient à Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres (1).

La fermeté avec laquelle Cortés per-

[1] B. Diaz, *c.* 39. Gomera, *Chron*, *c.* 27. Herrera, *dec.* 2, *lib.* V, *c.* 5, 6.

1519. fiſtoit dans ſa réſolution devoit naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte iſſue, puiſqu'elle ne laiſſoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Eſpagnols avec une confiance entiere ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puiſſant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande ſociété policée en ſi peu de tems. Quoiqu'il ne ſubſiſtât que depuis cent trente ans, ſa domination s'étendoit du nord à la mer du ſud, ſur un territoire de plus de cinq cents lieues de l'eſt à l'oueſt, & de plus de deux cents lieues du ſud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richeſſes, ne le cédoient à aucun des pays de la Zone torride. La nation étoit guerriere & entreprenante, l'autorité du monarque illimitée, & ſes revenus conſidérables. Si, avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé ſur les Eſpagnols, lorſqu'ils étoient encore campés ſur une côte ſtérile & mal ſaine, ſans aucun allié dans le pays, ſans place de retraite, ſans proviſions, malgré tous les avantages de leur diſcipline & de leurs armes, ils n'auroient pu réſiſter à un pareil choc ; ou ils auroient péri dans un com-

bat si inégal, où auroient abandonné leur entreprise.

1519.

La puissance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux & son caractère même sembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le sceptre du Mexique, il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyoient avec crainte, & ses ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une sévérité terrible; mais ils avoient une si grande opinion de son habileté, qu'ils étoient forcés à le respecter; & les victoires nombreuses qu'il avoit remportées sur ses ennemis, avoient répandu au loin la terreur de ses armes & avoient ajouté plusieurs grandes provinces à son empire. Mais quoiqu'il eut peut-être assez de talens pour gouverner le Mexique dans l'etat de civilisation imparfaite où étoit cet empire & dans le cours ordinaire des choses, ces talens étoient bien insuffisans pour une conjoncture si extraordinaire & ne le mettoient pas en état de se décider avec la justesse & la promptitude nécessaires dans un moment si critique.

Caractere du monarque.

Depuis que les Espagnols avoient paru sur la côte; il avoit laissé voir tous les syptômes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devoient lui inspirer le sentiment de son pou-

Sa perplexité & ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

voir & le souvenir de ses premiers ex-
1519. ploits, il avoit mis dans toutes ses délibérations une inquiétude & une indécision qui n'échapperent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité & le trouple de Montézuma, aussi bien que le découragement de ses sujets, n'étoient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens espagnols & les plus estimés, il y avoit parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les ménaçoit & leur seroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'est pour dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte étoit l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe qui auroit frappé l'esprit de ses habitants de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que causoit la premiere vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montroient aux Mexicains. Quoiqu'il en soit, comme cette nation étoit plus superstitieuse qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Espagnols. On se les représenta comme les instrumens destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans des pareilles circonstances on conçoit plus facilement

comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire & de tous ses sujets (1). 1519.

Il continue à négocier.

Cependant lorsque le messager arrivé du camp espagnol apporta la nouvelle que Cortès persistant dans sa premiere demande refusoit d'obéir à l'ordre qui lui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma malgré ses terreurs montra un moment d'irrésolution, & dans un transport de colere, naturel à un prince orgueilleux, qui n'avoit jamais recontré d'obstacle à ses volontés, il menaça de sacrifier à ses dieux ces insolens étrangers. Mais ses incertitudes & ses craintes revinrent bientôt, & au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appella encore ses ministres pour consulter & prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir, ne prennent jamais que des mesures lentes & foibles. Le résultat du conseil ne fut point d'employer sur le champ les moyens efficaces de repousser l'ennemi; on se contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

(1) Cortès, *Relatione seconda*, ap. Ramus, *III*, 234, 235. Herrera, *decad.* 2, *lib. III*, *c.* 1, *lib. V*, *c.* 11, *lib. VII*, *cap.* 6. Gomera, *Chron.* c. 66, 92, 144.

1519. Incertitudes & craintes des Espagnols.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains sur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la richesse du pays, plusieurs d'entr'eux s'en formoient des idées si exagérées qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés, par plusieurs observations, que ce pays avoit une forme réguliére de gouvernement, prétendoient que c'étoit une folie véritable que d'attaquer un si grand état avec une poignée d'hommes, manquant de provisions, affoiblis déjà par les maladies particulieres au climat qui en avoient fait périr plusieurs, & sans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applaudissoit secrétement à ceux qui tenoient pour les résolutions hardies; il encourageoit des espérances romanesques qui lui étoient communes avec eux & qui concouroient à l'exécution des plans qu'il avoit concertés.

Plan de Cortès.

Depuis le moment où les soupçons de Velasquès s'étoient déclarés, & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui avoit confiée, celui-ci avoit senti la nécessité de n'avoir plus, avec le gouverneur de Cuba, aucune liaison, dans

[1] B. Diaz, c. 40.

la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations ; il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talens pour le commandement lui mériterent aisément leur estime, & il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entr'eux un commerce continuel. Cortès sut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par des manieres affables, & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (1) ; enfin en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats, qu'ils oublierent presque que l'armement avoit été fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès. 1519.

Pendant que le général Espagnol conduisoit ainsi ses projets, Teutilé arriva avec le présent de Montézuma & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ les états. Mais lorsque le général renouvella la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta brusquement, & sortit de son camp avec Son adresse à l'exécuter.

(1) Voyez la NOTE CI.

des regards & des gestes qui exprimoient
1519. toute sa surprise & tout son ressentiment.
Le lendemain au matin il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre, & d'y apporter des provisions qu'ils échangeoient avec les soldats. Tout commerce parut cesser, & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquès non-seulement à murmurer & à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes, & de le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte & y augmenter son armée. Diego de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontens, s'en acquitta avec toute la liberté & la grossiéreté d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta sans la moindre apparence d'émotion ; & comme il connoissoit fort bien les dispositions & le caractere de ses soldats, & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une proposition qui renversoit en un instant toutes les espérances qu'ils avoient jusques-là nourries, il porta la dissimulation jusqu'à

paroître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz, & il donna des ordres pour que l'armée se tînt prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba. Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers, frustrés de leurs espérances, se plaignirent & menacerent. Les émissaires de Cortès se joignant à eux enflammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à se mutiner ; tous demandoient avec empressement à voir le général. Cortès ne se fit pas presser long-tems. A sa vue ils exprimerent, tout d'une voix, l'étonnement & l'indignation que leur causoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, disoient-ils, pour des Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger, & infame de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quand à eux ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avoit été heureuse jusqu'à ce moment, & qui tendoit si manifestement à répandre la connoissance de la religion, & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantage. Heureux de marcher sous les ordres de Cortès, ils étoient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement & recueillir les trésors qui faisoient, depuis si long-tems, l'objet de leurs desirs ; mais s'il vouloit retourner à Cuba, & céder honteusement

1519.

toute sa gloire & ses espérances à un ri-
1519. val envieux, ils se choisiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de suivre.

Cortès enchanté de leur ardeur ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçoient des sentimens que lui-même avoit inspirés, & dont, à la chaleur de leurs expressions, il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'étoit-là le desir général des troupes; qu'il avoit sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte, pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vues étoient différentes des siennes; qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol : que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. A cette déclaration de Cortès, on répondit par des applaudissemens & des cris de joie. La résolution parut unanime & prise d'un

consentement universel ; car ceux qui la condamnoient secrétement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au général, que pour ne pas s'attirer, de la part de leurs compagnons, le reproche de lâcheté (1). 1518.

Cortès établit une forme de gouvernement civil.

Sans laisser à ses gens le tems de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'occupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux de son armée ; & d'après leur suffrage, il forma un conseil & nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions de leurs gouvernements dans les nouveaux établissemens qu'ils forment, la colonie fût établie sur le modele de l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité, & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entiérement dévoués ; & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du roi sans y faire mention d'aucune dépendance de Velasquès. Les deux mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, l'a-

[1] B. Diaz, *c.* 40, 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *lib.* V, *cap.* 6, 7.

1519. vidité & l'enthousiasme religieux, semblent avoir suggéré à Cortès le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appella la riche ville de la vraie croix : *Villa rica de la Vera-Cruz*.

Cortès résigne sa commission.

La premiere assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permission de s'y présenter, & s'approchant avec une contenance respectueuse propre à relever la dignité du tribunal & à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art, & dit les choses les plus flatteuses aux magistrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord observer qu'étant revêtus de l'autorité suprême sur la colonie, il les considéroit comme exerçant toute celle du souverain & comme représentant sa personne ; qu'il se croiroit désormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéressant le bien public, avec la même fidélité & le même zèle que s'il s'adressoit à son maître même ; que la sûreté d'une colonie qui s'établissoit dans un grand empire, dont le monarque montroit déjà des dispositions ennemies, dépendoit des armes, & par conséquent de la subordination & de la bonne discipline parmi les troupes ; qu'il avoit tenu d'abord son droit au commandement du gou-

verneur de Cuba, mais que comme Velasquès avoit depuis long-tems révoqué sa commission, on pouvoit contester la légitimité de son pouvoir, & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne seroit fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvoit confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres étoit absolument nécessaire; que toutes ces considérations le déterminoient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer toute entiere à celui qu'ils choisiroient, ils donnassent à l'armée au nom du roi, un général qui pût désormais la commander; que quant à lui son dévouement à sa patrie étoit tel qu'il se réduiroit, s'il étoit nécessaire à n'être qu'un simple officier; qu'il serviroit avec le même zèle en cette qualité qu'en celle de général, & prouveroit à ses compagnons de guerre, que quoiqu'accoutumé à commander, il savoit aussi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquès; & après avoir baisé son bâton de commandement, le remit entre les mains du président, & se retira. 1519.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ses mesures avec

ses partisans les plus fideles, & préparé, avec beaucoup d'adresse, les autres membres du conseil à prendre la résolution qu'il desiroit. On accepta sa démission, & comme la prospérité continue qui avoit jusques-là couronné son expédition, étoit une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommerent d'une voix unanime premier magistrat de la colonie & général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui seroit expédiée au nom du roi avec les pouvoirs les plus étendus, & qu'il les exerceroit jusqu'à ce que les volontés du roi fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venoit de prendre; les soldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudissemens. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurerent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

1519.

Cortès ayant heureusement accompli ses desseins & secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il sembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de marques de respect pour le conseil, & de reconnoissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnoit, & se trouva revêtu de l'autorité suprême tant au civil qu'au militaire sur la colonie. Il prit, avec sa nouvelle autorité, un air de dignité plus imposant, & commença

à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jusques à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne : il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquès prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus long-tems spectateurs oisifs de ce qui se passoit. Ils se recrierent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée qu'ils traitoient de désobéissance. Cortès sentant la nécessité de prévenir de bonne heure, par un acte de vigueur, les effets de ces discours séditieux, fit arrêter Ordaz, Escudero & Velasquès de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya sur la flotte les fers aux pieds. Leurs partisans effrayés & confondus resterent tranquilles, & Cortès qui avoit plus d'envie de rappeller à lui que de punir ces officiers dont il connoissoit le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'assiduité & d'adresse qu'il se fit entr'eux une sincere réconciliation ; tellement que dans les occasions les plus délicates ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir du traitement qu'ils avoient essuyé ; ne purent les détacher de ses intérêts. (1). Dans cette occasion, 1519.

(1) B. Diaz, *c.* 42, 43. Gomera, *Chron. c.* 30 à 31. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 7.

ainſi que dans d'autres également critiques
1519. pour ſa fortune & ſa renommée, Cortès dut en grande partie ſes ſuccès à l'or du Mexique qu'il diſtribuoit avec profuſion à ſes amis &à ſes ennemis (1).

Les Zempoallans recherchent ſon amitié.

Cortès ayant fortifié ainſi l'attachement de ſon armée pour lui, penſa qu'il pouvoit quitter déſormais ſon camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement auſſi heureux en lui-même que par la circonſtance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approcherent de ſon camp, & furent ſecrétement admis en ſa préſence. Ils étoient envoyés avec des propoſitions d'alliance & d'amitié par le cacique de Zempoalla, ville conſidérable & peu éloignée.Par leurs réponſes à un grand nombre de queſtions qu'il leur fit, ſelon ſon uſage ordinaire dans ſes entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique ſujet de l'empire du Mexique, ſouffroit impatiemment le joug, craignoit & haïſſoit ſi fortement Montézuma, que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'eſpérance de ſe délivrer de l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſoit. Cet avis fit luire à l'eſprit de Cortès un rayon de lumiere & d'eſpérance. Il vit que le grand empire qu'il ſe propoſoit d'attaquer étoit déſuni, & que le ſouverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les cauſes du mécontentement ne

(1) B. Diaz, c. 44.

pouvoient pas être bornées à une ſeule province, & qu'il ſe trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontens, las de la ſoumiſſion ou deſirant un changement & prêts à ſuivre les drapeaux du premier libérateur qui ſe montreroit. Plein de ces idées, & commençant dès-lors à ſe tracer un plan que le tems & une connoiſſance plus exacte de l'état du pays devoient le mettre bientôt en état de ſuivre & d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans, & leur promit d'aller inceſſamment viſiter leur cacique (1). 1519.

Il marche à Zempoalla.

Pour remplir ſa promeſſe, il n'étoit pas néceſſaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déja propoſé de ſuivre en s'avançant dans le pays. Quelques officiers employés à viſiter la côte ayant reconnu un village nommé Quiabiſlan, à environ quarante milles au nord, qui à raiſon de la fertilité du ſol environnant & de la bonté de ſon havre ſembloit être un poſte plus commode que celui que les Eſpagnols avoient juſqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y tranſporter ſon camp. Zempoalla ſe trouvoit ſur ſon chemin. Le cacique le reçut auſſi bien que Cortès pouvoit l'eſpérer. Il lui fit des préſens & des careſſes qui montroient un extrême deſir de gagner ſa bienvaillance, le traita comme un libérateur, & lui montra un reſpect porté preſque juſqu'à l'adoration.

[1] B. Diaz, *c.* 41. Gomera, *Chron.* *c.* 28.

1519. Cortés apprit de lui plusieurs particularités du caractere de Montézuma, & les causes de la haine de ses sujets pour lui. Montézuma, lui disoit en pleurant le cacique, étoit un tyran hautain, cruel & soupçonneux, qui traitoit ses sujets avec une arrogance extrême, ruinoit les provinces par des exactions; enlevoit les enfans aux peres & aux meres; les garçons pour les immoler à ses dieux, les filles pour en faire ses concubines ou celles de ses favoris. Cortès dans sa réponse au cacique, lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols en visitant des pays si éloignés de leur patrie, étoit de redresser les torts & de délivrer les hommes de l'oppression, & lui ayant fait espérer ses secours quand il en seroit tems, il continua sa marche vers Quiabislan.

Le lieu que ses officiers lui avoient indiqué lui parut si favorablement situé & si bien choisi qu'il y traça sur-le-champ le plan d'une ville. Les maisons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une Armée d'Indiens. Comme ces fortifications étoient nécessaires, tant à l'établissement & à la conservation de la colonie qu'à l'exécution du dessein que le général & les soldats avoient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conser-

ver leur communication avec la mer, toute l'armée officiers & soldats, mirent la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la constance dans le travail. Les indiens de Zempoalla & de Quiabislan les aiderent; & ce petit poste, par lequel commencerent des établissemens nombreux & puissans, fut bientôt en état de défense (1). 1519.

Cortès fait un traité avec différens caciques.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les caciques de Zempoalla & de Quiabislan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentoit à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvoit résister, que, comptant sur la protection de ces étrangers, ils oserent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présenterent pour lever le tribut ordinaire, & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de sortir de ses

(1) B. Diaz, c. 45, 46, 48. Gomera, *Cron. c.* 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *lib. V, cap.* 8, 9.

1519. domaines. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Zempoallans se saisirent des envoyés du monarque, les maltaiterent; & comme leur supestition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposoient à les sacrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux caciques s'étant jettés dans une rebellion ouverte, & ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Espagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux en se reconnoissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonaques, nation courageuse qui habitoit les montagnes voisines; & tous s'étant soumis volontairement à la couronne de Castille, offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1).

Ses mesures pour obtenir du roi la confirmation de son autorité.

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle Espagne; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avoit été consacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étoient d'une plus grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée & à conduire ses négociations avec les Indiens, il jettoit les fondemens de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût

(1) B. Diaz, *c.* 47. Gomera, *Cron.* 35, 36. Herrera, *dec.* 2, *Lib.* V, *c.* 9, 10, 11.

ſon plan, il ne pouvoit ſe diſſimuler que ſon droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit conteſter, la ſienne etoit elle-même chancelante & précaire. Velaſquès ne pouvoit manquer de ſe plaindre au roi des inſultes qu'il avoit reçues de Cortès, & pouvoit préſenter la conduite d'un officier ſubalterne qui s'étoit joué de ſes ordres, de maniere à lui attirer une prompte deſtitution & une punition ſévere. Avant de ſe mettre en marche, le général crut devoir prévenir ce coup. Dans cette vue, il perſuada aux magiſtrats de la colonie d'adreſſer au roi une lettre contenant un long détail de leurs ſervices; une deſcription pompeuſe du pays qu'ils avoient découvert, de ſes richeſſes, de ſa population, de ſa civiliſation & de ſes arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déja faits en ſoumettant pluſieurs provinces à la couronne de Caſtille, & des moyens qu'ils ſe propoſoient d'employer pour en achever la conquête, enfin un long expoſé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaiſon avec Velaſquès, pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire; ils finiſſoient par ſupplier humblement le roi de ratifier, par ſon autirité, tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues; & comme il ſavoit fort bien que la cour d'Eſ-

1519.

1519. pagne accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'acccorderoit que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisoit de la nouvelle Espagne, si l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fournissoit, il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusques-là rassemblés, afin qu'on put les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée ; & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols se formoient de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avides fut capable de ce généreux effort, & fit à son souverain le plus riche présent, que le nouveau monde ait fait à l'Espagne (1). Porto-Carrero & Montéjo, principaux magistrats de la colonie furent nommés pour aller porter le présent, avec défense expresses de toucher à Cuba dans leur route en Europe (2).

Conspiration contre Cortès.

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots, partisans cachés de Velasquès, où effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes jusques dans le cœur d'un

[1] Voyez la NOTE CII.
[2] B. Diaz, c. 54. Gomera, c. 40.

grand empire, avoient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin & de gagner 1519.
Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit & le mettre en état d'intercepter les trésors & les dépêches que Cortès envoyoit en Espagne. La conspiration, quoique formée par de simples matelots, fut conduite avec un profond secret; mais au moment où tout étoit prêt pour l'éxécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès put compter peut-être sur sa bonne fortune qui l'avoit servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, & le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-tems. Il voyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvoit se réveiller tout-à-coup. Il remarquoit que plusieurs de ses soldats, las du service; desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoit que si ses forces, déja trop peu considérables, diminuoient encore par la désertion d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pésé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit

point de ſuccès à eſpérer pour lui, s'il
1519. n'ôtoit à ſes ſoldats juſqu'à la poſſibilité de quitter le pays & s'il ne les réduiſoit à la néceſſité de prendre comme lui la réſolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il ſe détermina à détruire ſa flotte ; mais comme il n'oſoit exécuter une réſolution ſi hardie par la ſeule autorité, il travailla à convaincre ſes ſoldats de la néceſſité de cette meſure. Il falloit toute ſon adreſſe pour venir à bout d'un projet ſi difficile. Il perſuada aux uns que les navires avoient tellement ſouffert par un long ſéjour à la mer, qu'ils étoient abſolument incapables de ſervir davantage ; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement ſur les vaiſſeaux, & à tous il repréſenta la néceſſité de fixer leurs regards & toutes leurs eſpérances ſur le pays qui s'ouvroit devant eux, & d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produiſirent tout l'effet qu'il en attendoit : d'un conſentement général, les vaiſſeaux furent tirés à terre & mis en pieces après qu'on en eût ôté les voiles, les cordages, les fers & tout ce qui pouvoit être de quelqu'utilité. C'eſt ainſi que par un effort de courage, auquel l'hiſtoire n'offre rien qu'on puiſſe comparer, cinq cens hommes conſentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puiſſantes &

inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1). 1519.

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette derniere, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse & de soins, furent sur le point de lui échapper par une saillie de zèle religieux, qui en plusieurs occasions poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractere. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions & de leur faire connoître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels; de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortès étoit si grande, & l'ascendant des Espagnols sur ce peuple déjà si puissant, que ce mouvement fut appaisé sans effusion de sang, & que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (2).

[1] Relat. de Cortès. Ramus, III, 225. B. Diaz, *c.* 57, 58, Herrera, *dec.* 2, *lib. V*, *c.* 14.

[2] B. Diaz, *c.* 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *lib. V*, c. 3, 4.

Cortés commença sa marche & partit
1519. de Zempoalla le 16 d'Août, avec cinq cents hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un service fatigant, fut laissé en garnison à Villa-rica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cents Indiens appellés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols, qui, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques, avoient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le cacique offrit aussi à Cortès un corps considérable de ses Indiens; mais le général se contenta d'en prendre quatre cents des plus distingués parmi eux, afin qu'ils pussent lui servir d'otages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans sa route jusqu'à ce qu'il eût atteint les frontieres du pays de Tlascala. Les habitants de cette province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains, & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civilisés que les Mexicains, ils étoient bien plus avancés dans les arts que les autres nations grossieres

de l'Amérique dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture ; ils habitoient de grandes villes & avoient une sorte de commerce ; & si nous en croyons les relations imparfaites des premiers historiens espagnols, on découvroit dans leurs institutions quelques traces d'une justice distributive & d'une jurisprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civilisation incomplette l'agriculture seule ne suffisoit pas à leur subsistance, & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chasse, ils conservoient en partie les mœurs & le caractere des peuples chasseurs. Ils étoient féroces & passionnés pour la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & presque sans communication avec les états voisins. Ils abhorroient tellement la servitude, que non-seulement ils avoient constamment repoussé toute domination étrangere & maintenu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendu contre toute tyrannie domestique ; ne reconnoissant aucun maître, ils vivoient sous l'autorité douce & limitéed'un conseil choisi par leurs différentes tribus. 1519.

Cortès, quoiqu'instruit du caractere guerrier de cette nation, se flatta que son intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que

les Tlaſcalans eux-mêmes portoient aux
1519. Mexicains, & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y diſpoſer, quatre Zempoallans des plus diſtingués de ceux qui l'accompagnoient, furent envoyés aux Tlaſcalans pour demander, au nom de Cortès & de leur cacique, le paſſage ſur les terres de Tlaſcala. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlaſcalans ſaiſirent les ambaſſadeurs, & ſans égard pour leur caractere, ſe diſpoſerent à les ſacrifier à leurs dieux. En même tems ils aſſemblerent leurs troupes pour s'oppoſer à l'invaſion de ces inconnus, s'ils tentoient de ſe faire un paſſage par force. Pluſieurs motifs pouſſoient les habitants à cette réſolution. Un peuple fécroce, renfermé dans ſon pays & preſque ſans communication au dehors, eſt diſpoſé à conſidérer tout étranger comme ennemi, & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une viſite à Montezuma dans ſa capitale, leur faiſoit croire, malgré toutes les proteſtations de l'étranger, qu'il recherchoit l'amitié d'un monarque, objet de leur haine & de leur crainte. Le zèle imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla, rempliſſoit les Tlaſcalans d'horreur; & comme ils n'étoient pas moins ſupeſtitieux que les autres nations de la nouvelle Eſ-

pagne, ils avoient la plus grande impatience de venger les insultes faites à leurs dieux, & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers, & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline. 1519.

Cortès, après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destinés à les arrêter dans leurs marches. Les Indiens attaquerent avec une grande intrépidité, & dans la premiere action blesserent quelques Espagnols, & leur tuerent deux chevaux, perte fort considérable, parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes, on s'arrêta à propos, on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours, les Espagnols essuyerent des attaques presque continuelles, renouvellées sous diverses formes & par des corps nombreux, avec une

1519. bravoure & une persévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemples dans le nouveau monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux, & en mêlant aux faits étonnans & réels beaucoup de circonstances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est si inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un combat, ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt lorsqu'elles se terminent constamment à présenter d'une part de milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme.

Circonstances remarquables dans la maniere de faire la guerre chez les Tlascalans

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même tems le caractere des habitans de la nouvelle Espagne & celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec des armées nombreuses qui sembloient devoir écraser les Espagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connoissoient, comme toutes les nations barbares aucun

[1] Voyez la NOTE CIII.

ordre, aucune discipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu 1519.
retirer de leur nombre & de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avoient, au milieu de l'action, d'emporter les blessés & les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme, & fortifié par le desir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoroient, étoit universel parmi les peuples de la nouvelle Espagne. Ce pieux devoir les occupant pendant la chaleur du combat (1), les désunissoit & diminuoit la force de l'impression qu'ils auroient pu produire en se tenant plus serrés.

Non-seulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre; mais l'imperfection de leurs armes rendoient encore leur valeur sans effet. Après trois batailles & un grand nombre d'escarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Espagnol de tué: leurs fleches & leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poissons, leurs piques faites d'un bois aiguisé & durci au feu, leurs épées de bois étoient des armes redoutables pour les Indiens nuds, mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Espagnols ni leurs corselets piqués appellés *Escaupiles*. Les Tlascalans s'avançoient courageusement à la charge & combattoient souvent en corps. Beau-

(1) B. Diaz, c. 65.

coup d'Efpagnols furent bleffés, mais tous
1519. légérement ; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils fe fervoient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlafcalans combattoient les Efpagnols, ils fe conduifoient envers eux avec une forte de générofité. Ils les avertiffoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer ; & comme ils favoient que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être, comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas affez de fubfiftance, ils envoyoient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur faifant dire qu'ils fe nourriffent bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim ; qu'ils croiroient manquer de refpect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Efpagnols, devenus trop maigres, ne fuffent plus bons à manger (1).

Cependant, lorfque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Efpagnols, ils s'apperçurent qu'il n'étoit pas aifé d'exécuter ces menaces, & que, malgré toute leur valeur dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib.* VI, *c.* 6. Gomera, *Cron. c.* 47.

un Espagnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire 1519.
à des êtres d'une nature supérieure, contre lesquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrêmité, ils eurent recours à leurs prêtres qu'ils presserent de leur expliquer des événemens si extraordinaires, & de leur enseigner quelque moyen de repousser ces terribles conquérans. Les prêtres, après des sacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du soleil & produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est; que de jour, soutenus par l'influence de ses rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinoit; qu'ils se flétrissoient comme les plantes dans les champs, & s'affoiblissoient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes (1).

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposerent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant

[1] B. Diaz, c. 66.

dans un tems où ils croyoient les trouver
1519. affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagêmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnerent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à marcher, & sortant de leur camp, disperserent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avoient trompés, & qu'ils tenteroient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans furent découragés & commencerent à desirer sérieusement la paix.

Ils étoient pourtant incertains sur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne savoient quelle idée se former de leur caractere, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaisans. La conduite des Espagnols en différentes circonstances pouvoit donner d'eux ces opinions opposées ; d'un côté, ils avoient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avoient faits avec quelque présent des bagatelles d'Europe, & renouvellé leur proposition de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre établie par-

mi les Américains, qui facrifioient ou dévoroient fans pitié tous les prifonniers. 1519.
Les Indiens pouvoient avoir pris de-là une idée affez favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Cortés ayant foupçonné des Tlafcalans qui apportoient des provifions à fon camp d'être des efpions, en avoit faifi cinquante & leur avoit fait couper les mains (1). L'impreffion qu'avoit faite fur les Indiens le fpectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur caufoient les armes à feu & les chevaux, leur faifoient regarder les Efpagnols comme des êtres féroces (2). Leur incertitude fe montra dans la harangue que leurs députés firent à Cortès. » Si vous êtes dirent-ils, des divinités d'une » nature cruelle & fauvage, nous vous » offrons cinq efclaves, afin que vous bu» viez leur fang & que vous mangiez leur » chair. Si vous êtes des divinités plus » douces, acceptez ces préfens de parfums » & de plumes. Si vous êtes des hom» mes, voilà des viandes, du pain & des » fruits pour vous nourrir (3). La paix que les deux partis defiroient également fut bientôt conclue. Les Tlafcalans fe reconnurent vaffaux de la couronne de Caf-

(1) Cortès, *Relatione* Ramus, *III*, 128. Gomera, *Cron. c.* 48.
[2] Voyez la NOTE CIV.
[3] B. Diaz, *c.* 70. Gomera, *Cron*, *c.* 47. Herrera, *dec.* 2, *lib. VI*, *c.* 7.

tille, & s'engagerent à ſecourir Cortès
1519. dans toutes ſes expéditions. Il prit la république ſous ſa protection & promit de défendre leurs perſonnes & leurs biens. Ce traité fut conclu très-à-propos pour les Eſpagnols. Les fatigues du ſervice, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuſe d'ennemis, étoient exceſſives. La moitié des ſoldats étoient de bout chaque nuit, & même ceux qui prenoient quelques repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poſte au premier ſignal. Pluſieurs étoient bleſſés & beaucoup d'autres, parmi leſquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués de la maladie particuliere au climat, qui en avoit fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les proviſions qu'ils recevoient des Tlaſcalans, ils manquoient ſouvent de vivres & ſe trouvoient dans un beſoin ſi grand des choſes les plus néceſſaires pour un ſervice ſi dangereux, qu'ils étoient réduits à panſer leurs plaies avec un onguent fait de la graiſſe des Indiens (1). Excédés de tant de fatigues & de ſouffrances, les Eſpagnols commençoient à murmurer, & lorſqu'ils réfléchiſſoient ſur la multitude & le courage de leurs ennemis, ils étoient près de tomber dans le déſeſpoir. Il falloit toute l'autorité & toute l'adreſſe de Cortès pour

[1] B. Diaz, *c.* 62, 63. Gomera, *Cron. c.* 51.

empêcher les progrès de ce découragement & pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avoient à combattre (1). La soumission des Tlascalans & l'entrée triomphante dans la capitale de la république où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannit de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipa leurs inquiétudes sur l'avenir, & leur persuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit désormais résister à leurs armes (2). 1519.

Cortès s'occupe de gagner la confiance des Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlascala pour donner à ses troupes quelque repos. Pendant ce tems-là il s'occupa de soins importans au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, il s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractere du souverain, & de tous les détails qui pouvoient régler sa conduite & le déterminer à agir en ami ou ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains étoit aussi forte qu'on le lui avoit dit, & qu'il vit qu'il en pouvoit tirer de puissans secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, & il y réussit facilement; car les Tlascalans,

(1) Cortès, *relat.* Ramus, III, 229. B. Diaz, c. 69.

(2) Cortès, *relat.* Ramus, III, 230. B. Diaz, c. 72.

1519.

avec la légéreté d'eſprit naturelle à des hommes peu civiliſés, étoient d'eux-mêmes diſpoſés à paſſer en peu de tems de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Eſpagnols excitoient leur étonnement & leur admiration (1) ; & perſuada que ces étrangers avoient une origine céleſte, ils s'empreſſerent non-ſeulement de ſatisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au devant de leurs deſirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, ſous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peines pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut ſur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle ſaillie du zèle inconſidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers eſpagnols de ce ſiecle ſe regardoient comme deſtinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne ; & moins ils étoient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance & le déréglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue miſſion. La profonde vénération des Tlaſcalans pour les Eſpagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur propoſa avec inſtance d'abandonner leur ſu-

Il eſt ſur le point de la perdre par un zèle inconſidéré.

(1) Voyez la NOTE CV.

perstitions, & d'embrasser la religion de
leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'a- 1519.
près une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignoit ; mais ils soutinrent que les *Teutés* de Tlascala étoient des divinités, non moins dignes de leurs hommages que le dieu de Cortès, & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des dieux qu'avoient honorés leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux argumens. Les Tlascalans, fatigués & mécontens, le conjurerent de ne plus leur parler sur ce sujet. Cortés, surpris & indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la persuasion. Il alloit détruire leurs autels & renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le pere Barthelemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuosité de son zèle. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux & guerrier, avec lequel les Espagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru injuste ; que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les infidelles convertis

par violence ; qu'il falloit employer d'au-
1519. tres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits & les bons exemples qui captivent les cœurs ; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à embrasser la vérité (1). Parmi les scenes d'horreur que présente l'histoire de ce siecle, & dans lesquelles on voit le fanatisme absurde secondant si souvent l'oppression & la cruauté, des sentimens si humains font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Au seizieme siecle, dans un tems où les droits de la conscieuce étoient si mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on est étonné de trouver un moine espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse, & des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortès. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le service, Cortès se détermina à marcher à Mexico, malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui l'assuroient que sa perte étoit

[1] B. Diaz, *chap.* 77, *page* 54 *c.* 83, *page* 61.

inévitable s'il se mettoit au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma & aussi infidelle à sa parole. Comme il étoit accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvoit à la tête d'une armée réguliere. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, & avoit fait dire à Cortès qu'il seroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala, avoit été la capitale d'un état indépendant, & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les habitants de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Espagne, comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pélérinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colere sur ces impies qui venoient les braver jusques dans leur sanctuaire le plus respecté, soit dans la persuasion qu'il

1519. Il s'avance vers Cholula. 3 Octob.

[1] Torquemada, *Monar. ind.* I, 281, 282. II, 291. Gomere, *Cron. chap.* 61. Herrera, *decad.* 2. *lib. VII, cap.* 2.

1519. pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer; en les attaquant sous les yeux & sous la protection immédiate de ses divinités.

Conspiration des Cholulans cruellement punie.

Cortès avant de se mettre en marche, avoit été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect & de cordialité, avoit observé diverses circonstances qui excitoient ses soupçons. Les Tlascalans étoient campés à quelque distance de la ville, parce que les Cholulans avoient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouverent le moyen d'y entrer déguisés, & instruisirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faisoit sortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit sacrifié six enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparoient à quelqu'expédition militaire. En même tems l'interprete Marina apprit d'une femme indienne de distinction dont il avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes mexicaines étoit caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadoit les rues, qu'on creusoit des fossés & des trous légérement recouverts pour y faire tomber les chevaux; qu'on faisoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Espagnols

Espagnols s'approchoit, & que leur destruction étoit inévitable. Cortès, alarmé 1519.
par le concours de ces témoignages, fit arrêter secrétement trois des principaux prêtres, & tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis, & d'exercer une vengeance si terrible qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ses quartiers étoient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher, sous divers prétextes, les magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, & tomberent sur la multitude, qui demeurée sans chefs, & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains, & resta sans défense & sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressoient de front, les Tlascalans les attaquoient par derriere. Les rues furent remplies de sang & de morts; on mit le feu au temple où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scene de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitants de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer

la rage des Efpagnols & la vengeance im-
1519. placable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le maffacre de six mille Cholulans sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha les magistrats, leur reprochant amérement la trahison qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme sa justice étoit satisfaite, il pardonnoit l'offense à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis, & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'ascendant des Espagnols sur les Indiens, & la persuasion que ces étrangers étoient plus puissans, & plus éclairés qu'eux, que, pour obéir aux ordres de Cortès, la ville se remplit en peu de jours d'habitants, qui, parmi les ruines de leurs temples, rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains étoient encore teintes du sang de leurs freres & de leurs concitoyens (1).

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico qui n'en est éloignée que de vingt lieues. Par-tout où les Espagnols passoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puissans qui venoient soulager les peuples de l'oppression, & comme des êtres d'une nature au-dessus de l'humanité.

[1] Cortès, *relat.* Ramus, III, 231. B. Diaz, *c.* 83. Gomera, *Cron. c.* 64. Herrera *decad.* 2, *lib.* VII, *c.* 1, 2.
Voyez la Note CVI.

Les Caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les sujets qu'ils avoient de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortès s'apperçut pour la premiere fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque espérance ; mais lorsqu'il vit que le souverain étoit haï de ses sujets jusque dans le cœur de ses états, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont la constitution attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenoient le courage du général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avoient besoin, pour être animés, que des objets qui frappoient leurs sens. A mesure qu'ils descendoient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvroit par degrès à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés & fertiles s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui ressembloit à une mer par son étendue, & qui étoit environné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever sur une isle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées ; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres, croyant 1519.

rêver, prenoient pour les fantômes d'un
1519. ſonge ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A meſure qu'ils avançoient, leurs doutes ſe diſſipoient ; mais leur étonnement ne faiſoit que croître. Ils furent alors perſuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé, & ſe flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi juſque-là ne s'étoit oppoſé à leur marche, quoique pluſieurs circonſtances leur fiſſent ſoupçonner qu'on avoit deſſein de les ſurprendre. Des meſſagers arrivoient ſucceſſivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour ſuivant les preſſant de ſe retirer ſelon que ſes eſpérances ou ſes craintes prévaloient alternativement. Son trouble étoit ſi grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la ſuperſtition qui lui faiſoit craindre les Eſpagnols comme des êtres d'une nature ſupérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit preſqu'aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevroit ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hoſtilité, Cortès, ſans s'embarraſſer des incertitudes de Montézuma, & ſans paroître ſoupçonner ſes intentions, continua ſa route le long de la chauſſée qui conduit à Mexico au

(1) Voyez la NOTE CVII.

travers du lac, marchant avec la plus grande circonſpection, & faiſant obſerver la plus exacte diſcipline dans ſon armée. 1519.

Lorſqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paroiſſoient d'un rang diſtingué, parés avec des plumes, & vêtus d'étoffes de coton très-belles, vinrent à ſa rencontre & défilerent devant lui en le ſaluant avec le plus grand reſpect à la maniere de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui-même, & bientôt après ſes coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cents, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond ſilence, nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent ſuivis d'une troupe plus diſtinguée & plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une eſpece de fauteuil ou de litiere reſplendiſſante d'or, & ornée de plumes de diverſes couleurs. Quatre de ſes principaux favoris le portoient ſur leurs épaules tandis que d'autres ſoutenoient ſur ſa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchoient trois officiers tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce ſignal les Indiens baiſſoient la tête & cachoient leur viſage comme indignes de regarder un ſi grand monarque. Lorſqu'il fut près des Eſpagnols, Cortès deſcendit de cheval, & s'a-

Sa premiere entrevue avec les Mexicains.

vança vers lui avec empressement & d'un
1519. air respectueux. En même tems Montézuma descendit de sa litiere & s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majestueux, tandis que ses gens étendoient devant lui des étoffes de coton afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la maniere européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main, & la baisant ensuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une descendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que ses sujets fussent de la même espece que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols, marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeller *Teulés*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de bien remarquable dans cette premiere entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés, & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos

fatigues & soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même tems de défense & d'ornement; les appartemens & les cours étoient assez grands pour loger les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues; en ordonnant qu'une grande division de ses troupes seroit toujours sous les armes; en plaçant des sentinelles; en un mot, en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie. 1519.

Opinion de Montézuma sur les Espagnols.

Le soir Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la premiere entrevue, & porta non-seulement au général mais aux soldats, des présens dont la magnificence attestoit la libéralité du souverain & l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'étoit faite des Espagnols. L'empereur lui dit que, selon une tradition ancienne parmi les Mexicains,

[1] Cortès, *relat.* Ramus, III, 232-235. B. Diaz, *c.* 83-88. Gomera, *Cron. chap.* 64, 65. *décad.* 3 *lib.* VII, *c.* 2, 4, 5.

1619. leurs ancêtres étoient venus originairement d'un pays éloigné, avoient conquis l'empire du Mexique ; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avoit amené cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un tems avenir ses descendans reviendroient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement, & réformer leur constitution & leurs loix, que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendans des ces premiers conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties ; que dans cette persuasion il les avoit reçus non comme des étrangers, mais comme des parens formés du même sang, & les prioit de se regarder comme maîtres de ses états ; que ses sujets & lui-même seroient tous prêts à exécuter leurs volontés, & même à prévenir leurs desirs. Cortès répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité & le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne, il parla des vues qu'avoit eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant, autant qu'il le pouvoit, de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avoit des Espagnols. Le lendemain au matin Cortès & ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivans furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir

ſans admiration, & qu'ils trouverent ſupérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ſes habitants que par la beauté de ſes édifices, & par des particularités qui la rendoient abſolument différente de toutes les villes d'Europe. 1519.

Mexico, appellé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan*, eſt ſitué dans une grande plaine environnée de montagnes, aſſez hautes pour que ſon climat ſoit doux & ſain, quoique ſous la zone torride. Toutes les eaux qui deſcendent des hauteurs ſe raſſemblent dans différens lacs communiquant, les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs eſt douce, celle des autres eſt ſaumâtre. C'étoit ſur le bord d'un de ceux-ci & ſur quelques iſles voiſines qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chauſſées de pierre & de terre d'environ trente pieds de largeur. Comme les eaux des lacs inondoient la plaine dans la ſaiſon des pluies, ces chauſſées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'oueſt étoit d'un mille, celle de Texeuco au nord-oueſt de trois milles, de celle de Guoyacan au ſud de ſix milles. Du côté de l'eſt il n'y avoit point de chauſſée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1); à chaque chauſſée il y avoit des ouvertures,

[1] Torribio MS.

1519. de diſtance en diſtance, par leſquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & ſur ces ouvertures des madriers recouverts de terre & qui ſervoient de ponts. La conſtruction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient ſingulieres. Non-ſeulement les temples, mais les maiſons appartenantes au monarque & aux perſonnes de diſtinction, pouvoient être appellés magnifiques en comparaiſon des édifices qu'on avoit trouvés dans le reſte de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient malpropres, reſſemblant aux hûtes des autres Indiens; mais elles étoient placées avec régularité ſur les bords des canaux qui paſſoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partagoient. On y trouvoit de grandes places, parmi leſquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille perſonnes. Ceux des Eſpagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs, comptoient à Mexico au moins ſoixante mille habitans; l'induſtrie humaine, privée du fer & du ſecours de tout animal domeſtique, n'a jamais élevé un plus grand monument (1).

Situation dangereuſe des Eſpagnols.

La nouveauté de ces objets pouvoit

[1] Cortès, *relat* Ramus III, 239. D. *relat. della gran. cita de Mexico, da un gentilhuemo del Cortès*, Ram. *ibid.* 304, E. Herrera, *decad.* 2, *lib.* VII, 6. 14, &c.

amuser & étonner les Espagnols; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues & favorables leur avoit permis de pénétrer jusques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque; les Tlascalans les avoient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la situation singuliere les livreroit à la merci de Montézuma en qui ils ne pouvoient avoir aucune confiance, & d'où il leur seroit impossible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que si l'empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans sa capitale, c'étoit par le conseil des prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire en un coup & sans risque tous les Espagnols (1). Le général voyoit alors clairement que les craintes de ses alliés n'étoient pas sans fondement; qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées, ou en détruisant des parties entieres des chaussées mêmes sa retraite deviendroit impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvoit l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de res-

1519.

[1] B. Diaz., c. 85, 86.

1519. pect ; mais pouvoient-elles être regardées comme ſinceres ? Quand elles l'auroient été, qui pouvoit leur répondre qu'elles ſe ſoutiendroient ? Leur ſalut dépendoit de la volonté d'un prince ſur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raiſon de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un ſeul mot échappé dans la colere, pouvoit décider irrévocablement leur perte (1).

Inquiétude & perplexité de Cortès.

Ces réflexions qui ſe préſentoient au dernier des ſoldats, n'échappoient pas au général. Avant de partir de Cholula, il avoit appris des Eſpagnols de Villarica (2) que Qualpopoca, un des généraux mexicains, commandant ſur la frontiere, avoit raſſemblé une armée dans le deſſein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Eſpagnols avoient engagées à ſecouer le joug, & qu'Eſcalante avoit marché au ſecours de ſes alliés avec une partie de ſa garniſon ; que dans un combat où les Eſpagnols étoient demeuré victorieux, Eſcalante avoit été bleſſé à mort, & qu'il y avoit eu ſept Eſpagnols tués & un autre enveloppé par les ennemis & pris vivant ; que la tête de ce malheureux priſonnier avoit été portée en triomphe dans différentes villes pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée enſuite

(1) B. Diaz, *c.* 94.
(2) Cortès, *relat.* Ramus, III, 235, C.

à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico, qu'il s'apperçut de la faute où l'avoient jetté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une maniere très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'étoit s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendoit de l'opinion que les peuples de la nouvelle Espagne s'étoient formés de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout son empire. Cortès étoit en même-tems persuadé qu'il n'y avoit qu'une suite non-interrompue des victoires & des succès complets & extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avoit pris, & il vit 1519.

[1] B. Diaz, *c.* 93, 94, Herrera, *decad.* 2, *lib.* VIII, *cap.* 1.

1519. que, pour se tirer de l'embarras où l'avoit jetté une démarche hardie, il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les ressources de son esprit étoient plus grandes encore. Après avoir pesé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur monarque, & leur soumission aveugle à toutes ses volontés, mettroient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence.

Il se détermine à se rendre maître de Montézuma.

Comment il exécute ce projet.

Il proposa sur le champ son projet à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement, & entraînerent leurs compagnons, de maniere qu'on convint de tenter sur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquès, de Leon & Davila, cinq de ses principaux officiers, & de plu-

ſieurs ſoldats de confiance. Trente hommes choiſis le ſuivoient ſans ordres, ſéparés & paroiſſant guidés par la ſeule curioſité. De petites troupes furent poſtées de diſtance en diſtance dans toutes les rues qui conduiſoient du quartier des Eſpagnols à la cour, & le reſte des Eſpagnols avec les Tlaſcalans étoient ſous les armes prêts à ſortir au premier ſignal. Cortès & ſa ſuite furent admis ſans difficulté en préſence du monarque, & les Mexicains ſe retirerent par reſpect comme ils avoient coutume de faire. Le général s'adreſſa alors au monarque d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avoit employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amérement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ſes officiers contre les Eſpagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ſes compagnons, ainſi que pour l'inſulte faite au grand prince dont ils étoient les ſerviteurs. Montézuma confondu de cette accuſation inattendue & changeant de couleur, ſoit qu'il fût coupable, ſoit qu'il reſſentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, proteſta de ſon innocence avec une grande vivacité, & pour en fournir une preuve, ordonna ſur le champ qu'on allât ſaiſir Qualpopoca & ſes complices, & qu'on les conduiſît à Mexico. Cortès repliqua qu'une aſſurance auſſi reſpectable que celle que lui

1519.

donnoit l'empereur le perſuadoit entiérement, 1519. mais qu'il falloit quelque choſe de plus pour raſſurer ſes compagnons qui perſiſteroient à regarder Montézuma comme leur ennemi, s'il ne leur donnoit une preuve de ſa confiance & de ſon attachement en quittant ſon palais & en venant faire ſa réſidence au milieu des Eſpagnols où il ſeroit ſervi avec tous les égards dus à un ſi grand monarque. A cette étrange propoſition, Montézuma demeura muet & preſque ſans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les perſonnes de ſon rang n'étoient pas accoutumées à ſe rendre elles-mêmes priſonnieres, & que quand même il auroit la foibleſſe d'y conſentir, ſes ſujets ne ſouffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur ſouverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence, s'efforça tour à tour de l'adoucir & de l'intimider. La diſpute devint vive, il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit, lorſque Velaſquès de Léon, jeune homme brave & impétueux s'écria : pourquoi perdre le tems en vaines paroles ! Qu'il ſe laiſſe conduire ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Eſpagnol prononça ces mots, & le geſte terrible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il voyoit bien que les Eſpagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçoit étoit grand ; la néceſſité de

prendre un parti étoit preſſante ; il ſentit la force de ces circonſtances, & s'abandonnant à ſa deſtinée, il céda à la volonté des Eſpagnols. 1519.

Montézuma eſt conduit au quartier des Eſpagnols.

Ses officiers furent appellés. Il leur communiqua ſa réſolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'oſa faire une queſtion à l'empereur. Ils le conduiſirent en ſilence & baigné de larmes au quartier des Eſpagnols. A peine ſut-on dans la ville que les étrangers emmenoient l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les tranſports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer ſur le champ les Eſpagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorſqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaieté ſur le viſage, & leur faire ſigne de la main en leur déclarant que c'étoit de ſon propre choix qu'il alloit réſider pour quelque tems au milieu de ſes amis, le tumulte s'appaiſa, la multitude accoutumée à reſpecter les moindres ſignes de la volonté de ſon ſouverain ſe diſperſa tranquillement (1).

Ce fut ainſi qu'un monarque puiſſant ſe vit, au milieu de ſa capitale, en plein jour, ſaiſi par une poignée d'étrangers & emmené priſonnier ſans réſiſtance & ſans combat. L'hiſtoire ne préſente rien

[1] B. Diaz, *c.* 95, Gomera, *Cron. c.* 83 Cortès, *relat.* Ramus, III, *page* 233, 236. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VIII, *cap.* 2, 3.

1519. qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution ; & si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étoient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paroîtroient si extravagantes & si incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman.

Il est reçu avec des apparences de respect.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avoit promises Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la maniere accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement ; mais l'heure de l'humiliation & de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Qualpopoca, son fils & cinq des principaux officiers qui servoient sous lui, furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime & en prononcer la punition. Ils fu-

Ensuite exposé à de cruelles insultes.

(1) Voyez la NOTE CVIII.

rent jugés par un conſeil de guerre eſpagnol, & quoiqu'ils n'euſſent fait que remplir le devoir de fideles ſujets & de braves 1519.
gens, en obéiſſant aux ordres de leur légitime ſouverain & en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté eſt rarement ſuſpendue. Les malheureuſes victimes furent envoyées ſur le champ au ſupplice. On forma leur bûcher de toutes les armes amaſſées dans les arſénaux du roi pour la défenſe publique. Un peuple inombrable vit avec un muet étonnement la double inſulte faite à la majeſté de ſon empire; un de ſes généraux livré aux flammes par une autorité étrangere pour avoir rempli ſon devoir envers ſon ſouverain, & le même feu conſumer à ſes yeux les armes aſſemblées par la prévoyance de ſes ancêtres pour la défenſe publique.

Mais une inſulte plus cruelle encore étoit réſervée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais oſé attaquer Eſcalante s'il n'en avoit eu l'ordre de ſon maître, Cortès ne fut pas ſatisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui qui avoit été l'inſtrument du crime, & n'en voulut pas laiſſer le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au ſupplice, il entra dans l'appartement de Montézuma, ſuivi de quelques officiers & d'un ſoldat

qui portoit des fers ; & s'approchant du
1519. monarque avec un air ſévere, il lui dit que les criminels qui alloient ſubir leur ſupplice l'avoient accuſé d'être le premier auteur de leur attentat ; qu'il étoit néceſſaire qu'il expiât ſa faute ; & ſans attendre de réplique, il ordonna au ſoldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté ſur le champ. Le monarque nourri dans l'idée que ſa perſonne étoit inviolable & ſacrée, & conſidérant cette profanation comme un avant-coureur de ſa mort prochaine, exhala ſa douleur en plaintes & en gémiſſemens. Ses courtiſans, muets d'horreur, tomberent à ſes pieds, les baignerent de larmes, & ſoutenant ſes fers, s'efforçoient, avec une tendreſſe reſpectueuſe, d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur déſeſpoir ne ſe calmerent que lorſque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance ſatisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foibleſſe indigne d'un homme, ſe livra ſur le champ à une joie indécente, & paſſa ſans intervalle de l'excès du déſeſpoir aux tranſports de la reconnoiſſance & de la tendreſſe envers ſes libérateurs.

Raiſons de la conduite de Cortès.

Ces faits, tels qu'ils ſont racontés par les hiſtoriens eſpagnols eux mêmes, s'accordent peu ſans doute avec les qualités qui diſtinguent Cortès dans d'autres parties

de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne 1519. se donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale & un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit son estime, est une atrocité sans exemple : mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui rendre la liberté, c'est faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortès, énivré de ses succès & présumant tout de l'ascendant qu'il avoit pris sur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre, ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la chose d'un certain côté, ses procédés, quoique contraires à la justice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains les Espagnols avoient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le respect qui en étoit la suite. Cortès vouloit persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroissoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient osé le commettre, & d'obli-

1520. ger leur ſouverain lui-même à ſe ſoumettre à une punition honteuſe pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ſes ſujets (1).

Augmentation du pouvoir de Cortès.

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avoient oſé porter leurs mains ſur les Eſpagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma demeura abattu & ſoumis. Durant ſix moix que Cortès paſſa à Mexico, le monarque continua de reſter dans le quartier des Eſpagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la ſatisfaction, comme ſi ce ſéjour eût été de ſon choix. Ses miniſtres & ſes domeſtiques le ſervoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoiſſance de toutes les affaires. Tous les ordres ſe donnoient en ſon nom. L'aſpect du gouvernement paroiſſoit le même, & comme toutes les formes anciennes ſubſiſtoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement, continuoit d'obéir au monarque avec la même ſoumiſſion & le même reſpect. Les Eſpagnols avoient inſpiré à Montézuma & à ſes ſujets tant de crainte ou de reſpect, qu'il ne ſe fit pas une ſeule tentative pour délivrer le ſouverain de ſa priſon; Cortès même ſe confiant ſur l'aſcendant qu'il avoit pris, permettoit à Montézuma non-ſeulement d'aller aux temples, mais même de chaſſer au-delà des lacs, accompagné

(1) Voyez la NOTE CIX.

d'une garde d'un petit nombre d'Espagnols qui suffisoient pour en imposer à 1520. la multitude & s'assurer du roi prisonnier (1).

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique, qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte ; & ils exercerent, sous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auroient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins, ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le systême de cacher une usurpation en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays, d'employer les magistrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous sommes disposés à regarder comme des inventions subtiles de la politique moderne, ce systême, dis-je, est bien plus ancien qu'on ne pense, & a été mis en usage avec succès dans l'Occident longtems avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

Usage qu'il en fait.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'expo-

[1] Cortès, *relat.* page 236. B. Diaz, *c.* 97, 98, 99.

fer. Il choifit quelques Efpagnols propres
1520. à cette commiffion, & les chargea de vifiter différentes parties de l'empire, accompagnés de Mexicains qu'avoit nommés l'empereur pour leur fervir en même tems de guides & de défenfeurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinerent le fol & les productions, obferverent avec plus de foin les diftricts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcerent de préparer les efprits au joug de l'Efpagne, tandis que Cortès au nom & par l'autorité de Montézuma ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talens ou l'efprit d'indépendance lui faifoient craindre quelque réfiftance à fes volontés, & mettoit à leur place des hommes plus ineptes ou plus difpofés à la foumiffion.

Un autre précaution lui étoit encore néceffaire pour fon entiere sûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs pour affurer fa retraite dans le cas où les Mexicains, foit par imprudence du joug, foit fimplement par légéreté, prendroient les armes contre lui & romproient les ponts ou les chauffées. Son adreffe ou la facilité de Montézuma, le mit en état d'exécuter ce deffein. En entretenant fouvent fon prifonnier de la marine européenne & de l'art merveilleux de navigation, il excita

fa

ſa curioſité & lui fit deſirer de voir ces palais mouvans, qui, ſans le ſecours des rames, marchent & ſe dirigent ſur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui perſuada d'envoyer chercher une partie des agrets de ſa flotte dépoſés à la Vera-crux, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Eſpagnols eurent bientôt conſtruits deux Brigantins qui furent pour Montézuma un frivole amuſement, & pour Cortès une reſſource aſſurée s'il étoit obligé de ſe retirer. 1520.

Enhardi par tant de preuves de la ſoumiſſion ſervile du monarque à toutes ſes volontés, Cortès oſa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il preſſa Montézuma de ſe reconnoître vaſſal du roi de Caſtille, tenant ſa couronne de lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma ſe ſoumit encore à ce ſacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un ſouverain abſolu. Les grands de l'empire furent appellés. Montézuma dans une harangue leur rappella les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-tems l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux, & qui devoit prendre poſſeſſion du pouvoir ſuprême; il leur déclara qu'il croyoit que les Eſpagnols étoient ce peuple; qu'il reconnoiſſoit les droits de leur ſouverain ſur l'empire du Mexique; qu'il vouloit mettre ſa couronne à ſes pieds, & être déſormais ſon tributaire. En prononçant

son discours, le malheureux prince laissa
1520. voir combien il étoit douloureusement affecté du sacrifice qu'on le forçoit de faire. Les soupirs & les larmes lui couperent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit & de son courage, il conservoit encore assez du sentiment de sa dignité pour éprouver les angoises qui déchirent le cœur d'un souverain forcé de se dépouiller du pouvoir suprême. Aux premiers mots qui firent connoître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, & bientôt aprés il s'éleva un murmure confus qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos en déclarant que les intentions de son maître n'étoient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution & les loix de l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiroient les Espagnols & de l'exemple de soumission que donnoit l'empereur lui-même arracha à l'assemblée un consentement forcé (1). Cet acte de foi & hommage envers la couronne d'Espagne, fut accompagné de toutes les solemnités qu'il plut aux Espagnols de prescrire (2).

(1) Voyez la NOTE CX.

[2] Cortès, *relat.* 238. B. Diaz, *c.* 101. Gomera, *Cron. chap.* 2 Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *c.* 4.

Montézuma, fur la demande de Cortès, y joignit un préfent magnifique pour son nouveau fuzerain, & fes fujets, à fon exemple, fournirent auffi très-libéralement à une contribution. Les Efpagnols raffemblerent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma & tout ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains fous divers prétexte. On fondit l'or & l'argent, & ces métaux, fans parler des bijoux & ornemens de diverfes efpeces qu'on conferva comme ils étoient pour la beauté du travail; monterent enfemble à fix cent mille pefos (1). Les foldats attendoient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortès voulut les fatisfaire. On mit à part un cinquieme comme le droit du roi d'Efpagne; un autre cinquieme fut réfervé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore fur la maffe les fommes avancées par Velafquès, Cortès & quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le refte fut partagé entre les troupes, y compris la garnifon de la Vera-cruz, officiers & foldats en proportion de leur rang. Après tant de déductions la part de chaque foldat ne paffa pas cent pefos. Cette fomme étoit fi fort au-deffous de leurs efpérances que quelques foldats la refuferent avec dédain; d'autres murmurerent fi hautement qu'il fallut pour

1520. Tréfors amaffés par les Efpagnols.

(1) Environ 2, 5000, 000 liv. le pefos valant à peu près 4 liv. & quelques fous de notre monnoie.

les appaiser que Cortès joignit l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étoient pas tout-à-fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du général eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le sixieme siecle, étoit une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secrétement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi, & ne furent point dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur ; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

1520,

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on se fait communément des richesses du Mexique d'aprés les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur, & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, & que cette circonstance n'influant pas sur leur prix, ils n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. Ils étoient consacrés aux dieux dans les

temples ou employés comme des marques de diſtinction par les princes & les perſonnes du plus haut rang. La deſtruction que ſouffroient l'or & l'argent par l'uſage, étant peu conſidérable, la demande n'en étoit pas aſſez grande pour exciter l'induſtrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entiérement inconnu. Tout ce qu'il poſſédoient d'or étoit ramaſſé dans le lit des rivieres, ou natif & recueilli dans l'état où la mine les donne (1). Le plus grand effort de leur induſtrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens, pour en ſéparer les grains d'or, & même cette opération ſi ſimple étoit exécutée très-mal adroitement, ſelon le rapport des Eſpagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit eſpérer de trouver des mines (2). Par ces différentes cauſes l'effet de la maſſe d'or, exiſtante alors au Mexique ne devoit pas être fort grande. La quantité d'argent étoit encore moindre; parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, & que des Indiens n'avoient pas encore aſſez d'induſtrie pour ſuivre les procédés néceſſaires pour l'extraire de ſa mine & le

1520.

[1] Cortès, *relat.* p. 239. F. B. Diaz, *c.* 102 & 103. Gomera, *Cron. c.* 90.
[2] B. Diaz, *c.* 103.

1520. purifier (1). Ainsi quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir & se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit ci-dessus (2).

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la religion.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fût inflexible sur un point. En vain le général le pressa, avec tout le zele importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux dieux & d'embrasser la foi chrétienne il rejetta la proposition avec horreur. La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y étoit établie sur un systême complet & régulier ; & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnoient aisément un petit nombre de notions & de cérémonies religieuses, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restoient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une solemnité & pratiqué avec une régularité qui le rendoient respectable à leurs yeux. Cortès voyant

[1] Herrera, *dec.* 2, *lib.* IX, *cap.* 4.
(2) Voyez la NOTE CXI.

tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que dans un transport de zele il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra son ardeur, & il se détermina à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche, & y avoir placé une image de la vierge Marie (1).

1520.

Projet des Mexicains pour exterminer les Espagnols.

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur souverain & les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencerent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols, se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il seroit en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeller Cortès, & lui dit que les vues que les Espagnols s'étoient proposées en venant au Mexique députés par leur souverain, étant entiérement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le desir des peuples qu'ils

(1) Voyez la NOTE CXII.

1520. quitassent sur le champ le pays ; qu'il le prioit de se préparer à partir, sans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fut le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître céder au desir du monarque que de tenter mal à propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déja occupé de son retour ; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols ; & Cortès se flatta que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Inquiétude & danger de Cortès.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne chargés de ses présens. Il attendoit tout les jours leur retour, & par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela son état demeuroit incertain & précaire ; & après avoir exécuté tant de grandes

choſes, ſa deſtinée pouvoit être de ſe voir donner le nom de rebelle & de traître, & d'en ſubir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'euſſent été ſes progrès, il ne pouvoit pas eſpérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui reſtoit, réduit à un bien petit nombre par les travaux & les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établiſſemens eſpagnols des iſles, ſans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avoit fait juſques-là. 1520.

Arrivée d'un nouvel armement eſpagnol au Mexique.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle ſituation, inquiet ſur le paſſé, incertain ſur l'avenir, & que ſes craintes s'augmentoient encore par la derniere déclaration de Montézuma, la nouvelle arriva à México que quelques vaiſſeaux paroiſſoient ſur la côte. Cortès ſe flatta ſur le champ que Porto-Carrero étoit de retour d'Eſpagne, & que ſes ſouhaits étoient enfin accomplis. Il fit part de ces heureuſes nouvelles à ſes compagnons qui les reçurent avec tranſport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courrier de Sandoval qui avoit ſuccédé à Eſcalante dans ſon commandement à la Vera-cruz, vint inſtruire Cortès que l'armement avoit été fait par Velaſquès, gouverneur de Cuba, & qu'au lieu de lui apporter les ſecours qu'il attendoit, il étoit deſtiné contre lui-même.

Envoyé par Velaſquès.

Les motifs qui portoient Velaſquès à ce parti violent étoient évidens. Dès l'inſtant

1520. du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifierent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changerent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'isle de Cuba contre les ordres positifs de leur général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Espagne, & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présens que Cortès avoit reçus, & des espérances que ce général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux, la honte d'avoir été si grossiérement trompé; l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choisi, & en qui il avoit placé sa confiance; la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement

[1] B. Diaz, *c. 54*, 55. Herrera, *decad. 2, lib. V, c. 14*. Gomera, *Cron. chap. 9*.

d'un ennemi, & le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune & d'étendre son autorité; tous ces motifs réunis excitoient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi, & pour enlever à la fois à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne manquoit pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avoit fait passer en Espagne du voyage de Grijalva avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyés des productions & des richesses de la nouvelle Espagne, on avoit conçu à la cour une haute idée de cette contrée. Velasquès avoit été autorisé à en poursuivre la découverte & en avoit été fait gouverneur sa vie durant, avec des pouvoirs & des privileges plus étendus que ceux qu'on avoit accordé à aucun aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur distinguée, & autorisé à regarder Cortès, non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rebelle aux ordres du roi, il se détermina à venger, par la force des armes, les droits & l'autorité de son souverain (2). Il pressa les préparatifs de son expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvoit attendre des passions violentes dont il étoit animé, &

1520.

Sous le commandement de Narvaès.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. III*, *cap.* 11.
(2) Voyez la NOTE CXIII.

P 6

1520. en peu de tems il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingts hommes de cavalerie, huit cents hommes d'infanterie, dont quatre-vingts mousquetaires, cent vingt arbalêtriers, & douze pieces de canon. Velasquès avoit déja éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même ; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui, dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique, méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès & de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers, & d'achever ensuite en son nom la découverte & la conquête du pays.

Conduite de Narvaès. Avril.

Après un voyage heureux Narvaès débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district le joignirent. Non-seulement ils lui firent connoître la situation de Cortès ; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoissance de la langue mexicaine, il trouva en eux des interpretes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que selon l'artifice bas & grossier des déserteurs, ceux-ci chercherent plutôt à flatter Narvaès par des espérances agréables,

qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représenterent la situation de Cortès si désespérée & le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa premiere opération auroît dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions ; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-cruz de se rendre, Guevara, ecclésiastique chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence, que Sandoval, homme de courage & très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se saisit de lui & de ceux qui l'accompagnoient, & les envoya prisonniers & enchaînés à Mexico. 1520.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis & condamnant la séverité de Sandoval, les remit sur le champ en liberté. Cet acte de clémence placé à propos & accompagné de caresses & de présens, lui gagna leur confiance, & il en obtint des instructions sur les forces & les projets de Narvaès, d'après lesquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi nus qu'il avoit à combattre, mais une armée qui ne le cédoit à la sienne ni en courage ni en discipline, & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre, agissant au nom & par l'autorité du monarque, & commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès plus

1520. occupé de seconder le ressentiment de Velasquès que jaloux de maintenir la gloire du nom espagnol & l'intérêt même de sa patrie dans son commerce avec les Indiens, l'avoit représenté lui & ses compagnons comme des proscrits, coupables de révolte envers leur propre souverain & d'injustice envers les Mexicains, en envahissant leur pays : Narvaès avoit ajouté que son unique objet étoit de punir leurs oppresseurs & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bientôt que Montézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables ; il sut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire assurer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenoient prisonnier étoit désapprouvée du roi son maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre non-seulement sa liberté, mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les provinces espérant dès-lors de pouvoir secouer bientôt le joug de ces étrangers, commencerent à se révolter ouvertement contre Cortès, & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrette avec le nouveau commandant, & sembloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

(1) Voyez la NOTE CXIV.

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès, sa perte paroissoit inévitable; car tandis que les Espagnols le presseroient du dehors, les habitans, que malgré toute son autorité & tous ses soins il avoit déja beaucoup de peine à retenir dans la soumission saisiroient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant audevant de l'ennemi, il perdoit tout à la fois le fruit de ses travaux & de ses victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer sans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, si au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, feroit un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé & comparé ces différens projets avec la plus grande attention, Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit le plus difficile, mais qui devoit être le plus avantageux à sa patrie s'il étoit suivi du succès : il s'arma de la résolution & de l'intrepidité nécessaires

1520.

Cortès délibere sur la conduite qu'il doit tenir.

1520. dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance, & il se détermina à faire un dernier & courageux effort en risquant de combattre, malgré tous ses désavantages, plutôt que de sacrifier les conquêtes & les intérêts de l'Espagne dans le Mexique.

Il négocie secrétement avec les soldats de Narvaès.

Quoique Cortès pérvît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ses différens avec Narvaès par le sort des armes, il pensa qu'il seroit non-seulement indécent, mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela son aumônier Olmedo, que son caractere rendoit très-propre à cet emploi, & qui avoit d'ailleurs l'adresse & la prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secretes que Cortès avoit le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans lesquelles il mettoit sa plus grande confiance. Narvaès rejetta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet ecclésiastique & ceux qui l'accompagnoient; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avoient apporté diverses lettres de leur chef & de ses officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de présens, comme d'anneaux, de chaînes d'or

& d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richesse de Cortès, & à leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à son service. Quelques-uns espérant dès-lors une part dans ces trésors, se déclarerent pour un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, vouloient qu'on prévint une guerre civile qui ne manqueroit pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler & peut-être de renverser entiérement la puissance des Espagnols dans un pays où elle étoit encore si imparfaitement établie. Narvaès ne daigna écouter aucun de ces avis, & déclara par un acte public Cortès & ses compagnons rebelles & ennemis de leur pays. Il est probable que Cortès, connoissant l'arrogance de Narvaès, s'attendoit à cette réponse. Après avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, & justifié ainsi la nécessité où il seroit de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir. 1520.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de respect. C'est à cette foible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de

Il marche contre lui. Mai.

1520. tous les trésors qu'il avoit amassés, & ce qui est plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers, nouvellement arrivés, étoient ses amis, sujets du même souverain, & qu'après une courte entrevue ils partiroient tous ensemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma ne pouvant pénétrer les desseins des Espagnols ni concilier ce qu'on lui disoit avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laisser aucune marque de soupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de rester tranquille au milieu des Espagnols & d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le général paroissant se confier à cette promesse, mais comptant bien plus sur les ordres qu'il laissoit à Alvarado de garder son prisonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

Nombre de ses troupes.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garnison de la Vera-cruz ne formoient pas ensemble plus de deux cent cinquante hommes. Comme il mettoit sa principale confiance dans la célérité de ses mouvemens, il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie ; mais il craignoit beaucoup la cavalerie de l'ennemi, & il s'étoit précautionné contre ce désavantage avec la sagacité d'un grand homme de

guerre. Il avoit obſervé que les Indiens de la province de Chinantla ſe ſervoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ſes ſoldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre de la cavalerie, & les accoutuma à ſe tenir ſerrés pour en faire l'uſage le plus avantageux.

1520.

Il continue de négocier & de s'avancer.

Avec ſon petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant ſa marche il réitéra ſes propoſitions d'accomodement ; mais Narvaès exigeant que Cortès & ſes compagnons le reconnuſſent ſur le champ comme gouverneur de la nouvelle Eſpagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenoit de Velaſquès, & Cortès refuſant de ſe ſoumettre à toute autorité qui ne feroit pas émanée immédiatement du roi d'Eſpagne (devenu empereur), ſous la protection duquel ſa colonie naiſſante s'étoit miſe, toutes les négociations ne produiſirent aucun effet ; ſeulement la communication qui s'établit à cette occaſion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fourniſſant des occaſions de gagner quelques officiers de Narvaès par des préſens, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il ſe donnoit, & de les éblouir tous par ces richeſſes dont ſes ſoldats faiſoient parade en ſe montrant avec des bracelets, des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même & un petit nombre de ſes créa-

1520.

tures, penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette diſpoſition irrita ce caractere violent juſqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ſes principaux officiers ; & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée juſqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda cette hardieſſe comme une inſulte qu'il falloit châtier ſur le champ, & marcha pour lui offrir la bataille.

Cortès attaque Narvaès pendant la nuit.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'expérience pour combattre un ennemi ſi ſupérieur en nombre ſans ſe donner l'avantage de la ſituation. Il laiſſa entre lui & Narvaès la riviere de Canoas, & vit delà l'approche de l'ennemi ſans inquiétude & ſes vaines bravades avec mépris. On étoit au commencement de la ſaiſon des pluies, qui tomboient déjà avec toute la violence qu'elles ont ſous la zone-torride. Les ſoldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du ſervice militaire, murmurerent ſi hautement de ce qu'on les y expoſoit, à leur avis ſans néceſſité, que leur général cédant à leur impatience & mepriſant d'ailleurs ſes ennemis, conſentit à ſe retirer à Zempoalla. Les mêmes circonſtances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entrepriſe par laquelle il eſpéroit de terminer la guerre d'un ſeul coup. Il obſerva que ſes ſoldats endurcis aux fatigues, quoiqu'expoſés ſans tentes & ſans

aucun abri aux torrens de pluie qui ne cef-
foient de tomber, loin d'être découragés, 1520.
confervoient toute leur bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaès fe livreroient naturellement au repos, & que jugeant de leurs ennemis par leur propre molleffe, ils fe croiroient à l'abri d'être attaqués dans un tems fi peu propre à toute action. D'après ces obfervations, il fe détermina à profiter de l'obfcurité de la nuit, lorfque la furprife & la terreur compenferoient avantageufement pour lui l'infériorité du nombre. Ses foldats convaincus qu'il ne leur reftoit de reffource que dans quelqu'effort extraordinaire de courage, approuverent fa réfolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un difcours qu'il leur fit avant de fe mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commiffion auffi périlleufe qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi fon quartier. Criftoval d'Olid, qui commandoit la feconde divifion, fut chargé d'attaquer la tour & de foutenir Sandoval. Cortès conduifoit la troifieme divifion qui étoit la moins confidérable, formant un corps de réferve deftiné à fe porter aux endroits où l'on auroit befoin de fon fe-

cours. Il fallut d'abord passer la riviere de
1520. Canoas, ce qui ne se fit pas sans difficulté. Elle étoit grossie par les pluies, & les soldats avoient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour & sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvemens d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa, & arriva à la ville assez à tems pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce général lui firent perdre des momens si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté, & traita de chimere l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillans le convinquirent enfin que le danger qu'il avoit méprisé étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie & commença à s'avançer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égaloit la présomption, s'arme en hâte, & par ses paroles & son exemple anime ses soldats au combat. Olid

s'avance pour ſoutenir ſes compagnons, & Cortés lui-même gagnant les devans 1520.
conduit & preſſe l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps ſerrant ſes rangs & préſentant avec ſes longues piques un front impénétrable, renverſe tout devant lui. Il eut bientôt gagné les portes, & il combattoit pour s'en rendre maître, lorſqu'un ſoldat ayant mis le feu aux roſeaux dont la tour étoit couverte, Narvaès ſe vit obligé d'en ſortir. Au premier choc il fut bleſſé à l'œil d'un coup de pique, renverſé par terre & mis aux fers.

Des cris de victoire ſe firent entendre auſſitôt. Ceux qui avoient accompagné Narvaès dans ſa ſortie ſoutenoient le combat foiblement ou commençoient à ſe rendre. La terreur & la confuſion gagnerent ceux qui ſe défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obſcurité étoit ſi grande qu'ils ne pouvoient diſtinguer les amis des ennemis. Leur propre artillerie étoit tournée contr'eux. De quelque côté qu'ils jettaſſent les yeux, les inſectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroiſſoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mèches de leurs arquebuſes allumées. Après une courte réſiſtance les ſoldats forcerent leurs chefs à capituler, & avant le jour tous avoient mis

bas les armes & s'étoient ſoumis à leur vainqueur.

1520.

Suites de cette victoire.

Une victoire ſi complette étoit d'autant plus heureuſe qu'elle n'avoit preſque point coûté de ſang. Cortès n'avoit eu que deux hommes tués, & du côté de Narvaès on n'avoit perdu que deux officiers & quinze ſoldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes ; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba, ou d'entrer à ſon ſervice pour partager ſa fortune aux mêmes conditions que ſes anciens ſoldats. Cette derniere offre, ſecondée de quelques préſens & de beaucoup de promeſſes, flatta tellement les eſpérances romaneſques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au ſervice ; qu'elle fut acceptée par tous les ſoldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ſes plus zélés partiſans, & que tous à l'envi les uns des autres firent des proteſtations d'un attachement inviolable à un général qui venoit de donner des preuves ſi éclatantes de ſon talent pour commander. C'eſt ainſi que par une ſuite de circonſtances auſſi extraordinaires qu'heureuſes, Cortès échappa à ſa perte qui paroiſſoit inévitable, & il ſe vit au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Eſpagnols prêts à le ſuivre par-tout où il voudroit les conduire. En conſidérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainſi que la promptitude

promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangerent sous les étendards de son rival, on ne peut guère s'empêcher d'attribuer ces événemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des compagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de son ennemi (1). 1520.

Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les événemens qui suivirent. Si, depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie, que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine, ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui

(1) Cortès, *Relat.* 241. B. Diaz, *c.* 110, 125, Herrera, *decad.* 2. *lib.* IX, *c.* 18, *&c.* Gomera, *Cron. c.* 97. *&c.*

avoient excité cette révolte la rendoient en-
1520. core plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occaſion ſi long-tems attendue de rendre à leur monarque ſa liberté & de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers étoit enfin arrivée, & que tandis que les forces de leurs oppreſſeurs étoient ainſi diviſées & leurs armes tournées contre eux-mêmes, il ſeroit facile de détruire l'un & l'autre parti. Dans cette vue les Indiens tenoient des conſeils & formoient des plans. Les Eſpagnols reſtés à Mexico, connoiſſant leur propre foibleſſe, étoient remplis de ſoupçons & de craintes. Alvarado, quoique bon officier, n'avoit ni la capacité ni la dignité qui avoient donné à Cortès un ſi grand aſcendant ſur l'eſprit des Mexicains, & qui les avoient empêchés de ſe former une idée juſte de leur force & de ſa foibleſſe. Ce commandant ne connoiſſoit d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelqu'adreſſe pour déconcerter les projets ou adoucir l'eſprit des Mexicains. Il attendit l'occaſion d'une de leurs fêtes ſolemnelles, & tandis que ſelon l'uſage les citoyens les plus diſtingués de l'empire étoient aſſemblés pour danſer dans la cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduiſoient, & tenté par la richeſſe des ornemens dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de

leurs dieux, & par la facilité de se défaire d'un seul coup des auteurs de la conspiration qu'il craignoit, il les avoit attaqués & désarmés sans aucune défiance, & en avoit massacré un grand nombre; de sorte qu'il ne s'étoit sauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voisins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains, non-seulement dans la capitale, mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance; & bravant le danger qui menaçoit leur souverain tant qu'il seroit entre les mains des Espagnols, & celui auquel ils s'exposoient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inspiroit depuis si long-tems une si grande terreur, ils avoient commencé contre les Espagnols l'attaque vigoureuse dont Cortès recevoit la nouvelle. 1520.

Cortès revient à Mexico.

Le danger parut assez pressant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit sur le champ de Zempoalla avec toutes ses forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlascala, il fut joint par deux mille soldats Indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Espagnols n'étoit pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitans des villes par lesquelles il passoit les avoient

1520. abandonnées ; aucune perſonne de marque ne ſe préſentoit pour les recevoir avec les témoignages de reſpect qu'il avoit reçus juſqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes proviſions préparées, & quoique rien ne s'opposât à ſa marche, la ſolitude & le ſilence qui régnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroiſſoit éviter tout commerce avec les Eſpagnols, étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains malgré la haine dont ils étoient animés étoient ſi ignorans dans l'art de la guerre, qu'ils ne ſavoient prendre aucune meſure efficace pour leur propre ſûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés ſur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Eſpagnols dans leur capitale ; & au lieu de rompre les chauſſées & les ponts enfermer Alvarado & arrêter Cortès lui-même dans ſa marche ; ils le laiſſerent rentrer dans la ville ſans aucun obſtacle & prendre paiſiblement poſſeſſion de ſon ancien poſte.

24 Juin.

Conduite peu ſage de Cortès.

Les tranſports de joie avec leſquels Alvarado & ſes ſoldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers ſe voyoient délivrés d'un danger preſſant ; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire ſignalée. Ce ſuccès enfla tellement le cœur des uns & des autres, que Cortès même s'en laiſſant éblouir, oublia en cette occaſion & la prudence & l'atten-

tion qui lui étoient ordinaires. Non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux prince & pour toute sa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroissant invincibles, il se crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le masque de modération sous lequel il avoit jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu d'espagnol, entendirent le langage insultant de Cortès, & exciterent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étoient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado, & que son projet, en venant dans leur pays, n'avoit pas été, comme il l'avoit toujours dit, de faire une alliance avec leur souverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, & attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche, vers la grande place du marché, ils le forcerent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès & persuadés dès-lors que leurs oppresseurs n'étoient pas invincibles, ils allerent le jour suivant, avec toute leur pompe guerriere, attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inf-

1520.

Nouvelles hostilités des Mexicains.

pirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissoient en emportât un grand nombre à chaque décharge, & que pour des hommes nuds chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissoit point. De nouveaux assaillans se précipitoient pour occuper la place des morts, & périssant à leur tour, ils étoient remplacés par d'autres aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous ses efforts & toute son habileté malgré la valeur & la discipline de ses troupes; eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

1520.

Fâcheuse situation des Espagnols.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paroissoit accoutumé au joug & qui l'avoit supporté si long-tems sans résistance, devenu féroce & implacable envers ses vainqueurs. Les soldats de Narvaès, qui s'étoient imaginés trop légérement qu'ils suivoient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie, & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour

(1) B. Diaz., c. 126.

les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains, selon leur coutume, eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise, ou l'obliger d'en venir à quelqu'accommodement. 1520.

Cortès fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe, & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la maniere de combattre les Indiens, mais il trouva les Mexicains préparés & en état de lui opposer toutes leurs forces. De troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres ils combattoient pour la défense de leurs temples & de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspiroit, par-tout où les Espagnols pouvoient les joindre, ils ne résistoient pas à la supériorité de la discipline & des armes européennes; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Espagnols se trouvoient exposés à des grêles de fleches & de pierres lancées du

1520. haut des maisons. Le combat avoit duré une journée entiere ; un nombre prodigieux de Mexicains avoit été tués & une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols, las de meurtres & pressés sans relâche par de nouveaux assaillans qui remplaçoient les premiers ; furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Une autre sortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuse, & dans cette derniere, le général lui-même fut blessé à la main.

Montézuma est tué. Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jetté son mépris pour les Mexicains ; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poste qu'il avoit pris au milieu d'une ville ennemie, ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restoit une ressource : Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince, à la merci des Espagnols, & réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte & de l'esclavage de sa nation (1), parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux & avec toute la pompe qu'il avoit coutume d'étaler dans les occasions solemnelles. A la

(1) Voyez la NOTE CXV.

vue de leur souverain qu'ils honoroient & respectoient presque comme une divinité, les Mexicains laisserent tomber les armes de leurs mains & garderent un profond silence, tous en inclinant leur tête & plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où ils s'efforçoit de calmer leur fureur & de les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre & fut suivi de reproches & de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avoient montré d'abord pour leur empéreur. Les fleches & les pierres recommencerent à voler en si grand nombre & avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers eussent eu le tems de les élever, le malheureux monarque fut blessé de deux fleches & atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés, que par un de ces changemens subits, assez ordinaires dans les mouvemens populaires, ils passerent subitement d'une extrêmité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'enfuirent tous épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre, & persuadés que la vengeance du ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appartement, & Cortès s'empressa d'aller

1520.

1520. le consoler dans son infortune ; mais ce prince voyant alors dans quel abyme d'humiliation il étoit tombé, & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'avoir abandonné depuis si long-tems, dédaigna de survivre à ce dernier affront & de prolonger une vie honteuse depuis qu'il étoit devenu, non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture, qu'il termina bientôt ses jours, rejettant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la religion Chrétienne.

Nouveaux combats.

La mort de Montézuma fit perdre à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite, & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols & y placerent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger à quelque prix que ce fût les Indiens de ce poste, & Jean d'Escobar, avec un nombreux détachement de soldats

choisis, fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre & combattant sous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortès qui vit bien que le salut de son armée dependoit du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier que sa blessure l'empêchoit de tenir de la main, & se jetta au plus fort de la mêlée. Encoragés par la présence de leur général, les Espagnols retournerent à la charge avec une telle vigueur, qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour & repousserent les Mexicains jusques sur la plate-forme qui en couronnoit le faîte. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains reconnoissant Cortès qui animoit ses soldats de sa voix & de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approcherent de lui avec une posture suppliante comme s'ils avoient voulu mettre bas les armes, & le saisissant au corps, ils le tirerent vers les crénaux par lesquels ils se précipiterent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité de Cortès le délivrerent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse & inutile pour le salut de leurs pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour, ils y mirent le feu & continuerent les préparatifs pour leur retraite.

1520.

1520. Les Espagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus néceſſaire, que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Eſpagnols, commençoient à changer de plan, & au lieu de continuer leurs attaques, barricadoient les rues & rompoient les chauſſées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient forcer. Les Eſpagnols eurent d'abord à délibérer s'ils ſe mettroient en marche en plein jour, afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, régler leurs mouvemens & oppoſer une réſiſtance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, où s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti tant par l'eſpérance que la ſuperſtition ordinaire des Mexicains les empêcheroient d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un ſoldat qui, ayant pris un grand crédit ſur ſes compagnons par quelques connoiſſances ſuperficielles & par ſon ſavoir en aſtrologie, leur promettoit un ſuccès aſſuré s'ils choiſiſſoient ce tems pour leur retraite. On ſe mit donc en marche vers minuit en trois diviſions. Sandoval commandoit l'avant-garde, Alvarado & Velaſquès de Léon l'arriere-garde & Cortès le centre où étoient placés les priſonniers, parmis leſquels étoient un fils & deux filles de Montézuma & quelques Mexicains de diſtinction. On y avoit placé auſſi l'artillerie,

se bagage, & on avoit un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisoit à Tacuba, parce qu'il y avoit par-là moins de distance de la ville au continent, & qu'étant plus éloignée de la route de Tlascala & de la mer, les Mexicains l'avoient moins endommagés que les autres. Les Espagnols la suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle étoit rompue, se flattant que l'ennemi ne s'étoit pas apperçu de leur retraite. 1520.

Ils son attaqués par les Mexicains.

Mais les Mexicains sans se montrer avoient non-seulement suivi tous les mouvemens des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à établir leur pont & à faire passer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout-à-coup allarmés par le son d'un grand nombre d'instrumens guerriers & par les cris d'une multitude d'ennemi. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitoient sur eux avec furie, dans l'espérance de se venger enfin de tout ce qu'ils avoient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie, qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancerent avec précipitation vers la seconde brêche faite à la chaussée; mais quoiqu'ils se défendissent avec

leur courage ordinaire, resserrés sur une
1520. chaussée étroite, leur discipline & leur adresse leur étoient d'un foible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la supériorité de leurs armes.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la poursuite de leurs oppresseurs & avec une telle ardeur, que ceux qui ne pouvoient s'approcher poussoient leurs compatriotes sur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédoient sans cesse à ceux qui tomboient. Les Espagnols las du carnage & ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondoit sur eux, commencerent à céder. En un moment le désordre fut général, cavaliers & gens de pieds, officiers & soldats, amis & ennemis se trouverent mêlès ensemble & tous combattant; ceux qui périssoient pouvoient à peine distinguer par quelles mains ils étoient frappés.

Cortès, avec environ cent hommes de son infanterie & quelques cavaliers; vint à bout de franchir les deux dernieres brêches faites à la chaussée à l'aide des corps morts qui les combloient & mit enfin le pied sur la terre-ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étoient restés en arriere;

& les encouragea par sa présence & son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avoit été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui pris vivans étoient emmenés en triomphe pour être sacrifiés au dieu des Mexicains. Avant le jour, tout ce qui étoit échappé se trouva réuni à Tacuba ; mais lorsque l'aube vint montrer aux yeux de Cortès les tristes débris de ses troupes diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restoit couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avoient souffert & le souvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleurs (1) pénétrerent son ame de si vives douleurs, qu'en faisant ses dispositions & en donnant quelques ordres nécessaires, les larmes tomboient de ses yeux. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que les occupations qu'exigeoient les devoirs de sa place, ne fermoient point son ame aux sentimens de l'humanité.

1520.

Leurs pertes.

Cette fatale retraite couta la vie à plusieurs officiers de distinction (2) & entr'autres à Velasquès de Leon qui, ayant abandonné le parti de son parent le gou-

[1] *Noche-triste*, est le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la nouvelle Espagne.

(2) Voyez la NOTE CXVI.

verneur de Cuba pour suivre la fortune
1520. de ses compagnons, étoit regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avoit fait que pour son mérite supérieur. Toute l'artillerie fut perdue ainsi que les munitions & le bagage. Presque tous les chevaux & plus de deux mille Tlascalans furent tués. Les Espagnols ne sauverent qu'une très-petite portion de leurs trésors amassés par tant de travaux. Ces richesses même, le but presque unique de leur expédition avoient été la principale cause de leur malheur; car plusieurs soldats s'étoient tellement chargé d'or, qu'il leur avoit été impossible de combattre, & que, retardés dans leur fuite, ils avoient péri victimes d'une avidité aussi inconsidérée que honteuse. Parmi ces désastres, ce fut pour les Espagnols une consolation qu'Aguilar & Marina, qui leur étoient si nécessaires comme interprêtes, eussent échappé à tant de dangers (1).

Retraite des Espagnols difficile.

Le premier soin de Cortès fut de chercher un asyle pour ses troupes excédées de fatigues car il ne pouvoit plus tenir où il étoit: les Mexicains le pressoient de tous les côtés, & les habitans de la province de Tacuba commençoient à prendre les armes. Il dirigea sa marche vers un terrain élevé, & y ayant apperçu heureusement un temple, il s'en mit en possession. Il y

[1] Cortès, *relat.* p. 248. B. Diaz, c. 128. Gomera, *Cron*, c. 109. Herrera, *dec.* 2, X, c. 11, 12.

trouva non-seulement l'abri qu'il cherchoit, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étoient pas moins nécessaires ; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultoit avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Espagnols se trouvoient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, étoit à soixante-quatre mille à l'est de Mexico (1) ; de sorte qu'il leur falloit tourner tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marcherent six jours presque sans s'arrêter & dans de continuelles allarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse, tantôt de loin avec leurs traits & quelquefois se formant en corps & les attaquant de front, en flanc & à leur arrriere-garde avec une grande audace, parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues & de dangers n'étoient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource ; ils étoient réduits à vivre de bayes

1520.

[1] Villa Segnor, *Teatro americano, lib. II, c.* 11.

sauvages, de racine & de tiges du maïs
1520. encore verd la faim abattoit leur ame & diminuoit leurs forces, tandis que leur situation demandoit de plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étoient soutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyoit tout avec une étonnante sagacité, & sa vigilance faisoit face à tout. Il étoit le premier à s'exposer au danger & supportoit les fatigues avec sérénité. Les difficultés sembloient développer en lui de nouveaux talens, & ses soldats qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut, continuoient de le suivre avec une confiance qui ne faisoit qu'augmenter.

Bataille d'Otumba.

Le sixieme jour de leur marche ils arriverent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico, à Tlascala. Dès la pointe du jour ils se mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arriere garde. Parmi les insultesdont ceux-ci accompagnoient leurs hostilités, Marina remarqua qu'ils répétoient souvent, *allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes.* Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui étoit sur le chemin. Delà ils découvrirent une vaste pleine couverte d'une armée immense qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un

corps de leurs troupes fatiguoit les Espagnols dans leur retraite, avoient assemblé 1520.
leurs principales forces de l'autre côté du lac, & suivant directement la route de Mexico à Tlascala, s'étoient postés dans la plaine d'Otumba par où Cortès devoit nécessairement passer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis que l'élevation du terrain leur permettoit de découvrir toute entiere, les Espagnols furent saisis d'étonnement & même les plus courageux commencerent à perdre tout espoir. Mais Cortès, sans donner à leurs craintes le tems de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la nécessité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle étoit cependant la supériorité de la discipline & des armes des Espagnols, que l'impulsion de leur petite troupe renversoit tout devant elle, & par-tout où elle se portoit, elle perçoit & dissipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns se dispersoient d'autres leur succédoient sans relâche, & les Espagnols, quoique victorieux dans chacun de ces petits combats, étoient prêts à succomber sous la fatigue que leur causoit tant d'efforts répétés sans prévoir la fin de leur travaux & sans espérer de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortés vit s'avancer le

grand étendard de l'Empire qr'on portoit
1520. devant le général mexicain, & se souvenant heureusement d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez cette nation dépendoit de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étoient encore capables de service; il se met à leur tête & renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardoit l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès d'un coup de lance blessa le général mexicain & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva & se saisit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué & que l'étendard vers lequel tous les yeux étoient dirigés cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, & comme si le lien qui les tenoit réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jetta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols, trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournerent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cor-

tès & ses gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrerent sur le territoire des Tlascalans (1). 1520.

8 Juillet. Acceuil que reçoivent les Espagnols chez les Tlascalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentoient d'être sortis d'un pays où ils se voyoient environnés d'ennemis, ils n'étoient pas sans inquiétude sur la maniere dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés chez lesquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu de tems auparavant. Heureusement pour eux la haine des Tlascalans pour le nom mexicain étoit si invétérée, le desir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent; & l'ascendant que Cortès avoit acquis sur les chefs de la république si absolu, que loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où il voyoient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse & une cordialité qui dissiperent promptement toutes les craintes.

Nouvelles délibérations de Cortès.

Les Espagnols avoient le plus pressant besoin de prendre du repos & de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop long-tems négligées, mais encore pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues & de

(1) Cortès, *relat.* p. 219. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cron. c.* 110. Herrera, *decad.* 2, *lib.* X. *c.* 12, 13.

souffrances. Cortès apprit alors que ses
1520. troupes n'étoient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable allant de Zempoalla à la capitale avoit été détruit par le peuple de Tepeaca. Un parti moins nombreux qui retournoit de Tlascala à la Vera-cruz avec la portion de butin tombée en partage à la garnison, avoit été surpris & massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étoient déja réduits à un si petit nombre, ces pertes étoient vivement senties. Cortès en étoit sur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans son armée & même plusieurs des Espagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les désastres qu'il venoit d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes, & ne croyoient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec de forces insuffisantes; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeuroit fermement attaché à son premier & grand projet de soumettre l'empire du Mexique à la courone de Castille. Quelque rude & inattendu que fut l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif suffisant pour abandonner les conquêtes qu'il avoit déja faites & pour re-

noncer à reprendre ses opérations avec des espérances d'un plus heureux succès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entammée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des districts voisins, n'avoient laissé appercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demeuroient fideles. Il pouvoit espérer de puissans secours de ce peuple ennemi implacable des Mexicains & dont l'esprit guerrier pouvoit être mis aisément en activité. Il avoit encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin jusqu'au centre de l'empire, & s'étoit rendu maître de la capitale ; enfin avec les avantages que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoissance du pays, il ne désespéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événemens malheureux. 1520.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlascalans tant d'égards & répandit entr'eux si libéralement le riche butin d'Otumba, qu'il fut bientôt sur d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ses magasins de la Vera-cruz quelques munitions & deux ou trois pieces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aven- Mesures qu'il prend.

turiers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de soumettre & de garder Mexico s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

1520.

Esprit de mutinerie parmi ses troupes.

Mais tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'attendoit pas. L'esprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toute part dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que soldats, & n'avoient suivi cet officier à la nouvelle Espagne que dans l'Espérance d'y former des établissemens & sans penser à s'exposer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortés que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt essayé l'espece de service qu'on exigeoit d'eux, qu'ils se repentirent amérement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers passés, frémissoient à la pensée de s'y exposer une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès, ils

(1) Cortès, *relat.* p. 253. Gomera, *Cron. c.* 117.

commencerent

commencerent à murmurer & à cabaler secrétement, & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des représentations sur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un empire puissant avec les foibles moyens qui lui restoient, & demanderent hautement de retourner sur le champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les hommes, employa inutilement les raisons les prieres & les présens pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats animés de l'esprit de leurs chefs seconderent en vain ses efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées, & tout ce qu'on put obtenir des mutins, fut de différer leur départ de quelque tems en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettroient. 1520.

Pour ne pas laisser le mécontentement fermenter & se nourrir dans l'oisiveté, il se détermina à mettre ses troupes en mouvement. Il leur proposa de punir sur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Espagnol, ainsi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit composé en grande partie des soldats de Narvaès, leurs compagnons se déterminerent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il se mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlascalans, Moyens qu'il emploie pour les calmer. Août.

& en quelques ſemaines, après différens
1520. combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduiſit entiérement. Il employa de même pluſieurs mois, pendant leſquels il attendoit des iſles un ſecours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la conſtruction de ſes brigantins & à faire différentes incurſions dans les provinces environnantes, toujours avec un ſuccès égal. Par ces moyens ſes gens ſe familiariſerent de nouveau avec la victoire & reprirent le ſentiment de leur ancienne ſupériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlaſcalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Eſpagnols, & les chefs de la république charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voiſines, & étonnés des preuves journalieres qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés, ſe prêterent à tout ce que Cortés demandoit d'eux.

Toutes ces précautions, les plus ſages que la ſituation de Cortès lui permit de prendre ne lui auroient pas ſuffi ſans un renfort de troupes Eſpagnoles. Il ſentoit ſi bien la néceſſité abſolue de ce ſecours, que c'étoit-là le principal objet de toutes ſes penſées & de tous ſes deſirs, & cependant ſes eſpérances ſur le retour de l'officier qu'il avoit envoyé dans les iſles pour y faire une recrue, étoient encore incertaines & éloignées; mais une ſuite d'é-

vénemens heureux & imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité & tous ses talens n'auroient pu faire. Le gouverneur de Cuba, qui avoit regardé le succès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions, un renfort d'hommes & de munitions de guerre, l'officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte, eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-cruz, se saisit des vaisseaux & persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de tems, trois vaisseaux plus forts entrerent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie d'une escadre armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque qui, possédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Espagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Espagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui soumettroit cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier; & après une longue & cruelle suite de malheurs, la famine les avoit forcés à se hasarder d'entrer 1520.

[1] B. Diaz, c. 131.

à la Vera-cruz & à ſe mettre à merci de
1520. leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint
28 Octob. pas contre les eſpérances flatteuſes & les grandes promeſſes qui avoient ſéduit d'autres aventuriers avant eux, & comme ſi l'eſprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Eſpagne, ils quitterent auſſi le ſervice du chef qui les avoit engagé & ſe donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la ſeule partie du monde qui lui fournit ces ſecours inattendus. Un vaiſſeau freté par quelques négocians toucha à la nouvelle Eſpagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoient vendre dans l'eſpérance de grands profits dans un pays dont la richeſſe commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empreſſement une cargaiſon qui étoit pour lui ſans prix, & l'équipage, ſuivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlaſcala (2).

Par tous ces événemens, l'armée de Cortès ſe trouva augmentée de cent quavingts hommes & de vingt chevaux, forces trop peu conſidérables pour mériter qu'on en fit mention dans l'hiſtoire d'aucune autre partie du globe; mais dans celle de l'Amérique où l'on voit conſtamment de grandes révolutions opérées par des cauſes qui ſemblent n'avoir aucune propor-

[1] Cortès. *relat.* 253 F. B. Diaz, *c.* 133.
(2) B. Diaz, *c.* 136.

tion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la destinée des royaumes. Il est sur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étoient l'un son ennemi déclaré qui travailloit de toutes ses forces à le perdre, & l'autre, un rival envieux qui cherchoit à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

1520.

Etat de ses forces.

Le premier avantage que tira Cortés de ces renforts, fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ il se trouva encore à la tête de cinq cent cinquante hommes d'infanterie, dont quatre vingts étoient armés de mousquets ou d'arquebuses, & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pieces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlascalans & autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le vingt-huit Décembre, six mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (2).

Préparatifs des Mexicains pour leur défense.

L'ennemi se préparoit de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma,

(1) Cortès, *relat.* p. 255, E.
[2] *Relat.* 256. A. B. Diaz, *c.* 137.

les principaux Mexicains, à qui apparte-
1520. noit le droit d'élire un empereur, avoient élevé au trône son frere. Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage & ses qualités. Il eût immédiatement après son élection, une occasion de montrer ses talens en dirigeant en personne les vives attaques qui avoient forcés les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le tems de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit des mouvemens & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formoit & se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de la ville que les Espagnols avoient détruites, & y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir remplis ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées des épées & des poignards pris sur les Espagnols dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; & pour les encourager à une vigoureuse résistance, il leur promit l'exemp-

tion de toutes les taxes que ses prédécesseurs avoient imposés (1). 1520.

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiroient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les soumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidoit si imprudemment à imposer au reste de la nation. Cs raisons étoient si frappantes & elles furent présentées avec tant de force, que Cortès eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avoient faites sur les chefs des Tlascalans (2).

Mais tandis que Quetlavaca préparoit sa défense avec une prévoyance rare dans un Américain, il fut emporté par la petite vérole. Cette maladie qui venoit de se montrer dans la nouvelle Espagne avec toute sa malignité, étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains éleverent au trône Guatimosin, neveu & gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talens & la valeur, qu'il fut choisi tout

[1] Cortès, *relat.* p. 253 E, 254 A. B. Diaz, c. 140.

[2] B. Diaz, *chap.* 129. Herrera, *dec.* 2, *lib.* X, c. 14, 19.

1521. d'une voix dans les circonſtances critiques où l'empire ſe trouvoit. (1).

Cortès s'vance vers Mexico. Cortès, à ſon entrée ſur les terres de l'ennemi, trouva par-tout des diſpoſitions faites pour arrêter ſes progrès. Mais ſes troupes ſurmonterent facilement ces obſtacles, & s'emparerent de Tezeuco, la ſeconde ville de l'empire, ſituée ſur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (2). C'eſt là qu'il établit ſon principal quartier, tant parce qu'il étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ſes brigantins, que pour faire delà ſes approches vers la capitale avec plus de facilité. Perſuadé qu'il importoit à ſa ſûreté de diſpoſer du cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il mit à ſa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui déſignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attaché par ce nouveau bienfait, le cacique & ſes partiſans ſervirent les Eſpagnols avec une inviolable fidélité (3).

Lenteur & circonſpection de Cortès. La conſtruction des brigantins, exécutée en grande partie par des ſoldats & des Indiens ignorans, que Cortés étoit obligé d'employer à aider à trois ou quatre charpentiers qui s'étoient heureuſement trouvés dans ſon armée, ne ſe faiſoit qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevoit point

[1] B. Diaz, *c.* 130.
[2] Villa Senor, *Teatro americano*, *I*, 156.
[3] Cortès, *relat.* p. 256, *&c.* B. Diaz, *c.* 137. Gomera, *Chron. c.* 121. Herrera, *decad.* 3, *c.* 1.

le renfort qu'il attendoit d'Hiſpaniola. Toutes ces circonſtances l'empêchoient de porter ſes armes vers la capitale auſſi promptement qu'il auroit voulu. Attaquer ſans de nouvelles forces une ville ſi peuplée, ſi bien préparée à ſe défendre & ſi avantageuſement ſituée, c'eût été expoſer ſes troupes à une deſtruction inévitable. Trois mois s'écoulerent avant que les matériaux de ſes brigatins fuſſent prêts & qu'il eut aucune nouvelle des effets de ſa négociation à Hiſpaniola; cependant il ne reſta pas dans l'inaction. Il attaqua ſucceſſivement différentes villes ſituées ſur le lac, & les ſoumit ou les détruiſit, quoique les Mexicains euſſent employé toute leurs forces pour les défendre. Il n'en uſa pas de même avec quelques autres villes. Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitants que par l'intervention des interprêtes, il n'avoit pas laiſſé d'acquérir, par cette maniere de communiquer avec eux, tout imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoiſſance de l'état du pays & des diſpoſitions des peuples; enſorte qu'il conduiſit ſes négociations & ſes intrigues avec une dextérité merveilleuſe & un ſuccès étonnant. Pluſieurs de ces villes voiſines de Mexico avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques-unes n'étant ſoumiſes que depuis peu de tems à l'empire, conſervoient encore le

1521.

1521. souvenir de leur ancienne liberté, & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échapperent pas à Cortés, qui sut mettre à profit cette découverte pour gagner leur confiance & leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs, il engagea les peuples de plusieurs districts, non-seulement à reconnoître le roi de Castille pour leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance & à fortifier son armée des troupes auxiliaires. A peine Guatimosin se fut-il apperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir. Mais malgré tous ses efforts. l'esprit de révolte fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés, & le monarque indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets (1). Cortès préparoit ainsi la destruction de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance ; l'exécution de ses grands desseins ne paroissoit plus ni incertaine ni

[1] Cortès, *relat.* 256 260. B. Diaz, *c.* 137, 140. Gomera, *Cron. chap.* 122, 123. Herrera, *decad.* 3, *lib.* I, *c.* I, 2.

éloignée, lorſqu'il faillit à les voir renverſés par une conſpiration auſſi dangereuſe qu'inattendue. Les ſoldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers ſoldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils ſecondaſſent avec le même zèle que ceux-ci les projets du général. Ils ſe laiſſoient facilement abattre dans toutes les occaſions où il falloit quelqu'effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux même qui lui étoient reſtés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'expoſer pour réduire une ville auſſi avantageuſement ſituée que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuſe. La crainte les conduiſoit à diſcuter avec une préſomption & une liberté peu convenables à de ſimples ſoldats les plans de leur général & la difficulté du ſuccès. Delà ils paſſerent à la cenſure & aux déclamations, & enfin ils ſe déterminerent à pourvoir à leur ſûreté, que Cortès leur paroiſſoit négliger entiérement. Antonio Villefagna, ſimple ſoldat, mais audacieux, intriguant & fortement attaché à Velaſquès, nourriſſoit avec adreſſe ce mécontentement. La maiſon qu'il habitoit devint le rendez-vous des ſéditieux. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans ſa carriere, que de l'aſſaſſiner lui & ceux des officiers les plus conſidérables qui lui

1521.

étoient attachés, & de donner le com-
1521. mandement à un autre officier, lequel abandonnant des projets qui lui paroissoient extravagans, prendroient de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageoit au crime. Au moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devoient périr, ceux qui leur devoient succéder, tout étoit désigné. Les conspirateurs avoient signé un acte d'association, & s'étoient liés entr'eux par les sermens les plus solemnels. Mais le soir du jour qui précédoit celui de l'exécution, un des anciens compagnons de Cortès qui s'étoit laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-tems accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit en secret auprès du général & lui découvrit tout le complot. Cortès, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur le champ ce qu'il avoit à faire dans une situation si critique. Il se rend sur le champ à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avoit le plus de confiance. L'étonnement & la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot. Tandis que les officiers de Cortès se saisissoient de traître, le général arracha de son sein un papier contenant l'acte d'association si-

gné par les conſpirateurs. Impatient de connoître toute l'étendue du danger qu'il 1521.
avoit couru, il ſe retira chez lui pour le lire & y trouva des noms qu'il n'y put voir ſans être pénétré de ſurpriſe & de douleur ; mais il ſentit que dans cette circonſtance il pouvoit y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuſes, & prit le parti de ne pourſuivre que le ſeul Villefagna. Comme la preuve de ſon crime n'étoit pas équivoque, ſon procès fut court. Il fut condamné & pendu le jour ſuivant à la porte de la maiſon où il étoit logé. Cortès aſſembla enſuite ſes troupes, & leur ayant expoſé d'abord l'atrocité du crime & la juſtice de la punition, il ajouta, avec un air de ſatisfaction, que les détails de cet abominable complot lui étoient entiérement inconnus, parce que Villefagna, au moment où il s'étoit vu arrêté, avoit déchiré un papier qui vraiſemblablement contenoit ſon plan & les noms de ſes complices, qu'il en avoit avalé les morceaux, & que malgré la rigueur des tourmens n'avoit rien avoué. Cette artificieuſe déclaration tranquilliſa les complices que tourmentoit la conſcience de leur crime, & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ſes compatriotes qui étoient ſes ennemis, & de pouvoir obſerver leurs démarches avec plus d'attention, tandis que ſa

1521. modération leur laissoit croire que la conspiration ne lui étoit pas connue : ils s'efforcerent de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zèle & d'activité pour son service (1).

Ses préparatifs singuliers pour la construction de ses brigantins

Cortès ne laissa pas à ses troupes le tems de réfléchir beaucoup sur ce qui venoit d'arriver, il les mit sur le champ en action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étoient enfin prêts, & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cents fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux pieces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les pieces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domes-

[1] Cortès, *relat.* 283, B. Diaz, c. 146, Herrera *dec.* 3, *lib.* I, c. 1.

tique, & ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classes d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques, & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les Tamenes furent placés au centre ; ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arriere-garde & des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de Mexicains paroissoient souvent sur les hauteurs voisines ; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes & préparé à les recevoir, ils n'oserent tenter aucune attaque, & Sandoval eu la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1).

1521.

[1] Cortès, *relat.* 60. C. E. B. Diaz c. 140.

1521. Il reçoit de nouveaux secours.

Cet heureux ſuccès fut ſuivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaiſſeaux arriverent d'Hiſpaniola à la Vera-cruz avec deux cents ſoldats, quatre-vingts chevaux, deux pieces de canon de ſiege & une grande quantité d'armes & de munition (1). Cortès encouragé par la réuſſite de tous ſes projets, & voulant affoiblir ſes ennemis, & ſe fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le ſiege de Mexico, hâta la conſtruction de ſes brigantins & le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette derniere opération, il avoit employé pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuſer le lit d'un petit ruiſſeau qui coule de Tezeuco dans le le lac, & à en former un canal de près de deux milles de long (2). L'ouvrage étoit enfin terminé, malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins (3).

Les brigantins ſont lancés à l'eau.

Le vingt-huit Avril toutes les troupes eſpagnoles & tous les Indiens auxiliaires furent rangés ſur les bords du canal, & les brigantins lancés à l'eau ; ce qui ſe fit avec la plus grande pompe militaire, conſacrée & rendue plus ſolemnelle par la célébration des myſteres les plus reſpectés de la

[1] Cortès, *relat.* 259. F, 262. D. Gomera, *Cron. c.* 129.

[2] Voyez la NOTE CXVII.

[3] B. Diaz, c. 40.

religion romaine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'espérance, les suivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; ils admiroient tous le génie hardi & entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avoit su se créer une flotte, sans le secours de laquelle les espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (1). 1521.

Dispositions pour le siege.

Cortès se détermina à former le siege par trois différens côtés; à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'ouest vis-à-vis de Tabuca, & au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avoient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro de Alvarado la seconde, & Christoval de Olid la troisieme, chacun d'eux avec un nombre égal d'Espagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hispaniola, étoient au nombre de huit cent dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étoient armés de mousquets ou arquebuses, & quatre-ving-six

[1] Cortès, *relat.* 266. C. Herrera *decad.* 3 *lib.* I *c.* 5. Gomera, *Cron. chap.* 64, 129.

1521. étoient à cheval. Leur artillerie consistoit en trois canons de siege & quinze pieces de campagne (1). Cortès se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereuse. Chaque brigantin étoit armé d'un petit canon & monté par vingt-cinq Espagnols.

10 Mai. Alvarado & Olid en s'avançant aux postes qui leur avoient été assignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitants auroient à souffrir (2). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre possession abandonnées par leurs habitans, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimosin avoit rassemblé les principales forces de son empire, le seul endroit en effet où il pût espérer, avec quelque vraisemblance, de résister à l'ennemi qui le menaçoit.

Les Mexicains attaquent les brigantins.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins, dont ils prévoyoient & redoutoient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donné Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les construire, ces bâtiments étoient forts petits, grossiérement faits & montés presqu'uniquement de soldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire.

(1) Cortès, *relat.* 267, C.
[2] Cortès, *relat.* B. Diaz, c. 150, Herrera, *dec.* 3, *Lib.* I, c. 13.

Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoiſſoit d'autre navigation que celle de ſes lacs. La néceſſité force cependant Guatimoſin à tenter de les attaquer. Il eſpéra de ſuppléer par le nombre de ſes canots à ce qui leur manquoit en force. Il en aſſembla une ſi grande multitude qu'ils couvroient la ſurface du lac. Ils s'avancerent hardiment contre les brigantins, qui, retenus par un calme plat, ne pouvoient venir à leur rencontre. Mais lorſque les Mexicains ſe trouverent près des bâtimens eſpagnols, un petit vent s'éleva. En un mot les voiles furent déployées, & les brigatins ſe portant au milieu de leurs foibles ennemis avec une impétuoſité à laquelle ceux-ci ne pouvoient réſiſter, renverſerent un grand nombre de canots, & diſſiperent tout le reſte. La perte des Mexicains fut conſidérable; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoiſſances & les arts leur donnoient à la mer une ſupériorité ſur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avoient montrée juſqu'àlors ſur terre (1).

1521.

Ils ſont repouſſés.

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac, & non-ſeulement les brigantins conſerverent la communication entre

Plan ſingulier pour la conduite du ſiege.

(1) Cortès, *relat.* 267. *c.* 150. Gomera, *Cron. chap.* 141. Herrera, *decad.* 3, *lib.*, *I*, *c.* 17.

1521. les différens poſtes occupés par ſes Eſpagnols, quoique très-éloignés les uns des des autres, mais ils furent occupés à défendre les chauſſées que les Indiens auroient voulu rompre, & à en éloigner les canots lorſqu'ils tentoient d'en approcher pour inquiéter les troupes à meſure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois diviſions des brigantins, & chacune fut employée à une des trois attaques, avec ordre de ſeconder les opérations de de l'officier qui la commandoit. Les attaques furent alors pouſſées des trois côtés avec une égale vigueur, mais d'une maniere ſi différente de celle qui ſe pratique dans les ſieges ordinaires, que Cortès dans ſa relation paroît craindre qu'elle ne ſoit mal entendue ou déſapprouvée par les perſonnes qui ne connoiſſent pas la ſituation de Mexico (1). Chaque jour au matin ſes troupes attaquoient les barricades ſur les chauſſées, paſſoient les tranchées croiſées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorſque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainſi de pénétrer juſqu'au cœur de la ville dans l'eſpérance de remporter quelqu'avantage déciſif qui pût forcer l'ennemi à ſe rendre & terminer la guerre en un coup. Mais lorſque la valeur des Mexicains rendoit les travaux de la journée ſans effet, les Eſpagnols ſe retiroient dans leurs premiers quartiers.

(1) Cortès, *relat.* 270. F.

Ainſi la fatigue & le danger ſe renouvelloient en quelque maniere chaque jour, 1521. les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Eſpagnols avoient détruit dans le jour, & reprenant les poſtes dont ils avoient été chaſſés. Mais la néceſſité preſcrivoit cette marche ennuyeuſe & lente. Les troupes de Cortès étoient en ſi petit nombre qu'il n'oſoit tenter de s'établir avec cette poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une ſi grande multitude d'ennemis. Le ſouvenir de ce que lui avoit déjà coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuſe ſituation, étoit préſent à ſon eſprit. Les Eſpagnols épuiſés par la fatigue étoient dans l'impuiſſance de conſerver les poſtes qu'ils gagnoient chaque jour, & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'oſoient confier ce ſoin à des gens ſi peu accoutumés à la diſcipline militaire, & ſur la vigilance deſquels ils eût été imprudent de compter. Cortès vouloit conſerver la ville autant qu'il lui ſeroit poſſible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & un monument durable de ſa gloire. Toutes ces conſidérations l'engagerent à ſuivre opiniâtrément pendant un mois entier le ſyſtême de ſiege qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrerent à ſe défendre preſqu'autant de valeur que les Eſpagnols à attaquer. Par terre & par eau,

1521. la nuit & le jour, un combat furieux ſuccédoit à un autre. Beaucoup d'Eſpagnols furent tués, un plus grand nombre bleſſés, & tout prêts de ſuccomber ſous les travaux d'un ſervice qui ne leur laiſſoit aucun repos, & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la ſaiſon des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

Cortès tente de prendre la ville d'aſſaut.

Cortès étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du ſiege, ſe détermina à faire un grand effort pour ſe rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avoit ſuivi juſque-là, & d'embraſſer un nouveau ſyſtême d'attaque.

3 Juillet. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs diviſions pour un aſſaut général, & ſe mit à la tête du corps poſté ſur la chauſſée de Cuyocan. Animés par ſa préſence & par l'eſpoir de quelqu'événement déciſif, les Eſpagnols attaquerent avec une impétuoſité à laquelle rien ne réſiſta : ils renverſerent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les foſſés & les canaux, & arriverent à la ville, où ils gagnerent du terrain par degrés malgré tous les efforts des Mexicains. Cortès au milieu de la ſatisfaction que lui donnoit la rapidité de ſes progrès n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la ſûreté de ſa retraite au cas qu'il y fût forcé, & avoit chargé Ju-

[1] B. Diaz, c. 151.

lien de Alderete, officier estimé qui lui étoit venu avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux & de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceroient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, & tandis que ses compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il étoit chargé, & vint se mêler parmi les combattans. Les Mexicains qui faisoient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre ayant observé cette négligence, en instruisirent Guatimosin. 1521.

Ce prince vit sur le champ les conséquences de la faute que commettoient les Espagnols, & avec une grande présence d'esprit se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattoient les Espagnols de front de céder peu à peu du terrein pour les attirer plus avant dans la ville, & envoya en même tems un corps nombreux de guerriers par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande brêche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frapperent le grand tambour consacré au dieu de la guerre. Aussitôt que le Mexicains entendirent ces sons lugubres & solemnels, propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort, ils se précipiterent sur l'ennemi avec

Il est repoussé.

une nouvelle furie, allumée par le fanatisme & par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissans motifs, commencerent à se retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours, & la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur & la confusion se mirent parmi eux; de sorte qu'en arrivant à la grande brêche de la chaussée, Espagnols & Tlascalans, infanterie & cavalerie y tomboient pêle-mêle, & y étoient accablés par les Mexicains qui fondoient sur eux de toutes parts, & dont les petits canots s'approchoient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ses soldats. La crainte les rendoit sourds à ses ordres & à ses prieres. Enfin ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce soin & qu'il négligeoit sa propre sûreté, six officiers Mexicains se saisirent de lui & l'emmenoient en triomphe. Heureusement deux de ses officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs, & ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tomberent

1521.

Avec une perte considérable.

tomberent vivans entre les mains d'un ennemi qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1). 1521.

Les Espagnols prisonniers sont sacrifiés au dieu de la guerre.

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains amenerent pour les Espagnols une situation presqu'aussi cruelle que celle dont ils sortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée, & le grand temple étoit si brillant de clarté, qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement & les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils alloient être immolés. Ils entendoient leurs cris, & croyoient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux ; les plus insensibles fondoient en larmes, & les plus courageux frémissoient à la vue de ce terrible spectacle (2).

Nouveaux efforts des Mexicains

Cortès en partageant avec ses soldats les sentimens que ce cruel événement leur inf-

[1] Cortès, *relat.* page 273. B. Diaz, *c.* 152. Gomera, *Cron. c.* 138. Herrera, *decad.* 3. *lib.* I, *c.* 20.

(2) Voyez la NOTE CXVIII.

1521. piroit, avoit à ſupporter encore les accablantes réflexions naturelles à un général après un malheur ſi inattendu, & ne pouvoit ſe ſoulager comme eux en le montrant dans toute ſon étendue. Pour ſoutenir ou ranimer le courage & les eſpérances de ſes compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de ſa part la plus grande fermeté. Les Mexicains, encouragés par leur ſuccès, l'attaquerent le lendemain matin dans ſes quartiers, mais ils ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyerent les têtes des Eſpagnols qu'ils avoient immolés, aux gouverneurs des provinces voiſines, en les aſſurant que le dieu de la guerre, appaiſé par le ſang de leurs ennemis verſé abondamment ſur ſes autels, avoit fait entendre ſa voix, & déclaré que dans huit jours leurs ennemis ſeroient entiérement détruits, & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Cortès eſt abandonné par pluſieurs tributs d'Indiens alliés.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes ſi précis, fut univerſellement adoptée par un peuple ſuperſtitieux. Le zèle des provinces qui s'étoient déjà déclarées contre les Eſpagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient juſqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthouſiaſme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient

joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains, & accoutumés à croire aussi aveuglement qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée, & les Espagnols demeurerent presque seuls dans leurs quartiers. Cortés, ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnemens les craintes superstitieuses de ses alliés, se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le tems fixé par l'oracle fût écoulé, & en se couvrant de ses brigantins qui écartoient l'ennemi, ses troupes passerent tout ce tems sans être inquiétées, & le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui (1). 1521.

Ses alliés, honteux alors de leur crédulité, revinrent à leurs postes. D'autres tribus, jugeant que les dieux qui venoient de tromper ainsi les Mexicains avoient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols; & telle fut la légéreté de ce peuple, que fort peu de tems après une défection générale de tous ses alliés, Cortès, si nous l'en croyons lui-même, Il regagne leur amitié.

(1) B. Diaz, c. 153. Gomera, *Cron.* c. 138.

1521. se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Il adopte un nouveau systême d'attaque. Quoique maître d'une armée si nombreuse, il crut devoir former un nouveau systême d'attaque qui seroit conduit avec plus de circonspection. Au-lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions possibles pour ne pas exposer ses gens aux malheurs qu'ils avoient déjà éprouvés. A mesure que les Espagnols avançoient, les Indiens, leurs alliés, réparoient, en les suivant, les chaussées ; dès qu'ils se rendoient maîtres de quelques parties de la ville, ils faisoient raser les maisons. Peu à peu les Mexicains, forcés de se réplier, à mesure que leurs ennemis gagnoient du terrein, se trouverent resserrés dans un plus petit espace. Guatimosin, ne pouvant empêcher entiérement les progrès de ses ennemis, continuoit de se défendre avec le plus grand courage ; & disputoit le terrein pied à pied. Cependant les Espagnols avoient non-seulement changé leur systême d'attaque, mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinantlan, qu'il avoit employées avec tant de succès contre Narvaès. Cette arme leur donnant la facilité de combattre serrés, ils repoussoient presque sans dan-

ger des ennemis qui les attaquoient ſans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvellés (1). La ville dévaſtée ainſi par la guerre étoit en même tems en proie à à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins eſpagnols maîtres du lac empêchoient l'abord de toutes les proviſions qui pouvoient venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magaſins formés par Guatimoſin étoient épuiſés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur ſouverain & les temples de leurs dieux. Non-ſeulement le peuple, mais les premiers citoyens étoient réduits aux plus cruelles extrêmités. Les maladies mortelles & contagieuſes, la derniere des calamités qu'éprouvent les villes aſſiégées, combloient enfin la meſure de leurs maux (2). 1521.

Le courage de Guatimoſin, ſe ſoutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & ſon ame demeuroit ferme. Il rejettoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faiſoit faire Cortès, & ne pouvoit ſupporter l'idée de ſe ſoumettre aux oppreſſeurs de ſon pays, déterminé à ne pas ſurvivre à ſa ruine. Les Eſpagnols

Conſtance & courage de Guatimoſin.

[1] Cortès, *relat.* p. 275, C. 276, F. B. Diaz, c. 151.
[2] Cortès, *relat.* p. 276 E. 277, F. B. Diaz, c. 151, Gomera, *Cron.* c. 41.

1521. 27 Juillet.

avançoient toujours. Enfin les trois divisions à la fois pénétrerent jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de la ville & s'y logerent. Les trois quarts de la ville se trouvoient en leur puissance, le reste étoit si pressé que les Mexicains désespérerent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueroient désormais avec plus d'avantages encore & plus de moyens de succès. Les nobles empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectoient, obtinrent de Guatimosin qu'il quitteroit une ville qu'on ne pouvoit plus défendre, & qu'il se retireroit dans les provinces éloignées de l'empire où il pourroit encore exciter les peuples à la défense commune & combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâcherent d'amuser Cortès par des propositions de paix, afin que Guatimosin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avoit trop de discernement & de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices. Il soupçonna leur dessein, & persuadé qu'il lui étoit très-important d'en empêcher l'exécution, il avoit confié à Sandoval, sur la vigilance duquel il pouvoit le plus compter, le commandement des brigantins, avec ordre de veiller sur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval attentif à exécuter ces ordres, observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversoient le lac

avec une extrême rapidité donna le ſignal de la chaſſe, Garcia Holguin qui commandoit le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints étoit prêt à faire feu ſur le plus avancé qui ſembloit porter un homme auquel le reſte obéiſſoit. A l'inſtant les rameurs éleverent leurs rames, & tous ceux qui étoient dans le canot renonçant à faire aucune réſiſtance le conjurerent avec des pleurs & des cris, d'arrêter ſes gens, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin ſe ſaiſit ſur le champ de ſa proie. Guatimoſin ſe remettant entre ſes mains le pria avec dignité d'épargner les inſultes à ſa femme & à ſes enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité ſombre d'un barbare, ni l'abattement d'un ſuppliant. *J'ai rempli*, dit-il à l'Eſpagnol, *le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple juſqu'à la derniere extrémité. Il ne me reſte qu'à mourir. Prend ce poignard*, continua-t-il en mettant la main ſur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon ſein, & termine une vie qui ne peut plus être utile* (1).

1521.

Il eſt fait priſonnier.

Auſſi-tôt que le ſort du monarque fut connu la réſiſtance des Mexicains ceſſa, & Cortès prit poſſeſſion de la partie de la capitale qui n'étoit pas encore détruite. Ainſi fut terminé le ſiege de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête

13 Août. La ville ſe rend.

[1] Cortès, *relat.* 279. B. Diaz, *c.* 156. Gomera, *Chron.* 142. Herrera *dec.* 3, *lib. II*, *c.* 7.

de l'Amérique. Il avoit duré soixante-quinze
1521. jours dont presqu'aucun ne s'étoit passé sans quelqu'effort extraordinaire de la part des assaillans, ou des assiégés pour l'attaque ou la défense d'une ville, du destin de laquelle les uns & les autres savoient que celui de l'empire entier dépendoit. La défense avoit été plus vigoureuse qu'en aucune autre action entre les habitans de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimosin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale avoient balancé la grande supériorité de la discipline & des armes des Espagnols, qui se seroient vus forcés d'abandonner leur entreprise s'ils n'eussent pas été secondés par des secours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalousie des villes voisines qui rédoutoient sa puissançe, & par la révolte des sujets de l'empire las du joug qu'ils portoient. Leurs secours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas osé tenter s'il eût été réduit à ses propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait disparoître le merveilleux dont les historiens espagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des causes simples & naturelles où ils ne voient que faits & prouesses romanesques de leurs compatriotes, on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talens de Cortès

qui, avec toutes fortes de désavantages, eut l'art d'acquérir fur des nations qui n'entendoient pas fa langue un afcendant affez puiffant pour les faire fervir d'inftrumens à l'exécution de fes deffeins (1). 1521.

Efpérances des Efpagnols trompées par la médiocrité du butin.

La joie que reffentirent les Efpagnols du fuccès de cette périlleufe entreprife fut d'abord exceffive; mais elle fe calma bientôt lorfqu'ils fe virent fruftrés des efpérances chimériques qui les avoient animés à braver tant de difficultés & de dangers. Au lieu de ces richeffes immenfes & inépuifables fur lefquelles ils comptoient, en devenant maîtres des tréfors de Montézuma & de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put raffembler du milieu des ruines & de la défolation d'une ville immenfe qu'un butin fort peu confidérable. Guatimofin prévoyant fa deftinée, avoit raffemblé toutes les richeffes laiffées par fes ancêtres, & les avoit fait jetter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du refte, tandis que les Efpagnols combattoient. Ce qu'en purent raffembler les conquérans eux-mêmes étoit fi peu de chofe, que plufieurs d'entr'eux dédaignerent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'éleverent d'abord contre Cortès & fes favoris, qu'on foupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur échoir.

(1) Voyez la NOTE CXIX.

dans un partage équitable, & ensuite contre Guatimosin qui les irritoit par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avoit, disoit-on caché ses trésors (1).

1521.

Guatimosin mis à la torture.

Les raisons, les prieres & les promesses furent inutilement mises en usage pour calmer les mécontens, & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, pousserent Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avoit déployées ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposoit qu'il avoit caché le trésor de l'empire. Guatimosin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer des tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier américain. Le compagnon de ses souffrances cédant à la violence de la douleur sembloit demander à son maître, par un regard languissant, la permission de révéler ce qu'il savoit; mais le courageux monarque jettant sur lui un coup-d'œil où se peignoit à la fois l'autorité & le dédain, releva sa foi-

[1] L'or & l'argent, selon la relation de Cortès, 280, A, ne monterent qu'à cent vingt mille pezos, valeur bien inférieure à celle que les Espagnols avoient partagée entr'eux à Mexico.

bleſſe en lui diſant : *Et moi ſuis-je ſur un lit de roſes*? Terraſſé par ce reproche, le favori perſévéra dans le ſilence, & expira dans les tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible ſcene tira la victime des mains de ſes bourreaux, & prolongea une vie réſervée à de nouvelles indignités & à de nouvelles ſouffrances (1). 1521.

Toutes les provinces de l'Empire ſe ſoumettent.

Le ſort de la capitale entraîna celui de tout l'empire, ainſi que les deux partis l'avoient prévu. Les provinces ſe ſoumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachemens d'Eſpagnols pénétrerent dans tous les pays ſans obſtacle & juſqu'à la grande mer du ſud, par laquelle ils eſpéroient toujours, ſelon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orientales un paſſage court & facile, & aſſurer à la couronne de Caſtille les richeſſes ſi enviées de ces belles regions (2).

Cortès forme des plans pour de nouvelles découvertes qui ſont faites par Magellan.

L'eſprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de ce projet (3). Il ignoroit que pendant le cours de ſes victoires au Mexique ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéreſſans dans l'hiſtoire des découvertes des Eſpagnols, & ayant beaucoup influé ſur l'état du pays que Cortès venoit de

(1) B. Diaz, *c.* 157. Gomera, *chron. c.* 146. Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *c.* 8. Torquemada, *Mond. ind.* I, 574.

[2] Cortès, *relat.* 280. *&c.* D. B. Diaz, *c.* 157.

[3] Herrera, *dec.* 3, *lib. II*, *c.* 17. Gomera, *Cron*, *c.* 149.

soumettre, nous devons à nos lecteurs
1521. quelque détail à ce sujet.

Ferdinand Malgalhaens ou Magellan, Portugais, d'une naissance honorable, ayant servi plusieurs années dans les Indes orientales avec une grande valeur sous le fameux Albuquerque, demanda les récompenses qu'il croyoit lui être dues, avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais pour des raisons qu'on ignore, son général & son souverain rejetterent ses demandes avec dédain. Magellan se rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il méritoit, ne put supporter ce refus. Dans son ressentiment il se crut dégagé du serment de fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat, & se présenta à la cour de Castille où il
1517. espéroit qu'on rendroit plus de justice à ses talens. Pour commencer à s'y faire connoître avantageusement, il proposa un projet dont l'exécution devoit blesser à l'endroit le plus sensible le monarque dont il avoit à se plaindre: c'étoit le plan favori de Colomb, la découverte d'un passage aux Indes orientales par l'ouest, sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracée Alexandre VI. Il fondoit ces espérances sur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'observations fruit de sa propre expérience & de celle que ses compatriotes avoient ac-

quiſes par leur commerce avec les régions orientales. L'entrepriſe étoit difficile & diſpendieuſe il en convenoit, il lui falloit une eſcadre aſſez forte & pourvue de deux années de vivres. Heureuſement il eut affaire à un miniſtre qui ne ſe laiſſoit effrayer ni par les difficultés ni par la dépenſe. Le cardinal Ximenès quigouvernoit alors l'Eſpagne, voyant à la fois dans le ſuccès de cette entrepriſe un accroiſſement de richeſſes & de gloire pour ſon pays, écouta favorablement les propoſitions de Magellan. Charles-quint à ſon arrivée dans ſon nouveau royaume, adopta les meſures de Ximenès avec la même chaleur, & donna ſes ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de chevalier de Saint-Jacques & de capitaine général (1). 1521.

Voyage de Magellan.

Le dixieme d'Août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaiſſeaux, armement conſidérable pour l'état de la navigation dans ce tems-là, quoique le plus grand de ſes navires n'excedat pas cent vingt tonneaux. Les équipages montoient en tout à deux cent trente-quatre hommes, parmi leſquels ſe trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Eſpagne, & pluſieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après

[1] Herrera, *decad.* 2, *lib.* *II*, *cap.* 19, *lib.* *IV*, *c.* 9. Gomera, *hiſt.* *c.* 91.

avoir touché aux Canaries, il prit sa rou-
1521. te directement au sud le long de la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs & employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au sud, qu'au douze de Janvier il ne
1520. se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'Océan Atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par-là le passage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir observé que le canal se rétrécissoit & que les eaux devenoient douces, il reprit sa route vers le sud. Le 31 de Mars il toucha au port de Saint-Julien, à quarante-huit degrés au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ces vaisseaux, & les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat que les équipages des trois des vaisseaux, leurs officiers à leur tête se mutinerent ouvertement & demanderent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsidéré, & qu'on retournât en Espagne. Magellan reprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrepidité, en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens subjugués par sa fermeté, sans être réconciliés avec son entreprise, il continua son voya-

ge & découvrit enfin au cinquante-troisieme degré de latitude l'entrée d'un détroit où il se jetta, malgré les murmures & les remontrances de tout ce qui étoit sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux, auquel il donna son nom & où il fut abandonné par un de ses vaisseaux il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du sud, & remercia le ciel, en répandant des larmes de joie, de l'heureux succés de son entreprise (1). 1521.

Mais il se trouvoit à une plus grande distance qu'il ne l'imaginoit du but de son voyage. Il navigua trois mois & vingt jours portant constamment au nord-ouest sans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite sur un Océan dont on ne connoissoit point les bornes, il eut beaucoup à souffrir. Ses provisionsétoient presque épuisées. L'eau douce se corrompit ; ses gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourirde faim, & le scorbut la plus terrible des maladies auxquelles sont exposés les navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau tems soutenu & des vents si favorables que Magellan donna à cet Océan le nom de pacifique.

[1] Herrera, *decad.* 2, *lib.* IV, *c.* 10. *lib* IX, c. 11. Gomera, *hist.* c. 92. Pigafetta *Viagg. apud.* Ramus. II, *pag.* 352, &c.

qu'il conserve encore. Enfin lorsqu'ils
1521. étoient réduits aux dernieres extrêmités,
6 Mars. ils tomberent sur une groupe de petites isles très-fertiles où ils trouverent des rafraîchissemens en si grande abondance qu'ils recouvrerent bientôt la santé. De ces isles auxquelles ils donerent le nom d'*isles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'est, & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureusement une querelle avec les Naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées, & Magellan périt, ainsi que plusieurs de ses
26 Avril. principaux officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

L'expédition se continua sous d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs des petites isles répandues dans la partie orientale de l'Océan indien, ils toucherent à la grande isle de Borneo & ensuite
8 Nov. à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient comprendre comment les Espagnols en naviguant à l'ouest étoient arrivé à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines des peuples instruits des avantages du commerce, & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils y prirent une car-

gaiſon de ces épices précieuſes qui ſont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces tréſors & des échantillons des richesmarchandiſes qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient viſitées, la *Victoire*, celui des deux vaiſſeaux reſtans de toute l'eſcadre, qui étoit le plus en état de ſoutenir encore un long voyage, fit voile pour l'Europe ſous le commandement de Jean Sébaſtien del Cano. Il ſuivit la route des Portugais par le cap de Bonne-Eſpérance, & après avoir beaucoup ſouffert il arriva à Saint-Lucar le 7 Septembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans & vingt-huit jours (1). 1521. Janvier 1522

Quoiqu'une deſtinée malheureuſe ait privé Magellan de la ſatisfaction de terminer lui-même ſa grande entrepriſe, ſes contemporains rendant juſtice à ſa mémoire & à ſes grands talens lui ont conſervé non-ſeulement la gloire d'en avoir formé le plan, mais encore celle d'avoir ſurmonté preſque tous les obſtacles qui en traverſoient l'exécution; il eſt encore aujourd'hui au rang des plus habiles & des plus heureux navigateurs. La gloire des navigateurs eſpagnols éclipſa à cette époque celle de toutes les autres nations; & dans le cours d'un petit nombre d'années ils eurent le rare bonheur de découvrir un nou-

[1] Herrera, *decad.* 3, *lib.* I, *c.* 3, 9. *lib.* IV, *c.* 1. Gomera, *Cron.* *c.* 93, *&c.* Pigafetta, *ap.* Ramuſii, II, *pag.* 361, *&c.*

veau continent presqu'aussi étendu que
1521. l'ancien, monde, & celle de constater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terrestre.

Les Espagnols ne se contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde ; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savans parmi eux croyoient que les isles à épiceries & plusieurs des pays les plus riches de l'est étoient situées dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille par le partage d'Alexandre VI. Les négocians sans s'embarrasser de cette discussion se livrerent avec empressement à ce que le commerce avec ces pays nouveaux leur offroit d'avantageux & de séduisant. Les Portugais alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux, s'efforcerent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles peu instruit de l'importance de cet objet, ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçans d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en susciter une nouvelle avec les Portugais ; le détermi-

nerent à céder à ceux-ci toutes les prétentions ſur les Moluques pour la ſomme de trois cent cinquante mille ducats. Il réſerva cependant à la couronne de Caſtille le droit de rentrer dans ſes droits en rembourſant cette ſomme. Mais d'autres objets détournerent toute ſon attention & celle de ſes ſucceſſeurs, & l'Eſpagne perdit tout à fait un commerce qu'elle avoit travaillé ſi long-tems à s'ouvrir & dont elle eſpéroit tirer le plus grand bénéfice (1). 1521.

Quoique le commerce avec les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des ſuites fort avantageuſes pour l'Eſpagne. Philippe II, en 1564, ſoumit à ſa couronne les iſles découvertes dans l'Océan oriental, & y forma des établiſſemens avec leſquels la nouvelle Eſpagne établit une communication réguliere dont nous parlerons dans la ſuite. Je reviens à préſent à ce qui ſe paſſoit dans la nouvelle Eſpagne.

Cortès rappellé par le roi d'Eſpagne.

Tandis que Cortès acquéroit à ſa patrie de ſi vaſtes poſſeſſions & préparoît encore d'autres conquêtes, ſa deſtinée ſinguliere étoit non-ſeulement d'être dépouillé de toute autorité par le ſouverain qu'il ſervoit avec tant de zele & de ſuccès, mais d'être regardé comme un ſujet rebelle. Par les intrigues de Fonſeca, évêque de Bur-

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* *VII*, *c.* 5, *decad.* 4, *lib.* *V*, *c.* 7, *&c.*

gos, sa conduite, lorsqu'il prit le gouvernement de la nouvelle Espagne, fut déclarée une usurpation contraire à l'autorité royale; & Christoval de Tapia fut revêtu d'une commission qui l'autorisoit à destituer Cortès, à se saisir de sa personne, à confisquer ses biens & à rechercher tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour en rendre compte au conseil des Indes, dont l'évêque de Burgos étoit président. Quelques semaines après la réduction de Mexico Tapia débarqua à la Vera-cruz, y portant l'ordre du souverain de dépouiller le conquérant de toute autorité & de le traiter en criminel. Mais Fonseca avoit choisi un homme peu propre à seconder son inimitié pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation, ni les talens nécessaires pour exécuter la commission importante dont il étoit chargé. Cortès en témoignant publiquement le plus grand respect pour l'autorité de l'empereur, prit secrétement des mesures pour rendre inutile les ordres dont Tapia étoit chargé. Il entama avec lui une négociation si compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour à tour les menaces, les promesses & les présens d'une maniere si adroite, qu'il détermina enfin cet homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

1521.

Cortès élude ces ordres.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. III*, *c.* 16, *decad.* 4, *c.* 1. Cortès, *relat.* 281. E, B. Diaz, *c.* 158.

Cependant malgré l'adreſſe avec laquelle il venoit de parer ce coup, Cortès étoit ſi perſuadé qu'il ne tenoit pas ſon pouvoir d'une autorité légitime & ſuffiſante, qu'il ſe détermina à envoyer en Eſpagne des députés pour rendre compte du ſuccès de ſes armes, pour y porter des échantillons des productions du pays & de riches préſens pour l'empereur, comme des gages des grands revenus que la couronne pourroit tirer dans la ſuite de ſes nouvelles conquêtes, & pour demander, en récompenſe de tous ſes ſervices, l'approbation de tout ce qu'il avoit fait & le gouvernement des pays que ſa conduite & la valeur de ſes compagnons avoient ſoumis à la couronne de Caſtille. Le moment où les députés ſe préſenterent à la cour étoit favorable. Les mouvemens qui avoient troublé l'Eſpagne à l'avénement de ce prince au trône achevoient de ſe calmer (1). Les miniſtres avoient le tems de s'occuper des affaires du dehors ; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès, rempliſſoient ſes compatriotes d'admiration, l'étendue & les richeſſes des pays conquis étoient pour eux un objet d'eſpérances flatteuſes & ſans bornes. Ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la maniere dont Cortès s'étoit élevé au pouvoir, étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pou-

1521.

Il s'adreſſe de nouveau à la cour.

15 Mai.

[1] Hiſtoire de Charles V, *Tome II.*

1522. voir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur, & Charles, arrivant en Espagne dans le même tems, adopta les sentimens de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquès & la résistance de l'évêque de Burgos, il nomma Cortès capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne, jugeant que personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale où d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle Espagne, que le même commandement à qui les premiers s'étoient volontairement soumis & que les derniers étoient acccoutumés à craindre & à respecter depuis si long-tems (1).

Il est nommé capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne.

Ses plans & ses dispositions.

Cortès, avant d'avoir obtenu de son souverain la confirmation légale de son autorité, l'employoit à assurer sa conquête & à la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef lieu de son gouvernement au même endroit où étoit situé l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisoit une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondoit, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu

[1] Harrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *c.* 3, Gomera, *cron.* 164, 165. B. Diaz, *c.* 167, 168.

à peu la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en même tems, dans différentes provinces, des perſonnes inſtruites pour rechercher les mines, & il en ouvrit quelques-unes les plus riches de celles que les Eſpagnols euſſent juſques-là découvertes en Amérique. Il détacha ſes principaux officiers dans les provinces éloignées, & les encouragea à s'y établir, non-ſeulement en leur donnant de grandes conceſſions de terre, mais encore en leur accordant ſur les Indiens la même autorité & les mêmes droits d'en exiger des ſervices que les Eſpagnols s'étoient attribués dans les iſles. 1522.

Révolte des Mexicains & cruautés des Eſpagnols.

Ce ne fut pas cependant ſans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie eſpagnole. Ce peuple, pouſſé à bout par l'oppreſſion, oublia ſouvent la ſupériorité des Eſpagnols & courut aux armes pour recouvrer ſa liberté ; mais la diſcipline & la valeur des Européens l'emporterent par-tout. Malheureuſement, pour la gloire de l'Eſpagne, les vainqueurs ſouillerent leur victoire par la maniere dont ils traiterent le peuple vaincu. Auſſi-tôt qu'ils furent maîtres de la capitale & de la perſonne de Guatimoſin, ils ſuppoſerent que le roi de Caſtille entroit dès ce moment en poſſeſſion de tous les droits du monarque priſonnier, & affecterent de conſidérer les moindres efforts des Mexicains pour aſſu-

rer leur indépendance, comme une rebellion
1522. des vassaux contre leur souverain, ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violerent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province, ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, régardés comme plus criminels, étoient mis à mort par les supplices les plus honteux & les plus cruels que pussent imaginer l'insolence & la férocité du vainqueur. Les progrès des Espagnols étoient marqués par des traces de sang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco, soixante caciques ou chefs & quatre cents nobles furent brûlés vifs à la fois & cette exécrable barbarie ne fut pas commise dans un moment d'emportement ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortés dans les annales de la nouvelle Espagne, & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scene, on assembla les parens & les enfans de ces malheureuses victimes & on les força d'en être les témoins (1). Il paroît impossible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement

[1] Cortès, *relat.* 291 C. Gomera, *Chron. c.* 155.

encore,

encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement & le mépris insultant de leurs vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon, appuyé sur des témoignages sans force, que Guatimosin avoit formé le projet de secouer le joug & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme de procès, fit pendre le malheureux monarque & les caciques de Tazeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice honteux infligé à des hommes qu'ils respectoient presqu'à l'égal de leurs dieux (1). L'exemple de Cortès & de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier dans plusieurs expéditions qu'il commanda, déshonora un nom illustre par un grand nombre d'actions cruelles (2). 1522.

Une circonstance paroît avoir sauvé les Mexicains de l'entiere destruction que les Espagnols avoient porté dans les isles. Les premiers conquérans du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient ni les fonds pour les avances des grands travaux nécessaires pour penétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature

[1] Gomera, *Cron. chap.* 170, B. Diaz, *c.* 177. Herrera, *decad.* 3, *lib. VIII*, *cap.* 9. Voyez la NOTE CXX.

(2) Herrera *decad.* 4 & 5. *passim.*

1522. a caché les métaux précieux, ni les connoissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contenterent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées des montagnes par les rivieres & les torrens & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, vers 1552, &c. (1). & à cette époque, l'Espagne avoit déja établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience, fruit des premieres fautes, avoit suggéré aux conquérans beaucoup de loix utiles & douces en faveur des Indiens, & quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, espece de travail la plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux & moins de dépopulation que les isles n'en avoient souffert des exploitations moins étendues mais plus mal réglées des premiers conquérans.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir aussi les espérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapporterent peu de richesses aux entrepreneurs; & comme on le remarque dans les nouveaux établissemens, les dangers & les difficultés furent pour les pre-

(1) Herrera, *decad*, 8, *lib. X*, *c.* 21.

miers Colons, tandis que les fruits de
leurs travaux & de leur succès, réservés 1522.
à des tems plus tranquilles, furent recueillis par des successeurs qui avoient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérans, & de leur extrême (1) pauvreté. Dans la nouvelle Espagne leur condition devint encore plus fâcheuse par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même tems des commissaires indépendans de lui pour y recevoir & administrer ses revenus (2). Ces gens pris dans des emplois subalternes à Madrid, se crurent appellés à un rôle de la plus grande importance, accoutumés aux formalités minutieuses des bureaux & remplis des idées étroites qu'ils avoient prises dans la sphere où ils s'étoient exercés jusqu'alors, ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouissoit, & ne con- 1524.
çurent pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier est établi depuis long-tems. Ils représenterent Cortès à la cour d'Espagne comme un ambitieux & comme un

[1] Cortès, *relat.* pag. 283. F. B. Diaz, C. 209.
[2] Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 3.

tyran qui, se donnant un pouvoir supé-
1524. rieur à la loi même, aspiroit à l'indépendance & par ses richesses excessives & par l'influence qu'elles lui donnoient, étoit en état d'exécuter les projets qu'il paroissoit méditer (1). Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les ministres espagnols presque tous formés aux affaires sous l'administration sévere & jalouse de Ferdinand, qu'ils oublierent tous les services de Cortès & les travaux excessifs auxquels il venoit de se livrer en conduisant lui-même une expédition dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrêmité occidentale du pays de Honduras (2). Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de leur maître, & déterminerent Ferdinand à envoyer au Mexique le licentié Paul de Leon, pourvu d'amples pouvoir pour rechercher la conduite de Cortès & même pour le faire arrêter & l'envoyer prisonnier en Espagne s'il le trouvoit coupable.

La mort soudaine de Paul de Leon, peu de jours après son arrivée dans la nouvelle Espagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais comme ils étoient connus, Cortès fut vivement blessé de cette ingratitude pour des services les plus grands qu'un roi d'Espagne eût jamais reçus d'aucun de ses sujets.

[1] Herrera, *decad.* 3, *lib.* V, *cap.* 14.
(2) Voyez la NOTE CXXI.

Il travailla cependant à regagner la confiance de fon fouverain & à conferver fa place. Mais tous les Efpagnols employés par le gouvernement dans la nouvelle Efpagne étoient autant d'efpions de fa conduite, & donnoient les interprétations les plus malignes & les plus défavorables à toutes fes actions. Les craintes de Charles & de fes miniftres redoublerent. On forma une nouvelle commiffion revêtue de pouvoirs plus étendus, & l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la réfiftance de Cortès s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un fujet (1). Cortès, en voyant fe former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere, & qui, au lieu de la reconnoiffance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais quoique quelques-uns de fes compagnons les plus déterminés le preffaffent de faire valoir la juftice de fa caufe contre une patrie ingrate, & de faifir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtifans l'accufoient de convoiter (2), il demeura fi bien maître de lui-même, ou fut retenu fi fortement par des fentimens de fidélité pour fon fouverain, qu'il rejetta ces dangereux confeils,

1528.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. VIII*, *cap.* 15, *decad.* 4, *lib. II*, *cap.* 1, *lib. IV*, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 19. Gomera, *cron. cap.* 162.

(2) B. Diaz, *c.* 194.

& prit le seul moyen qui lui restât pour
1528. conserver sa dignité sans s'écarter de son devoir. Il résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir appellé en jugement dans un pays qui avoit été le théatre de sa gloire & de ses triomphes, & au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il se rendit sans délai en Espagne pour y confier sa cause & sa personne à la justice & à la générosité de son souverain (1).

Cortès parut dans sa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de ses richesses, beaucoup de bijoux & d'ornemens de grand prix, & différentes productions de la nouvelle Espagne (2). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang & par les plus considérables de ses officiers. Son arrivée dissipa en un moment tous les soupçons & toutes les craintes. L'empereur ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un sujet fidele qui se présentoit à son maître en se reposant sur son innocence, & à qui la grandeur de ses services donnoit des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda le titre de marquis del Valle de Guaxaca & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle Espagne; & comme ses manieres étoient polies, quoiqu'il

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *c.* 8.
[2] Voyez la NOTE CXXII.

eût paſſé ſa vie au milieu d'aventuriers groſſiers & ſans éducation, l'empereur l'admit dans ſa familiarité comme ſes courtiſans les plus élevés par leur naiſſance ou leur rang (1). 1528.

Cependant au milieu de ces marques de conſidération les traces de la défiance ſe laiſſoient appercevoir encore. Quoique Cortès ſollicitât vivement ſon rétabliſſement dans le gouvernement de la nouvelle Eſpagne, Charles, trop ſage pour confier un emploi ſi important à un homme qu'il avoit ſoupçonné, refuſa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laiſſa le commandement 1530. des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'adminiſtration civile fut confiée à un conſeil, appellé audience de la nouvelle Eſpagne. Dans des tems poſtérieurs, lorſque l'accroiſſement de la colonie y rendit néceſſaire une autorité unique & plus étendue, Antoine de Mendoza, de la premiere nobleſſe d'Eſpagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi, & réunit dans ſa perſonne les deux pouvoirs qu'on avoit ſéparés du tems de Cortès.

Cette ſéparation même devint la ſource

[1] Herrera, *dec.* 3, *lib. IV*, *c.* 1. *lib. VI*, *c.* 4. B. Diaz, *c.* 196. Gomera, *Chron. c.* 182.

1530. de diſſentions continuelles, de chagrins pour Cortès & d'obſtacles à tous ſes projets. Comme il n'avoit plus d'occaſion de déployer ſes talens & d'exercer ſon activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différens plans d'entrepriſes de ce genre, qui toutes portent le caractere d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique ſeptentrionale, on trouveroit quelque détroit conduiſant à l'Océan occidental, ou que dans l'iſthme de Darien mieux connu, on découvriroit quelque communication entre la mer du nord & celle du ſud (1). Mais ſes eſpérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative il ſe borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle Eſpagne ſur la mer du ſud. Il y arma ſucceſſivement différentes petites eſcadres, dont les unes périrent & les autres revinrent ſans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ſes opérations, il ſe mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, & après avoir beaucoup ſouffert & eſſuyé des dangers de toute eſpece, il découvrit la grande péninſule de la Californie, & reconnut la plus grande partie du golfe qui la ſépare de la nouvelle Eſpagne. La découverte d'un pays ſi étendu auroit fait hon-

(1) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 294. B.

neur à tout autre qu'à lui ; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès & ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues (1). Dégoûté par de mauvais succès auxquels il n'étoit pas accoutumé, & las de trouver toujours des oppositions à ses vues, de la part de gens avec lesquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de contester, il retourna une seconde fois en Espagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû. 1530. 1540.

Il ne reçut pas l'accueil que ses services & même la décence seule le mettoit en droit despérer. La gloire de ses anciens exploits étoit déja en partie oubliée ou éclipsée par celle des nouvelles conquêtes plus récentes & plus importantes faites en d'autres parties de l'Amérique. on n'attendoit plus rien d'un homme déja avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'empereur le reçut poliment mais froidement. Les ministres le traiterent tantôt avec légéreté & tantôt avec insolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ses droits. Après avoir perdu plusieurs années à solliciter inutilement les ministres & les magistrats, occupation aussi ennuyeuse que mortifiante pour un homme d'un caractere altier qui jusque là avoit presque toujours commandé, Cor-

[1] Herrera, *dec.* 5, *lib. VIII*, *c.* 9, 10, *dec.* 8, *lib. VI*, *c.* 14. Venegas, *hist. of Californ.* 1, 135. Lorenzana, *hist.* p. 322, *&c.*

tès finit ses jours le deux Décembre mil-
1540. cinq cent quarante-sept, dans la soixante-deuxieme année de son âge. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envié par ses contemporains & mal recompensé par le souverain qu'il avoit servi, il a été admiré & célébré par les siecles suivans. Pour se former une idée de son caractere, il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions.

Fin du livre cinquieme & tome second.

NOTES

ET ECLAIRCISSEMENS.

NOTE XXVII, *pag.* 4.

SUIVANT M. de Caſſini, la plus grande hauteur des Pyrenées eſt de ſix mille ſix cent quarante-ſix pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, eſt de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillé dit que, ſuivant ſa meſure, le Pic de Ténérif a treize mille cent ſoixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur du Chimboraço, la partie la plus élevée des Andes, eſt de vingt mille deux cent huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, obſervation aſtron. & phyſ. tom.* 2, *p.* 114. La ſeule partie de Chimboraço, qui eſt toujours couverte de neige, a huit cents toiſes de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, hiſtoire génér. des voyages, vol.* 13, *pag.* 636.

NOTE XXVIII, *pag.* 5.

Comme une deſcription particuliere fait une plus forte impreſſion que des aſſertions générales, je placerai ici un détail de la riviere de la Plata donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo, jéſuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit les ſentimens qu'il éprouva à la premiere vue de ces objets nouveaux. « Lorſque j'étois en Europe & que je liſois dans les livres de géographie & d'hiſtoire,

que l'embouchure de la riviere de la Plata avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémisphere aucune riviere qui approche de cette grandeur. Mon plus grand desir en approchant de son embouchure fut de vérifier par moi-même la vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on l'avoit rendu avec fidélité : ce que je concluai particuliérement d'une circonstance. Lorsque nous partîmes de Monte-Video, qui est un fort situé à plus de cent milles de l'embouchure de la riviere, & où sa largeur est considérablement diminuée, nous navigâmes un jour entier avant de découvrir le bord opposé de la riviere. Lorsque nous nous trouvâmes au milieu du canal, nous ne pûmes discerner ni l'une ni l'autre rive, & ne vîmes que le ciel & l'eau, comme si nous avions été dans le grand Océan. Nous aurions même pensé être en pleine mer, si la douceur de l'eau de cette riviere, qui est aussi trouble que celle du Pô, ne nous eût pas convaincus du contraire. A Buenos-Ayres même, qui est à cent lieues plus haut, & où la riviere est bien moins large encore, il est impossible de rien distinguer sur la rive opposée, qui, à la vérité, est fort basse & fort plate : on ne peut pas seulement voir les maisons ni les tours de l'établissement portugais de Colonia qui se trouvent à l'autre bord. *Lettera prima*, publiée par Muratori, dans son *Christianesimo felice*, &c. I, *pag.* 257.

NOTE XXIX, *pag.* 9.

Terre-Neuve, une partie de la nouvelle Ecosse & le Canada se trouvent dans le même parallele de latitude que le royaume de France,

& dans ces pays l'eau des rivieres est geleé pendant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur : la terre y est couverte de neige ; la plûpart des oiseaux quittent pendant cette saison un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui se trouvent au midi de la baie de Hudson sont sur le même parallele que la grande Bretagne ; cependant le froid y est si excessif que toute l'industrie des Européens même n'a pas tenté de les cultiver.

NOTE XXX, *pag.* 12.

Acosta est, je crois, le premier philosophe qui ait cherché à rendre raison des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continent, par l'action des vents qui regnent dans l'un & dans l'autre. *Hist. moral. &c. Lib. II. & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-seulement rectifiée par de nouvelles observations, mais qu'il a même embellie & mise dans un jour plus frappant avec son éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans ses recherches sur la température des différens climats.

Lorsqu'un vent froid souffle sur un pays, il doit en y passant lui enlever une partie de sa chaleur, & par là même perdre une partie de sa froideur. Mais s'il continue à souffler dans la même direction, il passera par degrés sur une surface déjà refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de son âpreté. Si donc il parcourt un grand espace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaste & profonde, la superficie de l'eau

ſera d'abord refroidie à un certain degré, & le vent ſe trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la ſurface devenant ſpécifiquement plus peſante que l'eau plus chaude qui eſt au-deſſous, deſcend, & celle qui eſt plus chaude prend ſa place : celles-ci ſe refroidiſſant à ſon tour continue à échauffer le courant d'air qui paſſe par-deſſus & en diminue la froideur. L'action mécanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement ſucceſſif de l'eau de la ſurface, & l'élevation de celle qui eſt plus chaude, & par conſéquent le refroidiſſement ſucceſſif de l'air.

Cela continuera de même, & l'âpreté du vent diminuera juſqu'à ce que l'eau ſoit refroidie au point que ſa ſurface ne ſoit plus aſſez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puiſſe ſe glacer. Par-tout où la ſurface ſe gele, le vent n'eſt plus réchauffé par l'eau intérieure, & il continue alors à ſouffler avec le même degré de froid.

C'eſt d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continens, la douceur des hivers dans les petites iſles, & le froid exceſſif des hivers dans ces parties de l'Amérique ſeptentrionale qui nous ſont le mieux connues. Dans les lieux qui ſont au nord-oueſt de l'Europe, la rigueur de l'hiver eſt modérée par les vents d'oueſt, qui ſoufflent aſſez conſtamment pendant les mois de Novembre, de Décembre & une partie de Janvier.

D'un autre côté, lorſqu'un vent chaud ſouffle ſur la terre, il en échauffe la ſurface, qui par conſéquent doit ceſſer de diminuer la chaleur du vent. Mais lorſque ce même vent ſouffle ſur les eaux, il les agite, fait monter

celle d'en-bas, qui eſt plus froide, & continue ainſi à perdre de ſa chaleur.

Mais la principale cauſe de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui paſſe deſſus, c'eſt que la ſurface de la mer, attendu la tranſparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré conſidérable par les rayons du ſoleil, au lieu que la terre qui eſt expoſée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainſi lorſque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur inſupportable; mais en paſſant ſur une vaſte étendue de mer, il ſe rafraîchit par degrés, de ſorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée il devient propre à la reſpiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cauſe des chaleurs étouffantes des grands continens de la zone torride, de la douceur du climat des iſles qui ſe trouvent à la même latitude, de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continens ſitués ſous les zones tempérées ou plus froides, en comparaiſon de celle qu'on éprouve dans les iſles. La chaleur du climat dépend non-ſeulement de l'effet immédiat des rayons du ſoleil, mais encore de leur action continue, & de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, & dont la terre demeure imprégnée pendant quelque tems; c'eſt pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi; que les grandes chaleurs de l'été ſe font ſentir vers le mois de Juillet, & que le froid eſt ordinairement plus violent en hiver vers le mois de Janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui ſe trouvent ſous l'équateur, pro-

vient des forêts qui les couvrent, & qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer la terre. Le sol n'étant point échauffé, ne peut pas à son tour échauffer l'air, & les feuilles qui interceptent les rayons du soleil ne sont pas d'un volume suffisant pour absorber la quantité de chaleur nécessaire pour opérer cet effet. On sait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perspiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles sont exposées ; & par la nature de l'évaporation, cette perspiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perspiration. Ainsi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui est en contact avec elle, est prodigieusement diminué. Ces observations qui jettent un nouveau jour sur ce sujet intéressant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robison, professeur de physique à l'université d'Edimbourg.

NOTE XXXI, *pag.* 12.

Deux grands naturalistes, Piso & Margrave, nous ont donné la description du climat du Brésil, avec une précision philosophique que nous desirerions de retrouver dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux disent qu'il est doux & tempéré en comparaison du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui souffle constamment. L'air y est non-seulement frais pendant la nuit, mais même assez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. *Piso, de Medicina Brasiliensi, lib. I, p.* 1, *&c. Margravius, hist. rerum natural, Brasiliæ, lib. VIII, c.* 3, 264. Ce fait se trouve confirmé par Nieuhoff qui a

long-tems résidé dans le Brésil. *Churchill's collection*, *vol.* 2, *p.* 26. Gumilla, qui a passé plusieurs années dans le pays qu'arrose l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de son climat. *Hist. de l'Orénoque*, *tom.* 1, *p.* 26. Le P. Anugua dit avoir beaucoup souffert du froid sur les bords de la riviere des Amazones. *Relat. vol.* 2, *p.* 56. M. Biet qui a vécu long-tems à Cayenne, parle de même de la température de ce climat, & l'attribue à la même cause. *Voyage de la France équinox. p.* 330. Rien ne peut être plus différent de ces descriptions que celle que M. Adanson nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal*, *passim.*

La forme de l'extrêmité méridionale de l'Amérique, paroît être la cause la plus sensible & la plus probable du degré excessif de froid qu'on ressent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à mesure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le sud, & ses dimensions sont fort retrécies depuis la baie de Saint-Julien jusqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales sont baignées par la mer du nord & l'Océan Pacifique. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pôle antarctique. Dans quelque direction que souffle le vent, il se trouve rafraîchi avant que d'arriver aux terres Magellaniques, en traversant une immense étendue d'eau, & la terre y occupe un espace trop peu considérable pour pouvoir réchauffer le vent à son passage. Ce sont ces circonstances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus semblable à celle d'une isle qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré

de chaleur qu'éprouvent en été les pays qui se trouvent en Europe & en Asie dans la même latitude septentrionale. Le vent du nord est le seul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traversé un grand continent. Mais après un examen attentif de sa position, nous trouverons que cela même sert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'est à l'extrémité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immense chaîne des Andes qui parcourt presqu'en ligne droite du nord au sud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, le Brésil, le Paraguay & le Tucuman sont à plusieurs degrés à l'est des terres magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des tropiques, est situé fort à l'ouest de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverse la terre, n'apporte donc pas à l'extrémité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes, & s'imprégner du froid de ces régions glacées.

NOTE XXXII, *pag.* 14.

En 1739, on fit partir deux frégates françoises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à sentir un froid excessif au quarante-quatrieme degré de latitude méridionale. Au quarante-huitieme degré ils trouverent des isles flottantes de glace. *Hist. navig. aux terres austr. tome* 2, *p.* 256, *&c.* Le Dr. Halley trouva de la glace au cinquante-neuvieme degré de latitude : *id. tom.* 1, *p.* 47. Le commodore Byron se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois

minutes de latitude méridionale, le 15 Décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21. Décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages de Hawkesworth*, 1. 25, M. Banks étant descendu à la terre de feu dans la baie de *Bon-Succès*, située au cinquante-cinquieme degré de latitude, le 16 Janvier qui répond au mois de Juillet de notre hémisphere, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr. *Id.* 2, *p.* 51, 52. Le 14 Mars, qui répond au mois de Septembre de l'Europe, l'hiver s'étoit déjà déclaré & les montagnes se trouvoient couvertes de neige: *ib.* 72.

NOTE XXXIII, *pag.* 17.

M. de la Condamine, un des derniers & des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit: » à cette foule » d'objets variés, qui diversifient les cam- » pagnes cultivées de *Quito*, succédoit l'as- » pect le plus uniforme; de l'eau, de la ver- » dure & rien de plus. On foule la terre aux » pieds sans la voir: elle est si couverte d'her- » bes touffues, de plantes & de brouffailles, » qu'il faudroit un assez long travail pour en » découvrir l'espace du pied, *Relat. abrégée* » *d'un voyage*, &c. *p.* 48 ». Une des singularités de ces forêts, c'est une espece d'osier que les Espagnols appellent *Bejucos*, les François *Lianes*, & auquel les Indiens donnent le nom de *nibbees* dont on se sert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en serpentant autour des arbres qu'elle rencontre, & après s'être élevée jusqu'au plus

hautes branches, elle jette des filets qui descendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élevent de nouveau autour d'un autre arbre, montant ainsi & descendant alternativement. D'autres rejetons portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, forment un assemblage confus de cordages qui ressemblent aux manœuvres d'un vaisseau. *Bancrof, nat. hist. of Guiana*, *p. 99.* On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur d'un bras d'un homme, *ibid. p. 75.* La relation que M. Bouger a donnée des forêts du Pérou, ressemble parfaitement à cette description. *Voyage au Pérou*, *p.* 16. Oviédo nous a laissé une semblable description des forêts qui se trouvent en d'autres parties de l'Amérique. *Hist. lib. IX*, 144. *D.* Pendant plus de quatre mois de l'année, les Moxes ne peuvent avoir de communication entr'eux, parce que la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes*, *tom.* 10. *p.* 187.

Garcia nous a donné une description détaillée & exacte des rivieres, des lacs, des bois & des marais des provinces de l'Amérique situées entre les Tropiques. *Origen. de los Indios*, *lib. II. c. 5*, §. *4*, *5.* Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'est des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où se trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega*, *comment. Royal du Pérou*, *part 2*, *liv. 3*, *c. 2-5.*

NOTE XXXIV, *pag.* 19.

Il paroît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives des l'Ohio un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette découverte se trouve à cent quatre vingt-dix milles plus bas que le confluent de la riviere Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette derniere, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé*. Ces os se trouvent en grande quantité à cinq ou six pieds sous terre, & la couche en est visible sur le bord du marais salé. *Journal of colonel George Croglan, MS. entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme; les naturalistes, qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille stature, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des substances minérales. Après en avoir reçu plusieurs échantillons de différentes parties de la terre, & après les avoir examinés avec plus d'attention, on est enfin convenu que c'étoient de quelques animaux; comme l'éléphant est le plus grand quadrupede connu, & que les dents qu'on a trouvées ressemblent beaucoup à celles des éléphans, tant par la qualité que par la forme, on a conclu que les squelettes trouvées près de l'Ohio étoient de cette espece. Mais le docteur Hunter, l'un des savans de ce siécle qui est le plus en état de décider cette question, après avoir examiné attentivement plusieurs morceaux des défenses des dents mâchelieres & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles

n'appartenoient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une espece inconnue. *Phil. transact. vol.* 58, *p.* 34. On a trouvé des os de la même espece & d'une grandeur aussi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jenifeia & de la Lena, trois grandes rivieres de Sibérie. *Stralhenberg, descrip. des parties septentrionales & orientales de l'Europe & de l'Asie, p.* 402. L'éléphant paroît ne pas sortir de la zone torride & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions qui bordent la mer glaciale. L'existence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaste champ aux conjectures. Plus nous considérons la nature & la variété de ses productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a subi d'étranges changemens par des convulsions & des révolutions dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace.

NOTE XXXV, *pag.* 21.

Cette dégénération des animaux domestiques d'Europe en Amérique, doit être attribuée en partie aux causes suivantes. Dans les établissemens espagnols qui se trouvent, ou sous la zone torride ou dans les pays qui l'avoisinent, le plus grand degré de chaleur & le changement de nourrirure empêchent les moutons & les bêtes à cornes de parvenir à la même grosseur qu'en Europe. Ils deviennent rarement aussi gras, & leur chair n'en a ni le suc ni la saveur délicate. Dans l'Amérique septentrionale où le climat est plus tempéré & plus approchant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages sont d'une mauvaise qualité. *Mitchell, p.* 157. L'agriculture y

a fait si peu de progrès, que la nourriture artificielle pour les troupeaux y est en très-petite quantité, & l'on n'y prend presqu'aucun soin du bétail pendant l'hiver qui est très-long dans plusieurs provinces & rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux & les bêtes à corne dans toutes les colonies angloises. Toutes ces causes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer dans ces provinces la race des chevaux, des bœufs & des moutons.

Note XXXVI, *pag.* 22.

En 1518, l'isle d'Hispaniola fut désolée par ces insectes destructeurs. Herrera, qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple singulier de la superstition des colons Espagnols. Après avoir essayé, dit-il, tous les moyens possibles de détruire les fourmis, ils résolurent d'implorer la protection des saints ; mais comme c'étoit une espece de calamité toute nouvelle, ils furent embarrassés sur le choix du saint qui pourroit leur être le plus propice. Ils tirerent au sort le patron qu'ils devoient choisir. Le sort décida en faveur de Saint-Saturnin. Ils célébrerent sa fête avec uue grande solemnité, & le fléau, ajoute l'historien, commença sur le champ à diminuer ses ravages, *Herrera*, *dec.* 2, *lib. III*, *c.* 15, *page* 107.

Note XXXVII, *pag.* 25.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* pense que cette différence de chaleur est égale à douze degrés ; c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique, à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seule-

ment en Amérique, *tom.* 1, *p. II.* Le Dr. Mitchell, après trente ans d'obſervations, prétend que cette différence eſt égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. *Preſent ſtate*, *&c. pag.* 257.

NOTE XXXVIII, *pag.* 25.

M. Bertram, qui, le 3 Janvier 1765, ſe trouva à la ſource de la riviere de Saint-Jean de la Floride, y éprouva un froid ſi violent, que dans une ſeule nuit la terre fut gelée de l'épaiſſeur d'un pouce ſur les bords de la riviere. Le tilleuls, les citroniers & les bananiers périrent tous à Saint-Auguſtin. *Bertram's journal*, *p.* 10. Le Dr. Mitchell nous fournit pluſieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique ſeptentrionale. *Preſent ſtats*, *p.* 206, *&c.* Le 7 Février 1747, le froid fut ſi violent à Charleſtown, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une perſonne avoit miſes en ſe couchant dans ſon lit, ſe trouverent fendues le lendemain au matin, & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux ſolides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit une anguille vivante, fut gelée juſqu'au fond dans une cuiſine où il y avoit du feu. Preſque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Deſcript. of ſouth Carolina VIII*, *London*, 1761.

NOTE XXXIX *pag.* 26.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoiſe, pays fort plat, & ſi bas que pendant les ſaiſons pluvieuſes il eſt ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau. Cela rend le ſol riche, qu'il y a ſur la ſurface à douze pouces de profondeur une

une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de canne à sucre sur les bords de l'Essequebo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les isles des Indes occidentales. Les Colons se servent de plusieurs moyens pour diminuer cette excessive fertilité du sol. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, p.* 10, *&c.*

NOTE XL, *pag.* 40.

Il paroît que c'est sans la moindre preuve évidente que M. Muller a supposé que le cap avoit été doublé : *tom.* 1, *p.* 2, *&c.* L'académie impériale de Saint-Pétersbourg paroît appuyer ce sentiment sur la maniere dont *Ischukotsnoi-noss* se trouve placé sur les cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau Russe n'a fait le tour de ce cap ; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tschutki*, qui ne dépend pas de l'empire de Russie.

NOTE XLI, *pag.* 44.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuse recherche de géographie, nous pourrions faire plusieurs observations curieuses en comparant les relations des deux voyages des Russes & les cartes de leurs navigations respectives. Une remarque nous servira par tous les deux ; on ne peut regarder comme absolument exacte la position qu'ils donnent aux différens lieux qu'ils ont visités. Le tems étoit si nébuleux, qu'ils ne virent que rarement le soleil ou les étoiles, & la position des isles & des continens supposés fut déterminée par le seul calcul & non par des observations. Beering & Tschirikow allerent beaucoup plus

loin vers l'eſt que Krenitzin. Le pays découvert par Beering, & qu'il regarda comme faiſant partie du continent de l'Amérique, eſt ſitué au deux cent trente-ſixieme degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'iſle de Fer, & au cinquante-huitieme degré vingt-huit minutes de latitude. *Tſchirikow* toucha à la même côte au deux cent quarante-unieme degré de longitude & au cinquante-ſixieme de latitude. *Muller, I*, 248-249. Il faut que le premier ſe ſoit avancé à ſoixante degrés de Petropawlowska, d'où il mit à la voile, & le dernier à ſoixante-cinq degrés. Mais il paroît, par la carte de Krenitzin, qu'il ne pouſſa ſon voyage qu'au deux cent quatre-vingtieme degré à l'eſt, & ſeulement à trente-deux degrés de Petropawlowska. En 1741, Beering & Tſchirikow, en allant & en revenant, dirigerent principalement leur route au ſud de la chaine d'iſles qu'ils avoient découverte, & en obſervant les montagnes & le terrein inégal des caps qu'ils voyoient au nord, ils penſerent que c'étoient des promontoires de quelque partie du continent de l'Amérique qui, à ce qu'ils s'imaginerent, s'étendoit juſqu'au cinquante-ſixieme degré de latitude au ſud. C'eſt ainſi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, & ſur une carte deſſinée à la main par un contre-maître du navire de Beering, & qui m'a été communiquée par M. le profeſſeur Robiſon. Mais en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'iſle d'Alaxa, s'avança ſi fort au nord en revenant, que ſa route ſe trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient ſuppoſé devoir être un continent, & qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte, & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent, n'étoient

que des isles de roche. Il est à présumer que les pays découverts en 1741 à l'est, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne sont qu'une continuation de cette chaîne d'isles. Le froid extrême qui, pendant l'été regne dans toutes ces isles, nous porte à conjecturer qu'elles ne sont dans le voisinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui se trouvent dans ces régions du globe, est extraordinaire. Il y en a plusieurs au Kamschatka, & il n'y a pas une des isles grandes ou petites que les Russes ont visitées où l'on n'en trouve. Plusieurs de ces volcans sont encore allumés, & toutes les montagnes conservent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois supposer que cette partie de la terre ayant souffert de violentes secousses par des tremblemens de terre & de volcans, l'Isthme qui peut-être a uni autrefois l'Asie à l'Amérique, a été brisé & transformé par le choc en un groupe d'isles.

Il est singulier que dans le même tems que les Russes cherchoient à faire des découvertes au nord-ouest de l'Amérique, les Espagnols étoient occupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie, pour découvrir les côtes du pays qui est au nord de cette péninsule. Ils ne passerent pas le port de Monte-Rey, situé au trente-sixieme degré de latitude. Mais dans plusieurs autres expéditions faites du port de Saint-Blas dans la nouvelle Galice, les Espagnols s'avancerent jusqu'au cinquante-huitieme degré de latitude. *Gazeta de Madrid de* 19 *Mars &* 14 *Mai.* 1776. Mais

comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Ruſſes ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations ſe ſont approchés les uns des autres. Il faut eſpérer que le miniſtre éclairé qui eſt aujourd'hui à la tête des affaires d'Eſpagne en Amérique, ne privera pas le public de ces inſtructions.

NOTE XLII, *pag. 63.*

Peu de voyageurs ont eu autant d'occaſions que Don Antoine Ulloa d'obſerver les habitans des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié derniérement, il décrit, de la maniere ſuivante, les traits caractériſtiques de cette race d'hommes. « Un front très-petit, couvert de cheveux aux extrêmités juſques vers le milieu des ſourcils ; de petits yeux ; un nez mince, effilé & recourbé vers la levre ſupérieure, le viſage large, les oreilles grandes ; les cheveux très-noirs, liſſes & rudes ; les membres bien tournés ; le pied petit ; le corps d'une proportion exacte ; la peau unie & ſans poil, excepté dans la vieilleſſe où il leur vient un peu de barbe, mais jamais aux joues » *Noticias Américanas*, *&c. pag.* 307. M. le chevalier Pinto, qui pendant pluſieurs années a réſidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été, donne l'eſquiſſe ſuivant de l'aſpect général des Indiens de ces contrées. » Ils ſont tous d'une couleur de cuivre avec quelque différence dans les teintes, non pas en proportion de leur diſtance de l'équateur, mais ſelon le degré d'élévation du ſol qu'ils habitent. Ceux qui vivent ſur les hauteurs ſont plus blancs que ceux qui occupent les ter-

reins bas & marécageux de la côte. Leur visage est rond & plus éloigné peut-être de la forme ovale que celui d'aucun autre peuple. Leur front est petit, l'extrêmité de leurs oreilles fort éloignée du visage, leurs levres épaisses, leur nez camus, les yeux noirs ou couleur de châtaigne, petits, mais distinguant les objets à une grande distance. Leurs cheveux sont toujours épais, lisses & sans la moindre apparence de frisure. Ils n'ont de poil sur aucune partie du corps, excepté à la tête. Au premier regard, un habitant de l'Amérique méridionale paroît un être doux & tranquille ; mais en l'examinant de plus près, on trouve dans sa figure quelque chose de sauvage, de méfiant & de sombre. » *MS. entre les mains de l'auteur.* Ces deux portraits, faits par des mains plus habiles que celles du commun des voyageurs, ont une grande ressemblance entre eux.

Note XLIII, *pag.* 64.

Il y a des exemples étonnans de l'agilité soutenue des Américains à la course. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkasah qui, en un jour & demi & deux nuits, fit trois milles pas comptés au travers des bois & des montagnes. *Hist. of Amer. Indians* 396.

Note XLIV, *pag.* 70.

M, Godin le jeune qui, pendant quinze ans, a résidé parmi les Indiens du Pérou & de Quito, & pendant vingt ans dans la colonie françoise de Cayenne où il y a un commerce suivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque, observe que la vigueur de la constitution des Américains est exactement en raison de leur habitude au travail. Les Indiens des cli-

mats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du ſud, de la riviere des Amazones & de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides; cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes de Para, établiſſement Portugais ſur la riviere des Amazones, pour remonter la riviere malgré la rapidité de ſon cours: ces chaloupes avec les mêmes rameurs ſe rendent à San-Pablo qui eſt à huit cents lieues de là. On ne trouvera aucun équipage de blancs ni même de negres en état de réſiſter à une pareille fatigue, comme les Portugais en ont fait l'expérience; cependant c'eſt ce qu'on voit faire tous les jours aux Indiens, parce qu'ils y ſont habitués depuis leur enfance. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLV. *pag.* 78.

Dom Antoine Ulloa qui a parcouru une grande partie du Pérou & du Chili, le royaume de la nouvelle Grenade & pluſieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens françois, & qui eut enſuite occaſion de voir les habitans de l'Amérique ſeptentrionale, dit: » Quand on a vu un ſeul » Américain, on peut dire qu'on les a tous » vus, tant ils ſe reſſemblent par le teint & par » la figure » *Notic. Americanas*, *p.* 308. Un obſervateur plus ancien, Pedro de Cieca de Leon, un des conquérans du Pérou, qui a traverſé auſſi pluſieurs provinces de l'Amérique, aſſure que ces peuples, hommes & femmes, paroiſſent être tous enfans d'un même pere & d'une même mere, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations, & la diver-

ſité des climats qu'ils habitent. *Chronica del Peru*, *parte* 1, *c.* 19. On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaiſon de traits, & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure européenne ou aſiatique. Il doit donc y en avoir une auſſi qu'on peut nommer figure américaine, & qui doit être propre à la race entiere. Ce caractere général peut frapper les voyageurs au premier coup-d'œil, tandis que les nuances qui diſtinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs obſervations. Mais lorſque des perſonnes qui ont ſi long-tems réſidé parmi les Américains, atteſtent toutes cette reſſemblance de figure dans les différens climats, nous pouvons en conclure qu'elle eſt plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez auſſi *Garcia origen. de los Indios*, *pag.* 54-242. *Torquemada*, *Monarch. Ind. II*, 571.

NOTE XLVI, *pag.* 79.

M. le chevalier de Pinto dit qu'on lui a aſſuré que dans les parties intérieures du Bréſil on trouve quelques individus qui reſſemblent aux Blaffards du Darien, mais que la race ne s'en propage point, & que leurs enfans ſont ſemblables aux autres Américains. Cette eſpece d'hommes eſt cependant peu connue. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLVII, *pag.* 84.

L'auteur des *Recherches philoſophiques*, *&c. tom.* 1, *p.* 281; *&c.* a raſſemblé & conſtaté, avec beaucoup d'exactitude, les témoignages de pluſieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, pluſieurs navigateurs ont viſité les terres magella-

niques, & diffèrent beaucoup, ainsi que leurs prédéceffeurs, dans les relations qu'ils ont données des habitans de ce pays. Suivant le commodore Byron & son équipage, qui passerent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds, plusieurs même sont beaucoup plus grands. *Phil. transact. vol. LVII*, *p*. 78. Les capitaines Wallis & Carteret qui les ont réellement mesurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds & jusqu'à six pieds cinq & sept pouces. *Phil. transact. vol. LX*, *p*. 22. Ces derniers paroissent cependant avoir été le même peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisque plusieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même espece que celle qu'on avoit mise à bord du vaisseau du capitaine Wallis; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçus ces présens de M. Byron. *Voy. rédigés par Hawkesworth*, *tom. I*. M. de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, & son rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. *Voy. tom. I*, *p*. 242. Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Dom Bernard Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buenos-Ayres, où il résida pendant plusieurs années. C'est un auteur fort judicieux, & qui, parmi ses compatriotes, passe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui se trouvent à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, il dit : » Par quels Indiens sont-» elles habitées ? Ce n'est certainement pas par » les fabuleux Patagons, qui, à ce qu'on pré-» tend, occupent ce district. Plusieurs témoins » oculaires qui ont vécu & commercé avec ces » Indiens m'en ont donné une description

» exacte. Ils ſont de la même taille que les Eſ-
» pagnols ; je n'en ai jamais vu qui eût plus de
» deux *vares* & deux ou trois pouces ; » c'eſt-à-dire, environ 80 ou 81, 332 pouces anglois, ſi M. Echavarri a calculé d'après la *vare* de Madrid ; ce qui s'accorde beaucoup avec la meſure donnée par le capitaine Wallis. *Reyno jéſuit. p.* 238, M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme miſſionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que
» les Patagons ou *Puelches* ſont un peuple
» d'une grande taille ; mais je n'ai jamais en-
» tendu parler de cette race de géants dont
» quelques voyayeurs ont fait mention, quoi-
» que j'ai vu les individus de différentes peu-
» plades des Indiens méridionaux, » *introd. pag.* 26.

NOTE XLVIII, *pag.* 90.

Antoine Sanchès Ribeiro, ſavant & ingénieux médecin, a publié en 1765 une diſſertation pour laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naiſſance en Europe où elle a été la ſuite d'une maladie épidémique, diſcuſſion ſur ce ſujet, dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimément lié avec mes recherches, il ne feroit pas difficile de faire voir quelques mépriſes dans les faits ſur leſquels il ſe fonde, & quelques erreurs dans les conſéquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Eſpagne ſur toute l'Europe, reſſemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie tranſmiſe par contagion. On en a parlé pour la premiere fois en Europe en 1493, & avant l'année 1497, ce mal s'étoit déclaré dans preſque toutes les contrées de

l'Europe avec des ſymptômes ſi alarmans, qu'on jugea néceſſaire d'interpoſer l'autorité civile pour en arrêter le progrés.

NOTE XLIX, *pag.* 95.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour ſignifier un plus grand nombre que celui de deux cents, qui ſuffit pour ſes calculs. *Relat. des voyages, &c. par Hawkeſworth, trad. Franç. in-4°. Paris* 1774, *tom. II, p.* 502.

NOTE L, *pag.* 103.

Comme la peinture que j'ai faite des nations ſauvages differe beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-eſtimables, il eſt peut-être néceſſaire de produire ici quelques-unes des autorités ſur leſquelles j'ai fondé ma deſcription. Jamais les mœurs des Sauvages n'ont été décrites par des perſonnes plus en état de les obſerver avec diſcernement que les philoſophes employés en 1735 par la France & par l'Eſpagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguer, dom Antonio Ulloa & dom George Juan ont vécu long-tems parmi les nations les moins civiliſées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-ſeulement auſſi cette occaſion de les obſerver; mais en deſcendant la Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent ſur les bords de cette riviere dans ſon long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les deſcriptions qu'ils nous ont données du caractere des Américains. Ils ſont tous d'une pareſſe extrême, dit M. Bouger, ils paſſeront des journées entieres dans la même place, aſſis ſur leurs talons, ni ſans remuer ni ſans rien dire... On ne peut aſſez dire combien ils montrent d'indiffé-

rence pour les richesses & même pour toutes leurs commodités. . . On ne sait souvent quelle espece de motif leur proposer lorsqu'on veut en exiger quelque service. . . On leur offre inutilement quelques pieces d'argent, ils répondent qu'ils n'ont pas faim. *Voy. au Pérou, in-4°. Paris* 1749, *p.* 102.

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence senblent incompatibles avec l'excellence de l'ame, & leur imbécillité est si visible qu'à peine en certains cas peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altere la tranquillité de leur ame, également insensible aux revers & aux prospérités. Quoiqu'à demi nus, ils sont aussi contens que le roi le plus somptueux dans ses habillemens. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade & celui de bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer ; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, & souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique sûrs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux ; le respect n'en produit pas davantage ; disposition d'autant plus singuliere qu'on ne peut la changer par aucun moyen : on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui est à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette grossiere ignorance, ni à cette négligence insouciante qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien être. *Voy. de Ulloa, tom.* 1, *p.* 335-336. Il cite des traits

extraordinaires de ces qualités ſingulieres ; *p.* 336-347. » L'inſenſibilité, dit M. de la Condamine, fait la baſe du caractere des Américains. Je laiſſe à décider ſi on la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de ſtupidité. Elle naît ſans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs beſoins. Gloutons juſqu'à la voracité, quand ils ont de quoi la ſatisfaire ; ſobres, quand la néceſſité les y oblige, juſqu'à ſe paſſer de tout ſans paroître rien deſirer ; puſillanimes & poltrons à l'excès, ſi l'ivreſſe ne les tranſporte pas ; ennemis du travail ; indifférens à tous motifs de gloire, d'honneur & de reconnoiſſance ; uniquement occupés de l'objet préſent, & toujours déterminés par lui, ſans inquiétude pour l'avenir ; incapables de prévoyance & de réflexion ; ſe livrant, quand rien ne les gêne, à une joie puérile qu'ils manifeſtent par des ſauts & des éclats de rire immodérés, ſans objet & ſans deſſein ; ils paſſent leur vie ſans penſer, & ils vieilliſſent ſans ſortir de l'enfance dont ils conſervent tous les défauts. Si ces reproches ne regardoient que les Indiens de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne manque que le nom d'eſclaves, on pourroit croire que cette eſpece d'abrutiſſement naît de la ſervile dépendance où ils vivent ; l'exemple des Grecs modernes prouvant aſſez combien l'eſclavage eſt propre à dégrader les hommes ; mais les Indiens des miſſions & les Sauvages qui jouiſſent de leur liberté, étant pour le moins auſſi bornés, pour ne pas dire auſſi ſtupides que les autres, on ne peut voir ſans humiliation combien l'homme abandonné à la ſimple nature, privé d'éducation & de ſociété, differe peu de la bête. » *Relat. abrégée d'un*

voyage, *&c. p.* 52, 53. M. de Chanvalon, obſervateur intelligent & philoſophe, qui ſe rendit à la Martinique en 1751, & qui y réſida pendant ſix ans, a fait des Caraïbes le portrait ſuivant. » Ce n'eſt pas la couleur rougeâtre de leur teint, ce ne ſont pas leurs traits différens des nôtres qui mettent une ſi grande différence entr'eux & nous ; c'eſt leur exceſſive ſimplicité ; ce ſont les bornes de leur conception. Leur raiſon n'eſt pas plus éclairée ni plus prévoyante que l'inſtinct des bêtes. Celle des gens de la campagne les plus groſſiers, celle même des negres élevés dans les parties de l'Afrique les plus éloignées du commerce, laiſſe entrevoir quelquefois une intelligence encore enveloppée, mais capable d'accroiſſement. Celle des Caraïbes ne paroît preſque pas en être ſuſceptible. Si la ſaine philoſophie & la religion ne nous prêtoient pas leurs lumieres ; ſi l'on ſe décidoit par les premieres impulſions de l'eſprit, on ſeroit porté d'abord à croire que ces peuples n'appartiennent pas à la même eſpece humaine que nous. Leurs yeux ſtupides ſont le vrai miroir de leur ame ; elle paroît ſans fonctions ; leur indolence eſt extrême. Jamais de ſoucis pour le moment qui doit ſuccéder au moment préſent. *Voyage à la Martinique*, *p.* 44-45-51. M. de la Borde, Dutertre & Rochefort confirment cette deſcription. Les marques caractériſtiques des Californiens, dit le pere Venegas, de même que de tous les autres Indiens, ſont la ſtupidité & l'inſenſibilité ; le défaut de connoiſſance & de réflexion ; l'inconſtance, l'impétuoſité & un appétit aveugle ; une pareſſe exceſſive qui leur fait abhorrer la fatigue & le travail ; l'amour du plaiſir & des amuſemens, quelqu'inſipides & groſſiers

qu'ils ſoient, la puſillanimité & le découragement ; en un mot, le défaut total & abſolu de tout ce qui conſtitue l'homme, & le rend raiſonnable, inventif, traitable, utile à lui-même & à la ſociété. Il n'eſt pas aiſé aux Européens qui ne ſont pas ſortis de leurs pays, de ſe former une juſte idée des peuples dont je parle. On auroit de la peine à trouver dans le recoin le moins fréquenté du globe, une nation auſſi ſtupide, auſſi bornée, auſſi foible d'eſprit & de corps que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voient : les idées abſtraites, les raiſonnemens les moins compliqués ſont hors de leur portée, de maniere qu'ils ne perfectionnent preſque jamais leurs premieres idées ; encore ſont-elles fauſſes & imparfaites. On a beau leur faire ſentir les avantages qu'ils peuvent ſe procurer en agiſſant de telle ou telle façon, ou en s'abſtenant de ce qui les flatte, on ne gagne rien ſur eux ; ils ne peuvent comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens & les fins ; ils ne ſavent ce que c'eſt que de s'occuper à ſe procurer un bien ou à ſe garantir d'un mal dont ils ſont menacés, Leur volonté eſt proportionnée à leurs facultés, & toutes leurs paſſions n'agiſſent que dans une ſphere très-bornée. Ils n'ont abſolument point d'ambition, & ils ſont infiniment plus jaloux de paſſer pour robuſtes que pour vaillans. Ils ne connoiſſent ni l'honneur, ni la réputation, ni les titres, ni les poſtes, ni les diſtinctions de ſupériorité ; de maniere que l'ambition, ce puiſſant reſſort des actions humaines, qui cauſe tant de biens apparens & tant de maux réels dans le monde, n'a aucun pouvoir ſur eux. Cette diſpoſition d'eſprit les rend non-ſeulement pareſſeux, indolens, inac-

tifs & ennemis du travail; mais leur fait encore saisir avec empressement le premier objet qui se présente devant eux pour peu qu'il leur plaise. Ils regardent avec indifférence les services qu'on leur rend, & n'en conservent aucune reconnoissance. En un mot, on peut les comparer à des enfans en qui la raison n'est pas encore développée. C'est proprement une nation chez qui aucun individu ne parvient à l'âge viril. *Hist. nat. & civil de la Califor. tom.* 1, *p.* 85, 90. M. Ellis parle de même de l'indolence & du caractere inconséquent du peuple qu'on trouve près de la baie de-Hudson *Voy. pag.* 194, 195.

Les Américains sont si stupides que tous les negres en général ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choses qu'on veut leur enseigner, & dont il leur est impossible de saisir l'idée; c'est pourquoi les negres, quoiqu'esclaves, se croient des êtres d'une nature supérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de discernement & de raison. *Ulloa, notic. Améric. p.* 322-323.

NOTE LI, *pag.* 111.

J'ai remarqué, *page* 297, que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfans foibles ou mal-faits. Ces deux idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains, que les Péruviens, qui sont très-civilisés si on les compare avec les peuples Sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvaise augure, & les parens ont recours à

des actes de la plus rigoureuse mortification pour écarter les malheurs dont ils sont menacés. Lorsqu'un enfant est né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiser, & ce n'est pas sans peine qu'on les engage à le nourrir. *Ariga, extirpac, de la Idolat. del Péru*, *p.* 32, 33.

NOTE LII, *pag.* 116.

La quantité de poisson qu'on trouve dans les rivieres de l'Amérique méridionale est si considérable qu'elle mérite quelqu'attention. Le P. Acugna dit « qu'il y a une si grande quantité de poisson dans le Maragnon, qu'on peut le prendre avec la main sans employer aucun artifice: *p.* 138. » L'Orénoque, dit le P. Gumilla, produit une si grande quantité de tortues, que je ne saurois trouver des termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui liront ce que je vais dire, ne m'accusent d'exagérer la chose; mais je puis les assurer qu'il est aussi difficile de les compter que de compter le sable des rivages de l'Orénoque. On peut juger de leur quantité par la consommation extraordinaire qu'il s'en fait; car toutes les nations & tous les peuples voisins de ce fleuve, & même ceux qui en sont éloignés, s'y rendent avec leurs familles pour en faire la récolte; & non-seulement ils s'en nourrissent tout le tems qu'il dure, mais ils en font même sécher pour les emporter chez eux, y joignant une multitude de corbeilles pleines d'œufs qu'ils ont fait cuire au feu, &c. *Hist. de l'Orénoque*, *tome II*, *ch.* 22, *p.* 59, 60. M. de la Condamine confirme ces récits; *p.* 159.

NOTE LIII, *pag.* 116.

Piso a écrit deux de ces plantes, la *curu-*

ruape & la *guajana-timbo*. Il est singulier que quoiqu'elles operent ce fatal effet sur les poissons, bien loin d'être nuisibles à l'homme, on s'en sert avec succès dans la médecine. *Piso*, *lib. IV*, *c*. 88. Bancroft parle d'une autre plante, nommée *hiarree*, dont une petite quantité suffit pour enivrer les poissons à une distance considérable; de sorte qu'en peu de minutes ils flottent sans mouvement sur la surface de l'eau, où il est facile de les prendre. *Nat. hist. of Guiana*, *p*. 106.

Note LIV, *pag*. 119.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations sauvages ont été exposées par la famine. Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers espagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les Sauvages de la Floride, qui ignoroient toute espece d'agriculture, & dont la nourriture étoit aussi mauvaise que précaire. » Ils vivent principalement, dit-il, des racines des plantes qu'ils ne se procurent qu'avec beaucoup de peine, en errant de tous côtés pour les chercher. Ils tuent quelquefois un peu de gibier ou prennent du poisson, mais en si petite quantité, que la faim les oblige à manger des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des serpens & une espece de terre onctueuse : je suis même persuadé que s'il se trouvoit dans ce pays quelques pierres, ils les avaleroient. Ils gardent les arêtes de poisson & de serpent, qu'ils réduisent en poudre pour les manger. La seule saison pendant laquelle ils ne souffrent point de la famine est celle où se mûrit un certain fruit; qu'ils nomment *tunas*. *Naufragias*, *c*. 18, *p*. 20, 21, 22. Il remarque

dans un autre endroit qu'ils font fouvent réduits à paffer deux ou trois jours fans manger. *C.* 24, *p.* 27.

NOTE LV, *pag.* 122.

M. Fermin a donné une defcription exacte des deux efpeces de manioc, avec un détail fur la maniere de les cultiver, à quoi il a joint quelques expériences qu'il a faites pour fe convaincre des qualités veneneufes du fuc, extrait de l'efpece qu'il appelle *caffave amere*, connue parmi les Efpagnols fous le nom de *Yuca-brava. Defcrip. de furinam*, *tome I*, *page* 66.

NOTE LVI, *pag.* 123.

On trouve le plantain en Afie & en Afrique auffi bien qu'en Amérique. Oviédo prétend que ce n'eft point une plante indigene du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hifpaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avoit prife aux ifles Canaries où les boutures originaires en avoient été apportées des Indes orientales, *Oviédo*, *lib. VIII*, *c.* 1. Cependant l'opinion d'Acofta & d'autres naturaliftes qui la regardent comme une plante de l'Amérique, paroît mieux fondée. *Acofta*, *hift. nat. lib. IV*, 21. Elle étoit cultivée par des peuples fauvages de l'Amérique qui avoient peu de communication avec les Efpagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangeres ce qui peut lui être utile. *Gumil. III*, *p.* 186. *Voyez de Wafer*, *p.* 87.

NOTE LVII, *pag.* 124.

Il eft furprenant qu'Acoftá, l'un des écrivains les plus exacts & les plus inftruits fur

les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé ſur le continent, n'étoit pas connu dans les iſles, où l'on ne mangeoit que du pain de caſſave : *hiſt. nat. lib. IV*, *c.* 16. Mais Martyr, dans le premier livre de ſes Décades, qu'il écrivit en 1493, après le retour du premier voyage de Colomb, cite expreſſément le maïs comme une plante cultivée par les Inſulaires, & dont ils faiſoient du pain, *page* 7. Goméra aſſure auſſi qu'ils connoiſſoient la culture du maïs : *hiſt. génér. c.* 28. Oviédo décrit le maïs ſans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hiſpaniola. *Lib. VII*, *c.* 1.

NOTE LVIII, *pag.* 127.

La nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoiſſoit autrefois que de nom, mais qui depuis peu a été viſitée par des obſervateurs intelligens, eſt ſituée dans une région du globe, où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puiſqu'elle s'étend depuis le dixieme juſqu'au trente-huitieme degré de latitude ſeptentrionale. Sa ſurface quarrée eſt plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties paroît ne former qu'une ſeule race. Il eſt évidemment moins civiliſé que la plûpart des Américains, & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaſte étendue de terre. Les habitans ſont en ſi petit nombre que le pays paroît preſque déſert. Leurs tribus ſont beaucoup moins conſidérables que celle de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainſi dire que de poiſſons ; ils n'ont point de demeure fixe, mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourri-

ture. Les deux ſexes vont entiérement nuds : Leurs habitations, leurs uſtenſiles, &c. ſont plus ſimples & plus groſſiers que ceux des Américains. *Voyages, &c. par Hawkeſworth, tom. III, p.* 104, *&c. in*-4°. La nouvelle Hollande eſt peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, & où il nous offre le plus triſte exemple de ſa condition & de ſes moyens dans cet état de nature brute. Si dans la ſuite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaiſon des mœurs de ſes habitans avec celles des Américains ne pourra manquer de former un article intéreſſant & inſtructif pour l'hiſtoire de l'eſpece humaine.

NOTE LIX, *pag.* 128.

Le P. Gabriel Mareſt, que les affaires de miſſion obligerent de ſe rendre de *Caſcaskias*, village des Ilinois à *Machillimakinac*, c'eſt-à-dire, à plus de trois cents lieues delà, nous donne de ce pays la deſcription ſuivante. » Nous avons marché pendant douze jours ſans rencontrer une ſeule ame. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruiſſeaux & de rivieres, ſans trouver aucun ſentier qui nous guidât ; tantôt il falloit nous ouvrir un paſſage à travers des forêts épaiſſes, au milieu des broſſailles remplies de ronces & d'épines ; d'autres fois nous avions à paſſer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois juſqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit ſur l'herbe ou ſur quelques feuillages, expoſés au vent, à la pluie & aux injures de l'air, *Lettres édifiantes, page* 360, 361. Le Dr.

Brickell dans une courſe qu'il fit en 1730 de la Caroline ſeptentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours ſans rencontrer aucune ſeule créature humaine : *Nat. hiſt. of North, Carolina*, *p.* 389. Diego de Ordas qui voulut former un établiſſement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours ſans y trouver un ſeul habitant. *Herrera*, *decad.* 5, *lib. I*, *c.* 11.

NOTE LX. *pag.* 133.

Je ſuis fort porté à croire que la communauté de biens & la jouiſſance commune des vivres ne ſont connues que des peuples chaſſeurs les plus ſauvages, & que l'idée du droit excluſif de propriété ſur les fruits de la terre, nait chez une nation au moment qu'elle connoît quelqu'eſpece d'agriculture ou d'induſtrie réglée. Les détails que j'ai reçu ſur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. » L'idée des Naturels du Bréſil touchant la propriété, eſt que ſi quelqu'un a cultivé un champ, lui ſeul doit jouir de ſon produit, ſans qu'un autre puiſſe y prétendre. Tout ce qu'un individu ou une famille prend à la chaſſe ou à la pêche, appartient de droit à cet individu ou à cette famille, ſans qu'on ſoit obligé d'en faire part à qui que ce ſoit, excepté aux caciques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du village entre dans leurs cabanes, il peut s'y aſſeoir & manger ſans en demander la permiſſion ; mais ce n'eſt qu'une conſéquence de leur principe général d'hoſpitalité, car je ne me ſuis jamais apperçu qu'ils partageaſſent la récolte de leurs champs ou le produit de

leur chasse, ce qu'on auroit pu regarder comme le résultat de quelqu'idée de communauté de biens. Ils sont au contraire si attachés à ce qu'ils regardent comme leur bien propre, qu'il seroit très-dangereux de vouloir les en priver. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'aucune nation indienne de l'Amérique méridionale parmi laquelle cette communauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce qui coûta le plus aux Jésuites à faire goûter aux Indiens du Paraguay, fut la jouissance commune de biens, qu'ils introduisirent dans leurs missions, & qui étoit contraire aux idées antérieures de ces Indiens. Ils connoissoient les droits d'une propriété privée & exclusive, & ne se soumirent qu'avec répugnance à des loix qui y étoient opposées. *MS. de M. le Chev. de Pinto, entre les mains de l'auteur.* La possession actuelle, dit un missionnaire qui pendant plusieurs années a résidé parmi les Indiens des cinq nations, donne un droit sur un terrein; mais lorsque le possesseur le quitte, un autre a le même droit de s'en rendre maître qu'avoit eu celui qui vient de le quitter. Cette loi ou cette coutume ne regarde pas seulement le terrein sur lequel est bâtie une maison, mais encore un champ cultivé. Si quelqu'un a préparé une piece de terre pour y bâtir ou planter, personne n'a le droit de l'en priver, & moins encore de lui enlever le fruit de ses travaux, à moins qu'il ne renonce lui-même à sa possession; mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel de cession d'un Indien à un autre dans leur état naturel. Les limites de chaque canton sont marquées; c'est-à-dire, qu'il leur est permis de chasser jusqu'à telle riviere d'un côté & telle montagne de l'autre.

Cet espace est occupé & cultivé par un certain nombre de familles qui jouissent en particulier du fruit de leur travail & du produit de leur chasse, sans qu'il soit permis à la communauté d'y prétendre. *MS. de M. Hawley Gideon, entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXI, *pag.* 135.

Cette différence entre le caractere des Américains & celui des negres est si frappante qu'il est passé en proverbe dans les isles françoises, » que regarder un sauvage de travers, c'est le battre ; le battre, c'est le tuer ; battre un negre, c'est le nourrir, » *Dutertre, tome II, page* 490.

NOTE LXII, *pag.* 137.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitans de l'Amérique septentrionale. « Ils n'ont ni loix ni souverains pour punir leurs crimes, dit un missionnaire qui a vécu long-tems parmi eux. Ils n'ont aussi aucune espece d'autorité ou de gouvernement politique, qui les contienne dans de certaines bornes. Ils ont, à la vérité, des caciques qui sont les chefs des familles ou des villages ; mais leur autorité se borne à les commander pendant la guerre ou lorsqu'ils font quelques expéditions contre leurs ennemis. Cette autorité des caciques n'est pas héréditaire, & ils ne la doivent qu'à leur valeur pendant la guerre, ou au pouvoir & au nombre de leurs parens & de leurs amis. Quelquefois même ils obtiennent cette prééminence par leur éloquence à faire valoir leurs propres exploits.» *Ribas, hist. de los triumph. &c. p.* 11. L'état de Chiquitos dans l'Amérique méridionale est

à peu près le même. » Ils n'ont aucune forme réguliere de gouvernement ou de société civile: mais sur les objets d'intérêt public, ils écoutent les conseils de leurs vieillards, qu'ils suivent ordinairement. La dignité de cacique n'est pas héréditaire, & n'est accordée qu'au mérite ou à la valeur. Il ne regne parmi eux qu'une espece d'union imparfaite. Leur société ressemble à une république sans chef, où chacun est le maître de sa personne, & peut, sur le moindre dégoût, se séparer de ceux avec qui il paroissoit le plus lié. » *Relacion historical de las missiones de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez, p.* 32, 33. Ainsi il paroît que les nations qui sont dans un même état de société, quoiqu'habitant des climats fort différens, ont les mêmes institutions civiles & la même forme de gouvernement.

NOTE LXIII, *pag.* 155.

» J'ai connu des Indiens, dit un auteur fort instruits de leurs mœurs, qui pour se venger ont fait mille lieues à travers des forêts, des montagnes & des marais de roseaux, exposés à toutes les intempéries de l'air, à la faim & à la soif. Leur desir de vengeance est si violent qu'il leur fait mépriser tous ces dangers, pourvu qu'ils aient le bonheur d'enlever la chevelure du meurtrier ou d'un ennemi, afin d'appaiser les ombres irritées de leurs parens massacrés. » *Adair, hist. of Amer. Indians, p.* 150.

NOTE LXIV, *pag. ibid.*

Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plûpart seul ou avec un ou deux de ses compagnons, tiennent une place distinguée dans l'histoire de la fameuse guerre

guerre entre les Algonquins & les Iroquois. *De la Potherie*, *tom. I*, *p.* 297, *&c. Colden's hist. of five nations*, *p.* 125.

NOTE LXV, *pag.* 158.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition eſt ſouvent en danger ; & il eſt toujours dégradé du rang qu'il avoit obtenu par ſes exploits antérieurs. *Adair*, *p.* 388.

NOTE LXVI, *ibid.*

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de l'Amérique ſeptentrionale eſt généralement connue, j'ai fondé principalement mes obſervations ſur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations. Un miſſionnaire judicieux nous a donné une deſcription des opérations guerrieres du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, & ces opérations reſſemblent parfaitement à celles des Iroquois. Preſque tous ces Indiens ſont anthropophages, & n'ont d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils ſe ſont rendus formidables aux Eſpagnols par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les ſtratagêmes qu'ils emploient pour les ſurprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour tenir dans une fauſſe ſécurité ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entiere le moment de fondre ſur eux ſans s'expoſer ; ils ont ſans ceſſe des eſpions en campagne, qui ne marchent que la nuit, ſe traînant, s'il le faut, ſur les coudes, qu'ils ont toujours couvert de calus. C'eſt ce qui a fait croire à quelques Eſpagnols que, par des ſecrets

magiques, ils prenoient la forme de quelqu'animal, pour obſerver ce qui ſe paſſoit chez leurs ennemis. Lorſqu'eux-mêmes ils ſont ſurpris, le déſeſpoir les rend ſi furieux, qu'il n'y a point d'Eſpagnols qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux ſoldats les mieux armés. » *Relacion Chorographica del gran Chaco de P. Lozano*, *p.* 78. *Hiſt. génér. des voyages, tom. XIV, page* 75.

NOTE LXVII, *pag.* 160.

Lery, qui a été le témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous & une autre nation puiſſante du Bréſil, nous a donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces peuples : » Ego cum gallo altero, *dit-il*, » paulè curioſius, magno noſtro periculo (ſi » enim ab hoſtibus capti aut læſi fuiſſemus, » devorationi fuiſſemus devoti), barbaros » noſtros in militiam euntes comitari volui. » Hi, numero 4000 capita, cum hoſtibus ad » littus decertârunt, tantâ ferocitate, ut vel » rabidos & furioſos quoſque ſuperarent. Cùm » primùm hoſtes conſpexere, in magnos atque » editos ululatus perruperunt. Hæc gens adeo » fera eſt & truculenta, ut tantiſper dum virium » vel tantillum reſtat, continuo dimicent, fugamque numquam capeſſant. Quod à naturâ » illis inditum eſſe reor. Teſtor interea me, qui » non ſemel, tum peditum tuum equitum copias » ingentes in aciem inſtructas hic conſpexi, » tantâ numquam voluptate videndis peditum » legionibus armis fulgentibus, quantâ tum » pugnantibus iſtis percuſſum fuiſſe. » *Lery, hiſt. navigat. in Braſil, ap. de Bry, tom. III, p.* 207, 208, 209.

NOTE LXVIII, *pag.* 165.

Les Américains, ainſi que les autres peuples Sauvages coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre, pour la rapporter en trophée ; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, & quelquefois jusqu'à une grande diſtance, ils ſe ſont contentés enſuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume ſoit plus en uſage dans l'Amérique ſeptentrionale, elle ne laiſſe pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano*, *p.* 79.

NOTE LXIX, *pag.* 167.

Les paroles de la *chanſon de guerre* ſemblent dictées par ce même eſprit féroce de vengeance. » Je vais en guerre venger la mort de mes freres : je tuerai ; j'exterminerai ; je ſaccagerai ; je brûlerai mes ennemis ; j'amenerai des eſclaves ; je mangerai leur cœur ; je ferai ſécher leur chair ; je boirai leur ſang ; j'apporterai leur chevelure; & je me ſervirai de leurs crânes pour en faire des taſſes. » *Nouv. voy. aux Indes occid. par M. Boſſu*, *in*-12, *tom. I*, *p.* 115, *note.*

Des perſonnes inſtruites m'ont aſſuré que depuis que le nombre des Indiens a conſidérablement diminué, ils ne mettent preſque plus aucun de leurs priſonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus ſage de leur accorder la vie & de les adopter. Ces ſcenes terribles dont j'ai parlé, arrivent aujourd'hui ſi rarement, que des miſſionnaires & des négocians qui ont demeuré long-tems parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

NOTE LXX, *pag.* 168.

Tous les voyageurs qui ont visité les peuples les moins cilivilisés de l'Amérique s'accordent sur ce fait, qui se trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaès dans la Floride, en 1528, les Espagnols furent réduits, pour conserver leur propre vie, à manger ceux de leurs compagnons qui mouroient ; ce qui parut si révoltant aux Indiens accoutumés à manger leurs prisonniers, qn'ils ne regarderent plus les Espagnols qu'avec horreur & indignation. *Torquemada, monarch. Ind. t. II, p.* 584. *Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca, c.* 14, *p.* 15. Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siege de Mexico les Espagnols & les Tlascalans qu'ils faisoient prisonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. *Bern. Diaz del Castillo, conquist. de la nouv. Espagna, p.* 156.

NOTE LXXI, *pag.* 170.

On trouve plusieurs exemples singuliers de la maniere dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, officier allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même destiné à subir le sort cruel des autres prisonniers ; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adresse. *De Bry, tom. III, p.* 34, *&c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans son expédition au Brésil en 1556, & qui demeura long-tems dans ce pays,

ſe trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonſtances. Il fut ſouvent le témoin oculaire de la maniere dont les peuples du Bréſil traitent leurs priſonniers. *De Bry , tom. III , p.* 210. Un auteur portugais en rapporte pluſieurs particularités remarquables , que Stadius & de Lery ont paſſées ſous ſilence. *purch. Pilg. t. IV, p.* 129 , *&c.*

Note LXXII, *pag.* 174.

Quoique j'aie ſuivi , touchant cette apathie des Américains , l'opinion qui paroît être la plus raiſonnable , & qui ſe trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus reſpectables , il y a cependant des écrivains d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes ſur ce ſujet. D. Antonio Ulloa , dans un ouvrage qui a paru depuis peu , prétend que la contexture de la peau & la conſtitution phyſique des Américains les rend moins ſenſibles à la douleur que le reſte des hommes. Il en trouve pluſieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils ſouffrent les plus cruelles opérations de chirurgie , &c. *Noticias Americanas , p.* 313 , 314. Des chirurgiens ont fait les mêmes obſervations dans le Bréſil. Un Indien , diſent-ils , ne ſe plaint jamais de la douleur , & ſouffre l'amputation d'un bras ou d'une jambe ſans pouſſer le moindre ſoupir. *MS. entre les mains de l'auteur.*

Note LXXIII, *pag.* 176.

Cette idée eſt naturelle à tout peuple groſſier. Dans le premiers tems de la république , c'étoit une maxime parmi les Romains qu'un priſonnier , tum deceſſiſſe videtur cum captus eſt. » *Digeſt. lib. XLIX , tit.* 15 , *c.* 18. Dans la ſuite , lorſque le progrès du luxe les eut rendus

plus indulgens sur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de jurisprudence pour assurer la propriété, & pour permettre à un prisonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Jus postliminii. Heinecii, juris civ. sec. ord. Pand. tom. II, p.* 294. Les mêmes idées se trouvent chez les negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un prisonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il est regardé comme un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour sa patrie & pour sa famille. *Voy. du chev. de Marchais, tome I, p.* 369.

NOTE LXXIV *pag.* 178.

Les naturels de Chili, les plus braves & les plus fiers de tous les peuples Américains, sont les seuls exceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en pleine campagne; leurs troupes s'avancent & attaquent non-seulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique septentrionale puissent pour la plûpart changer leurs arcs & leurs fleches pour des armes à feu d'Europe, ils suivent toujours leur ancienne maniere de faire la guerre, & ne s'écartent point de leur systême particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili ressemblent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Asie *Ovallès, relation of Chili Churchill's coll. tom. III, p.* 71. *Lozano, hist. del Parag. tom. I, page* 144, 145.

NOTE LXXV, *pag.* 182.

Herrera nous en a donné un exemple singulier. A Yucatan les hommes sont si soigneux de leur parure, qu'ils portent par-tout avec eux

des miroirs, qui sans doute sont faits de pierre, comme ceux des Mexicains (*decad. IV lib. III, c.* 8.) & dans lesquels ils aiment beaucoup à se regader ; mais les femmes n'en font jamais usage. *Decad.* 4, *lib. X*, *c.* 3. Il remarque que parmi les *Panches*, peuple féroce de la nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers distingués à qui il soit permis de percer leur levres & d'y porter des pierres ou d'orner leurs têtes de plumes. *Decad.* 7, *lib. IX*, *c.* 4. Quoique le royaume du Pérou fut très-civilisé, il y avoit cependant des provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du soin de la culture & des travaux domestiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornemens dont les hommes se paroient avec complaisance. *Zarate*, *hist. de Peru*, *tom. I*, *p.* 15, 16.

NOTE LXXVI, *pag.* 182.

J'ai hasardé d'appeller cette méthode d'oindre & de peindre leurs corps, l'*habillement* des Américains, ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, & ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils sont nus. *Gumilla*, *hist. de l'Orénoque*, *tom. I*, *p.* 191.

NOTE LXXVII, *pag.* 184.

On trouve dans la province de Cinaloa, dans le golfe de Californie, des peuples qui paroissent vivre dans un état de société, quoiqu'on puisse les compter parmi les nations les plus grossieres de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne sement jamais, ils n'ont même aucune

habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chaſſe, & ceux des côtes que de la pêche, les uns & les autres ſuppléent au reſte par les différentes productions ſpontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les tems pluvieux, ils raſſemblent des roſeaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout, & qu'ils ouvrent de l'autre pour leur ſervir d'eſpece de capuchon, qui ſemble à un auvent reçoit la pluie, & les en garantit pendant pluſieurs heures. Dans les tems chauds, ils ſe forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlans du ſoleil. Pour ſe préſerver du froid, ils font de grands feux autour deſquels ils dorment en plein air. *Hiſtoira de los triumphos de Nueſtra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, &c. por P. And. Perez de Ribas, p. 7, &c.*

NOTE LXXVIII, *pag.* 185.

Ces maiſons reſſemblent à des granges. Nous en avons meſuré qui avoient cent cinquante pas de long ſur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent perſonnes habitent enſemble. *Wilſon's account of Guiana. Purch. Pilg. vol. IV, p.* 12, 63, *ibid*, 1291. Les maiſons des Indiens, dit M. Barrere, ont l'air d'une extrême pauvreté, & ſont une image parfaite des premiers tems... Toutes ces caſes ou huttes, qui ſont ordinairement bâties ou ſur une hauteur, ou au bord de quelque riviere, pêlemêle & ſans aucun ordre, forment un aſpect des plus triſtes & des plus déſagréables. On n'y voit rien que de hideux & de ſauvage. Le payſage n'a rien de riant. Le ſilence même qui regne dans tous ces endroits, & qui n'eſt interrompu quelquefois que par le bruit déſagréable

des oiſeaux ou des bêtes fauves, n'eſt capable d'inſpirer que de la frayeur. *Nouvelle relat. de la France équin. p.* 146, 147.

NOTE LXXIX, *pag.* 188.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples qui ont l'art de lancer des fleches à une grande diſtance & avec une force extraordinaire ſans ſe ſervir d'arcs. » Ils ſont uſage d'une *ſarbacane* par le moyen de laquelle ils ſoufflent une fleche à plus de cent vingt pas. Cet inſtrument eſt fait d'un roſeau naturel & creux, long de nœuf à dix pieds, de la groſſeur d'un bon pouce; & pour que la fleche puiſſe atteindre à un ſi grand éloigement, à cauſe de ſa grande légéreté, ils en enveloppent le gros bout de coton non filé, qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la *ſarbacane*; ce qui, comprimant l'air, la fait ſortir avec une rapidité ſurprenante, ſans quoi il ne ſeroit pas poſſible de la faire traverſer un ſi grand eſpace. Ces petites fleches ſont toujours empoiſonnées. » *Fermin, deſcrip. de Surinam, tom. I, p.* 55. *Bancroft's, hiſt. of Guiana, p.* 281, *&c.* Les peuples des Indes orientales font un grand uſage de cette ſarbacane.

NOTE LXXX, *pag.* 188.

Je pourrois en produire pluſieurs exemples, mais je me bornerai à en citer un ſeul pris chez les Eskimaux. » Leurs arcs ſont d'une conſtruction fort ingénieuſe, dit M. Ellis. Ils ſont ordinairement compoſés de trois morceaux de bois, qu'ils ſavent joindre très-proprement & avec un art admirable. C'eſt du ſapin ou du meléſe, que les Anglois nomment en ce pays genévrier, qu'ils emploient communément pour

cet usage, & comme ces bois ne sont ni forts ni élastiques, ils suppléent à l'un & à l'autre en renforçant leur arc par derriere, avec une espece de bande faite de nerfs ou tendons de leurs bêtes fauves. Ils ont soin de mettre souvent leurs arcs dans l'eau, ce qui, faisant rétrécir les cordes, leur donne par-là plus d'élasticité & les fait porter plus loin qu'ils ne feroient autrement. Ils sont habitués à cet exercice depuis leur jeunesse, & ils tirent avec une dextérité inconcevable. *Voyage de la baie de Hudson*, *tom. II*, *p.* 27, 28.

NOTE LXXXI, *pag.* 189.

Le besoin est le grand mobile qui excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont si fort dévancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelqu'événement de leur histoire ou à quelque cause particuliere de leur situation physiqne que nous ignorons. Les habitans de l'isle d'Otahiti, découverte depuis peu dans la mer du sud, surpassent de beaucoup la plûpart des Américains dans la connoissance des arts d'industrie; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir & la soumettre à l'action du feu, ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voy. autour du monde, rédigés par Hawkesworth*, *tom. II*, *p.* 132-155, *in-4°.*

NOTE LXXXII, *pag.* 190.

Une de ces chaloupes, qui pouvoit contenir neuf hommes, ne pesoit que soixante livres.

Gosnol, relat. des voy. à la Virgin. rec. de voy. au nord, tom. V, p. 403.

NOTE LXXXIII, *pag.* 192.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. « Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux & de couvertures de lit ; & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un auprès l'autre, à les compter chaque fois, & à y faire ensuite passer la trame ; de sorte que pour fabriquer une piece de quelqu'une de ces étoffes, ils emploient jusqu'à deux ans ou même davantage. *Voy. au Pérou, t. I, p.* 336. Bancroft donne la même description des Naturels de la Guiane, *p.* 255. Suivant Adair, les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité, *p.* 422. Les planches qu'on trouve dans *Purchas t. III, p.* 1106, des peintures des Mexicains, me font croire que ce peuple ne possédoit pas une méthode plus parfaite ni plus prompte de tisser. L'invention d'un métier étoit au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus civilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. *Ibid, p.* 423.

NOTE LXXXIV, *pag.* 195.

Le P. Lafitau, dans ses *mœurs des Sauvages*, emploie 347 pages fastidieuses *in-4°.* pour le seul article de la religion.

NOTE LXXXV, *pag.* 197.

J'ai renvoyé le lecteur aux différens auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa

s'accorde avec tous les autres. » Pendant plusieurs années, dit-il, que je résidai parmi ces peuples, je fus très-attentif à observer si l'on devoit les regarder comme idolâtres, & je puis assurer avec vérité, que quoiqu'on trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres n'ont pas la moindre connoissance de Dieu, ni même de quelque fausse divinité, & qu'ils ne rendent aucun hommage formel à l'Être suprême qui gouverne le monde. Ils ne peuvent se former aucune idée de la providence d'un Créateur de qui ils doivent attendre dans la vie future la récompense de leurs vertus & la punition de leurs crimes. Ils ne s'assemblent jamais en public pour exercer aucun acte de religion. *Ribas*, *triumphos*, *&c. p.* 16.

NOTE LXXXVI, *pag.* 199.

Le peuple du Brésil étoit si effrayé du tonnerre, qui est fréquent & terrible dans ce pays, ainsi que dans d'autres parties de la zone torride, que c'étoit non-seulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expressif de leur langue pour désigner la divinité étoit celui de *toupan*, dont ils se servent aussi pour désigner le tonnerre. *Piso de Medec. Brasil. p.* 8. *Nieuhoff. Church. coll. tom II*, *page* 132.

NOTE LXXXVII, *pag.* 208.

Suivant le rapport de M. Dumont, témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchès, il paroît que les sentimens de ceux qui se sacrifioient à cette occasion étoient fort différens. Il y en avoit qui briguoient cet honneur avec ardeur ; d'autres cherchoient à éviter leur sort, & plusieurs même conserverent la

vie en ſe ſauvant dans les bois. Les bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante qui les rend inſenſibles à leur malheureux ſort; les Natchès obligent de même leurs victimes d'avaler pluſieurs morceaux de tabac, ce qui produit un ſemblable effet. *Mém. de la Louiſiane, tom. I, pag.* 227.

NOTE LXXXVIII, *pag.* 217.

Ils ſont très-licencieux en pluſieurs occaſions, ſur-tout dans les danſes inſtituées pour le rétabliſſement de la ſanté de quelque perſonne malade. *De la Potherie, hiſt. &c. t. II, p.* 42. *Charlevoix, hiſt. de la nouv. France, t. III, p.* 319. Mais leurs danſes ſont ordinairement telles que je les ai décrites.

NOTE LXXXIX, *pag.* 219.

Les *Othomaques*, qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains, d'*Yuapa* & de coquilles de certains gros colimaçons calcinés au feu & pulvériſés. Les effets en ſont ſi violens quand on la prend par le nez, quelle inſpire plutôt la fureur que l'ivreſſe, *Hiſt. de l'Orénoque par Gumilla, t. I, p.* 286.

NOTE XC, *pag.* 223.

Quoique cette obſervation ſoit vraie à l'égard de la plûpart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'eſt pas moins exceſſive que celle des hommes. *Bancroft's, nat. hiſt. of Guiana, pag.* 275.

NOTE XCI. *pag.* 229.

On trouve de ces circonſtances contradic-

toires & inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la dispute de son ordre avec celui des franciscains sur l'esprit & les connoissances des peuples de l'Amérique septentrionale, intéressoit à exposer leur qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, & qu'ils font paroître dans leurs négociations autant d'habileté que de noblesse de sentimens. Il ajoute cependant » qu'il y va de tout pour un plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence ; car si les propositions ne sont pas agréées, il faut qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Il n'est pas même hors de danger quand il a évité la premiere surprise ; il doit s'attendre à être poursuivi, & à être brûlé s'il est pris. *Hist. de la nouv. Fr. t. III, p.* 257. Des hommes capables de se porter à de pareils actes de violence, paroissent ignorer les premiers principes sur lequels est fondé le commerce réciproque entre les nations, & au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît impossible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

NOTE XCII, *pag.* 231.

Tacite dit des Germains : » *gaudent muneribus, sed nec data imputant, nec acceptis obligantur* », *De mor. Germ. c.* 21. Un auteur qui s'est trouvé à portée d'observer le principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnoissance des dons qu'ils ont reçus, & à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont

faits, explique ainſi leur idée à ce ſujet. « Si vous m'avez donné ceci, diſent-ils, c'eſt que vous n'en aviez pas beſoin vous-même; quant à moi, je ne donne jamais ce que je crois pouvoir m'être néceſſaire. » *Mém. ſur les Galibis. Hiſt. des plantes de la Guiane Françoiſe, par M. Aublet, t. II, p.* 110.

NOTE XCIII, *pag.* 248.

And. Bernaldes, contemporain & ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, dont Ferdinand Colomb & les autres hiſtoriens de ce tems n'ont pas parlé. Un canot caraïbe où il y avoit quatre hommes, deux femmes & un enfant, ſe trouva un jour, ſans le ſavoir, au milieu de la flote de Colomb, lorſqu'à ſon ſecond voyage il paſſoit entre leurs iſles. Ils reſterent d'abord dans un étonnement ſtupide à la vue d'un pareil ſpectacle, & ne ſortirent preſque pas de la même place pendant plus d'une heure. Une barque eſpagnole armée de vingt-cinq hommes, s'avança vers eux & la flotte même les entoura peu à peu juſqu'à leur couper toute communication avec la côte. Lorſqu'ils s'apperçurent, dit l'hiſtorien, qu'il leur étoit impoſſible de s'échapper, ils ſaiſirent leurs armes avec un courage intrépide, & commencerent l'attaque. Je dis *avec un courage intrépide*, parce qu'ils n'étoient qu'un petit nombre, & qu'ils voyoient une grande multitude prête à les aſſaillir. Ils bleſſerent pluſieurs Eſpagnols, quoique ceux-ci euſſent des boucliers & d'autres armes défenſives. Lors même que le canot eut chaviré, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de danger qu'on en prit quelques-uns, parce qu'ils ne ceſſoient de ſe défendre & de faire uſage de leurs arcs avec beau-

coup d'adresse, quoique nageant en pleine mer. *Hist. de D. Fern. y D. Ysab. MS. c.* 119.

NOTE XCIV, *pag.* 248.

On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractere des Caraïbes d'avec celui des habitans des plus grandes isles. Il paroît clairement que les premiers sont d'une race particuliere. Leur langue est totalement différente de celle de leur voisins habitans des grandes isles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres sont originairement venus de quelque partie du grand continent, & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitans des isles, ils ont pris possession de leurs terres & de leurs femmes. *Rochefort*, *pag.* 384 ; *Dutertre*, *p.* 360. C'est pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée* qui signifie un homme venu d'au-delà de la mer : *Labat*, *tom. VI*; *p.* 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une est particuliere aux hommes & l'autre aux femmes : *Dutertre*, *pag.* 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes isles ; mais l'idiôme des femmes y ressemble beaucoup, *Labat*, *p.* 129; ce qui confirme encore la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes pensent qu'ils sont une colonie de *Galibis*, nation puissante de la Guiane dans l'Amérique méridionale. *Dutertre*, *pag.* 361. *Rochefort*, *pag.* 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale ; que d'ailleurs leur langue a quelqu'analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il est à croire qu'ils descendent

plutôt des premiers que des autres : *Labat*, *p.* 128, *&c. Herrera*, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 4. Dans leurs guerres ils conservent encore l'ancien usage de détruire tous les mâles, & de ne laisser la vie qu'aux personnes de l'autre sexe pour leur servir d'esclaves ou de femmes.

NOTE XCV, *pag.* 251.

La connoissance de tout ce qui s'est passé à la conquête de la nouvelle Espagne, nous vient de sources plus authentiques & plus originales que celles que nous ont transmis les autres événemens de l'histoire de l'Amérique; & parmi ces monumens, il n'y en a pas de plus précieux & des plus anciens que les lettres adressées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès se rendit bientôt indépendant de Velasqués, il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ses opérations qui pût lui mériter l'approbation de son souverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à Vera-cruz, le 16 Juillet 1519, & doit avoir été remise à l'empereur pendant son séjour en Allemagne, puisqu'il quitta l'Espagne le 22 Mai de cette année, pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Espagne & en Allemagne toutes les recherches possibles pour trouver une copie de cette lettre, mais inutilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conséquence, parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Espagne ne devoit contenir rien d'essentiel. La seconde dépêche, datée du 30 Octobre 1520, fut publiée à Madrid en 1522 ; la troisieme & la quatrieme parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima

en Allemagne une traduction latine. Ramusio leur donna un plus grande publicité en les insérant dans son précieux recueil. Ces lettres contiennent une histoire exacte & précise de l'expédition de Cortès, avec plusieurs particularités intéressantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès. Le style en est simple & clair ; mais comme il avoit le plus grand intérêt à présenter ses opérations sous le jour le plus favorable, il est à croire qu'il a exagéré ses victoires, diminué ses pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu se porter.

L'ouvrage qui suit celui de Cortès est la *Chronica de la Nueva Espagna*, *por Francisco Lopez de Gomera*, publié en 1554. Le mérite historique de Gomera est très-distingué ; sa maniere de narrer est claire, facile, toujours agréable & souvent même élégante ; mais il est quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après son retour de la nouvelle Espagne, & par l'ordre de qui il composa sans doute cet ouvrage, le fait soupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de son héros, & à cacher, ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à sa gloire. Herrera l'accuse de ce défaut dans une occasion, *Decad.* 2, *lib. III*, *c.* 2, & ce n'est pas la seule où sa prévention paroît manifestement. Cependant il a écrit avec tant de liberté sur plusieurs mesures prises par la cour d'Espagne, que les copies de son histoire des Indes & de sa chronique furent retirées par un décret du conseil des Indes ; on les regarda même long-tems en Espagne comme des livres prohibés, & ce n'est que depuis peu qu'on a acccordé la

permiſſion de les publier. *Pinelo, biblioth. p.* 589.

La chronique de Gomera engagea Bernal Diaz de Caſtillo à compoſer ſon *hiſtoria verdadera de la conquiſta de la Nueva Eſpagna.* Compagnon de Cortès dans toutes ſes batailles, il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Eſpagne, & s'étoit trouvé dans toutes les occaſions périlleuſes. Lorſqu'il vit que ni lui-même, ni la plûpart de ſes compagnons n'avoient été cités par Gomera, mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès ſeul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume & compoſa ſon *hiſtoire véridique.* Elle contient un récit minutieux & prolixe de toutes les opérations de Cortès, dans un ſtyle auſſi dur & auſſi bas qu'on peut l'attendre d'un ſoldat non lettré. Mais comme il parle de faits dont il a été le témoin & ſouvent un des principaux acteurs, ſa narration porte tous les caracteres de la vérité ; elle eſt d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails ſi intéreſſans, avec une vanité ſi amuſante, mais ſi pardonnable dans un vieux ſoldat qui (comme il s'en vante lui-même) s'eſt trouvé à cent dix-neuf batailles, que ſon livre eſt un des plus curieux qu'on puiſſe lire dans quelque langue que ce ſoit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès, dans un traité *de Inſulis nuper inventis*, qu'il a joint à ſes Decades *de rebus Oceanicis & novo orbe*; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après ſon premier débarquement. Cet ouvrage, qui eſt court & ſuperficiel, paroît contenir les relations données par Cortès même dans ſes premieres lettres, embellies de pluſieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les historiens modernes ont puisé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Espagne, c'est l'*historia de la conquista de Mexico, por D. Antonio de Solis*, publié pour la premiere fois en 1684 Je ne connois point d'auteur que sa gloire littéraire ait plus élevé au-dessus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue castillanne; & s'il est permis à un étranger de hasarder son opinion sur une matiere dont les Espagnols seuls doivent être juges, j'ose dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique son langage soit correct, sa diction n'est rien moins que claire. Ses phrases trop soignées ont souvent de la roideur & quelquefois de l'enflure; les figures dont il se sert sont communes ou impropres & ses réflexions superficielles. On pourroit cependant lui pardonner aisément ces défauts, si d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités nécessaires à un historien. Dépourvu de cette patience industrieuse qui conduit à la connoissance du vrai & de l'impartialité qui pese tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir son systême favori en faisant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus : ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses & fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelque fois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas consultées, & quoiqu'il critique souvent Gomera, il n'en préfere pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs espagnols, Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonstancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le soin & l'attention avec lesquels il a consulté, non-seulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jetter quelque lumiere sur l'objet de ses recherches, sur-tout l'impartialité & la candeur qu'il a mis dans ses jugemens, rendent ses Décades fort précieuses. On pourroit même à juste titre le placer parmi les meilleurs historiens de sa nation sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événemens du nouveau monde ; ce qui rend son ouvrage si diffus, si obscur & si décousu, que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on rassemble les diverses circonstances d'un fait. Au reste, il indique les sources où il a puisé pour composer son recueil. *Decad.* 6, *lib. III. c.* 19.

Note XCVI, *pag.* 253.

Cortès se proposoit de suivre Ovando lorsqu'il partit pour son gouvernement en 1502 ; mais il fut retenu par un accident Comme il cherchoit pendant une nuit fort obscure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur sur lequel il étoit monté s'écroula, & Cortès fut si griévement blessé, qu'il lui fut impossible de faire le voyage. *Gomera*, *Chron. de la Nueva Espagna*, *c.* 1.

Note XCVII, *pag.* 256.

Cortès avoit deux mille pezos entre les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux sommes réunies font environ

vingt-trois mille sept cent cinquante livres tournois ; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette somme fort modique. *Herrera, Decad.* 2, *lib. III. c.* 4 ; *B. Diaz*, *c.* 20.

NOTE XCVIII, *pag.* 261.

Les noms de ces braves officiers dont il sera souvent parlé dans cette histoire, sont Juan Velasquès de Leon, Alonso Hernandès Portocarrero, Francisco de Montejo, Christoval de Olid, Juan d'Escalante, Francisco de Morla, Pedro de Alvarado, Francisco de Salceda, Juan de Escobar, Ginès de Nortez. Cortès commandoit en personne le vaisseau amiral, Francisco de Orozeo, officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le commandement de l'artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée, & se nommoit Alaminos.

NOTE XCIX, *pag.* 263.

Les Espagnols ne perdirent dans ces différens combats que deux hommes ; mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas néceſſaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu considérables qu'ils faisoient, les Espagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces succès à Saint-Jacques leur patron qui combattoit, disent-il, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du destin des batailles. Gomera est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette histoire, & sa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires

à notre Seigneur J. C., & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit si supérieur à celui des Espagnols, que si chacun d'eux eût seulement jeté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que Gomera dit être apparue sur un cheval gris pommelé ait été monseigneur l'apôtre St. Jacques ou monseigneur St. Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir, parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu François de Morla monté sur un pareil cheval; mais un misérable mortel comme moi ne méritoit pas sans doute de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient passées comme Gomera le dit; mais avant d'avoir lu sa chronique, je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé, *c.* 34.

NOTE C, *pag.* 270.

Plusieurs historiens Espagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens, chargés de ces présens, les avoient apportés de la capitale dans un aussi court espace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable, & Gomera rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent qui avoit été préparé pour Grijalva lorsqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, se trouvoit tout prêt, lorsque Montezuma envoya des ordres pour le donner. *Gomera Chron.* *c.* 27, *pag.* 28.

Suivant B. Diaz de Castillo, le plat d'argent qui représentoit la lune, valoit seul plus

de vingt-mille pezos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cents livres tournois.

NOTE CI, *pag.* 277.

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux instructions de Velasquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune. Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès pour gagner leur amitié encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz*, *c.* 41.

NOTE CII, *pag.* 292.

Gomera a publié un catalogue des différens articles qui composent ce présent. *Chr. c.* 49. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne, & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très-curieuse, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différens arts de luxe. *De Insulis nuper inventis*, *lib. p.* 354. *&c.*

NOTE CIII, *pag.* 300.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayions : Cortès dans sa seconde lettre à l'empereur datée de Segure

Segura dans la Frontera, le 30 octobre 1520, dit que les troupes tlascalanes se montoient dans la premiere bataille à six mille hommes, dans la seconde à cent mille, & dans la troisieme à cent cinquante mille *Relat. ap. Ramus. t. III*, *p.* 228. Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire & qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montoit, à la premiere bataille, à trois mille, *p.* 43; à la seconde à six mille, *ibid*; à la troisieme à cinquante mille, *p.* 45. Gomera, qui fut le chapelain de Cortès après son retour en Espagne, & qui publia sa chronique en 1552, suit le calcul de Cortès, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlascalans, *p.* 49. C'étoit sans doute l'intérêt de Cortès de présenter sous un jour favorable & ses dangers & ses exploits; car il n'y avoit que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses & celles de ses compagnons, n'avoit pas le même intérêt à les exagérer, & il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de 150 mille hommes sans de grands préparatifs, & sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux Américains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Espagne, car on l'appelloit *le pays au pain*, les Espagnols furent obligés, pendant

leur marche, à ne ſubſiſter que de *Tunas*, eſpece de fruit qui croît ſans culture dans les champs. *Herrera*, *dec.* 2, *lib. VI*, *c.* 5, *p.* 182.

NOTE CIV, *pag.* 305.

On dit que ces malhereuſes victimes étoient des perſonnes de conſidération. Il n'eſt pas probable qu'on ait employé cinquante perſonnes pour ſervir d'eſpions. On avoit pris & renvoyé tant de priſonniers, & les Tlaſcalans avoient fait paſſer tant de meſſagers dans les quartiers des Eſpagnols, qu'il n'y avoit aucune raiſon de haſarder la vie d'un ſi grand nombre de perſonnes conſidérables pour prendre des informations ſur la ſituation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru ſi révoltante aux hiſtoriens eſpagnols poſtérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a ſi cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à ſept, & les pouces à quelques autres. *Decad.* 2, *lib. II*, *c.* 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze, & les pouces au reſte. *Lib. II*, *ch.* 20. Mais Cortès lui-même, *Relat. p.* 228, *B.* & Gomera d'après lui, *c.* 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

NOTE CV. *pag.* 308.

Les chevaux étoient ce qui cauſoit le plus grand étonnement à tous les peuples de la nouvelle Eſpagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faiſoient qu'un ſeul monſtre d'une forme horrible ſemblable aux centaures ; & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur

portoient à manger de la viande & du pain. Lorſqu'ils s'apperçurent de leur erreur, ils s'imaginerent que ces animaux dévoroient les hommes pendant la bataille, & que quand ils henniſſoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Eſpagnols n'étoit pas de les détromper ſur ce ſujet. *Herrera*, *decad* 2, *l. VI*, *c.* 11.

NOTE CVI, *pag.* 314.

Suivant Barth. de Las Caſas, il n'y avoit aucune raiſon de faire ce maſſacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Eſpagne. *Relac. de la Deſtruyc*, *p.* 17, *&c.* Mais le zèle de Las Caſas le porte ſouvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz*, *c.* 83, dit que les premiers miſſionnaires envoyés par l'empereur dans la nouvelle Eſpagne firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conſpiration contre les Eſpagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit ſans doute intéreſſé alors à gagner l'eſprit de Montézuma; il n'eſt donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche ſi propre à l'aliéner des Eſpagnols, s'il ne l'avoit pas jugé néceſſaire à ſa propre conſervation. Mais il eſt vrai auſſi que les Eſpagnols qui ſervoient en Amérique avoient un tel mépris pour les Naturels du pays, & les croyoient ſi peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables ſur la preuve la moins certaine. La ſévérité du châtiment étoit d'ailleurs exceſſive & atroce.

NOTE CVII, *pag.* 361.

Cette deſcription eſt priſe littéralement de Bernal Diaz del Caſtillo, trop peu inſtruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir ſon récit. Il rapporte dans un ſtyle ſimple & groſſier ce que lui-même & ſes compagnons penſerent à cette occaſion : « Qu'on ne s'étonne pas, dit-il, ſi j'écris de cette maniere ce qui s'eſt paſſé alors, car il il faut penſer que c'eſt une choſe que de rapporter, & une autre d'avoir vu des choſes qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par les hommes, *c.* 85, *p.* 64, *B.* ».

NOTE CVIII, *pag.* 330.

B. Dial del Caſtillo nous donne une idée des fatigues & des ſouffrances qu'ils éprouverent à cette occaſion & dans pluſieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils reſterent à Mexico, tous, ſans aucune diſtinction entre les officiers & les ſoldats, dormirent tout armés avec leurs côtes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre ſur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de ſe tenir prêts comme s'ils avoient été de garde. » Ce qui me devint ſi familier, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui même, quoique fort avancé en âge, je dors toujours avec mes habits & jamais dans un lit. Lorſque je viſite mon *encomienda*, je fais porter, par égard pour mon rang, un lit avec mes bagages ; mais je n'en fais jamais uſage, parce que je dors tout habillé, & que je me promene ſouvent la nuit en plein air pour voir les étoiles, ſuivant mon ancienne habitude. » *C.* 108.

NOTE CIX, *pag.* 334.

Cortès lui-même, dans ſa ſeconde lettre à

l'empereur, n'explique point les motifs qui le porterent à condamner Qualpopoca aux flammes, & à faire mettre Montézuma aux fers, *Ramus III*, 236. B. Diaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, & la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on vouloit prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca, *c.* 95, *p.* 75. Mais puisque Montézuma étoit le prisonnier de Cortès & entiérement en son pouvoir, l'insulte faite à ce monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézuma de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca, *Chr.* 89. Herrera est du même sentiment. *Decad.* 2, *lib. VIII. c.* 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages, semble fort étrange. Solis croit que Cortès ne voulpit qu'intimider Montézuma, afin qu'il ne fît aucuu effort pour faire délivrer les victimes; mais ce monarque étoit si soumis, & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE CX, *pag.* 338.

Solis, *lib. IV*, *c.* 3, prétend que ce fut Montézuma lui-même qui lui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint

ſa conduite en cette occaſion comme fondée ſur la plus profonde politique, & ſuivie avec tant d'adreſſe que Cortès lui-même y fut trompé ; mais on ne trouve rien dans les hiſtoriens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puiſſe juſtifier cette aſſertion. Jamais Montézuma n'a montré en d'autres occaſions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en ſe ſoumettant à cet acte d'humiliation étoit naturelle, ſi l'on ſuppoſe qu'il a été involontaire. Mais, ſuivant Solis, elle auroit été contradictoire & incompatible avec ſon projet de tromper les Eſpagnols.

NOTE CXI, *pag.* 342.

Les Eſpagnols, malgré leur induſtrie & leur pouvoir, ne purent point trouver d'or dans pluſieurs provinces. Dans d'autres ils ne ſe procurerent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézuma aſſura Cortès que le préſent qu'il offroit au roi de Caſtille, après lui avoir rendu hommage, comprenoit toutes les richeſſes amaſſées par ſon pere, & qu'il avoit déjà donné aux Eſpagnols le reſte de ſon or & de ſes bijoux. *B. Diaz*, *c.* 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cents marcs. *Chron. c.* 93 ; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs ; *Relat.* 239, *B.* De ſorte que la ſomme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raiſon de huit onces par marc ; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

NOTE CXII, *pag.* 343.

Solis, *Lib IV*, *c.* 1, met en queſtion la vérité de ce fait, par la ſeule raiſon qu'il étoit

incompatible avec la prudence qui distinguoit le caractere de Cortès. Mais il auroit dû se rappeller l'impétuosité de son zèle à Tlascala, qui n'avoit pas moins été imprudente. Il dit que la preuve est fondée sur le témoignage de B. Diaz de Castillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortès, & ils ont eu raison de le faire, puisque Cortès lui-même parle de cette action dans sa seconde lettre à l'empereur, & paroît même s'en glorifier. *Cortès, relat. Ramus. III*, 140. Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doive puiser des lumieres sur ses opérations.

NOTE CXIII, *pag.* 347.

Herrera & Solis croient que Velasquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Espagne touchant la réceptoin des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la chaleur avec laquelle Fonseca, évêque de Burgos, avoit épousé ses intérêts & condamné les procédés de Cortès. *Herrera, dec.* 2, *lib. IX, c.* 18. *De Solis, lib. IV, c.* 5. Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette supposition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 Juillet 1519. *Herrera, dec.* 2, *lib. V, c.* 4. Ils débarquerent à San-Lucar en Octobre, suivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr qui se trouvoit à la cour dans ce tems-là, & qui communiquoit tous les événemens de quelqu'importance à ses correspondans jour par jour, leur marqua le premier Décembre l'arri-

vée de ces agens, & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epist.* 650. Tous les historiens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur premiere audience de l'empereur à Tordesillas, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour y voir sa mere, en allant à Saint-Jacques de Compostelle. *Herrera, decad.* 2, *lib. V*, *c.* 4. *De Solis*, *lib. IV*, *p.* 5. Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordesillas le 11 Mars 1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les présens faits à Charles-Quint, *Epist.* 665. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en Avril 1520. Il est donc clair que Velasquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé à cette entrevue à Tordesillas, antérieure à ses préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroissent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Espagne, avec des pouvoirs aussi étendus, est datée du 13 Novembre 1519. *Herrera*, *decad.* 2, *lib. III*, *c.* 2. Il a pu la recevoir vers le commencement de Janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu sa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Chr. c.* 96.

NOTE CXIV, *pag.* 351.

Solis prétend que comme Narvaès n'avoit point d'interpretes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converser avec eux que par le moyen des signes, & qu'il lui étoit également impossible d'avoir quelque commerce avec Montezuma, *lib IV*, *c.* 7. Mais c'est d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correspondance de Narvaès avec Montézuma & avec ses sujets dans les provinces

maritimes. *Relat. Ramus III*, 244, *A C.* Cortès assure qu'il y avoit une espece de correspondance établie entre Narvaès & les Mexicains ; mais il n'explique point de quelle maniere elle se faisoit. B. Diaz supplée à ce défaut en disant que les trois déserteurs qui avoient joint Narvaès lui servoient d'interpretes, étant assez instruits de la langue du pays, *c.* 110. Il rapporte avec son exactitude ordinaire leurs noms & leurs caracteres, & parle, *chap.* 122, de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Espagnols demeuroient parmi les Mexicains ; il n'étoit donc pas surprenant que quelques-uns d'entr'eux eussent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera*, *decad.* 2, *lib. X*, *c.* 1. B. Diaz qui en fut le témoin, & Herrera le plus exact & le plus instruit des auteurs espagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secrette avec Montézuma, *Decad.* 2, *lib. IX*, *c.* 18-19. Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès son héros, que Montézuma ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols, qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable, quand on pense à la maniere indigne dont il avoit été traité, & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faciliter la conquête du nouveau monde, *l. IV*, *c.* 7. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, malgré la crainte que Montezuma avoit des Espagnols, il n'étoit pas moins impatient de recouvrer sa liberté.

NOTE CXV, *pag.* 369.

J'ai pris ces mots de l'hiſtoire anonyme de l'établiſſement des Européens en Amérique, publiée par Dodſley, en 2 vol. in-8°. ouvrage d'un mérite ſi reconnu, que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce ſiécle doive rougir de s'en avouer l'auteur.

NOTE CXVI, *pag.* 375.

Les hiſtoriens contemporains ne s'accordent point ſur le nombre des hommes que les Eſpagnols perdirent en cette occaſion. Cortès, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués. *Relat. ap. Ramus III*, *p.* 249, *A*. Mais ſon intérêt exigeoit alors qu'il laiſſât ignorer à la cour d'Eſpagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'eſſuyoient ſes compatriotes, évalue cette perte à deux cents hommes; *lib. IV*, *c.* 19. B. Diaz aſſure qu'ils perdirent huit cent ſoixante-dix hommes, & que quatre cent quarante ſeulement s'échapperent à Mexico, *c.* 128, *p.* 108, *B*. Palafox, évêque de los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif ſur les événemens arrivés à ſes compatriotes dans la nouvelle Eſpagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, *p.* 22. Gomera évalue cette perte à quatre cent cinquante hommes, *Chron. c.* 109. Quelques mois après, Cortès, ayant reçu pluſieurs renforts, fit la revue de ſes troupes, & trouva qu'elles montoient ſeulement à cinq cent quatre-vingt-dix hommes. *Relat. apud. Ramus III*, *p.* 255. *E*. Comme Narvaès avoit amené huit cent quatre-vingts hommes dans la nouvelle Eſpagne,

& qu'alors environ quatre cents ſoldats de Cortès vivoient encore, il eſt évident que ſa perte à la retraite de Mexico doit avoir été beaucoup plus conſidérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à exagérer les dangers & les fatigues auxquels ſes compagnons & lui avoient été expoſés, peut avoir exagéré le nombre des morts ; mais je crois qu'on ne peut pas l'eſtimer à moins de ſix cents hommes.

NOTE CXVII, *pag.* 400.

On voit quelques reſtes de ce grand ouvrage ; & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conſtruiſit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana. vol.* 1, *p.* 531.

NOTE CXVIII, *pag.* 409.

Le poſte d'Alvarado ſur la chauſſée de Tubuca étoit le plus voiſin de la ville. Cortès dit qu'il pouvoient obſerver diſtinctement de là tout ce qui ſe paſſoit lorſque leurs compagnons furent ſacrifiés. *Relat. ap. Ramus III*, *p.* 273, *E*. B. Diaz, qui étoit de la diviſion d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ſes yeux, *c.* 152, *p*, 148, *B*, 149, *A*. Il décrit avec ſon ingénuité ordinaire l'impreſſion que lui fit ce ſpectacle, & ſa franchiſe eſt celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être ſuſpect. » Avant que j'euſſe vu, dit-il, la poitrine de mes compagnons ouverte, leurs cœurs palpitans offerts à une affreuſe idole, & leur chair dévorée par nos cruels ennemis, j'étois accoutumé à marcher au combat ; non-ſeulement ſans crainte, mais avec une grande intrépidité ; mais depuis ce moment-là je ne m'approchai

jamais des Mexicains pour les combattre ſans une ſecrete horreur ; je frémiſſois en penſant à la mort cruelle que mes amis avoient ſubie. » Il a ſoin d'ajouter que cette crainte ceſſoit auſſitôt que le combat étoit engagé ; & ſa valeur reconnue en toute occaſion ne peut laiſſer aucun doute ſur ſon récit. *B. Diaz*, *c.* 156 ; *p.* 157, *A.*

NOTE CXIX, *pag.* 417.

Une circonſtance de ce ſiege mérite de fixer notre attention. Le récit que les hiſtoriens eſpagnols font des armées nombreuſes employées à l'attaque & à la défenſe de Mexico paroît incroyable. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à ſon ſervice 150 mille auxiliaires indiens. *Relat. ap. Ramus III*, *p.* 275, *E.* Gomera dit qu'il y en avoit plus de 200 mille, *Chron. c.* 136. Herrera, auteur d'une plus grande autorité, aſſure auſſi qu'ils étoient au nombre d'environ 200 mille, *Decad* 3, *lib. I*, *c.* 19. Aucun des hiſtoriens contemporains ne marque poſitivement le nombre des perſonnes qui ſe trouverent au ſiege de Mexico ; mais Cortès parle ſouvent des Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture, & ſi l'on peut ajouter foi à ces rapports, il eſt à croire que plus de deux cent mille Indiens ſe trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres néceſſaires pour la ſubſiſtance d'une ſi grande multitude aſſemblée pendant trois mois dans une place, & les ſoins que les Mexicains auroient dû prendre pour les raſſembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agricul-

ture étoit encore si imparfaite, où il n'y avoit aucun animal domestique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan si compliqué. Les Espagnols, malgré leurs soins & leur attention, furent très-mal nourris, & se trouvoient souvent réduits à la plus affreuse extrêmité faute de vivres. *B. Diaz*, *p.* 142. *Cortès*, *relat.* 271, *D.* Cortès parle une fois en passant de la subsistance de son armée, & après avoir avoué qu'il se trouvoit souvent dans le plus grand besoin, ajoute qu'il recevoit des secours des Naturels, qui lui apportoient du poisson & des fruits auxquels il donne le nom de *cerises du pays*; *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *cerasas de la tierra*, & que quand la saison en étoit passée, ils avoient d'autres fruits qu'il appelle *tunas*; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrissoient, & qu'il nomme *quilites*, *p.* 142. Les indiens auxilaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat; *Cortès*, *Relat.* 176, *C.* B. Diaz confirme ce récit & ajoute que lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emporterent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou séchée, comme un présent fort précieux pour leurs parens, qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, *p.* 157. Solis, qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les auxiliaires qui se nourrissoient de chair humaine, est très-attentif à prouver qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point

manger les corps des Mexicains, *Lib. V*, *c.* 24; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule, & en plusieurs occasions Cortès parle, sans en témoigner d'horreur, de ces repas indiens; qui leur étoient devenus très-familiers. Mais malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere possible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les historiens espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté, c'est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo, le plus naïf de tous les *historiadores primitivos*. » Lorsque Gomera, dit-il, rapporte en quelques endroits que nous avons eu tant de milliers d'Indiens pour alliés, & d'un autre côté, qu'il y avoit tant de milliers de maisons dans telle ou telle ville, on ne doit avoir aucun égard à son énumération, parce que son autorité ne peut être d'aucun poids à cet égard, le nombre des hommes ou des maisons n'étant pas la cinquieme partie de ce qu'il dit. Si l'on additionnoit les différens nombres qu'il cite, ce pays contiendroit plus de millions d'hommes qu'il n'y en a dans la Castille », *C.* 129. Mais quoiqu'on puisse rabattre beaucoup des calculs que les Espagnols ont donnés des forces mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort considérables; car il n'y avoit qu'une très-grande supériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cents Espagnols, commandé par un général aussi habile que Cortès.

NOTE CXX *pag.* 433.

En parlant des procédés cruels & tyranniques des conquérans de la nouvelle Espagne, je n'ai pas pris pour guide Barth. de las Casas, parce que le récit qu'il en fait, *Relat. de la Destruyc*, *p.* 18, *&c.* est manifestement exagéré. C'est sur le témoignage de Cortès même, & de Gomera qui écrivit sous ses yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans, qu'ils rapportent sans y ajouter aucun sentiment d'improbation. B. Diaz, contre sa coutume, n'en parle qu'en termes généraux, *c.* 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de ses compatriotes, dit bien que soixante caciques & quatre cents personnes de distinction furent condamnés aux flammes; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres, *Decad.* 3, *lib. V*, *c.* 7. Mais cela est contraire au témoignage de Gomera, qu'il paroît avoir consulté, puisqu'on retrouve plusieurs de ses expressions dans ce même passage. Les historiens espagnols les plus authentiques parlent de la punition de Guatimosin. Torquemada a extrait d'une histoire de Tezeuco, écrite en langue mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimosin que ceux des écrivains espagnols, *Mon. Indiana* 1. 575. Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve positive pour justifier un pareil acte de cruauté. B. Diaz assure que Guatimosin & ses malheureux compagnons attesterent leur innocence en rendant le dernier soupir, & que plusieurs soldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuste & inutile, *p.* 200, B, 201, *A.*

NOTE CXXI, *pag.* 436.

Cette expédition avoit pour motif de punir Chriſtoval Olid, un de ſes officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à ſe former une juriſdiction indépendante. Cette révolte parut ſi dangereuſe à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid, qu'il marcha lui-même à la tête des troupes deſtinées pour l'appaiſer. Suivant Gomera il fit plus de mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaiſſes forêts, de montagnes eſcarpées, de rivieres profondes, peu habité, & cultivé ſeulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puiſſent égaler ce qu'il ſouffrit par la famine, par les hoſtilités des Naturels du pays, par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute eſpece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de ſon courage, de la force de ſon eſprit, de ſa perſéverance & de ſa patience que dans aucun autre période de ſa vie, *Herrera*, *decad.* 3, *lib. VI*, *VII*, *VIII*, *IX. Gomera*, *Chron. c.* 163-177. *B. Diaz*, 174-190.

NOTE CXXII, *pag.* 438.

Suivant Herrera, le tréſor que Cortès apporta avec lui, conſiſtoit en quinze cents marcs d'argenterie travaillée, deux cent mille pezos d'or fin, & dix mille d'un moindre alloi; pluſieurs diamans de grand prix, un entr'autres valant quarante mille pezos, & pluſieurs ornemens & bijoux de prix, *Decad.*

4, *lib. III*, *p.* 8; *lib. IV*, *c.* 1. Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pezos. *Gomera*, *Chron. c.* 237. Il laissa à ses fils une fortune très-considérable. Nous avons cependant déjà remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérans à la premiere réduction de Mexico étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout-à-fait destituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les trésors de Montézuma & de Guatimosin; d'avoir distrait le quint du roi, & d'avoir privé ses compagnous de ce qui leur étoit dû: *Herrera*, *Dec.* 3, *lib. VIII*, *c.* 15; *Decad.* 4, *Lib. III*, *c.* 8. Quelques-uns même des conquérans eurent de pareils soupçons, *B. Diaz. c.* 157.





TABLE DES MATIERES

Contenues dans le second tome de l'Histoire de l'Amérique.

A

B

C

M

O

P

Q

R

S

T

V

Y

Fin de la table des matieres du tome second.

